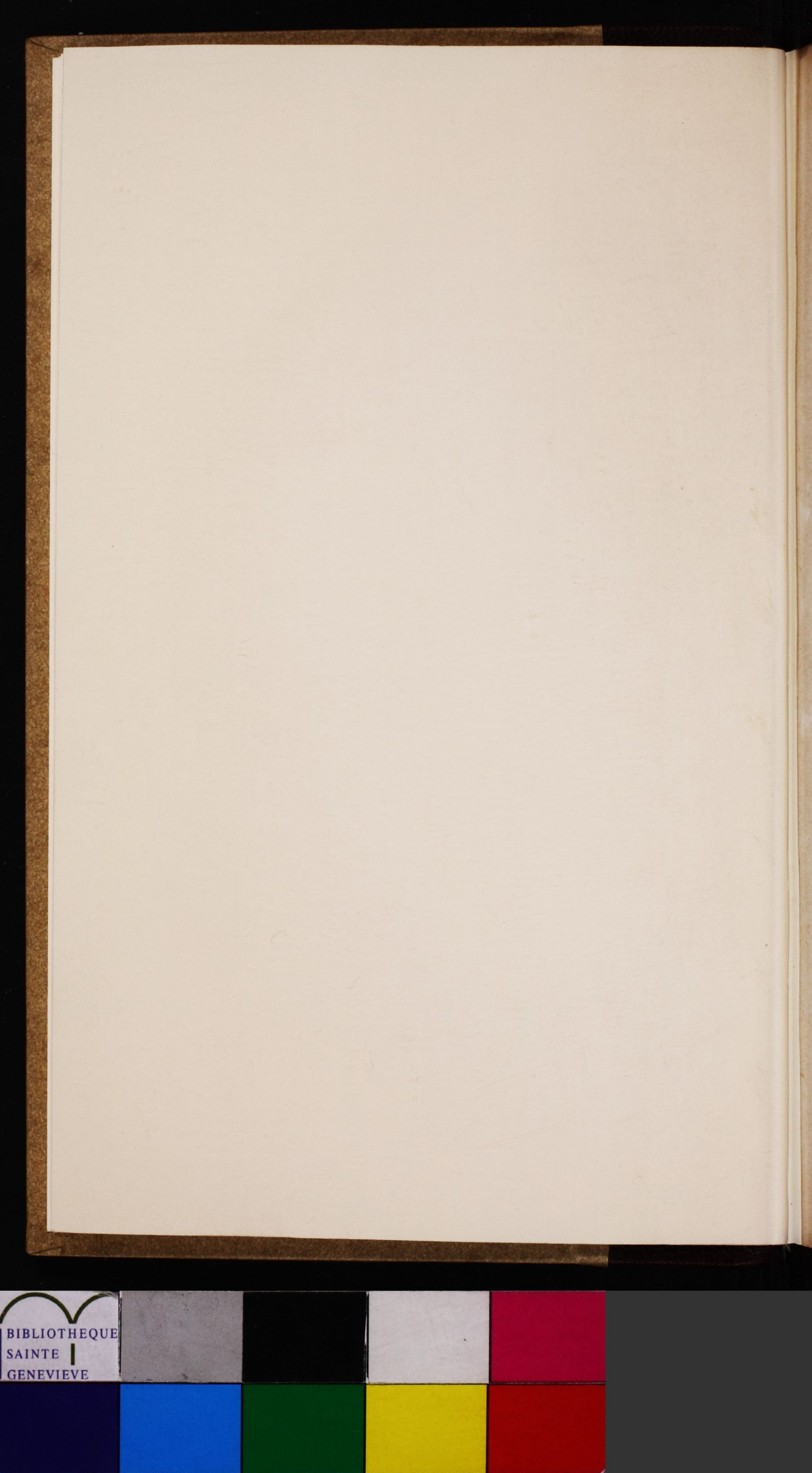
MÉMOIRES
DE LA
ROCHEFOUCAULD
DUC
DE DOUDEAUVILLE

X






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

DIXIÈME VOLUME

PENSÉES, MORCEAUX DIVERS, ESQUISSES ET PORTRAITS



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

MÉLANGES

LIVRE DES PENSÉES[1]

—

PRÉFACE

Toute chose a son revers, et le cœur de l'homme par-dessus toute chose. Le duc de La Rochefoucauld n'a vu que les revers, et il a méconnu les plus nobles facultés de l'âme. Aussi ses Maximes ne sont-elles que des vérités incomplètes.

[1] Imprimées en 1857 (3e édition).

Si on ne les avait pas jugées mieux énoncées, que pensées toujours avec justesse, ce recueil n'aurait pas vu le jour.

PENSÉES

1

On s'habitue quelquefois à se croire parfait, à force d'entendre vanter ses vertus; et l'on cesse ses efforts avant d'acquérir celles qu'on n'a pas.

2

L'instant qui suit la mort est le seul redoutable; il est l'éternité.

3

Les regrets que laisse le bonheur sont encore une jouissance.

4

Le monde a le même effet sur la jeunesse que le soleil sur les plantes; il les alimente ou les dessèche.

5

L'esprit ne donne pas de la raison; le bon sens donne souvent de l'esprit.

6

L'homme le plus heureux dans ce monde est celui qui sait modérer ses désirs, supporter les malheurs sans murmure, et la prospérité sans orgueil.

7

Rien ne remplace dans le cœur, l'enfant qu'on a perdu.

8

L'éducation est pour l'enfance ce qu'est l'eau pour une plante.

9

La témérité, qui est une qualité dans un soldat, devient un défaut dans un général.

10

Vous ne devez pas permettre qu'on vous humilie; mais il est louable de vous humilier vous-même.

11

La religion seule lutte avec avantage contre les épreuves de la vie, et donne à l'homme la force d'accomplir ses devoirs.

12

La victoire que l'on remporte sur soi, est la moins appréciée, bien que la plus méritoire.

13

Le cœur qui déteste, est plus près de l'affection que celui qui s'est refroidi.

14

L'homme coupable fuit la solitude, et craint la société.

15

On échappe souvent à la critique des autres par la sienne.

16

On s'évite des mécomptes en trouvant la récompense du bien que l'on fait, dans le seul motif qui l'a fait entreprendre.

17

Un enfant n'oserait avouer à dix ans qu'il ne sait pas lire, et l'homme néglige toute sa vie l'étude de son cœur.

18

Le tact est à la conduite, ce que le gouvernail est à un vaisseau qu'il dirige au milieu des écueils.

19

L'homme discret parle quelquefois, pour ne rien divulguer par son silence.

20

Il ne faut pas se choquer d'une plaisanterie, mais faire en sorte qu'on ne vous plaisante pas.

21

L'enfance est une tige fragile qui a besoin d'appui.

22

On est généralement porté à croire que celui qui sait se taire, saurait aussi parler.

23

Si le monde est léger dans ses soupçons, il est généralement vrai dans ses jugements.

24

L'amour peut survivre à l'estime, et jamais l'amitié; mais l'amitié résiste aux épreuves plus que l'amour : l'ami est plus fidèle que l'amant.

25

L'expérience du monde endurcit le cœur.

26

L'être indifférent aux beautés de la nature peut être capable de passion; il ne l'est pas d'un sentiment généreux et tendre.

27

Un homme du monde peut être aimable sans esprit.

28

Le pardon devient aussi parfois une vengeance.

29

La calomnie passe, la médisance reste.

30

Une femme est presque toujours égarée par son cœur; l'homme est plus souvent entraîné par son amour-propre.

31

C'est souvent soi qu'on aime et préfère, quand on parle d'amour.

32

L'homme croit aimer quand il désire; il oublie après avoir obtenu.

33

La punition la plus sévère pour une femme, est le mépris de celui dont elle a cru être aimée.

34

On peut être de bonne foi en disant qu'on aime, et s'étonner l'instant d'après de l'avoir cru.

35

La conscience est un tribunal sans appel.

36

On blâme l'orgueil, mais on méprise l'hypocrisie.

37

La douleur qui se tait, est celle qui inspire le plus d'intérêt.

38

Une âme tendre pardonne tout, si elle se croit aimée.

39

Si vous ne pouvez détruire l'amour-propre, dirigez-le.

40

On peut plaindre l'homme coupable, sans transiger avec les principes qui le condamnent.

41

L'affection s'altère toujours plus ou moins par la négligence.

42

Il est fâcheux pour nos amis que nous ayons été gâtés par des indifférents.

43

Un tort se pardonne moins difficilement qu'une offense.

44

Le cœur est souvent plus facile à contenter que l'esprit.

45

L'amour-propre est presque toujours un égoïsme déguisé.

46

On excuse chez les autres les défauts que l'on croit avoir, tandis que l'on se montre d'une extrême sévérité pour ceux qu'on ne s'avoue pas.

47

La passion peut donner un moment l'apparence de l'affection : bien fou qui s'y fie.

48

Les apparences font souvent un honnête homme d'un vaurien.

49

On sait gré à un homme d'esprit de sa bonhomie, et elle fait pardonner la sottise.

50

La simplicité, qui devrait être une qualité naturelle, a souvent besoin d'étude pour s'acquérir.

51

Celui qui n'est ému que par le désir de briller, est comme ce feu de forge qui paraît éteint, du moment que le souffle qui causait sa clarté cesse de lui donner la vie.

52

Trop souvent le bonheur s'évanouirait avec la connaissance du cœur qu'on aime.

53

L'indulgence est une vertu, l'aveuglément une sottise.

54

L'amitié fait vibrer les cordes les plus délicates du cœur.

55

L'âme pure est semblable à un météore qui reste inaperçu de la multitude.

56

L'honneur purement humain ne résiste pas à toutes les épreuves.

57

Il n'y a de mérite à donner, que lorsqu'en donnant on se prive.

58

L'injustice détruit l'affection.

59

La colère nous rend semblables à ces machines où un rouage en désordre, cause une désorganisation complète.

60

La modestie ajoute au mérite, et fait pardonner la médiocrité.

61

L'innocence du langage cache souvent le crime au fond de l'âme.

62

Il faut savoir se faire pardonner ses succès.

63

Il y a perfidie à attaquer un être sans défense, et lâcheté à ne pas le protéger.

64

Les cœurs les plus impressionnables ne sont pas toujours les plus tendres, et sont rarement les plus constants.

65

On aime dans la jeunesse le courage improvisé, et la prudence acquise.

66

Il est adroit de ne jamais rougir de ses actions, et sage de n'avoir jamais à les regretter.

67

Une grande exaltation peut donner à l'esprit des apparences sans réalité.

68

Une femme ne pardonne jamais un manque de délicatesse; elle oublie une impertinence.

69

On est plus heureux d'un bonheur qui ne porte pas ombrage, que de celui qui fait des envieux.

70

L'estime des autres doit être le résultat, plutôt que le but de notre conduite.

71

Il est souvent utile d'ignorer un mauvais procédé.

72

Vous pouvez rire avec l'homme d'esprit qui vous plaisante; mais il est prudent de ménager un sot.

73

Jugez, mais ne critiquez point.

74

On déjoue une plaisanterie, en ayant l'air d'y applaudir.

75

Il y a une sorte de lâcheté à blesser celui qui sortirait de sa place pour nous répondre.

76

Qui se vante de sa simplicité la perd.

77

Celui qui est toujours lui-même, est rarement dénué de quelque intérêt pour les autres.

78

Se vanter de n'avoir aucune prétention, c'est en avoir au moins une.

79

La candeur est à la vertu, ce qu'est le velouté à la fleur; ni l'un ni l'autre ne résistent au froissement.

80

La bienveillance pour les autres, attire leur affection; et la sévérité pour soi, commande l'estime.

81

L'envieux dévore au fond de son cœur, les germes du bonheur.

82

Les Juifs sont une médaille déposée dans les archives du monde, pour y consacrer les vérités qu'ils nient.

83

Il faut souvent réprimer un premier élan, bien qu'il ait plus de grâce qu'un mouvement réfléchi.

84

C'est un tort général de faire plus de frais pour les gens qu'on ne voit qu'en passant, que pour ceux avec lesquels on vit.

85

Le jour où l'on n'aime pas davantage, on aime moins.

86

La vertu acquise a plus de mérite que la vertu naturelle, mais elle a moins de charme.

87

Si la femme la plus aimable dans son intérieur, n'est pas toujours la plus goûtée dans le monde, elle y est la plus considérée.

88

L'excès du bien est une expression vide de sens.

89

Il en est des philosophes qui cherchent de nouvelles doctrines en morale, comme de ces médecins qui courent après la science, aux dépens de leurs malades.

90

L'ingrat que vous obligez, ne vous remercie que pour obtenir un nouveau service.

91

On oublie l'éternité; on court à perdre haleine après une succession.

92

Le doute, s'il est de bonne foi, amène l'examen, et l'examen la lumière.

93

Inspirez à une jeune personne la volonté d'être obligeante, plutôt que le désir de plaire.

94

Il y a moins de flatteurs; il y a plus d'hypocrites.

95

Le bien nous échappe souvent, faute d'y croire.

96

Les yeux entendent souvent mieux que les oreilles.

97

La sévérité n'exclut point la bonté.

98

L'entêté s'attache aux petites choses, et il veut parce qu'il a voulu. L'homme de caractère réfléchit; et, s'il s'égare, il sait revenir : il triomphe par la puissance de sa volonté, tandis que l'entêté se décourage au plus léger obstacle.

99

Notre vie est une lutte constante, et le monde est une arène remplie de débris.

100

Mépriser les personnalités pour s'attacher au fond de la question, c'est se rendre maître d'une discussion.

101

Une coquette laisse trop percer son désir de plaire.

102

La nature est, de tous les livres, celui qui parle le plus clairement de l'existence de Dieu.

103

Les distractions de ceux qui écoutent, tiennent ordinairement à celui qui parle.

104

L'homme voudrait que chaque femme éprouvât pour lui seul, les sentiments qu'il éprouve pour toutes.

105

Soyez circonspect sans méfiance.

106

Les inconvénients qui résultent de l'exception, n'empêchent pas l'existence d'un principe.

107

S'attacher aux choses importantes, n'est pas un motif pour négliger les détails.

108

Tout tend au mensonge dans le monde, et tout dans la nature, ramène à la vérité.

109

Un peu de bon sens en politique, est plus utile que beaucoup de finesse.

110

L'hypocrite se donne souvent plus de mal pour paraître honnête homme, qu'il ne lui faudrait d'efforts pour l'être.

111

On ne se précipite quelquefois au milieu des divertissements bruyants, que pour fuir ses pensées.

112

Les multitudes sont semblables à des ailes de moulin, que les vents poussent avec la même impétuosité vers les directions les plus opposées.

113

Il est des occasions où la témérité peut s'appeler prudence.

114

La multitude dont vous flattez les caprices, est un enfant gâté qui en abuse.

115

La vanité donne des ridicules, tandis que l'amour-propre peut valoir des succès.

116

L'homme le plus vertueux est celui qui travaille tous les jours à le devenir.

117

On préfère trop souvent à l'estime, des flatteries inspirées par l'intérêt.

118

Se vanter d'un service rendu, c'est perdre les droits à la reconnaissance.

119

Il serait aussi fou de tout sacrifier à l'opinion, qu'il est peu sage de ne la compter pour rien.

120

La coquetterie plaît à celui qui en est l'objet, et blesse ceux qui n'en sont que les témoins.

121

Un esprit borné ajoute à son peu de prévoyance, un entêtement insurmontable.

122

On doit éviter de choquer un indifférent, et craindre de blesser un ami.

123

C'est ordinairement le sentiment de son infériorité qui produit l'envie.

124

La Rochefoucauld, en donnant l'amour-propre pour mobile à tous les sentiments, a calomnié les cœurs vertueux.

125

Le jeune homme veut souvent paraître plus mauvais qu'il ne l'est ; l'homme mûr veut toujours paraître meilleur.

126

On a vu des ennemis, réunis par le même intérêt, devenir des amis inséparables.

127

On doit craindre le blâme, et éviter le ridicule.

128

L'à-propos est l'éclair de l'esprit.

129

L'âme vile rampe dans l'adversité, et se fait craindre dans la prospérité.

130

La sottise et la vanité sont deux sœurs, qui se quittent peu.

131

La sécheresse de l'âme est prise quelquefois pour de la vertu.

132

Les siècles marchent malgré nous et sans nous.

133

Le mystérieux est rarement discret; le curieux ne l'est jamais.

134

S'occuper, c'est ne pas perdre son temps; travailler, c'est l'employer utilement.

135

Il faut tenir à une résolution parce qu'elle est bonne, et non parce qu'on l'a prise.

136

Pour avoir un crédit durable, il ne faut pas courir après la faveur.

137

Il n'y a jamais qu'un moment opportun pour raccommoder une querelle.

138

Croyez n'avoir jamais assez observé.

139

Celui qui aime n'est jamais seul : il a ses pensées et ses souvenirs.

140

L'occupation est le seul remède contre les peines.

141

Il n'y a point de vieillesse pour la véritable affection.

142

L'enthousiasme fait parfois d'un homme de rien, un grand homme.

143

Le monde sait souvent plus de gré de ce qu'on paraît disposé à faire, que de ce qu'on a fait.

144

Il ne suffit pas de chercher ce que devrait être l'opinion, il faut savoir ce qu'elle est.

145

La plus grande marque d'estime est une confiance sans réserve.

146

Le temps dispose l'esprit à prendre des distractions que le cœur repoussait d'abord.

147

La jalousie qu'inspire la naissance, est un hommage qu'on lui rend.

148

C'est souvent aux hommes que les femmes empruntent leurs défauts.

149

Dans une discussion, on cherche rarement à s'éclairer, presque toujours à dominer.

150

Une étude approfondie de l'humanité la fait juger avec plus d'indulgence.

151

Le plus grand sacrifice que puisse faire une femme, n'est adouci que par le bonheur qu'elle cause; et l'homme qui le calcule ou qui l'exige, est indigne de le recevoir.

152

Ah! qu'il faut aimer pour fuir!

153

Deux êtres qui luttent contre le sentiment qui les entraîne, sont dignes de l'indulgence du ciel, comme de celle des hommes.

154

Une femme peut aimer de l'amour le plus passionné, sans avoir jamais la pensée du mal; l'homme l'a sans aimer.

155

La passion porte la femme à se sacrifier, et l'homme à demander.

156

A vingt-cinq ans, on se persuade que l'on n'a rien à apprendre, et à quarante, on croit n'avoir rien appris.

157

C'est une injustice d'exiger d'un homme qu'il soit parfait, parce qu'il est religieux; il eût peut-être été, sans religion, la plus misérable des créatures.

158

L'entraînement peut trouver une excuse dans l'irréflexion ou dans sa violence; mais celui qui trompe pour séduire, ne mérite aucune indulgence.

159

Pour obtenir quelque chose d'un cœur généreux, il ne faut pas l'exiger.

160

Quelquefois on rougirait d'avouer près de quelles femmes, on a obtenu les succès dont on se vante.

161

L'âme supérieure ne se laisse jamais abattre par les revers, ni influencer par ses affections.

162

La nature tend constamment à se soustraire à la domination de la conscience.

163

On doit combattre ses passions, même pour le repos des autres.

164

Il y a, somme totale, plus de femmes trompées que d'hommes abusés.

165

L'esprit de certains hommes, est un serpent qui glisse sous la main qui croit le saisir.

166

L'âme vertueuse par nature, ressemble à une plante sans odeur, qui frappe par sa beauté sans attirer par son parfum.

167

La vertu n'est solide, que quand les principes religieux lui servent de base.

168

La sévérité du monde pour les femmes, est aussi injuste que son indulgence pour les hommes.

169

Il est plus facile de ne pas commettre une première faute, que d'en éviter une seconde.

170

Si une femme calculait les résultats de la faiblesse, la résistance lui deviendrait plus facile.

171

Le trouble causé par les remords dispose l'âme au repentir.

172

La société des femmes peut rendre coupable sans rendre vicieux ; celle des hommes corrompt avant de rendre coupable.

173

Une femme ose à peine nommer celui qu'elle aime.

174

Ainsi que le soleil, la vérité se couvre quelquefois d'un nuage.

175

L'impie même, invoque le ciel au moment du danger.

176

Toutes les fidélités s'ébranlent à la fois.

177

Un mari sans respect pour sa femme, est semblable au prodigue qui dissipe sa fortune.

178

Peu de gens méritent, dans toute l'acception du mot, le titre d'honnête homme.

179

Une femme sait toujours taire ce qu'il lui importe de cacher; un homme dit souvent ce qu'il devrait taire.

180

Les demi-mesures sont presque toujours illusoires.

181

Les impressions de l'enfance s'effacent difficilement; aussi faut il tâcher qu'elles soient bonnes.

182

Une femme qui aime est prudente; mais elle cesse de l'être dès qu'elle se croit aimée.

183

Plus une femme témoigne de réserve, et plus elle attire.

184

L'orgueil est une espèce de cataracte morale.

185

Celui qui corrompt l'innocence par un froid calcul, est plus coupable que l'assassin qui frappe sa victime.

186

Les passions se présentent armées de toutes pièces; et l'homme sans religion marche au combat sans défense.

187

Si la miséricorde est promise au pécheur qui se repent, rien ne lui garantit le temps de faire pénitence.

188

L'homme le plus passionné peut être arrêté par des larmes.

189

Les fautes des rois ont des résultats plus graves, sans les rendre plus coupables.

190

Peu de rois ont compté des amis sincères, parce que peu les ont cherchés.

191

Le malheur cherche la solitude; le bonheur est expansif.

192

Il faut penser souvent à ce que l'on n'est pas, pour arriver à ce qu'on devrait être.

193

C'est le plaisir que l'on espère qui séduit; mais c'est le bonheur que l'on trouve qui attache.

194

On a coutume de dire qu'il ne faut pas abandonner ses amis dans le malheur ; c'est surtout dans le bonheur qu'il faut soigner leur tête.

195

La Providence semble se faire un jeu de prouver à l'homme sa faiblesse.

196

Un confesseur ou un médecin, pris sans examen, indiquent des remèdes qui tuent, au lieu de guérir.

197

La jeunesse se livre sans réflexion, et la vieillesse repousse sans examen.

198

Il faut, pour vivre en paix avec les hommes, revenir rarement sur le passé.

199

Il faut veiller sur ses pensées, pour être maître de ses actions.

200

La connaissance du cœur humain est la science la plus importante, comme la plus difficile.

201

Prendre les hommes quelquefois pour ce qu'ils ne sont pas, c'est le moyen de les ramener à ce qu'ils devraient être.

202

Une imagination ardente est un peintre qui dénature les objets.

203

C'est trop de joindre aux maux réels, les souffrances imaginaires.

204

La sottise tient plus à l'esprit que l'on croit avoir, qu'à celui dont on manque.

205

Les passions forment un nuage entre l'homme et la vérité.

206

Un roi ne doit pas tout entendre, mais il doit tout écouter.

207

L'égoïsme exclut tout sentiment généreux.

208

Consentir parfois à avoir tort, c'est se donner raison.

209

La suffisance met un bandeau sur les yeux.

210

On s'occupe de ce que les autres ne sont pas, au lieu de gémir de ce que l'on est.

211

Il faut donner une bonne direction, même aux qualités.

212

La défiance révolte, et la susceptibilité fatigue.

213

Supposer un terme à l'affection, c'est en détruire le charme.

214

Les chagrins semblent placés comme des bornes sur les routes de la vie, pour nous en rappeler le terme.

215

Il faut partager la souffrance, avant de la raisonner.

216

Le murmure est ordinairement une ingratitude mal déguisée.

217

Tel fait envie, qui serait digne de pitié.

218

Souvent ce qui devrait perdre, est précisément ce qui sauve.

219

Une bonne action, aux yeux des hommes, n'est quelquefois qu'un calcul aux yeux de Dieu.

220

La défiance est un supplice qui semble imposé à l'homme, comme une compensation au bonheur d'être aimé.

221

La beauté plaît, l'esprit amuse, la sensibilité passionne; la bonté seule attache.

222

L'ingratitude de l'homme explique la sévérité du Créateur.

223

Il faudrait donner des titres de noblesse au roturier qui s'en moque.

224

Rien n'est si doux, pour un cœur tendre, que le hasard qui lui fait découvrir le culte dont il était l'objet.

225

Il est aussi pénible d'accepter une fidélité dictée par la générosité, que de l'offrir.

226

L'esprit, en amour, est une preuve d'indifférence; mais l'éloquence est souvent le langage de la passion.

227

Un homme vraiment passionné peut être par le fait moins coupable, que ne le pensent ceux qui croient ses actions l'effet d'un calcul.

228

Il y a des larmes pour le bonheur; il n'y en a pas pour les grands malheurs.

229

Le bonheur tue, et le chagrin laisse vivre.

230

Il n'y a qu'une âme qui ait beaucoup souffert, qui sache apprécier le bonheur.

231

Que d'écrivains responsables des conséquences funestes d'un moment de folie!

232

Il y a quelquefois, dans la scélératesse même, un degré de supériorité qui impose.

233

L'ingratitude blesse, l'injustice outrage, l'insensibilité révolte, les reproches froissent, la négligence altère; l'oubli et la légèreté détruisent.

234

Le cœur d'une femme ne calcule les sacrifices, que pour regretter de ne pas en faire de plus grands.

235

Désir, volonté, force, tout manque au cœur qui se méprise.

236

Le cœur le moins présomptueux, devenu l'objet d'une affection exclusive, se défend avec peine d'une certaine satisfaction de soi, qu'il est dangereux de caresser.

237

L'affection qui partage nos peines et nos jouissances, ferait croire à la réalité du bonheur.

238

L'imagination exalte les souffrances, comme le bonheur.

239

Le cœur s'arrache avec peine à la souffrance qui le dévore.

240

Il faut conseiller les autres d'après leur caractère, plutôt que d'après le sien.

241

On ne peut mettre trop de soin à détruire les soupçons d'un ami : plus son âme est ardente, et plus il souffre.

242

La timidité est une paralysie morale.

243

Passez au cœur qui vous aime, ce qui vous choquerait d'un indifférent.

244

L'égoïsme est semblable au vent du désert, qui dessèche tout.

245

Un caractère faible cède jusqu'au moment où, fatigué de ployer, il résiste.

246

Si la faiblesse a du charme, elle laisse peu de sécurité.

247

Un cœur jaloux mérite d'être ménagé.

248

Le doute blesse sans retour, s'il tient à un manque d'estime.

249

On se brouille souvent après s'être raccommodé, pour vouloir s'expliquer de nouveau.

250

L'abandon est une qualité qui ne s'acquiert point.

251

On regrette quelquefois toute la vie, un bonheur imaginaire.

252

Pour être innocent du mal que l'on a causé, il faut le réparer dès qu'il nous est connu.

253

On se révolte contre les peines de la vie, sans songer que l'existence nous est plutôt imposée que donnée.

254

Le premier pas dans le bien, est de sentir que l'on fait mal.

255

Tel se vante d'être insensible à la louange, qui ne supporte pas une critique, quelque légère qu'elle soit.

256

La vertu n'est pas une garantie de bonheur; mais elle allége les peines, en donnant la force de les supporter.

257

Souvent l'homme meurt avant d'avoir vécu.

258

La crainte a plus d'influence sur l'esprit, que la reconnaissance sur le cœur.

259

La confiance se mérite, et ne peut s'exiger.

260

La seule passion qui puisse rendre vraiment heureux, est l'amour du bien et une dévotion sincère.

261

On ramène par la discussion, jamais par la dispute.

262

L'exigence du cœur est un malheur; celle du caractère est un tort.

263

Une morale purement humaine est égoïste par sa nature.

264

La foi fait considérer les peines comme un bienfait.

265

Le repos de la conscience, est le seul bonheur véritable.

266

C'est parce que la flatterie nous plaît, que nous nions son danger.

267

Le cœur impressionnable a du charme pour les autres, mais il n'est pas heureux.

268

Il faut offrir à un esprit faible le moyen, à côté de la difficulté.

269

Les chagrins de l'enfance sont bornés, comme sa prévoyance.

270

On accorde une confiance entière à son jugement, sans s'être occupé de le former.

271

Il faut, dans ses projets, faire la part des hommes, et celle des événements imprévus.

272

On entraîne les masses, et l'on raisonne les individus.

273

L'exemple en dit plus que les paroles.

274

La vérité n'est aussi difficile à connaître, que parce que nous la craignons.

275

La contrariété que l'on reproche aux femmes, tient à leur position sociale.

276

Le papillon court à sa perte en cherchant la lumière, et l'homme en l'évitant.

277

On s'avoue ses défauts, mais rarement on les réforme.

278

Il suffit à l'homme, pour prier, de donner à ses pensées un but élevé : c'est en remplissant ses devoirs qu'il prie; c'est en résistant à ses penchants, c'est quelquefois même au milieu d'une dissipation forcée.

279

Le sage est celui qui n'a pas commis de grandes fautes, l'homme vertueux celui qui les répare.

280

Il suffit d'inspirer le regret d'un tort, sans toujours exiger son aveu.

281

Le propre d'un grand caractère, est de ne calculer les difficultés que pour les vaincre.

282

Pour gouverner les hommes, il faut les entraîner avant qu'ils résistent.

283

Il faut, pour vivre tranquille, exiger peu ; et pour être heureux, beaucoup donner.

284

Deux caractères opposés arrivent quelquefois au même but, par des routes différentes.

285

Il faut prendre de la liberté ce qu'elle a de sage; et de l'égalité ce qu'elle a de possible.

286

L'homme lancé sans frein dans la vie, est semblable au coursier qui franchit avec impétuosité, ce qu'il faudrait traverser avec sagesse.

287

Un langage intéressé éloigne sans retour un cœur élevé.

288

Un cri précipité de victoire, devient quelquefois le signal d'une défaite.

289

L'agitation des affaires détourne l'âme de pensées plus solides.

290

On sacrifie souvent le bonheur à une jouissance d'amour-propre.

291

La sagesse hésite quand la sottise décide.

292

Un despote habile dissimule les chaînes qu'il fait porter.

293

Recevez au moins avec reconnaissance, les avis que vous n'avez pas le courage de suivre.

294

L'humanité gagne à n'être pas vue de trop près; l'homme perd quelquefois à être jugé de trop loin.

295

On s'étonne des succès d'un roué, sans calculer qu'il a plus médité qu'un autre, l'art de séduire.

296

La religion est toujours d'accord avec l'intérêt bien entendu de l'homme.

297

Ceux qui gouvernent devraient faire du bien général un intérêt particulier.

298

C'est presque toujours par le mari que le désordre du ménage commence.

299

La popularité brille comme une étincelle, et s'éteint souvent au milieu des cendres.

300

L'homme regrette le calme, en s'exposant aux tempêtes.

301

Si la religion n'arrête pas toujours, elle prépare une retraite.

302

L'imagination ressemble au bouillonnement qui fait déborder le vase.

303

C'est une inconséquence commune d'agir, en croyant comme si l'on doutait.

304

Le découragement est la mort morale.

305

On fait souvent souffrir les autres du mécontentement que l'on éprouve.

306

Il faut plaindre les fous, et ne pas les imiter.

307

Le cœur de l'homme, secret pour les autres et mystère pour lui-même, est un champ clos où le vice et la vertu se livrent combat.

308

Le plaisir est fugitif comme la pensée.

309

Les éloges finissent par produire une léthargie morale.

310

Il y a souvent plus d'honnêtes gens parmi le peuple, que dans les classes élevées.

311

Une âme forte se met au-dessus de l'injustice des hommes.

312

Le cœur donne presque toujours, plus qu'il ne reçoit.

313

L'être qui fait dépendre son bonheur de celui des

autres, a plus de chances pour être heureux que l'égoïste.

314

On oublie ses peines en partageant celles des autres.

315

Après avoir pesé les motifs qui font agir, il ne faut plus s'effrayer des conséquences.

316

Les passions prennent la nuance des caractères.

317

Le bonheur abrége le temps, le plaisir lui donne des ailes; l'ennui le décolore, le malheur le rend stationnaire.

318

La faiblesse ne ploie jamais à propos.

319

Une femme a besoin d'admirer celui qu'elle aime.

320

Un bonheur réel se trouve rarement hors du seuil de la porte.

321

Le souvenir du mal laisse moins de trace que celui du bonheur.

322

Il est sage de se méfier de celui qui se fait trop recommander.

323

Les hommes sont plus avides d'éloges, que jaloux de les mériter.

324

L'homme joue l'éternité sur un doute.

325

Il faut mettre de la grâce aux faveurs qu'on accorde.

326

Ce qui cause, plus que tout, l'assoupissement dans les États, c'est la durée du mal.

327

Une fille légère et parfois imprudente, peut devenir une femme prudente et sage.

328

Toute personne qui déploie de l'énergie dans les grandes occasions, s'efface dans les petites.

329

La douceur vient à bout de résistances que l'aigreur rendrait invincibles.

330

Chaque action porte avec elle sa punition et sa récompense.

331

Les inimitiés les moins fondées, sont ordinairement les plus difficiles à détruire.

332

L'homme accuse la Providence, parce qu'il juge superficiellement.

333

La sévérité des hommes pour les femmes, tient plus à leur rancune qu'à leurs succès.

334

C'est la marque d'une âme forte, que de conserver de l'espérance dans le malheur.

335

La réputation tient souvent au caprice des événements.

336

La vie de l'homme est un prêt, dont le gage est l'éternité.

337

La violence des passions et le combat qu'on leur livre, donnent plus ou moins de prix à la victoire.

338

Le courage n'est parfois, qu'un sentiment calculé, ou un intérêt d'ambition.

339

La jalousie fait autant souffrir de ce qu'elle suppose, que de ce qui est.

340

Une femme se sacrifie par le désir d'attacher, ou par la crainte de perdre l'affection.

341

Le premier sentiment qu'on doit chercher à inspirer, c'est l'estime.

342

Une conscience lucide est un don précieux, qu'il faut se garder d'altérer.

343

Le cœur préfère souvent l'illusion qu'il caresse, à la vérité qu'il entrevoit.

344

Le propre de la médiocrité est de se croire supérieur.

345

Il n'est pas un individu qui ne soit aujourd'hui, plus ou moins influencé par l'esprit de liberté, qui a fait la Révolution.

346

Il faut répéter sans cesse, à la jeunesse, les vérités que l'on veut graver dans son cœur; chercher à lui

inspirer l'horreur du vice, et tâcher qu'elle connaisse le mal le plus tard possible, afin que la raison puisse balancer la fougue des passions.

347

Il y a presque autant d'inconvénient à réfléchir au moment de l'action, qu'à agir sans penser.

348

Le cœur porté à la sensibilité, a besoin d'un frein que la religion seule peut lui offrir.

349

Il y a quelquefois de la finesse dans la franchise.

350

Il faut, pour dompter les passions, autant de résolution que pour combattre un adversaire qui renouvellerait sans cesse ses attaques.

351

Il est rare que l'hypocrisie résiste à toutes les épreuves.

352

Le calme de l'existence dédommage une âme tranquille d'un bonheur qu'elle ignore.

353

Nous tenons surtout aux avantages qui nous sont refusés.

354

La religion s'engourdit dans l'indifférence, et renaît au milieu des larmes que le bonheur ou le malheur font répandre.

355

Le plaisir est à peine entré dans le cœur, qu'il s'envole en y laissant le repentir.

356

Évitez les trois quarts du chemin à l'ami qui revient.

357

L'habitude de se raisonner conduit à savoir se dominer.

358

L'être le plus attachant est celui qui s'oublie.

359

Domptez vos passions, ou elles vous maîtriseront.

360

L'homme se donne autant de peine pour s'aveugler, qu'il devrait en prendre pour s'éclairer.

361

Il est plus facile de croire sans comprendre, que de vouloir tout expliquer.

362

Ce qui n'était d'abord qu'une légère difficulté, devient plus tard un obstacle.

363

La sagesse sait attendre, mais la faiblesse renvoie au lendemain.

364

Une extrême sévérité dans ses jugements, éloigne plus de la justice que l'indulgence.

365

Le goût est au jugement, ce que le tact est à l'esprit.

366

Le cœur donne quelquefois de l'esprit, mais l'esprit n'a jamais donné de cœur.

367

La modération est la santé de l'âme.

368

L'éducation est le meilleur code à laisser aux peuples, et la digue la plus sûre à opposer aux révolutions.

369

Il faut une sorte de recherche, quand on est jeune, pour plaire, et, quand on est vieux, pour ne pas déplaire.

370

Le doute prend naissance, presque toujours, dans l'effervescence des passions.

371

L'antiquité a donné le nom de sages, à ceux de ses philosophes qui se sont le plus rapprochés des préceptes de la morale chrétienne.

372

L'illusion est semblable à cette bulle de savon parée des plus riches couleurs, que le moindre souffle détruit. Elle est semblable à une barque qui ferait eau, et à laquelle le voyageur se confierait.

373

L'imagination produit plus de peines que de jouissances.

374

Une défiance habituelle fait plus de dupes que la confiance.

375

Il est aussi dangereux à la cour, d'être en position de faire le bien, que de faire le mal, et quelquefois plus encore.

376

Une seule qualité qui manque, est comme la clef de voûte qui serait oubliée.

377

Heureux celui qui peut se rappeler sa vie sans remords!

378

Les hommes sont ingrats par instinct, et les princes par calcul.

379

Il y a chez les femmes, une finesse de tact qui tient plus à leur cœur qu'à leur esprit.

380

Il est aussi injuste d'exiger que la jeunesse ait de l'expérience, que peu sensé à elle de repousser celle des autres.

381

Il ne faut pas se laisser entraîner par l'engouement, ni effrayer par la raison.

382

Le sage, en s'attachant au bien, ne se révolte pas contre le mal. Il s'efforce d'y parer.

383

Voulez-vous enchaîner un peuple? Faites-lui croire qu'il est libre.

384

L'indépendance, c'est l'esclavage du devoir.

385

La passion dérobe la vérité aux yeux de l'homme, comme un manteau qui cacherait au statuaire, les beautés de son modèle.

386

On se plaint de la lenteur du temps, tandis que sa rapidité échappe à la pensée.

387

On a quelquefois plus de peine à mettre d'accord ses amis que ses ennemis.

388

Le bonheur se sent et ne se définit point.

389

L'esprit, le cœur et l'imagination sont autant de cordes qu'une main habile fait vibrer.

390

Les femmes ne ménagent pas assez l'amour-propre de leurs maris ; et les maris ménagent trop peu le cœur de leurs femmes.

391

Une femme qui aime, est longtemps avant de s'avouer qu'elle n'est plus aimée.

392

L'homme vit au milieu du monde, comme un voya-

geur engagé dans un tourbillon, dont il ne peut s'arracher.

393

On voit souvent le mal où il n'est pas, et rarement le bien où il est.

394

L'enthousiasme est une fièvre morale.

395

L'ingratitude des indifférents vous effleure, et celle d'un ami vous blesse mortellement; celle des enfants est un ver rongeur.

396

Il faut aimer les hommes pour eux-mêmes; la reconnaissance vient chercher celui-là seul qui s'oublie dans le bienfait.

397

Les rois considèrent ceux dont ils redoutent l'indépendance.

398

Pour la religion, vivre c'est apprendre à mourir; mourir c'est encore vivre.

399

Les rois oublient qu'ils sont hommes; et tous les hommes veulent être rois.

400

La coquetterie de l'esprit, n'exclut pas la profondeur dans les sentiments.

401

Il ne faut pas considérer l'exigence comme le propre du sentiment, mais plutôt comme l'abus.

402

Le talent de l'homme d'État, est de savoir sacrifier à propos, les petits incidents aux grands intérêts.

403

Celui qui parvient à se vaincre, est dédommagé par un bien plus réel, que celui après lequel il courait.

404

On ne cherche malheureusement le bonheur produit par le repos de la conscience, que quand on a vu s'évanouir les chimères que l'on poursuivait.

405

Le bonheur est comme l'avare de mauvaise foi, qui ne solde jamais exactement ses comptes.

406

L'homme qui s'abandonne à ses passions, n'entrevoit l'abîme qu'au moment où il y tombe.

407

Le remords est la planche qui sauve après le naufrage.

408

L'homme s'étonne de succomber aux séductions auxquelles il s'expose.

409

La vie est un jeu; les personnes qui entourent le tapis se remplacent, et la partie continue.

410

L'homme qui croit, succombe; mais il se relève.

411

La religion tempère des penchants violents, auxquels l'imagination nous livrerait sans défense.

412

Il y a, dans un père qui ne jouit pas des succès de ses enfants, quelque chose de hors nature.

413

On accuse quelquefois le cœur, tandis que l'esprit seul est coupable.

414

Il est presque aussi pénible de penser qu'un am nous oublie, que de lui survivre.

415

Les corps politiques font quelquefois le mal comme le bien, sans intention.

416

L'âme qui joint à une grande sensibilité beaucoup d'énergie, a un charme irrésistible.

417

Il n'y a jamais de nécessité pour le mal.

418

Le même homme qui se ferait tuer par honneur, se déshonore sans scrupule.

419

L'éloge le plus flatteur que l'on puisse faire du cœur d'un homme, est de dire qu'il aime comme une femme.

420

Les circonstances font les hommes ; mais les grands caractères décident des événements.

421

Entre un héros, et un homme qui passe inaperçu dans la vie, il n'y a eu souvent que l'occasion.

422

Tel individu qui passe pour sensible, n'a souvent au fond de l'âme que des sentiments égoïstes.

423

Une passion violente ou un intérêt puissant développent parfois une grande énergie.

424

L'espérance d'une autre vie, donne la force de supporter les misères de celle-ci.

425

L'éducation est une assurance pour la vie, et un passe-port pour l'éternité.

426

Ne jamais trahir la vérité est une vertu, et savoir la taire est quelquefois un mérite.

427

Il y a dans notre cœur, un instinct qui nous prévient du changement qui s'opère dans celui que nous aimons.

428

Il y a des gens qui sont conséquents avec eux-mêmes, bien qu'ils nous paraissent inconséquents.

429

Un extérieur calme cache quelquefois une violence de sentiment, que le plus léger incident fait éclater.

430

Il est souvent plus grand d'avouer ses fautes, que de n'en pas commettre.

431

On ne parvient jamais à anéantir tout remords.

432

Il est des esprits qui s'abusent avant de tromper les autres.

433

Les faveurs des rois font des courtisans, et rarement des amis.

434

Une conscience aveugle trahit l'homme qui s'y fie, comme un câble usé, le pilote qui s'y abandonne.

435

Certain d'être aimé, on se sent plus léger pour marcher dans la vie.

436

Le plus digne du pouvoir, est celui qui en conçoit toute la responsabilité.

437

Un mauvais exemple est comme une tache d'huile, qui va toujours s'étendant.

438

Regretter le courage nécessaire pour résister à des passions violentes, est avoir fait un grand pas vers le bien.

439

Les années se précipitent sur nous, comme une avalanche qui entraîne dans l'abîme, le voyageur marchant sans prévoyance.

440

L'étude est le garde-fou de la jeunesse.

441

Une soumission entière qui est la condition de la foi, fait aussi son mérite.

442

On n'élève pas assez les femmes; on ne leur parle pas assez de leur devoir; on les instruit trop : on leur apprend trop à plaire, et pas assez à attacher.

443

Un doute, en matière de foi, conduit à douter de toutes les vérités.

444

Il est peut-être encore plus rare d'être sincère avec soi-même, que de l'être vis-à-vis des autres.

445

Une grande mobilité explique bien des inconséquences.

446

Il y a des circonstances où la passion qui nous entraîne, semble éteindre tous les autres sentiments.

447

Le cœur d'une femme, absolu de sa nature, est généralement désintéressé dans son but, vrai dans ses expressions, et fidèle jusqu'à l'héroïsme.

448

Il faut peu estimer les hommes, pour rester indifférent à leurs éloges.

449

Un coup d'œil jeté sur les siècles passés, rend plus indulgent pour le nôtre.

450

Un père se console de sa vieillesse, s'il voit ses enfants profiter de son expérience.

451

L'amour de soi fait souvent méconnaître ses véritables intérêts.

452

On élève les princes comme des rois, tandis qu'ils devraient être élevés comme des hommes.

453

L'ambition fait entrevoir des colosses de gloire et de bonheur, qui s'effacent en avançant.

454

La richesse double les devoirs de l'homme ; et, si elle est un avantage pour ce monde, elle est un écueil pour l'éternité.

455

On se révolte contre la sévérité des autres, en leur refusant son indulgence.

456

Une femme fait toute sa vie pénitence d'une faute ; tandis qu'un homme met sa gloire à multiplier les siennes.

457

L'homme maudit les événements qui le surprennent, au lieu d'accuser son imprévoyance.

458

Une conscience pure répand autour d'elle une sorte de parfum.

459

L'ambition est la dernière des illusions qui se détruise dans le cœur de l'homme.

460

La vertu impose quelquefois, à ceux mêmes pour qui elle est un reproche.

461

L'engouement est la folie de l'esprit.

462

La véritable existence commence pour l'homme, alors qu'il se dégage des prestiges de la vie.

463

Il y a peu d'élévation dans l'âme qui nie toute croyance.

464

Rien n'est plus dangereux que de confier à un autre, l'exécution du projet qu'on a conçu.

465

On peut être pécheur et scrupuleux tout à la fois.

466

La modération prouve la force.

467

Le vrai courage raisonne le danger qu'il brave.

468

Il y a des femmes qui n'ont d'esprit, que pour l'homme qu'elles aiment.

469

L'enfant doit trouver dans son père, un ami indulgent, et sévère seulement quand son devoir l'exige.

470

C'est en vain que l'intérêt cherche à méconnaître la religion du serment.

471

A peine la fureur des partis a-t-elle abattu la légitimité, qu'elle cherche à en créer une nouvelle à son profit.

472

Le temps finit par consacrer l'usurpation dans l'intérêt de l'humanité ; mais rien n'absout l'usurpateur.

473

On se soumet au pouvoir de fait, bien qu'il soit usurpateur ; mais jurer de le défendre serait s'associer à son usurpation.

474

La religion conduit l'homme dans la vie, comme l'Arche sainte les Juifs dans le désert : par des chemins inconnus, mais assurés.

475

Un principe n'admet point de concessions; et l'expérience prouve même qu'il n'y a point d'avantage réel à le violer.

476

L'enthousiasme est à la raison, ce qu'est une éclipse au soleil.

477

Il est aussi fou de vivre sans prévoyance, que peu prudent de chercher à pénétrer l'avenir.

478

Il faut entrer dans les idées d'un fou, pour le ramener à la raison.

479

Il y a des moments, dans l'existence des sociétés, où toute prévision est impossible.

480

La confiance dans un ami soutient; la confiance en Dieu rend l'âme invulnérable.

481

S'il y a de la souffrance dans l'amour, il y en a davantage peut-être à ne pas aimer.

482

Un esprit peu courageux craint d'approfondir l'existence.

483

C'est un malheur sans compensation, que celui d'être méconnu par ceux qu'on aime.

484

Il faut tenir compte aux rois des difficultés qu'ils rencontrent; et ne pas réserver exclusivement l'indulgence pour leurs sujets.

485

Mettez autant de promptitude dans l'action, que de lenteur dans la décision.

486

L'éducation donne le désir de s'instruire.

487

La présomption produit des mécomptes; mais un peu de confiance en soi est nécessaire au succès.

488

Plus d'un capitaine a perdu la bataille, pour n'avoir pas su profiter d'un premier succès.

489

L'amour-propre est une faiblesse, l'orgueil une sottise, et la présomption un danger.

490

Trop de satisfaction de soi appelle la sévérité des autres.

491

Une femme ne doit pas penser seulement à ce qu'elle dit, mais encore à ce qu'on peut dire d'elle.

492

La femme coquette se vante de sa vertu, comme si le mal n'existait pas déjà, dans les circonstances qui le précèdent.

493

Les femmes jugent une coquette plus sévèrement encore que les hommes.

494

La coquetterie est un mensonge perpétuel.

495

Le véritable attachement laisse voir les défauts, en faisant jouir des qualités.

496

Un cœur peut rester vertueux, bien que celui qui le possède ait été entraîné à commettre des fautes.

497

L'indifférence d'une coquette pour le mal qu'elle cause, suffirait pour la rendre coupable.

498

Le meilleur moyen de guérir une coquette, serait de lui faire connaître ce qu'on pense d'elle.

499

La coquetterie agite la vie sans donner le bonheur.

500

On veut être fier de ce qu'on aime.

501

La religion offre à l'homme le pardon comme un espoir, le repentir comme un moyen, la confiance comme une consolation, et la prière comme la plus douce émotion.

502

Une femme s'afflige du malheur que causent ses refus; tandis que ses remords sont trop souvent un triomphe pour celui qui les cause.

503

Il est des hommes qui poussent la coquetterie aussi loin que la femme la plus coquette.

504

Une femme cherche bien moins le bonheur, qu'elle ne veut le donner.

505

Une femme qui aime donne sans rien exiger; et l'homme cesse d'aimer alors qu'il cesse d'être exigeant.

506

On prend quelquefois pour de la légèreté, une mobilité inhérente à l'esprit.

507

Le cœur qui souffre est un malade qui demande des ménagements.

508

Une femme ne calcule pas toujours assez les apparences qu'elle se donne, par sa légèreté.

509

L'ivresse momentanée des passions ne dédommage pas des peines qui la suivent.

510

L'âme ne quitte pas sans regret, le chemin de la vertu.

511

L'homme, en jouissant du présent, ne croit pas engager son avenir; tandis que la femme prend avec elle-même un engagement dont elle ne prévoit pas la fin.

512

Celui qui aime véritablement, trouve du charme à faire le sacrifice de ses goûts au bonheur d'un ami.

513

Éclairez l'injustice au lieu de vous révolter contre elle.

514

Un esprit réfléchi devance l'expérience.

515

Le plus difficile pour une femme, est d'avouer qu'elle aime.

516

Il y a des moments de douleur où, dans la vie, la pensée de l'avenir ajoute au supplice du présent.

517

Il faut aimer profondément pour sacrifier ce qui a fait le rêve de la vie; et la religion elle-même n'arrive quelquefois que pour nous relever.

518

Il est des gens qu'on aime parce qu'ils plaisent, et d'autres qui plaisent parce qu'on les aime.

519

Nous sommes un mélange de raison et de folie, qui nous rend souvent plus dignes de pitié que de mépris.

520

L'homme délicat ménage la réputation de la femme qu'il aime, tandis que le fat fait trophée de ses larmes.

521

Un moment décide quelquefois de la vie d'une femme, et des années engagent à peine celle d'un homme.

522

Un homme profondément malheureux, succombe sous le poids de sa douleur, plutôt qu'une femme.

623

Les femmes, en croyant souvent être trompées, refusent d'avouer qu'elles le sont.

524

Il suffit parfois de faire croire qu'on aime pour être aimé, et d'avoir de l'audace pour séduire.

525

Celui qui a fait une étude approfondie du cœur, est coupable d'en abuser.

526

Il est des gens qui consultent toujours, et ne suivent jamais l'avis qu'on leur donne.

527

On éloigne ceux que l'on cherchait à rapprocher, faute d'avoir assez connu les circonstances qui les divisent.

528

Le mal que l'on fait à un indifférent doit laisser des regrets; et celui qu'on fait à un ami des remords.

529

Le monde croit difficilement à une affection désintéressée de la part d'un homme.

530

La réputation d'une femme est comme une fleur, à laquelle le moindre contact enlève son velouté.

531

On désespère un cœur généreux, en méconnaissant ses sacrifices.

532

L'ingratitude des indifférents effleure à peine.

533

Un malentendu suffit souvent pour empoisonner l'existence.

534

Ne mettez jamais l'amour-propre à la place du sentiment.

535

Il y a du bonheur à reconnaître que l'on s'était trompé en soupçonnant un ami.

536

L'injustice révolte le cœur délicat.

537

Les défauts qui tiennent au cœur, méritent de l'indulgence.

538

L'amour-propre nous donne des torts, et nous empêche de les réparer.

539

L'habitude de la souffrance rend compatissant.

540

Jamais un catholique n'a eu la pensée, à l'article de la mort, de quitter sa foi.

541

Une femme tient plus qu'elle ne promet, mais elle redoute un serment.

542

Une femme, forte de ses intentions, se laisse quelquefois mal juger par celui qu'elle aime.

543

C'est en vain qu'on cherche à justifier ses écarts par ses passions.

544

Le motif n'est pas toujours une excuse.

545

Une femme peut se trouver engagée par ses imprudences, plus loin qu'elle ne l'a pensé.

546

On rencontre rarement, un cœur assez généreux pour sentir le prix du dévoûment.

547

La plus dangereuse de toutes les maladies, pour un gouvernement, est d'inspirer le mépris.

548

La constance suit parfois un sentiment qu'un instant a vu naître.

549

Un regard décide quelquefois de la destinée.

550

La timidité qui retarde un aveu, lui donne un nouveau charme quand on l'obtient.

551

Une femme craint de s'expliquer, un homme aime à tout dire.

552

Il est presque impossible qu'une femme ne devienne pas sensible aux soins qu'elle accepte.

553

On peut avoir une imagination passionnée, et n'être au fond, ni tendre ni sensible.

554

Nous nous dissimulons l'étendue des sacrifices qu'on nous fait, pour nous soustraire à la reconnaissance.

555

La crainte de se livrer à sa sensibilité, ne doit pas aller jusqu'à l'étouffer.

556

Les incohérences du cœur sont souvent impossibles à expliquer.

557

La guerre civile qui est toujours un malheur, devient un crime, si c'est un intérêt personnel qui la fait entreprendre.

558

La légèreté fait échapper à une grande passion, sans préserver d'une faute.

559

L'esprit n'a pas toujours assez de portée pour la confiance qu'il s'accorde.

560

On acquiert des droits à la reconnaissance d'une âme généreuse, en partageant sa tristesse.

561

L'esprit trouve plus commode de nier le mal qu'il fait, que de le réparer.

562

On tient plutôt à ce qui plaît, qu'à ce qui mériterait de plaire.

563

Ne vous couchez pas avant d'avoir obtenu le pardon de l'ami que vous avez offensé.

564

L'injustice révolte un cœur passionné ; un appel à sa générosité l'arrête.

565

Il est barbare de faire douter de son affection celui dont on exige un sacrifice.

566

Il ne peut pas y avoir deux religions véritables. Il n'y a pas deux soleils : il n'y a qu'une vérité.

567

L'affection rend le malheur un fardeau commun.

568

Une femme peut se montrer indifférente pour celui qu'elle aime en secret.

569

S'il n'y a aucun mérite à braver la mort pour un être qu'on aime, il y en a beaucoup à résister à son influence quand elle serait pernicieuse.

570

Une femme légère est quelquefois, plus soupçonnée qu'une femme coupable.

571

Une femme qui demeure inconséquente, après avoir été coupable, ne mérite aucune indulgence.

572

La peine qui nous vient d'un ami, blesse mortellement.

573

Une douleur légère cherche une distraction à ses souffrances ; mais un malheur profond repousse toute consolation.

574

Une vieille coquette ne fait plus qu'elle de dupe.

575

On croit souvent céder à ses propres observations, alors qu'on obéit à l'influence d'autrui.

576

La peine tient au souvenir du passé, et à la crainte de l'avenir, autant qu'au mal présent.

577

Celui qui parvient à faire taire sa conscience, est un malade désespéré.

578

L'homme est son plus dangereux ennemi.

579

L'homme pédant ne voit que son mérite.

580

Les rois découragent ceux dont ils devraient se servir pour réformer les abus.

581

Le dévoûment éprouve parfois des mécomptes, dont l'idée du devoir peut seule adoucir l'amertume.

582

L'hypocrite porte un masque qui déteint.

583

On est dupe de chercher à s'abuser, et coupable de tromper les autres.

584

La violence de caractère ne suit pas toujours la période des années. Elle augmente souvent avec l'âge.

585

Un serment inutile à demander à qui le respecte, est plus inutile encore pour celui qui le brave.

586

Il est peu de vérités absolues, excepté en matière de foi et de morale.

587

Il faut subir les conséquences de la position que l'on a prise.

588

Il y a de la bassesse à renier ses ancêtres; et quelquefois du mérite à les faire oublier.

589

L'amour malheureux, est inséparable d'une sorte de mélancolie qui n'est pas sans charme.

590

Il est des temps où les révolutions s'avancent malgré tous les efforts; et d'autres, où le mal semble comprimé par une puissance plus forte que la volonté de l'homme.

591

L'esprit, à force de creuser les vérités qu'il ne peut comprendre, finit par douter de tout.

592

On a vu souvent l'élan d'un cœur généreux, en imposer à la multitude.

593

La pensée qu'une révolution est possible, contribue souvent à la faire.

594

La main qui n'a pas besoin de signer la lettre qu'elle a écrite, est ordinairement celle qu'on préfère.

595

On se jugerait sévèrement, si on se voyait dans un autre; et, pour se bien connaître, il faut songer à la manière dont les autres nous jugeront.

596

Une femme reste parfois fidèle à un sentiment, qui ne lui offre plus qu'un souvenir.

597

Les révolutions, par leurs excès, préparent des chaînes au nom de la liberté ; le despotisme mène à la liberté par l'abus du pouvoir.

598

L'espérance n'est un bien réel que pour le chrétien.

599

L'attente est plus souvent, un tourment qu'un bonheur.

600

Le danger des romans est de détacher de ce qui est, en faisant croire à ce qui n'est pas.

601

Il faut savoir attendre pour convaincre.

602

La violence est une habitude; et la colère une émotion du moment, qu'il n'est possible de comprimer qu'au début.

603

On cherche plutôt à découvrir des ridicules, qu'à applaudir aux qualités.

604

L'homme le plus fin est souvent celui qui le paraît le moins.

605

Le boudoir d'une coquette ressemble à une pharmacie, où ce qui convient à chacun est préparé.

606

L'homme sacrifie tout quelquefois, à un moment qui lui laisse d'éternels regrets.

607

Une femme qui aime véritablement, n'a jamais de distractions.

608

Il est souvent utile de cacher le but que l'on veut atteindre.

609

L'envie qu'a chacun de chercher une position différente de celle où il est né, contribue au désordre général.

610

Le génie prend la teinte du siècle; et l'homme qui se croit le plus indépendant, n'est souvent que le premier esclave de l'opinion.

611

L'esprit du siècle, semblable à un torrent, entraîne tout ce qui s'oppose de vive force à son passage.

612

L'homme redit bien ou mal, les siècles qui ont précédé.

613

Le premier soin du pouvoir doit être de donner à tous les talents une direction.

614

On n'a pas la force de bien vivre, parce qu'on n'est pas assez occupé de bien mourir.

615

Il y a des époques funestes où le crime, à force de devenir commun, inspire moins d'horreur.

616

C'est une question de savoir si la liberté gagne à la civilisation : l'égalité y perd nécessairement.

617

Le protestantisme et ses préceptes sont plutôt une doctrine de l'esprit, qu'une religion du cœur.

618

Le protestantisme conduit du doute à l'indifférence, en laissant l'esprit libre de choisir entre toutes les religions.

619

Un protestant zélé est presque toujours intolérant pour les hommes; tandis qu'un catholique éclairé n'est sévère que pour les doctrines.

620

La liberté n'est qu'un prétexte, et la vanité est la

passion du siècle : un bonnet rouge, placé sur la tête, a caché parfois l'espoir d'y déposer une couronne.

621

La médiocrité paralyse les talents comme les vertus, tandis que le génie se communique comme l'électricité.

622

Les excès sont passés de mode.

623

Tel être n'est jugé indifférent, que parce qu'il n'a pas rencontré l'objet propre à le toucher.

624

Une première faute est quelquefois un préservatif pour une femme, et toujours un danger pour un homme.

625

Il semble qu'une femme cherche à se venger de la faiblesse de son cœur, par la ténacité de son esprit.

626

Il est telle position dans la vie, où il n'est plus permis, humainement parlant, de retourner en arrière.

627

Le malheur n'a point d'opinion.

628

On conserve toute sa vie de l'affection pour la femme

dont des événements indépendants de la volonté, nous séparent ; mais on oublie celle qui nous a trompé.

629

La femme coquette est la comédienne des salons.

630

Il y a peu de sensibilité, ou beaucoup de vertus, dans un cœur toujours maître de ses joies, de ses peines et de ses affections.

631

La mort est la grande leçon de la vie.

632

Une femme qui rougit à propos, a un grand charme.

633

Il y a plus de pénétration dans le cœur qui craint, que dans celui qui désire.

634

La passion doit être, chez une femme, le résultat de l'affection.

635

Un sentiment léger espère, tandis qu'un sentiment profond désire.

636

Quand les années mettent le sinet au roman de la vie, on veut encore rêver pour les autres.

637

On dédaigne la pitié, mais on sait gré d'un soupir.

638

Un homme croit, parce que son esprit est convaincu; et une femme, parce qu'elle a besoin d'aimer.

639

Une femme cherche à accroître les regrets de celui dont elle repousse l'amour.

640

La religion seule console l'âme qui a beaucoup souffert, et la préserve du désespoir.

641

On laisse quelquefois s'effacer le repentir, pour ne pas avoir accordé à temps le pardon.

642

La générosité pardonne, mais le cœur oublie difficilement.

643

Une âme ardente, de violents combats et une longue abnégation de soi, excusent une passion violente sans la justifier.

644

La bonne compagnie cesse d'en avoir le ton et les manières, quand une réunion nombreuse l'assimile au peuple.

645

Il y a déloyauté à bouleverser une existence, que nous avions acceptée.

646

La religion, qui place le repentir dans un cœur, confie au temps le soin de combler les sillons que les passions ont creusés.

647

Méconnaître le dévouement d'un cœur généreux, c'est le blesser à mort.

648

Mépriser l'être que l'on chérit, c'est descendre vivant dans la tombe.

649

Une société, ballottée par les révolutions, est comme un vaisseau longtemps battu par la tempête, dont l'existence tient à un souffle.

650

C'est à tort que nous voulons que les autres nous entendent, parce que nous nous sommes compris.

651

Il est des personnes dont la légèreté contraste avec une apparence de profondeur.

652

Anathème à l'ingrat qui calcule avec le cœur qui s'est donné à lui!

653

L'homme repousse sa conscience, comme un importun dont il craint le regard.

654

On n'échappe pas aux remords, par une légèreté apparente.

655

L'obstination tient moins à la volonté, qu'au peu de capacité.

656

Le cœur pardonne, tant qu'il croit à l'affection.

657

On croit quelquefois avoir une bonne tête, alors qu'on n'a qu'un cœur froid, et un esprit égoïste.

658

C'est celui qui refuse de s'expliquer, qui est vraiment coupable.

659

Le sentiment maternel, plus complet que l'amour, développe dans le cœur des qualités qui semblaient lui manquer.

660

L'amour dispose à la confiance, et l'amitié l'inspire.

661

On est presque plus coupable du mal que l'on conseille, que de celui qu'on fait.

662

On peut rendre infidèle, à force de douter de la fidélité.

663

Les années éloignent le malheur, en laissant subsister les regrets.

664

Une femme qui croit avoir à se plaindre, calcule sa vengeance.

665

Il est triste de douter; il est coupable d'y donner lieu.

666

Il est telle souffrance morale qui fait de la vie un martyre prolongé.

667

L'âme sensible croit à l'immortalité, et elle ne craint que l'oubli, cette affreuse mort du cœur.

668

L'opinion des autres est une espèce de conscience, qui prévient bien des fautes.

669

Il faut avoir beaucoup aimé pour haïr.

670

Il y a des êtres assez ordinaires dans l'habitude de la vie, qui ont quelque chose de sublime et d'entraînant alors qu'une émotion vive s'est emparée de leur cœur, et domine leur esprit.

671

Les perfections morales captivent l'âme plus que la beauté.

672

Le droit des peuples et celui des rois ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence.

673

Il faut plus de force d'âme quelquefois, pour ne pas agir, que pour se livrer à toute l'impulsion de son cœur.

674

L'âme effrayée de la pensée du mal, au début de la vie, le juge avec moins de sévérité après avoir cédé à ses passions.

675

L'innocence a la même influence sur le cœur, que la rosée sur la nature.

676

Il faut avec les hommes comme avec les enfants,

beaucoup de patience, d'égalité d'humeur, de fermeté, de persévérance.

677

C'est vivre deux fois, que de vivre pour un autre.

678

Il faut avoir senti les atteintes du désespoir, pour comprendre le bonheur d'y arracher son semblable.

679

L'orgueil dédaigne, l'opiniâtreté résiste, la roideur ne fléchit pas.

680

On ne sait pas toujours distinguer la confusion qui suit une faute, de la rougeur que la pensée d'être injustement soupçonné, fait monter au visage.

681

C'est calomnier le peuple que de le confondre avec une horde de bandits, toujours à la solde de ceux qui soudoient leurs crimes.

682

La légitimité, fille du temps, est la vie des siècles.

683

On ne pense pas toujours ce que l'on écrit et dit, sous l'impression du moment.

684

N'échangez jamais le bonheur contre le plaisir.

685

Plus d'un homme, réputé pour brave, passerait pour timide, si on lisait dans son âme au moment du danger.

686

Le courage donne la force, mais la résignation seule laisse l'âme dans le calme.

687

La religion rend modeste dans la prospérité, et donne la force de soutenir l'adversité.

688

La charité purement humaine donne du pain avec ostentation ; la charité chrétienne essuie les larmes, et craint de se faire connaître.

689

Une nation qui renie sa religion et ses rois, est comme un enfant qui repousse la main qui voudrait l'empêcher de tomber dans un abîme.

690

L'homme réclame la liberté, pour arriver à écraser toutes les supériorités qui l'offusquent.

691

On confond souvent le tort de quelques individus, avec l'égarement des masses.

692

Le langage des hommes politiques, n'est trop souvent que l'appât mis à l'hameçon.

693

L'ami véritable est celui qui ne craint pas de nous déplaire, pour nous éclairer.

694

Un parchemin est une feuille trop légère pour grandir l'homme : ce sont ses sentiments qui l'honorent.

695

On reste souvent, en discutant, en dehors de la question, par mauvaise foi ou par défaut de lumière.

696

« Que je voudrais vous haïr ! » serait-on tenté de dire à certaine femme qu'on aime malgré soi !

697

Il reste aux nations corrompues, un étalage de nobles sentiments, qui cache un fonds d'idées sordides et étroites.

698

Une femme qui aime avec passion, trouve du plaisir à se compromettre pour celui qu'elle chérit ; elle espère se l'attacher davantage.

Mais celle dont le cœur est plus tendre que pas-

sionné, voudrait que le monde entier ignorât qu'elle est aimée.

699

L'homme envieux du bonheur, blâme avec rigueur un amour sincère et passionné, au moment où le ciel le regarde peut-être en pitié; et il le justifie, quand il n'est plus qu'un acte de bienséance, aussi froid que coupable.

700

L'homme qui se croit le plus indépendant, n'est souvent que le premier esclave de l'opinion.

701

L'homme réclame la liberté pour arriver à l'égalité.

702

La sagesse sait attendre, mais la faiblesse renvoie toujours au lendemain.

703

Le bonheur ici-bas est semblable au temps; et on devrait le représenter avec des ailes... Il passe si vite, qu'il en reste à peine le souvenir; et ce souvenir équivaut à des regrets.

704

Il y a des égoïstes charmants, tandis que les hommes personnels sont la race la plus insociable qui existe.

705

Le tact est l'égide et la vie de l'esprit; le manque de tact est comme la cécité de l'esprit.

706

Le défaut de tact se fait toujours sentir.

707

Il y a quelquefois du tact à ne pas montrer son esprit, mais l'esprit n'est pas indispensable pour avoir du tact.

708

Avec de l'esprit, vous vous tirez d'un mauvais pas; avec du tact, vous n'y fussiez pas tombé.

709

Avec de l'esprit, vous serez quelquefois aimable; avec de l'esprit et du tact, vous le serez toujours.

710

L'esprit ne peut remplacer le tact; le tact peut suppléer à beaucoup d'esprit.

711

L'homme d'esprit fait des sottises, que le tact eût évitées.

712

On peut se passer d'esprit; on ne peut pas se passer de tact.

713

L'esprit sert à bien parler, et le tact souvent à savoir se taire.

714

En un mot, le tact est l'esprit mis en action.

FIN DES PENSÉES

LE

GUIDE DE LA FAMILLE

PRÉFACE[1]

Si le dévouement que l'on a pour son pays, fait un devoir à l'homme de cœur de s'occuper de politique, l'amour que l'on porte à ses semblables, doit aussi inspirer à l'homme de conscience, le désir de contribuer à leur bonheur.

[1] M. de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, héritier des vertus de son illustre famille, a destiné aux malheureux inondés de la Loire, en 1847, le produit de la vente de ce petit opuscule, produit dont le chiffre s'est élevé à plus de dix-sept cents francs, déduction faite des frais.

C'est assez dire quel a été le succès de cet ouvrage que distinguent de si profondes pensées, et de si justes réflexions.

Une nouvelle réimpression du *Guide de la Famille* est généralement demandée ; mais la rédaction primitive n'a pas été changée ; et les lec-

J'écris sans distinction de classe, de rang, ni de richesse; aussi est-ce également à toutes les positions sociales que je m'adresse dans mes écrits, désirant me rendre utile par mes conseils, au pauvre comme au riche.

Ai-je rempli ce but? Je l'ignore.

Je désire, du moins, que l'on connaisse la pensée qui a dirigé ma plume.

Moraliser la société est un moyen, et peut-être le plus efficace, pour arriver à une politique meilleure.

La Rochefoucauld,
Duc de Doudeauville.

15 novembre 1846.

teurs y retrouveront quelques critiques qui, tout en n'ayant plus aujourd'hui *le même à-propos* qu'en 1847, ont cependant l'avantage de caractériser une époque et un système de gouvernement, encore rapprochés de nous.

(*Note de l'éditeur à la troisième édition de cet ouvrage, en* 1854.)

LA VÉRITÉ AUX FEMMES

Toute ma vie j'ai pris le parti du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresseur; en un mot, je me suis déclaré le champion des femmes, de ce sexe qui charme les loisirs de l'existence, prend une grande partie de notre vie, et contribue le plus à notre bonheur ou à notre infortune.

Aujourd'hui, je vais avec courage leur adresser quelque vérités qui, si elles leur paraissent sévères, n'en seront peut-être que plus utiles. C'est encore un moyen de leur prouver mon dévouement.

Je ne suis plus à l'âge où l'on cherche à plaire; et d'ailleurs j'ai toujours préféré la vérité à ces douces paroles qui ne dissimulent que trop souvent un mensonge officieux, et portent l'illusion (le pire des maux) dans l'esprit de ceux ou de celles à qui elles s'adressent.

Flattées, choyées, adulées, les femmes s'attendent trop souvent à recevoir des compliments. Aujourd'hui, nous ne comptons pas leur en faire ; il s'agit au contraire de rétablir les faits, et d'essayer de prouver aux femmes que, si elles se plaignent habituellement des hommes, en rejetant sur eux tout le malheur de leur existence, elles sont souvent aussi coupables que ceux qu'elles accusent. Je les suivrai dans toutes les phases de la vie, dans toutes les possibilités de l'existence ; et d'abord, j'attaquerai leur éducation, habituellement futile.

En effet, qu'apprend-on généralement aux jeunes personnes, dans la plupart des maisons d'éducation dirigées par des femmes? On leur enseigne à dissimuler et à plaire ; à peine s'occupe-t-on de leur inculquer ces vérités sérieuses, morales, chrétiennes et fondamentales, qui devraient être la base de toute éducation sage et éclairée ; on leur dissimule le monde plutôt qu'on ne le leur explique ; et c'est à l'âge où le cœur parle, et où les passions s'agitent, qu'on les livre sans défense, au tourbillon de ce monde qu'elles ignorent, et qui ne cherche qu'à les tromper, afin de parvenir plus sûrement à les séduire. On leur fait réciter en courant une courte prière, on leur parle de leur première communion comme d'une habitude, d'une nécessité; mais si on se donne à peine le soin de les instruire d'une religion qui seule, peut les défendre, les conduire et les préserver ; si on ne leur parle que légèrement de ces principes qui sont l'âme de la vie, et sans lesquels nul ne peut marcher d'un pas ferme; si on donne seulement quelques instants à ce qu'il y a de plus essentiel et de plus grave; en re-

vanche on en fait de petites poupées dès leur plus jeune âge ou bien des savantes; on les occupe longtemps de ces sciences humaines qui, sans doute, ont leur bon côté, mais qui ne sont pas tout; on leur apprend la danse, la musique et tous les arts d'agrément; enfin, on développe leur amour-propre et leur instinct de séduction; on excite leur orgueil, en s'occupant beaucoup plus de cultiver leurs facultés physiques, que leurs facultés morales; on les fait comparaître au milieu d'un nombreux auditoire qui vient, en les enivrant, applaudir à leurs succès; et l'on s'étonne que ces succès deviennent pour elles une nécessité, et qu'elles fassent tout plus tard, pour les obtenir, en leur sacrifiant parfois jusqu'aux principes dont, à peine, on leur a donné le germe.

On les instruit dans l'art de plaire, en négligeant de leur apprendre à mériter l'estime; on s'occupe de leur toilette, on leur en donne le goût, le besoin; et quant à leur esprit, on cherche à le rendre plus frivole que fort, plus superficiel que profond.

Les voilà jetées dans le monde avec tous les moyens de plaire et d'être séduites, sans préservatifs pour se défendre: on leur donne, en un mot, des armes offensives; mais où est le bouclier qui les préservera des coups qui leur sont portés de toutes parts?

On leur parle longtemps d'avance de leur mariage, et de la nécessité de se montrer aimables, pour arriver à en faire un avantageux, plus occupé que l'on est de la fortune que des qualités essentielles de celui qu'on leur propose; ainsi, même dans un but légitime, on leur fait un besoin précoce, une nécessité de la séduction.

Leur a-t-on enseigné les devoirs de fille, d'épouse, de mère? Leur a-t-on dit ce qu'elles devaient être, ce qu'elles devaient faire pour ne pas éloigner l'homme dont elles doivent porter le nom? Les a-t-on éclairées sur les dangers du monde? Leur a-t-on expliqué la vie avec ses périls?... Sous le vain prétexte de conserver leur innocence, on les expose trop souvent à la perdre. A-t-on eu le courage de dire à ces pauvres jeunes filles que leur existence serait une vie toute d'abnégation, et que leur intérieur devait être leur première et presque leur seule pensée? leur a-t-on dit encore, que trop d'exigence, qu'une humeur peu égale, que l'absence de douceur éloigneraient l'homme qu'elles ont tant d'intérêt à fixer? Nullement : on leur a appris à le séduire, sans leur indiquer les moyens de l'attacher ; on les abandonne à leur destinée, en s'occupant peu ou point de savoir ce qu'elle sera ; et si on leur a fait contracter un mariage avantageux, suivant le monde, qu'importe le reste!

Leur a-t-on parlé de la contrariété habituelle, de l'aigreur, des reproches, de la révolte, de trop d'indépendance, comme d'un ver rongeur qui ruine et détruit la paix et le bonheur intérieur?

Tout ce que je dis ici s'applique également, ou du moins en partie, au pauvre comme au riche : pour tous les mêmes devoirs et les mêmes intérêts. Aussi, dans ma pensée, ne peut-on s'élever trop fortement contre ces brillantes maisons d'éducation, où l'on donne aux jeunes personnes le besoin du luxe, sans les moyens de le satisfaire.

Si elles sont sans fortune, apprenez-leur à travailler, et non pas à plaire; faites-en de bonnes et honnêtes

femmes de ménage, et ne les réduisez pas plus tard au triste et misérable état de courtisanes !

Pauvres femmes ! en les accusant, je les plains. Aussi je voudrais que ces réflexions profitassent aux maîtresses ou aux mères, comme à leurs élèves ou à leurs filles.

Je prends les femmes dans toutes les conditions de la vie, bonnes ou mauvaises, légitimes ou coupables, les suivant pas à pas ; mais en les engageant, dans leur intérêt propre, à ne jamais s'écarter de la voie que leur prescrit la religion comme l'honneur.

Voici la jeune personne devenue épouse. Que fait-elle le plus habituellement ? Honneur, mille fois honneur aux exceptions dont je serais heureux de citer bien plus d'un exemple ! Je ne m'occupe ici que de la généralité.

Conséquente avec l'éducation qu'elle a reçue, elle songe à sa toilette, à son trousseau, à ses parures, à ses robes, au monde qui la flatte, en l'accueillant avec bienveillance ; elle passe les nuits au bal, elle saute, elle danse, elle polke ; et dans le tourbillon d'une danse qui entraîne et emporte, elle passe de bras en bras sans se révolter ; et, le cœur encore pur, elle a perdu une partie de cette pudeur primitive, qui fait le plus grand charme de la femme qu'on aime ; elle craint de penser, elle ne réfléchit plus ; elle se laisse entraîner, et déjà la séduction germe dans son esprit, si ce n'est encore dans son cœur. Et que dire de ces mises qui, en attirant tous les regards, font rougir celui qui devrait seul connaître ces trésors de beauté que le ciel lui a donnés en partage ?

Le mari n'est pas le dernier à s'apercevoir de ce

changement ; mais le respect humain, la crainte de passer pour un tyran, ou d'éloigner, en la contrariant, l'épouse qu'il chérit, le retient ; il ne dit rien, mais il souffre ; et, malgré lui, sa femme n'est plus ce qu'elle était au moment où il lui a confié son bonheur ; en un mot, afin de s'étourdir, il cherche à se distraire ; et lui aussi sent s'ébranler, sans s'en douter, cette fidélité qu'il avait franchement jurée. L'épouse, par sa futilité et par sa légèreté, a perdu une partie de cette considération qui est sa première garantie.

Si un mot de reproche échappe au mari, on le reçoit avec humeur ; fatiguée de la veille, la femme se lève tard le lendemain ; elle est moins aimable, elle néglige en partie les devoirs et les soins de son intérieur. Comment s'occuper de son ménage quand le monde vous absorbe ? Déjà l'épouse n'est plus uniquement et entièrement au mari ; elle est à une société qui l'amuse et la charme. Le mari supporte ; mais en comprenant l'inutilité comme le danger même des reproches, il se tait, en s'éloignant peu à peu de celle qui est entraînée, sans se l'être encore avoué ; mais alors même qu'elle le sent, s'inquiète et verse des larmes, il n'est déjà plus temps : et une partie du mal est fait.

Disons-le, les femmes sont souvent aussi maladroites que coupables, en ne rendant pas leur intérieur doux et agréable à leurs maris ; et en ne leur offrant pas un visage toujours aimable.

Leurs efforts devraient tendre à faire goûter et sentir à ces derniers, le charme du coin du feu, en leur faisant trouver plus de repos et de douceur auprès d'elles, que nulle part ailleurs.

Au lieu de cela, le mari regrette d'être rentré chez sa femme, où sa présence devient presque ridicule, au milieu de cette foule d'empressés qu'elle reçoit tous les matins.

Une partie est arrangée sans sa participation ; et comme il devient au moins nécessaire comme chaperon, le malheureux époux est câliné un moment, mais bientôt on le fatigue de nouveau par des préoccupations, des inconséquences, des rires forcés, des manières peu mesurées et des caprices.

Un chaperon est toujours chose assez ennuyeuse; aussi, soit que la partie ait lieu, à pied, à cheval, chez le restaurateur ou au spectacle, à peine lui adresse-t-on la parole. D'abord blessé, il finit par se consoler auprès de femmes plus aimables que la sienne; et qui d'abord fort innocemment à leur point de vue, aiment et veulent qu'on leur fasse la cour.

La nature de l'homme est semblable à un brasier qui sommeille, s'il est bien soigné, bien entouré; mais aussi que la moindre étincelle ou le plus léger mouvement peuvent enflammer.

Ce serait à la femme à le sentir ; mais au milieu de toutes les distractions qu'elle cherche, a-t-elle le temps de penser? Le plaisir l'emporte, et le devoir est oublié.

L'épouse se plaint et murmure, au lieu de chercher à ramener celui qu'elle perd par sa faute. Disons-le sans crainte de nous tromper ; c'est la femme qui a souvent les premiers torts, et cependant c'est toujours le mari que l'on accuse... Il a aimé ; il aime encore ; mais rebuté dans les preuves d'affection qu'il a of-

fertes, aux moments qu'on ne trouve pas opportuns, il s'éloigne peu à peu, et devient plus froid. On lui montre de l'aigreur, au lieu de chercher à réparer par de la tendresse, de la confiance, des sacrifices et des soins, de tristes déceptions. Tantôt encore, la femme éloigne son mari par des susceptibilités jalouses qui tiennent plus à l'amour-propre qu'au cœur ; d'autres fois, dans le faux espoir de se l'attacher davantage, ou bien de le ramener, elle essaye imprudemment d'exciter sa jalousie, sans songer qu'elle peut, de son côté, s'engager plus loin qu'elle ne voudrait ; ou que son mari, blessé en se croyant négligé ou outragé, peut de son côté se venger sans mesure.

Le cœur humain est un dédale que chacun, dans son intérêt, devrait étudier avec soin.

Cependant le mari s'est éloigné ; il devient rêveur ; on le plaint en dehors de son intérieur; sa tristesse touche et occupe, on lui fait des avances, on le soigne ; il finit par se confier, et par accepter les consolations qu'on lui refuse chez lui.

Injuste envers celui qu'elle a blessé, la femme ne voit plus que les torts de son mari.

Indulgente pour ses propres torts, elle ne se reproche rien, et achève, par ses humeurs et ses récriminations intempestives, de briser un lien que l'intérêt et le devoir devaient rendre indissoluble.

Trop souvent, aussi, elle rencontre un cœur qu'elle croit sincère; et qui, en la flattant avec adresse, se prépare à profiter de cette situation, pour la tromper.

Ses principes peu raisonnés, peu affermis, sont trop faibles pour la défendre; elle écoute, elle est sé-

duite, elle cède à son tour, au lieu de faire sur elle-même un juste retour... Voilà pourtant un ménage dont le bonheur et l'union sont détruits sans retour; et c'est la femme qui en a été la première cause.

Toutes m'accuseront en criant à la calomnie; qu'elles descendent au fond de leur cœur; et, sans l'avouer, elles me donneront en partie raison.

Ce que je dis ici de la femme légitime, ne pourrait il pas s'appliquer aussi à l'amie dans toute sa pureté, à la maîtresse, à l'amante? L'homme est faible, quelquefois pervers; mais habituellement, au fond, il est bon; son esprit est mobile, mais son cœur est profond; plus il aime, plus il est passionné, plus il peut être entraîné; mais plus aussi on pourrait se l'attacher par ses égards et sa tendresse. S'il lui est doux d'être aimé, il a besoin d'être apprécié. Un véritable sentiment l'attache, le retient, et le ramène avant même qu'il ait succombé. Il craint d'affliger; la mobilité de son esprit ou l'ardeur de ses passions, peut parfois lui faire oublier ses devoirs, quand des principes sévères et arrêtés ne le maintiennent pas; mais malgré tout, l'homme est sensible; un bon procédé le touche; la douceur l'attache; les soins lui sont chers; le chagrin qu'il cause lui donne des regrets; mais il faudrait savoir le prendre, et c'est autant le devoir, que le véritable intérêt de la femme.

L'homme se roidit et se cabre contre un frein trop dur, qu'on voudrait lui imposer. La négligence le blesse, la coquetterie le révolte, et de mauvais procédés l'irritent. Quand on ne fait pas tout pour l'attacher, et retenir son affection, pour lui prouver sans exigence ni aigreur, qu'on lui est sincèrement dévoué,

et qu'on est malheureux de sa froideur; pour le ramener enfin, s'il s'est un peu refroidi, alors il s'éloigne sans retour.

L'homme est souvent injuste, dira-t-on : sans doute il l'est quelquefois; mais c'est à la femme à amoindrir ses défauts, en se servant de ses qualités; et bien souvent elle y parviendrait, si elle y travaillait avec douceur et persévérance.

Disons-le cependant, le gouvernement a tort de négliger cette partie de l'éducation si essentielle dans l'intérêt général et particulier : c'est par les soins apportés à l'éducation des femmes destinées à exercer une si grande et si précieuse influence, que doit commencer la régénération d'un peuple; et c'est déjà leur faire une assez belle part. Je pourrais, avec raison, répéter ici ce qu'a dit M. de Ségur : « Que les hommes font les lois; mais que les femmes font les mœurs. »

Convenons, pour être juste, que si après avoir trouvé souvent la femme coupable, nous comparons la condition des deux sexes, nous trouverons une véritable inégalité; le plus faible se trouvant exposé à mille dangers contre lesquels il est sage de le prémunir.

Voyez en effet une jeune personne qui entre dans le monde, offerte en mariage à cet essaim de courtisans dont le seul métier est de plaire. C'est ainsi que l'on met en présence, d'une part, la candeur, la modestie, la piété, la simplicité, la foi, la virginité, la vertu dans sa fleur, et de l'autre l'expérience, l'habileté, la ruse, la force, le libertinage et le vice enfin, avec toutes les roueries du savoir-faire.

Les conditions, comme on le voit, ne sont pas éga-

les. Je le répète, un gouvernement sage ne peut s'occuper avec trop de soin de l'éducation des femmes, afin de les armer contre tous les dangers qui les attendent? La misère n'est pas le moindre. Aussi est-ce de tous mes vœux, que j'appelle la fondation d'un vaste établissement où toutes ces jeunes filles pauvres qui arrivent à Paris, pour courir après une fortune qui leur échappe, puissent trouver à la fois un refuge, avec des instructions pratiques et religieuses. Leur innocence se trouverait par là préservée, et leur existence assurée.

Au lieu de laisser multiplier à l'infini ces sources de corruption où tous les moyens de séduction se trouvent réunis, l'autorité devrait, en les surveillant, en restreindre le nombre ; loin de là, elle semble les encourager, comme s'il devenait plus commode et plus facile de régner sur un peuple corrompu. Fatale illusion que le temps vient détruire !

O vous qui vivez loin du grand monde, et qui êtes nés sans fortune, ne laissez jamais vos filles fréquenter ces bals publics, qui, en leur faisant perdre le goût du travail, et en leur inspirant le goût du luxe, les corrompent en les enivrant, avant même de les perdre sans retour !

Rien n'est dangereux pour une jeune fille comme l'amour du plaisir. Le moindre des maux est celui de la rendre coquette et de lui faire aimer la toilette : ce n'est pas le mince salaire qu'elle gagne journellement, qui pourra suffire à cette toilette; et comment, sans des principes religieux bien arrêtés, et devenus malheureusement de plus en plus rares, pourra-t-elle résister à ces propositions séduisantes qui, au premier

abord, paraissent donner non-seulement l'existence, mais encore tous les moyens de satisfaire ce goût du luxe, qui est dans le cœur de toutes les jeunes filles?

La femme séduite se croit un moment heureuse et riche. Le remords viendra bientôt troubler son existence; les larmes d'une famille désolée empoisonneront ses jouissances; sa santé s'altérera au sein des désordres, et l'argent qu'elle recevra sera promptement dépensé : il ne lui restera que la honte de l'avoir reçu; et, après avoir usé sa jeunesse et sa santé dans de misérables plaisirs, elle finira presque toujours par traîner misérablement, un reste d'existence qui s'éteint au milieu de toutes les misères.

Additionnez toutes ces morts volontaires causées par le désespoir et le désordre; voyez les maisons de refuge, visitez les hôpitaux avec ces âmes pieuses autant que charitables, qui portent avec elles les secours et les consolations d'une charité bien éclairée; consultez les registres de la police; montez dans ces greniers, descendez dans ces cloaques où règnent la misère, le désordre et souvent la mort la plus douloureuse; et vous acquerrez, en frémissant d'horreur, les preuves trop certaines et trop tristes de tout ce que j'avance.

Avec quelle force ne m'élèverai-je pas, à plus juste titre, contre ces misérables pourvoyeurs de chair humaine, contre ces vendeurs d'âmes, contre ces marchands d'innocence; et surtout contre ces mères dénaturées qui font du désordre et de la perte morale de leurs enfants, le plus honteux trafic!

Tandis que les lois humaines punissent le vol, elles se taisent devant le crime le plus odieux; et elles lais-

sent toute liberté d'action à ces femmes éhontées, à ces mères sans conscience et sans entrailles, que devraient atteindre les châtiments les plus sévères. Les lois semblent presque autoriser de pareils désordres, en les organisant et les couvrant de leur égide. Une inscription honteuse suffit à protéger leur existence dégradée.

Malheureuses infortunées! victimes trop souvent des plus infâmes manœuvres, ou des plus dangereux conseils, bien plus à plaindre encore qu'à accuser, car vous avez sucé le germe du vice, presque avec le lait maternel. On vous a fait une science de la séduction et du vice, sans vous offrir aucun principe comme arrêt, ou tout du moins comme refuge. Puissent mes paroles préserver quelques âmes des malheurs qui les attendent, et inspirer à d'autres, des réflexions utiles et quelques pensées de remords!

Qu'elles songent, ces malheureuses filles, que la religion seule et la charité ouvrent leurs bras à ceux que le monde repousse. Là seulement, elles trouveront une véritable pitié, un refuge assuré, avec une douce pensée d'avenir. . . . .

. . . .

Je pourrais en dire davantage, peut-être même le devrais-je, mais les bornes de cet ouvrage me forcent de m'arrêter. Heureux si quelques bonnes et utiles réflexions sont inspirées par cet écrit, à celles à qui je l'adresse.

Si j'ai pu contribuer à assurer leur bonheur, en les éclairant sur leurs véritables intérêts, ou tout au moins, à diminuer leurs souffrances, je me consolerai cette fois d'avoir risqué de leur déplaire. Puisse la pu-

reté de mes intentions me mériter leur indulgence! Si, d'ailleurs, dans ce chapitre, je me suis hasardé à adresser quelques vérités aux femmes, ce sera bientôt le tour des hommes, des maris, des pères; et je ne me montrerai ni moins vrai, ni moins sévère. Mais enfin, qui pourrait nier que ce ne soit par la femme, que le péché originel ait pesé sur le genre humain? Adam a été sa première victime.

CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE

J'ai dit dans le chapitre précédent, à propos de quelques vérités que je me suis permis d'adresser aux femmes en général, que j'admettais de nombreuses et d'honorables exceptions. Je me trouve heureux de pouvoir apporter une preuve, à l'appui de cette réserve que j'ai pris soin de faire.

Une lettre de la mère la plus tendre et la plus éclairée, adressée à sa fille, est tombée entre mes mains. Cette lettre contient de sages conseils; et j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de la livrer à la publicité, après m'être assuré, toutefois, qu'aucune réclamation ne s'élèverait à propos de cette publication.

La mère dont je parle a été toute sa vie un modèle de vertus, et ce qu'elle ne dira point, je l'ajouterai : c'est que sa fille ne peut mieux faire que d'imiter, en tous points, les nobles exemples que lui a donnés ce

guide aussi éclairé que tendre, et de suivre les conseils qu'elle lui a légués à son lit de mort.

« Ma chère enfant, toi pour qui j'ai vécu, et qui as rempli tous les moments de mon existence depuis la mort prématurée de ton père ; toi qui m'as procuré de si douces joies, et parfois des angoisses si cruelles ; ô mon enfant, ô mon Emma, toi qui as fait connaître à mon cœur de si chères émotions, toi par qui j'existais, toi enfin pour laquelle j'offre à Dieu la fin d'une vie qui t'était consacrée tout entière, puisse un sacrifice si pénible te valoir la protection du Dieu tout-puissant ! puisses-tu retrouver dans la Providence le père que tu as perdu, avec ta pauvre mère, qui bientôt ne pourra plus te donner ce doux nom de fille ! Près de paraître devant l'Éternel, devant mon juge, quel ne serait pas mon tourment si j'avais, en ce moment suprême, des fautes graves à me reprocher !

« Mes forces m'abandonnent, et je sens peu à peu la vie m'échapper ; quelques instants me sont encore donnés ; je veux, ma chère enfant, te les consacrer ; et puisque ma voix ne pourra plus bientôt se faire entendre, je désire du moins que tu puisses lire souvent ces conseils, que me dicte pour toi, une tendresse éclairée par l'expérience.

« Je le dis avec bonheur et presque avec reconnaissance : ma chère Emma a si bien répondu à mes soins, que je ne lui ai dû que des joies. Mais à l'âge où toutes mes sollicitudes allaient plus que jamais s'éveiller, à l'âge où le monde va l'entourer de toutes ses séductions, et où elle va s'y trouver livrée sans guide,

Dieu me rappelle à lui!... Je bénis, en courbant la tête, la main qui me frappe, et je m'offre comme holocauste pour le bonheur et surtout le repos de sa vie.

« Je ne t'ai point laissé ignorer le monde, mon enfant; j'ai eu le soin de te prémunir et de t'armer peu à peu contre ses séductions; je t'ai fait connaître, avec ses plaisirs et ses ennuis, ses fausses joies et ses paroles mensongères; j'ai soulevé devant tes yeux bien des masques, afin de te faire mieux juger les figures qu'ils recouvrent.

« Je t'ai montré ces esprits rampants et vils qui flattent pour séduire, ces cœurs corrompus qui se font un jeu et un rôle de la corruption, ces cœurs sans tendresse et sans vertu, qui jouent le sentiment pour mieux tromper l'innocence en abusant de son peu d'expérience; et qui comptent froidement, avec un rire sardonique et infernal, le nombre de leurs victimes, sans s'effrayer du malheur dont ils sont la cause, du désespoir dans lequel ils plongent les familles, et des larmes qui sont toujours la suite d'un moment d'abandon.

« Voilà, mon enfant, les hommes que tu dois craindre et éviter; leur société empoisonnerait l'air que tu respires ; aussi ne peux-tu apporter trop de sagesse et de réserve, dans le choix des personnes que tu admettras auprès de toi, dans le choix aussi de tes amies.

Les mauvaises connaissances, les connaissances douteuses, flétrissent en attendant qu'elles corrompent; et rien n'est plus dangereux pour une jeune femme que la société d'une femme dont la réputation est équivoque : la première commence à être jugée avec sévérité avant même qu'elle ne le mérite ; la se-

conde, par ses exemples et ses conseils, cherche à se faire une auxiliaire de celle dont la vertu l'offusque, comme si les fautes qu'elle provoque, pouvaient excuser les siennes.

« J'oublie, chère enfant, que tu n'es encore qu'une jeune fille; mais, bien que l'amie à laquelle je te confie, doive m'inspirer une grande sécurité, je ne veux m'en remettre qu'à moi du soin de t'éclairer et de te guider, alors même que je ne serai plus, certaine que le souvenir d'une mère qui te chérit, ne s'effacera jamais de ton cœur, et que tu lui obéiras plus scrupuleusement encore, s'il est possible, après sa mort que pendant sa vie.

« Je te laisse une fortune assez honorable pour suffire à tes besoins; mais non pas assez considérable pour te dispenser de la modération et de l'ordre, qui sont les plus sûres conditions d'une prospérité désirable.

« Je désire, j'exige même, que tu ne sois pas longtemps sans songer à te marier; je n'aime pas, dans le monde, la position d'une jeune fille qui flotte longtemps incertaine avant de faire un choix. Ne rêve pas un roman, chère Emma, c'est l'illusion de tous les jeunes cœurs; mais cette illusion est un rêve dangereux, suivi trop souvent d'un réveil pénible; on prête à l'objet aimé les qualités qui ne sont que le fruit de notre imagination, et, lorsque le cœur se refroidit, l'on retombe d'autant plus bas que l'on s'était élevé plus haut.

« Je ne te dirai point que la fortune ne contribue pas au bonheur, ce serait tromper ton innocence; mais je te dirai en toute assurance qu'elle ne le fait pas;

si elle n'est pas un motif d'exclusion, elle ne doit pas être le but principal de tes recherches.

« Garde avec soin ton jeune cœur ; c'est un aveugle qui choisit à tâtons : il prétend se soutenir sans béquilles ; ne le laisse pas parler avant la raison.

« Crois surtout que les sentiments religieux sont la plus grande et la plus précieuse garantie, de la fidélité d'un homme et du bonheur d'une femme ; tu dois les rechercher avant tout dans celui que tu choisiras. Malheur à toi si tu épousais un de ces jeunes hommes qui, repoussant toute occupation sérieuse, ont un cœur égoïste, traitent en riant tout ce qu'il y a de plus sacré, ne respectent rien, gaspillent leur existence en mauvaise compagnie, et croient avoir tout fait quand ils ont parié aux courses, fumé un cigare au club, fouetté un lièvre, pris un cerf, tué un sanglier, abattu quelques perdrix, dompté un cheval, conduit un char avec adresse, ou traîné leurs loisirs dans ces bals dont devrait rougir la pudeur la moins farouche !

« L'homme instruit, et qui cherche auprès d'une épouse qu'il aime le repos nécessaire après le travail, la rendra toujours plus heureuse ; il aura moins de caprices, son humeur sera plus égale, et il ne perdra pas dans la société de ses semblables, toute idée du bien et du mal.

« Ne cherche point les défauts de ton mari, efforce-toi de te les dissimuler. Songe sans cesse que ton existence est unie à la sienne par des liens indissolubles, et que Dieu a placé une grande force dans le cœur de la femme patiente et dévouée ; cette pensée, bien gravée dans ton esprit, te servira à supporter mille traverses inséparables de l'association conjugale.

« Si tu crois que ton mari s'éloigne de ton intérieur, travaille à le ramener par tes soins et par ta tendresse; ne sois ni exigeante, ni impérieuse, ni trop jalouse. Ne le brusque, ne le rebute jamais, et ne le fatigue pas par des reproches intempestifs. Si tu verses quelques larmes, que ce soit silencieusement et appuyée sur son cœur, dans un moment de retour.

« Ne te révolte point; et travaille sans relâche à le conserver, ou bien à le ramener.

« Si tu es heureuse, sois avare de ton bonheur. L'humeur d'une femme prend une grande influence sur celle de son mari; et c'est par une extrême douceur qu'elle peut et doit faire écouter d'abord, des conseils qu'on finira par suivre.

« La femme capricieuse perd tout droit à la confiance. Surtout jamais de fantaisies : ton mari, en les souffrant, se croirait libre de se passer les siennes; et cela peut aller loin.

« Point de pruderie; mais ne prête point l'oreille à une conversation légère.

« La considération que sait mériter une femme, est comme un bastion qui la garde.

« Ne sois pas envieuse, si tu veux qu'on te pardonne tes avantages; ne soit pas méchante, si tu veux être ménagée.

« Sois aimable avec simplicité, sans avoir la pensée de plaire à personne en particulier; jamais de coquetterie pour qui que ce soit; ne témoigne d'égards qu'à ceux qui les méritent.

« Que ta mise soit élégante, simple et de bon goût; mais surtout, qu'elle ne fasse jamais rougir un mari,

à qui tu apprendrais par là à ne point te respecter. Il n'y a point d'affection solide sans estime.

« Mets de l'ordre dans ta maison, et ton époux sera le premier à te rendre justice.

« S'il est moins religieux que toi, élève-le à ta hauteur, en lui prouvant que la religion te fait connaître et pratiquer tous les devoirs ; ne lui en sacrifie aucun, mais ne le fatigue jamais par des niaiseries ou des petitesses. Une religion bien entendue rend indulgent pour les autres, et sévère pour soi.

« Évite avec ton époux toute discussion, de quelque nature qu'elle soit : la discussion laisse toujours un mauvais levain qui fermente quoi qu'on fasse.

« Sans te vanter du bien que tu pourras faire, n'en rougis jamais.

« Occupe-toi, rends-toi adroite au travail des mains, et ne reste jamais inoccupée ; c'est souvent un préservatif précieux. Dispose bien ton temps, fais des lectures bonnes et instructives ; prépare-toi enfin à devenir un jour, pour tes propres enfants, un guide aussi sage qu'éclairé, qui puisse appuyer ses préceptes sur ses propres exemples.

« Les romans sont une lecture que tu dois éviter : ils font croire à un bonheur qui n'existe pas ; et en affaiblissant les forces morales, ils mettent l'âme et l'esprit en dehors de la réalité.

« Agis enfin de façon que chacun puisse te citer comme modèle, sans te porter envie ; et pour cela, sois modeste et naturelle.

« Heureuse, tu peux parler de ton bonheur avec reconnaissance ; mais si, ma pauvre enfant, tu l'étais

moins que je ne l'espère, ne confie qu'à Dieu tes souffrances. Rien n'est plus dangereux qu'un confident, qu'il soit homme, ou même qu'il soit femme. Les forces s'énervent dans l'abandon ; et puis il est si rare de rencontrer un conseil désintéressé !

« Évite les confidences douteuses des femmes du monde, c'est le feu avec lequel joue un enfant ; quelque doux qu'il puisse être d'être aimée, travaille d'abord à mériter l'estime et la considération, en te rappelant que l'existence d'une femme doit être uniquement renfermée dans son intérieur ; et place toujours les devoirs bien avant les plaisirs.

« Ne vise à la célébrité d'aucun genre ; crains-la plutôt : c'est un sol escarpé dont on retombe trop souvent mutilé, et le cœur en lambeaux.

« Sans devenir méfiante, défie-toi de trop de crédulité, en songeant que chaque action comme chaque parole d'une femme doit être pesée dans la balance de la sagesse.

« Si elle ne doit pas tout dire, jamais elle ne doit trahir la vérité.

« Sois réservée dans tes conseils, mais n'en donne jamais que de bons et de sûrs. Mêle-toi peu d'autrui ; et songe, avant toute chose, à ton mari, à tes enfants ; ce sont là tes premiers devoirs.

« Sois modeste sans affectation, naturelle sans trop d'abandon, réservée sans pruderie, bonne sans faiblesse, douce sans indifférence, sensible sans exagération, vertueuse sans pédanterie, fière sans orgueil, aimable sans recherche, bienveillante enfin sans familiarité.

« N'écoute que ce que tu dois entendre, et ne te

donne jamais l'air de comprendre ce que tu n'aurais pas dû écouter.

« Crains, mon enfant, l'enivrement de tout genre, comme un bouillonnement qui égare la raison.

« Cultive les arts d'agrément, plutôt pour employer utilement ton temps que pour briller; et retranche la moitié des compliments que l'on t'adresse. Loin d'être fière des avantages dont le ciel t'a douée, travaille à te les faire pardonner.

« Examine les personnes que tu placeras auprès de tes enfants, avant de les y attacher, depuis le serviteur jusqu'au maître ou à la gouvernante. L'existence de tes enfants, leur moralité, tout leur avenir en dépendent.

« Je craindrais, mon Emma, de me citer en rien pour modèle ; mais songe cependant à tout ce que ta mère a été, à tout ce qu'elle a fait pour toi.

« J'aurais encore, chère amie, bien des choses à te dire, bien des conseils à te donner ; mais je sens mes forces s'affaiblir, et mes yeux s'obscurcissent; le cœur seul veille pour mon Emma. Adieu, adieu, chère et tendre enfant ; le sacrifice que le ciel m'impose est cruel ; mais je me résigne à sa volonté. Les larmes que tu vas verser me font mal, et cependant je ne pourrais supporter la pensée de ne pas être regrettée par toi... Un mot, un dernier mot : sois résignée, sois modérée même dans ta douleur, et reçois la bénédiction dernière de celle qui te chérit tendrement.

« Si tu perds sur la terre ta meilleure amie, du haut du ciel je veillerai encore sur toi. Aie confiance,

et conduis-toi toujours comme si tu étais au moment suprême, à cet instant qui précède l'Éternité, et où toute illusion disparaît, pour faire place à l'immuable vérité. Adieu, ma fille chérie, adieu; ma tendresse est le seul fil qui me retienne à la vie; encore quelques jours, peut-être quelques heures, et ce fil sera rompu; — adieu!... »

LA VÉRITÉ AUX HOMMES

A votre tour, messieurs... En lisant quelques vérités que je me suis permis d'adresser aux femmes, dans un précédent chapitre, un sourire malin a erré sur vos lèvres; mais, comme moraliste, je n'aurais rempli qu'une faible partie de ma mission, si je ne me montrais sévère qu'envers la moitié de l'humanité.

A tous, au même titre, je dois la vérité; bien entendu, toutefois, que je fais toujours d'honorables exceptions, parmi lesquelles il est permis à chacun de se ranger; aussi, en risquant de blesser tout le monde, j'ai la certitude de ne choquer personne en particulier; telle est du moins mon intention, avec l'espoir d'offrir des réflexions qui ne seront pas sans utilité.

Rendre les hommes meilleurs, et aussi plus heureux, est un but assez louable pour qu'on ose le tenter; et si mes efforts demeuraient infructueux, du

moins ne pourrait-on pas me blâmer de l'avoir essayé.

Afin de procéder avec ordre, prenons l'homme à sa naissance, et suivons-le dans toutes les phases de son existence.

Si trop souvent les hommes sont conduits et entraînés par des femmes indignes de les diriger, le monde est gouverné par des hommes; et quel reproche n'est-on pas en droit d'adresser à ceux sur qui repose une si grande responsabilité? Loin d'exercer une surveillance commandée par tous les intérêts de la société, sur les maisons d'éducation des deux sexes, ils laissent impunément chez les unes, la frivolité l'emporter sur tout autre sentiment, et chez les autres, l'indifférence, en matière de croyance, conduire la jeunesse à n'en avoir aucune, à se rire de tout ce qui est sacré, à errer incertaine entre toutes les doctrines philosophiques ou matérialistes, sans songer à l'autre vie; et à ne considérer celle-ci que comme un passage sans autre but que le plaisir. De là surgit au sein de la société cette malheureuse jeunesse, plus infortunée encore que vraiment coupable, qui cherche l'instruction comme un but d'ambition, plutôt que comme un devoir; qui est sans conscience parce qu'elle est sans principes; et qui s'énerve, avant même l'âge des passions, dans tous les raffinements de la volupté.

Hommes du pouvoir, conduisez donc le monde avec ces générations, auxquelles vous voudriez enlever jusqu'au germe de tout sentiment de délicatesse et d'honneur. Cet honneur, malgré tout, est trop profondément enraciné dans le cœur du Français pour que vous puissiez l'en arracher entièrement; vous pouvez bien lui procurer le sommeil de l'opium, mais il aura son

réveil ; et la vérité, fanal lumineux qui éclaire le monde, finira par enflammer tous les cœurs de son souffle divin.

Nous avons vu l'homme encore jeune, livré à cette éducation funeste qui ne tend qu'à le corrompre et à l'égarer, à travers les nuages dont on entoure ses croyances; disons-le, cependant, pour l'honneur de l'humanité, il est aussi des maisons où la religion est enseignée à l'homme comme une vérité, un besoin, un guide sûr, et même un intérêt social. De ces pieuses maisons sort un essaim de jeunes gens purs et vertueux qui, en formant maintes associations charitables sous la bannière du Christ[1], portent partout avec eux de douces consolations et des secours efficaces, cherchant ainsi à soulager et à régénérer la société; mais, je le répète, ce n'est point aux exceptions que je m'adresse, c'est à la généralité des hommes.

Le gouvernement, lui aussi, a des écoles, mais si on y reçoit une instruction forte, on y néglige la science de la vie; les intérêts terrestres y sont tout; et l'Éternité y est à peine mentionnée pour mémoire; on n'oserait répéter les blasphèmes que la jeunesse y profère.

Ajoutons que, dans la plupart des maisons d'éducation, sur cent jeunes gens, dix à peine ont fait des études sérieuses, et surtout ont acquis le goût du travail.

L'ambition et le luxe qui entraînent avec eux le besoin d'argent, étant devenus aujourd'hui le sentiment prédominant, chacun prend et cherche sans scrupule les moyens de le satisfaire ; les pères de famille ne

[1] Notamment celle de Saint-Vincent de Paul, étrangère à la politique et qui rend depuis 1832 de si grands services.

songent plus, comme jadis, à faire adopter à leur fils leur honorable carrière. On se cotise, on se gêne, on s'endette, afin d'envoyer ses enfants dans une capitale qui, semblable à un antre immense, engloutit tout, la vertu, l'honneur, toutes les saintes traditions de la famille. Là, le jeune homme, livré à lui-même, oublie ses devoirs ; entraîné par l'attrait du plaisir, il néglige ses études; et arrivé à l'âge où il doit forcément choisir une carrière, il n'est en réalité apte à aucune; il a épuisé toutes ses ressources, il a ruiné sa famille; et cependant il lui faut à tout prix de l'argent pour satisfaire ses goûts; aussi devient-il peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir; et donne-t-il la main à ces révolutions qui lui offrent l'espoir de parvenir.

Voit-il, par un hasard heureux, une carrière s'ouvrir devant lui, il y apporte ses goûts de dépense, et nullement la pensée de ses devoirs. Souvent efféminé par les excès, sa santé altérée lui ôte toute force pour le travail, et prépare plus tard à la société une race dégénérée... Obligé de quitter enfin Paris, il va retrouver une famille ruinée par les sacrifices qu'elle a faits, désappointée, découragée; et il reporte à la province la corruption de la capitale.

A-t-il, au lieu de cela, une fortune personnelle, il la gaspille, la dissipe, et, cherchant sans examen le moyen de la refaire, il achève sa ruine. Il perd, avec les engagements qu'il souscrit sans pouvoir les tenir, et les dettes qu'il contracte, cette considération qui devrait être le but de toutes les actions de l'homme. Il vit en mauvaise compagnie, négligeant la bonne qui le fatigue et l'ennuie; et, affichant le déshonneur et l'inconduite, il se rit des scrupules de ses amis qu'il

cherche à entraîner, espérant trouver une excuse dans le nombre des pervers.

Pas une lecture sérieuse, pas une étude ; toute une existence de plaisirs et de désordre.

Perdu au milieu d'une société de femmes sans mœurs, il calomnie la vertu des femmes en général, les jugeant toutes par l'exception, et rapportant parmi la bonne compagnie, un ton et des manières qu'il a puisés dans la mauvaise.

Plus de délicatesse ou de bon goût en quoi que ce soit. Rire, boire, fumer, se divertir avec ses camarades, tel est à ses yeux le bonheur suprême.

Une famille honorable en gémit et verse souvent en secret des larmes amères. Le respect filial paraît aujourd'hui un devoir de trop vieille date, pour s'y soumettre ; heureux encore si l'on écoute en silence les avertissements d'un père, sans joindre l'impertinence au refus d'y souscrire.

Les larmes, les inquiétudes, les tendres avertissements d'une mère, tout est bravé; et la famille tremble, en pensant que le déshonneur peut suivre de près une vie tout entière livrée au désordre.

Les devoirs, les croyances, tout est tourné en ridicule; et l'indifférence la plus complète remplace les pensées qui devraient être pour l'homme, les plus sacrées.

Avec l'éducation donnée généralement, que peut-on attendre de la jeunesse? Et c'est pourtant dans de pareilles mains que repose tout l'avenir du pays. De l'expérience, on n'en tient aucun cas ; les conseils, on les méprise ou l'on s'en moque, et l'on s'étonne, après cela, que la France soit toujours à la veille de

révolutions nouvelles, quand on a excité toutes les passions par une éducation vicieuse, sans leur donner pour frein des principes solides!

Cette foule de bourses gratuites accordées bien plus à l'intérêt du moment, qu'au mérite, sont un des plus grands fléaux de l'époque. On inspire à la jeunesse la soif d'une existence brillante, et il faut des bouleversements pour la satisfaire, la société ne pouvant suffire à son ambition.

Les maisons d'éducation tenues par les bons frères de la doctrine chrétienne, et celles des sœurs de la charité méritent d'être citées.

Là les enfants reçoivent une instruction aussi morale que pratique et religieuse; c'est par cette éducation, que traversant l'effrayante corruption du moment, nous formerons une génération meilleure, qui, en s'associant à un nouveau siècle et en le dirigeant, pourra fermer les plaies du passé, et nous faire espérer un avenir où triompheront à la fois l'honneur, la morale et les idées religieuses. Seuls, ces sentiments peuvent assurer la grandeur des États avec une prospérité durable, le bonheur des peuples avec le repos du monde, et aussi une politique plus humaine et plus pure. Ajoutons qu'il existe en outre de ces maisons pieuses et désintéressées, quelques honorables exceptions, mais en petit nombre.

Aujourd'hui, le fils de l'agriculteur néglige sa charrue, l'ouvrier est méprisé par son fils, et ces demi-savants sans principes se mettent au-dessus de tous ces sentiments généreux et légitimes, dont la religion fait à l'homme un devoir rigoureux.

La conversation des jeunes hommes, quelle est-elle?

On rougirait de la transcrire... Femmes du monde, écoutez à la porte, et peut-être, en entendant de quelle manière ils s'expriment sur votre compte, rougirez-vous d'avoir pu vous compromettre auprès d'eux, par d'imprudentes coquetteries.

On s'est couché au jour, on se lève à son déclin, et il ne reste pas une heure pour des études sérieuses. Chaque citoyen se doit au pays; mais toute idée de devoir répugne à cette jeunesse efféminée par le vice, l'inoccupation et le désordre. Aussi ajourne-t-elle, autant qu'elle le peut, toute pensée de mariage. Cependant elle n'a plus d'argent; et un mariage avantageux, suivant le monde, peut, en réparant les pertes du passé, l'aider à suffire à de folles dépenses... On hésite encore; mais une famille s'inquiète, elle presse, et bientôt toutes les hésitations vont cesser; mais on cherche de l'argent, que fait le reste? Le bonheur est à ce prix. Ce bonheur sera-t-il durable, et peut-il être assuré? qui oserait l'espérer? On se marie sans se connaître, et, habitué à ne jamais se contraindre, on se révolte contre les défauts du caractère plus ou moins bon, qu'on a rencontré, sans chercher à réprimer les siens, et sans en avoir même la volonté.

Pour quelques instants, on a fait une espèce de trêve avec le plaisir, on s'est éloigné de ses amis; mais on craint leurs reproches, on redoute surtout le ridicule; arme dont ils se servent avec adresse. Peu à peu on s'en est rapproché, et trop fréquemment l'on redevient de nouveau, le compagnon de leurs désordres.

La femme qu'on a prise, plutôt que choisie, pour épouse est-elle jolie? c'est une fantaisie qui plaît un moment; mais comme on s'est habitué à les satisfaire

toutes, ce lien sacré, qui n'est qu'un goût fugitif pour l'homme sans principes, passe bientôt pour faire place à un autre.

Est-elle laide, au contraire? à peine a-t-on pour elle les plus simples procédés; trop souvent on lui fait sentir qu'on ne l'a épousée que pour sa fortune; et, après la naissance d'un enfant qui vient flatter notre ambition, on pense que tous les devoirs sont accomplis, et l'on ne se gêne plus en rien.

Trop souvent encore, cet enfant se ressent de la vie dissipée de son père, et ne donne plus naissance lui-même, plus tard, qu'à une génération chétive et flétrie.

Presque toujours la femme se marie avec des idées exclusives pour son mari, quel qu'il soit; mais une fois méconnue, négligée, blessée dans ce qu'elle a de plus cher, elle aussi est plus disposée à écouter ceux qui s'offrent d'abord à elle uniquement, comme des consolateurs.

Disons-le franchement, sans religion, rien n'est stable et assuré dans ce monde, ni pour l'existence morale, ni même pour l'existence physique; et quelle est la femme qui, en voyant son mari négligent ou occupé d'une rivale, n'est pas portée à s'en venger ou tout au moins à s'en plaindre? quelle est celle qui sait cacher les larmes qu'elle répand, et réprimer les élans d'un cœur fortement froissé? Cette précieuse exception, la religion seule peut l'offrir.

L'homme, généralement dans le monde, ne se contente pas de perdre la malheureuse femme qui a cru à un amour, souvent déjà éteint; il veut encore l'afficher aux yeux de tous, et, fier de son triomphe, alors

qu'il est assuré, il se dégoûte promptement quand il a tout obtenu, et passe sans scrupules à d'autres conquêtes, fier d'en augmenter le nombre, se vantant parfois des lettres ou preuves d'affection qu'il a obtenues, et tenant un registre exact de ses victimes, dont il voit, sans aucune pitié, les larmes et les remords.

Si les femmes savaient bien se convaincre de cette cruelle et terrible vérité, de quel poids ne pèserait-elle pas dans leur conduite, comme aussi dans leurs résolutions! quelle force ne leur donnerait-elle pas pour combattre et résister! Mais elles veulent toujours croire à l'exception, et ces exceptions mêmes sont trop rares pour y compter; d'ailleurs, à quoi les conduiraient-elles?

Où trouver aujourd'hui cette délicatesse qui présidait jadis à tous les sentiments, même à ceux que la religion et la morale condamnent?

Une fois les nœuds conjugaux rompus, il est difficile de les renouer. La femme, cependant, devrait tout faire, dans son intérêt, pour y parvenir; mais, froissée, découragée, elle ne fait rien ou à peu près, pour ramener celui qui s'est éloigné (trop heureux quand, par un oubli de ses devoirs, elle ne cherche pas elle-même à se consoler ou bien à se venger); et par sa froideur apparente, qui n'est qu'un amour déguisé ou un amour blessé, elle achève de lever tout scrupule dans l'esprit de celui qui, tout en s'y livrant, se reprochait encore son inconduite.

Quel emploi l'homme fait-il de son temps? N'ayant pris aucune habitude sérieuse, il n'examine pas si la patrie est en danger, s'il lui doit ses soins et ses efforts, et s'il n'a pas mille moyens de la servir.

Indifférent à tout ce qui n'est pas lui, il cherche à chasser l'ennui qui le domine, et veut s'amuser à tout prix, en tuant le temps qui lui pèse.

Son revenu ne pouvant suffire à ses folles dépenses, il dissipe sans pitié une fortune dont il n'est que l'usufruitier, et souvent de folles tentatives viennent consommer sa ruine.

S'il est marié, son bonheur intérieur s'en ressent nécessairement, car son humeur s'étant altérée, il devient tous les jours plus difficile à vivre ; et après avoir dissipé sa propre fortune, il absorbe celle de sa femme.

Ses enfants, il s'en occupe peu ; de quel prix seraient à leurs yeux des conseils démentis par ses exemples ! heureux quand il ne devient pas le compagnon de leurs plaisirs, de leurs désordres !

Le mot gloire n'est plus à ses yeux qu'un vain mot. Dans la société, il n'apporte aucune délicatesse ; dans le commerce, aucun honneur ; dans l'industrie, aucune conscience ; dans les fonctions publiques, aucune indépendance, aucun scrupule ; et l'art lui-même devient à ses yeux bien plus un moyen de gagner de l'argent, qu'un chemin qui conduit à la gloire : l'égoïsme préside à toutes les actions de sa vie.

C'est à l'armée seulement qu'il faut aller chercher l'honneur et le véritable amour de la gloire ; à toutes les époques les plus sinistres de notre histoire, l'observateur consciencieux y a puisé d'immenses consolations.

Les gouvernants agissent sans conscience, bien plus dans un intérêt privé que dans l'intérêt général; et les gouvernés marchent dans la vie sans scrupule, n'ayant

qu'un but, l'intérêt personnel. L'association, moyen puissant de régénération et de secours, devient presque nulle au milieu de l'égoïsme, pensée dominante de l'époque. A la religion seule sont dues les plus précieuses exceptions ; elles existent partout et dans toutes les conditions sociales. Aussi, je le répète, n'est-ce point à elles que je m'adresse. Puissent ces honorables exceptions persévérer dans leur noble conduite, et dans les précieux exemples qu'elles donnent tous les jours ; puissent ces exemples, en consolant l'humanité, lui servir d'encouragement et de leçon ; puissent-ils se multiplier à l'infini, et attirer enfin sur leur patrie et sur leurs semblables, la miséricorde du ciel !

Pour se montrer moraliste aussi sévère, dira-t-on peut-être, il faudrait être un saint.

Telle n'est pas ma pensée ; j'ai une égale horreur de l'hypocrisie du bien et du mal ; mais on doit avoir le ferme désir de devenir meilleur ; et n'est-ce pas déjà quelque chose que de faire servir une longue expérience aux autres, aussi bien qu'à soi-même ?

Quand on a toujours marché dans la vie en regardant autour de soi, on fait acte de bon citoyen et de véritable ami de l'humanité, en signalant sans crainte, à la société en masse, le mal qui la ronge ; à force de présenter la vérité avec impartialité et sans aucune prévention, il est permis d'espérer qu'elle inspirera quelques pensées utiles, qui finiront par s'inoculer dans l'esprit et le cœur de ceux qui les liront.

Mon intention doit me mériter l'indulgence de mes lecteurs.

CONSEILS D'UN PÈRE A SON FILS

AU MOMENT DE SON ENTRÉE DANS LE MONDE

Tu arrives, mon cher enfant, à cette époque de la vie, où la surveillance d'un père ne viendra plus protéger ta faiblesse.

Ses conseils ne te manqueront pas ; sa conscience et son cœur en seront le mobile, et ton intérêt bien entendu en sera le but ; mais ces conseils, une confiance trop précoce, et un certain désir d'indépendance, cachet d'un siècle qui confond tout, te les laisseront-ils écouter ?

Tu es à cet âge où les passions commencent à faire bouillir le sang, en jetant un voile épais sur la seule lumière qui puisse éclairer ta marche. Jamais de sages avis ne sont plus utiles, plus nécessaires ; mais trop souvent ils fatiguent le jeune homme qui

entre dans le monde, croyant pouvoir s'y diriger à lui tout seul.

Trop de méfiance serait un danger, mais trop de confiance en est un plus grand encore.

Ne passe pas un seul jour, mon ami, sans réfléchir le soir, à tes actions du jour; et efforce-toi de les juger avec impartialité.

Ne crains jamais la vérité, même lorsqu'elle te condamne; c'est déjà quelque chose que de reconnaître ses torts, et de s'avouer à soi-même, qu'on a pu se tromper.

La conscience est un des plus grands bienfaits de la Providence : guide sûr, elle ne laisserait jamais l'homme s'égarer s'il consentait à l'écouter. Mais c'est sa voix que l'on craint; le reproche nous fatigue, et l'on espère amoindrir le mal en étouffant le remords. Vain espoir! le mal subsiste, et c'est l'âme qui se dégrade.

La société des femmes du monde a son danger sans doute; mais celle des jeunes gens en offre un bien plus grand. La première peut vous séduire, tandis que la seconde énerve tout sentiment du bien et du mal; elle inspire l'hypocrisie du mal en habituant au vice. Elle habitue à sourire de ce qui devrait faire horreur; elle développe dans le cœur de l'homme, les mauvais sentiments de tout genre, et le fait rougir de son innocence. Elle le corrompt par l'exemple, et l'entraîne par de perfides conseils. Elle lui donne tous les mauvais instincts; elle augmente et encourage tous ses penchants vers le vice; elle est une instruction perfide, et un exemple redoutable. Elle lui fait aimer le jeu, le plaisir et l'inoccupation. Elle a tous

les dangers, en lui offrant peu d'avantages. Elle lui inspire le goût de la mauvaise compagnie où l'on vit sans gêne, et l'éloigne de la bonne, qui exige au moins mesure et convenance. Elle lui fait aimer et préférer ces femmes faciles, chez lesquelles la séduction est un jeu, le vice un métier, la corruption un horrible trafic. Ce sont elles trop souvent, qu'une jeunesse corrompue charge, en ricanant, de flétrir cette fleur d'innocence, la plus belle parure du jeune homme qui commence son adolescence. Monde à la fois corrupteur et impitoyable, où la raillerie s'attache à la vertu qui résiste; et le mépris, malgré tout, à la vertu qui succombe. On habitue la jeunesse à rire des principes les plus sacrés, en jetant le sarcasme sur ses remords. Étonnée d'abord, puis entraînée, elle n'est bientôt plus elle-même; la corruption l'a envahie; et quelles fatales conséquences pour son cœur, sa santé, sa vie peut-être! Fuis avec horreur, mon ami, une compagnie aussi dégoûtante qu'elle est dangereuse; évite aussi la société des femmes légères qui flétrissent l'honneur, et compromettent la réputation d'un jeune homme.

Ces conseils, fruits d'une longue expérience, s'adressent à la jeunesse de toutes les classes et de toutes les conditions.

Le riche, au sein d'une pareille turpitude, devient un être inutile au monde et à son pays; le plaisir seul est sa vie. Manquant à la sainte et légitime destinée de l'homme, il fait bientôt partie de cette génération dégénérée, corrompue, qui effraye avec raison la société; et si le pauvre fait entendre des plaintes en s'indignant, à qui la faute?

Si le travail lui est commandé comme une nécessité, le fils néglige la profession de ses pères, et repousse leurs avis et leur exemple. Fléau de la société, il devient le désespoir d'une famille honorable; et plus tard, il n'apporte aucune conscience, aucune retenue, soit dans un travail forcé mais négligé, soit dans le commerce, la littérature et les arts. Corrompu lui-même, il cherche à corrompre les autres, vit sans remords, et meurt trop souvent sans repentir.

Honneur à ceux qui, échappant à la corruption du siècle, donnent partout un exemple qu'il serait précieux de suivre, parcourent les prisons, veillent à l'éducation de la jeunesse, secourent le pauvre, consolent celui qui souffre, et portent partout sans ostentation ni hypocrisie, l'exemple de leurs vertus, en acceptant avec résignation le travail, quel qu'il soit, comme une condition forcée de l'existence!

J'en conclus, mon cher enfant, que tu ne peux apporter trop de soin dans le choix de tes amis; la vie morale et même la vie matérielle de l'homme, en dépendent, et c'est ce choix qu'on néglige presque toujours. Nous fuyons les bons exemples qui nous condamnent; et ceux qui nous flattent, prennent de l'empire sur notre cœur comme sur notre esprit.

Sois complaisant avec tes amis, et bon enfant sans faiblesse. Ne fais pas bravade de ton courage, mais ne crains pas de montrer que tu méprises le danger; ne l'affronte pas sans raison, mais ne lui tourne jamais le dos; le vrai courage n'exclut point la prudence.

Recherche la société des personnes plus âgées que toi : ce sont elles qui font la réputation de la jeunesse; c'est auprès d'elles surtout, que tu pourras t'instruire

et te former; et si tout naturellement une société plus jeune t'offre plus d'attrait, apprends de bonne heure à résister à cet entraînement dangereux. Montre toujours à l'âge mûr de la déférence, à la vieillesse, du respect.

Habitue-toi de bonne heure à garder un secret, et sois en toute chose d'une discrétion absolue; c'est par là qu'on mérite la confiance et l'estime, précieuse récompense d'une vie sans reproches.

Ne rougis jamais, mon ami, des principes religieux qui ont fait la base de ton éducation, et qui seuls peuvent te faire naviguer sans danger, à travers tous les écueils de la vie. Ce sont ces principes qui moralisent l'existence, en donnant à toutes les actions de l'homme un but utile, et quelquefois glorieux. S'ils n'éteignent pas les passions, ils leur donnent du moins une direction honorable, avec la force de résister à ce qu'elles ont de blâmable; et si, entraîné par la fougue de la jeunesse, l'homme fait un faux pas, la religion le fait échapper à la corruption du cœur, en l'aidant à se relever. La religion lui enseigne à vivre sans orgueil, et à regarder son semblable comme un second lui-même, comme un frère; elle lui fait considérer l'indulgence comme un devoir, réservant toute sa sévérité pour le vice. Faire ostentation de ses principes, serait humilier ceux qui s'en sont écartés; mais y rester fidèle avec courage et simplicité, c'est donner un exemple qui, un jour ou l'autre, peut et doit inspirer une utile pensée à ceux avec lesquels on vit.

Chaque carrière, chaque position sociale a ses devoirs, ses obligations, que les principes apprennent à l'homme à remplir; ils lui font supporter la pauvreté

avec résignation, et accepter la richesse sans en abuser, en songeant qu'elle nous est donnée pour la partager avec celui qui souffre.

En entrant dans le monde, quel que soit ce monde, montre-toi avec courage ce que tu veux être et rester.

Sois ferme, en même temps que poli; prends bien la plaisanterie, mais ne la laisse jamais aller trop loin; et, en accordant aux autres la plus grande liberté, sache avec mesure conserver pour toi-même la liberté de tes actions, et celle de tes opinions.

Un premier moment de faiblesse ou de respect humain, t'entraînerait involontairement plus loin que tu ne le voudrais, bien plus loin que ne peut le supposer ton inexpérience.

Ne sois point querelleur, et évite dans la conversation tout mot piquant.

Ne juge pas les autres avec sévérité, si tu veux éviter que cette sévérité se reporte sur toi-même.

Loue avec modération, mais ne crains pas d'accorder un éloge mérité; et ne te montre jamais jaloux du mérite des autres.

Habitue-toi de bonne heure à penser, à observer, à réfléchir, à juger. Montre-toi toujours disposé à rendre un service, à soutenir l'innocence ou la faiblesse; et à prendre le parti de celui qu'on attaque, ou que l'on cherche à opprimer.

Sois enfin un véritable chevalier, par le cœur comme par l'esprit.

La calomnie est odieuse; la médisance, dont on se fait généralement moins de scrupule, est encore plus dangereuse. L'une peut se réparer, tandis que l'autre n'offre aucun remède.

Sois loyal et délicat en toute chose, et dans toutes les relations sociales, même dans celles que la religion réprouve à juste titre. Si jamais tu avais le malheur d'être un moment entraîné, songe que la réputation d'une femme est son bien le plus précieux.

Ne jette pas tes paroles à l'aventure; parle peu et bien.

Réfléchis avant de parler, et surtout avant d'agir; ne prends jamais un parti difficile, avant de l'avoir mûri.

Ne te laisse point guider par ton intérêt personnel; et si tu te trouves amené à prononcer sur ta propre cause, aie le courage, en te mettant entièrement en dehors, de la juger comme tu le ferais de celle d'un autre.

Ne t'abaisse jamais à faire des excuses; mais, si tu as eu le malheur d'avoir un tort, aie le courage de l'avouer et de le réparer, en te hâtant d'en témoigner tes regrets.

Songe surtout que le vrai courage n'est jamais fanfaron : la fermeté, le sang-froid doivent toujours l'accompagner.

Si l'on te demande un conseil, donne-le dans ta conscience, sans te montrer jamais courtisan de qui que ce soit.

Respecte la grandeur, mais ne la recherche point.

Montre-toi toujours aussi modéré que sage; et que l'amour de ton pays domine toutes tes opinions!

Rends-toi habile à tous les exercices du corps et de l'esprit; et ne néglige rien de ce qui peut former et développer l'un et l'autre.

Ne te hâte pas trop de t'engager dans les liens du mariage; mais que ce ne soit jamais l'intérêt qui te guide dans ton choix.

Crains un roman plutôt que de le chercher. Un lien aussi sacré qu'il est durable, doit avoir les bases les plus solides. Ne tarde pas trop à prendre ce parti raisonnable, et ne t'habitue pas à une liberté qui pourrait dégénérer en licence.

Consulte tes parents, bien certain qu'ils ne peuvent être guidés que par ton intérêt; respecte ta femme, et ne cherche pas à en faire une maîtresse, ou le sujet d'un caprice. Si tu émoussais ses sentiments de délicatesse, gare à toi; montre-lui toujours égards et confiance. Élève-la jusqu'à toi, si tu lui es supérieur; ou monte jusqu'à elle, si tu lui es inférieur.

Choisis bien sa société; crains celle des femmes légères; ne l'entoure pas de jeunes gens; sans être jaloux, tu dois toujours avoir les yeux ouverts sur son bonheur, comme sur le tien.

Sache te contrarier pour lui être agréable; montre-toi indulgent pour ses goûts, jamais pour ses caprices ou ses faiblesses. Ne fais pas le maître, mais parviens à lui inspirer assez d'estime, pour qu'elle place en toi seul sa confiance.

Tu ne saurais trop soigner l'éducation de tes enfants, et bien choisir ceux qui les approchent. Entrer ici dans de plus longs détails, ce serait me répéter.

Mérite l'estime de tous ceux avec lesquels tu as des affaires à traiter. Ne reste inutile ni à ton pays ni à tes semblables, et que l'intérêt des autres passe toujours avant le tien. Vise en tout à cette considération

que le mérite et la vertu peuvent seuls procurer, et sans laquelle l'homme n'est rien dans ce monde, bien moins encore pour l'autre.

Songe souvent à cette Éternité qui peut à tout moment, nous ouvrir ses portes.

Sans être avare, ne deviens pas prodigue. Modéré dans tes goûts, mesure ta dépense sur tes revenus; et mets-en une légère partie en réserve, si tu veux toujours être riche, même alors que tu serais pauvre.

Que l'honneur le plus pur préside à tes paroles comme à tes actions, et, en ne parlant jamais de toi, travaille à ce que l'on puisse te citer comme un modèle, et te donner comme exemple.

Lorsque tu deviendras vieux, ne te montre pas trop exigeant, et que jamais l'âge, le malheur ou la peine ne parviennent à aigrir ton caractère.

La vieillesse ne trouve bon généralement que ce qu'elle a connu dans sa jeunesse; n'imite pas un exemple qui en éloigne, en la faisant tourner en ridicule.

Songe, à tous les âges, que la mort peut te frapper au sein de la grandeur, comme au comble de l'infortune. Ne te laisse pas éblouir par la première, et arme-toi d'un courage religieux pour supporter la dernière; la vie est une série d'épreuves dont la richesse ne préserve point; il y a bien des phases dans l'existence : montre-toi toujours fort et résigné.

Tiens-toi enfin prêt à paraître devant ce juge suprême, qui connaît la plus secrète pensée du cœur de l'homme.

Ce n'est pas tout de bien vivre, il faut encore son-

ger à bien mourir. Enfant, je t'ai dit tout ce que je croyais pouvoir t'être utile. Puisses-tu en profiter, avant qu'une expérience cruelle, t'ait forcé à reconnaître la force et la vérité de mes conseils !

FIN DU GUIDE DE LA FAMILLE

SOUVENIRS PERSONNELS

J'ai parlé d'un voyage à Aix, en Savoie, à propos de ma course à Grenoble, afin de me jeter aux pieds du Saint-Père, devenu prisonnier de Napoléon, et de lui demander sa bénédiction.

Est-ce alors que je fis la connaissance de madame Récamier, toujours charmante, aimable et séduisante; toujours coquette, mais rien de plus?

Je ne me le rappelle pas.

Le besoin de plaire lui était aussi facile que naturel.

J'arrivai un jour chez elle, et je la trouvai gracieusement étendue sur un canapé, qui laissait à deviner, avec son joli pied, un bas de jambe d'une excessive délicatesse.

Le livre des *Maximes* de La Rochefoucauld était auprès d'elle posé sur une table. Elle me le fit remarquer.

Le prince Wolkonsky, aide de camp de l'empereur de Russie, lui tenait compagnie. « Je gage, me dit « cette charmante personne, que vous ne devinez pas « de qui nous parlons? —La chose me serait facile, « madame, et je pourrais me charger d'achever la « conversation, dis-je en riant. — Eh bien, reprit « madame Récamier sans se déconcerter, nous par- « lions morale. — Ah! madame, dis-je aussitôt, lors- « que l'on parle morale, il ne faudrait pas s'arranger « de manière à la faire oublier. »

La conversation dura quelque temps sur le même ton, et je me retirai.

Être amoureux de cette femme si séduisante était presque une chose de bon ton. Je ne me soumis pas à la loi commune; mais je devins l'ami sincère et dévoué de madame Récamier.

J'aimais d'ailleurs, avec toute l'ardeur d'une âme chaleureuse et passionnée, madame de La Rochefoucauld.

M. de Montmorency, qui était venu nous joindre à Aix, nous quitta pour aller à Coppey chez madame de Staël, et de là il m'écrivit pour m'engager à y mener ma jeune femme.

«Impossible,» lui répondis-je, malgré ses instances réitérées; et je lui écrivis une longue lettre destinée à être montrée à son amie; et où je prenais toute la responsabilité du refus. Je me croyais brouillé sans retour avec madame de Staël. Nous la rencontrâmes plus tard à Interlaken, et je crus devoir lui faire une visite.

J'étais un peu troublé en entrant; mais, contre mon attente, elle fut si aimable, si gracieuse et si spi-

rituelle, que la conversation se prolongea; et que, pour la première fois, je me crus un peu d'esprit.

Madame de Staël en avait pour deux.

Je la retrouvai depuis à Paris, et je me refusai constamment à y mener madame de La Rochefoucauld ; mais, tout en m'en voulant, elle était toujours fort aimable pour moi, quand je la rencontrais chez madame Récamier.

Quelques années après mon mariage, la tristesse qu'éprouvait mon père de ne pas nous voir d'enfants, le décida à nous presser d'aller à Forges.

Nos amis intimes, le comte et la comtesse d'Imécourt, y vinrent en même temps que nous, et nous faisions ménage commun. Liés avec fort peu de personnes, nous étions polis avec tout le monde.

Ces dames suivirent une procession à pied. Un jeune médecin se permit quelques plaisanteries à ce sujet; et je l'engageai d'une manière assez ferme à être plus mesuré à l'avenir. Il jura de s'en venger.

Un matin, mon valet de chambre, en entrant chez moi, me dit : « Monsieur le vicomte, un grand monsieur, qui avait l'air de fort mauvaise humeur, est déjà venu deux fois demander à vous parler. Je lui ai répondu que j'avais l'ordre de n'entrer qu'à sept heures. » — Je me hâtai de me lever, et sept heures n'avaient pas achevé de sonner que l'on m'annonça ce même monsieur. Je n'avais eu que le temps de passer une robe de chambre. Je le priai de s'asseoir,

lui demandant ce qui pouvait me procurer l'honneur de le recevoir si matin.

« Il y a ici deux dames, monsieur, envers lesquelles « on a tenu les paroles les plus blessantes. Je suis l'ami « du mari de l'une d'elles, et je viens vous demander « quel motif a pu dicter votre conduite à leur égard. »

Il n'avait pas achevé que mon valet de chambre me prévint que quelqu'un demandait à me parler immédiatement.

C'était la femme du médecin pour laquelle nous avions eu de bons procédés, et qui venait en toute hâte m'avertir que son mari avait été à Paris, et que deux messieurs arrivaient pour me demander raison.

Deux fois encore je fus interrompu : la première, c'était un chevalier de Saint-Louis qui, indigné de ce qui se passait, venait m'offrir de me servir de témoin; la seconde, c'était M. le curé lui-même.

Je fis mes excuses à ces messieurs; puis, m'adressant à ces deux étrangers :

« Je devrais peut-être vous dire que je ne com-« prends rien à tout ce que vous me communiquez, et « que j'ignore à quel propos vous me faites l'honneur « de votre visite; mais avec mon caractère, je préfère « vous parler avec une entière franchise.

« En effet, deux dames sont ici, auxquelles chacun « s'empresse de tourner le dos. Leur conduite est im-« prudente peut-être, et du moins pas assez réfléchie; « mais comme, en résumé, il n'y a rien d'apparent à « leur reprocher, j'ai exigé de madame de La Roche-« foucauld et de la comtesse d'Imécourt des manières « polies. Vous voyez donc que tout ce qu'on a pu dire « ou écrire est une odieuse calomnie; et quant à la

« lettre que vous me remettez, je m'en expliquerai « personnellement avec celui qui me l'a écrite. »

Ces messieurs reconnurent leur erreur avec une extrême politesse, et regrettèrent la démarche à laquelle on les avait poussés.

« Je suis prêt à l'oublier, messieurs; mais vous « voyez à quel point est déjà public, à Forges, le but de « votre voyage. Ces trois interruptions n'ont pas eu « d'autre motif. A onze heures tout le monde se ras- « semble à la salle commune ; j'y serai. Vous voudrez « bien vous y trouver, et déclarer hautement que vous « reconnaissez que les bruits que l'on avait fait courir « à mon égard étaient calomnieux. Alors seulement « tout sera fini. — Vous avez plus de franchise que « tout le monde, » me dirent ces messieurs. Et nous nous séparâmes bons amis.

Quelques jours plus tard, nous repartîmes pour Paris, à petites journées, avec mes quatre chevaux.

Je venais de gagner un pari, en entrant avec six chevaux, menés à grandes guides, et sans accrocher, sous notre petite porte cochère, aussi étroite que la rue où nous étions logés.

Tout Forges était en l'air pour être témoin de ce pari.

Arrivés à Saint-Germain, je laissai madame de La Rochefoucauld continuer sa route vers Dampierre, et je la quittai sous prétexte d'une affaire qui m'appelait à Paris, lui promettant de la rejoindre le lendemain.

A sept heures du matin, j'étais chez le mari qui m'avait écrit, lui demandant pourquoi et comment il

s'était permis de me juger sans me connaître. L'explication fut courte et assez franche de sa part, pour ne rien me laisser à désirer.

Il me raconta, en le regrettant, tout ce qui s'était passé, en me priant de l'oublier.

Nous nous donnâmes la main, et tout fut terminé.

. . . .

Je ne sais plus précisément à quelle époque, mais j'étais à travailler au ministère avec mes chefs de division. L'huissier entra dans mon cabinet pour me remettre une lettre pressée.

C'était un ancien militaire, devenu entrepreneur de théâtre, qui, ne supposant pas que je me retranchasse derrière ma carrière administrative, me demandait raison du tort que je lui avais fait, en faisant fermer sa salle à la requête des inspecteurs, parce qu'il empiétait sur son privilége.

Je répondis aussitôt :

« Entre l'homme d'honneur qui s'adresse à moi, je « ne mets jamais, monsieur, d'autre distance que celle « de mon épée. Les chevaux de poste sont attelés pour « aller passer vingt-quatre heures à Montmirail, dans « ma famille. C'est aujourd'hui lundi; mardi soir, je « serai à Paris, et mercredi matin, à huit heures, je « serai à vos ordres.

« Ignorant votre adresse, je vous attendrai chez « moi, etc., etc. »

Je donnai ma lettre à l'huissier après l'avoir cache-

tée, et je me remis à l'ouvrage, priant un de ces deux messieurs de se trouver chez moi, le jour et l'heure indiqués.

Arrivé à Montmirail, je ne dis rien à personne pendant le temps que je devais y passer.

J'avoue cependant qu'au moment des adieux, mon cœur se serra. Je pris mon père à part, lui recommandant ma femme et mes enfants en cas d'accident. — « Je prierai pour toi de tout mon cœur, » me dit mon père en m'embrassant.

Je m'arrachai de ses bras pour m'élancer dans ma voiture; et bientôt je retrouvai le calme qui m'est habituel.

Arrivé tard à Paris, je me couchai, afin de dormir quelques heures; et le lendemain, de bonne heure, j'étais dans mon salon.

Mon valet de chambre introduit un très-grand homme, à longues moustaches, et d'un air assez peu commode.

« Monsieur, lui dis-je, vous m'avez adressé un billet « qui a dû me blesser; je me tiens donc pour l'offensé; « et, ayant le choix des armes, je choisis le pistolet. « Mon témoin m'attend dans mon cabinet, mais, « comme j'ai trouvé un mot qui m'annonçait que vous « viendriez seul, je l'ai prié d'y rester jusqu'à ce que « je l'appelasse; et maintenant que la chose est déci« dée, veuillez vous asseoir et m'expliquer le motif « de votre rancune. »

L'explication ne fut pas longue. J'écoutais en silence.

« J'ai fait mon devoir, monsieur, et je ne pouvais « agir autrement; mais jamais, volontairement, je n'ai

« fait de peine à qui que ce soit. — Je le sais, monsieur « le vicomte, et même vous avez rendu service à quel- « qu'un de ma famille. — J'espérais, monsieur, que « vous l'aviez oublié; et d'ailleurs, ce n'est pas le mo- « ment de s'attendrir. »

Cet individu me regardait fixement avec un air étonné que j'avais peine à m'expliquer, quand, tout à coup, prenant la parole :

« Vous êtes tout autre que l'on ne vous avait peint « à mes yeux, me dit-il, et j'ai pour vous autant de res- « pect que j'en avais peu avant de vous connaître. Je « dois vous avouer que l'on m'a poussé à agir comme je « l'ai fait. Maintenant je le regrette, et si vous voulez « vous contenter de cette explication, vous aurez en « moi, dorénavant, un serviteur dévoué. —Je ne suis « point mauvaise tête, monsieur; mais lorsque vous « m'aurez écrit une lettre qui démentira la première, « tout sera fini, pas avant. — Vous la recevrez dans la « journée. »

Cette lettre était parfaite; et il ne fut plus question de rien.

J'acquis la certitude que la politique et la rancune n'avaient pas été étrangères à ce qui venait de se passer.

Je me promenais un jour avec le duc de Chevreuse au bord d'un champ que l'on venait de moissonner. Deux jeunes gens se battaient avec acharnement, lorsque l'un d'eux, terrassé, vit la faucille de son adversaire levée sur lui pour le tuer, ou tout au moins le blesser grièvement.

Nous courons. Chevreuse empoigne le plus fort et l'enlève sans explication. Quelle ne fut pas sa terreur en apercevant ce colosse ! Nous lui parlâmes de façon qu'il ne fût pas tenté de recommencer,

---

J'allais à cheval à la vallée aux Loups passer quelques moments avec mes enfants, qui y étaient établis, ainsi que leur mère. Il avait plu, ce qui rendait le terrain glissant; mais, me fiant à la vigueur de la fameuse *Ourika*, que chacun admirait à l'œuvre, je franchis un fossé qui abrégeait ma route. Tombés tous les deux, nous eûmes quelque peine à nous relever. J'étais un peu moulu, mais la pauvre *Ourika* ne pouvait presque plus bouger, et je la renvoyai à Paris. Je continuai ma route sur le cheval de mon domestique.

Je voulus remonter trop tôt ma bête favorite, et après plusieurs faux pas de suite, elle s'écroula sous moi. *Ourika* se releva et me traîna quelques pas. Mon pied était resté pris dans l'étrier. Je la remontai encore, mais ce fut pour la dernière fois, et jamais elle ne s'est bien remise.

Les dames que j'accompagnais m'avaient cru perdu.

J'avais conservé de cette chute un effort dans la hanche, qui me faisait boiter et beaucoup souffrir quand je montais à cheval. Le célèbre Dubois, qui était mon ami, m'avait déclaré inguérissable.

Madame de K*** m'engagea fort à aller chez un charron qui demeurait place Saint-Georges, bon gros homme qui faisait des merveilles.

« Une vieille demoiselle, me dit-il, qui descendait « de Cicéron, et que j'avais recueillie par charité, m'a « donné ce secret en mourant. »

En effet, il me toucha cinq ou six fois, et je fus parfaitement guéri. Je l'observai attentivement pendant qu'il opérait, et depuis j'ai été assez heureux pour traiter avec le même succès.

La première fois que je fis l'essai de ma science, ce fut dans les landes de Bordeaux. Un bon garçon, père de cinq enfants, se désolait, parce que le chirurgien venait de le condamner à rester six semaines sans travailler; précisément, c'était le bras droit qu'il s'était horriblement foulé.

J'invoquai le ciel, et je le touchai à plusieurs reprises pendant environ une heure; le lendemain il était à l'ouvrage; et le chirurgien, présent, ne pouvait en croire ses yeux.

A Montmirail, un Belge, que mon père avait fait venir, tomba du haut d'un arbre qu'il taillait, et, tout moulu, on le ramena au château, bras et hanche foulés. Le médecin demandait un grand mois pour le guérir, et moi je l'envoyai le surlendemain même à la forêt, à la prière de mon père.

« Je n'y puis rien comprendre, » disait le docteur.

Un garde de ma mère est amené en charrette au château; il venait de se donner une horrible foulure, et implorait mon secours. Quelques heures après, il s'en retournait à pied, tout ébahi.

Une dame anglaise me fait demander en grâce de lui envoyer un remède pour les entorses, désolée d'avoir à rester sur sa chaise longue six semaines. J'avoue qu'il m'eût été assez difficile de la satisfaire.

Je lui touchai deux fois le pied en une heure et demie, et elle fut guérie.

Une dame qui devait s'accompagner sur la harpe arrive désolée, le bras en écharpe; elle venait de se fouler le poignet, et grâce à mon petit talent, elle put faire les délices de la soirée.

Je pourrais citer maints autres exemples. Je finirai par la charmante demoiselle de Montijo, condamnée par le docteur à ne pas quitter de longtemps son canapé. Sa mère, que je n'avais pas l'honneur de connaître, mais que le vicomte de Castelbajac, mon vieil ami, avait avertie, me supplie de l'accompagner. Je touchai deux fois ce pied qui devait monter sur le trône de France, et la guérison fut complète.

L'année d'après, une lame de poignard, de Tolède, m'était envoyée comme un témoignage de reconnaissance; et plus tard nous reçûmes plusieurs fois, à Paris, cette famille aussi distinguée par la grâce que par l'esprit.

Je passais une fois sur le pont Royal, quand mon cœur s'émut de pitié en voyant un malheureux attelé à une charrette fort chargée, et qui, malgré tous ses efforts, ne pouvait parvenir à gravir la montée.

Personne ne lui venait en aide. J'accours et je donne un tel élan à la charrette que le brave homme, parvenu au milieu du pont, ne pouvait comprendre, en se retournant, qu'une seule personne ait pu prouver autant de force.

Une autre fois, je passais dans la rue du Faubourg Saint-Honoré. Je vois beaucoup de monde assemblé, et je remarque avec indignation trois hommes qui tentaient d'assommer un malheureux Anglais, qui, fort comme un taureau, se défendait avec un seul bras. L'autre était coupé par moitié.

A cette époque, les rixes étaient fréquentes. Je me range du côté du plus faible, et je fais honte aux combattants de se mettre ainsi trois contre un. Je haranguai la foule que ce spectacle amusait, et bientôt j'eus mis tout ce monde pour moi.

Le malheureux manchot se retira tranquillement, sain et sauf, en me remerciant.

Rue d'Aguesseau, deux cochers de cabriolet s'assommaient avec le manche de leurs fouets. L'un avait déjà la tête ouverte. Je m'avance résolûment ; je reçois deux coups sur ma canne. Mon bras en souffre ; mais je ne parviens pas moins à séparer les combattants.

Je pourrais citer d'autres faits du même genre, si je ne craignais de fatiguer mes lecteurs ; mais je dois ajouter que le public, toujours juste, finit par applaudir à mon intervention.

J'avais pour major dans ma légion un ancien officier qui, dans les Cent-Jours, avait commandé les Fédérés, ce qui n'inspirait pas une grande confiance.

On me dénonce des cocardes et des aigles cachés dans un coin de la mairie.

Peu satisfait des réponses qui me sont faites, je demande le changement du major, et je l'obtiens avec peine. Cet homme me jura une haine mortelle et chercha toutes les occasions de se venger. Ma fermeté seule lui en imposa.

Ma position et mon intervention si active dans la politique me faisaient forcément des ennemis, en me suscitant aussi des envieux.

J'avais été prévenu qu'un misérable, d'une grande hardiesse, en voulait à ma vie, et, sans y faire une sérieuse attention, je marchais toujours armé.

Un soir, par hasard, je revenais à pied, et sur le terrain désert où est aujourd'hui bâtie l'église Sainte-Clotilde, je passe, sans m'en douter, auprès de mon homme, qu'un léger clair de lune m'avait fait reconnaître. Je n'avais cette fois pour arme qu'une forte canne.

Je m'arrête à peu de distance, ne voulant pas le laisser derrière moi, et je l'attends de pied ferme. C'était entre dix et onze heures du soir. Il passa sans oser me rien dire.

Trois jours après avoir épousé mademoiselle de Montmorency, nous allâmes au jardin des Plantes. C'était l'hiver, et, à une grande distance, le quai se

trouvait couvert d'eau à une grande hauteur. Mes chevaux étaient jeunes et assez vifs.

Un brutal charretier nous accroche, le timon casse, et nous voilà emportés d'une manière effrayante.

Frappé de terreur, chacun fuyait, et personne ne nous venait en aide. Nous approchions de l'endroit où la rivière et l'eau qui recouvrait le quai, ne faisaient plus qu'un. Il n'y avait pas un moment à perdre.

Dieu m'a accordé un sang-froid que je conserve au moment du danger.

Je baisse toutes les glaces, ainsi que le marchepied, et, tenant toujours la portière, je m'élance en avant. La Providence me protége. J'arrive à la tête de mes chevaux ; j'en saisis un par le mors, décidé à sauver ma femme ou à périr avec elle.

Un hasard providentiel avait fait que mon domestique avait, dès le début, sauté du côté opposé. Les chevaux, blancs d'écume, s'arrêtent enfin. Je les fais dételer. A peine si mon domestique et moi, pouvions respirer, tant nos efforts avaient été grands. Je cours à la voiture.

« Avez-vous eu bien peur ? dis-je à ma chère Élisa.
« — Oui, lorsque j'ai vu le danger que vous couriez
« en sautant tandis que nous étions emportés aussi
« rapidement; mais, dès que je vous ai vu debout, je
« me suis dit : — Je suis sauvée! et j'ai remercié la
« Providence. »

Ce spectacle était si effrayant qu'une personne inconnue, qui était à la fenêtre, fut saisie au point d'en faire une maladie grave. Nous lui envoyâmes notre médecin, et un jour nous allâmes savoir de ses nouvelles.

Nous continuâmes cependant notre promenade à pied jusqu'au jardin des Plantes, dont nous n'étions pas éloignés. Une malheureuse petite fille en guenilles vint nous demander la charité. « C'est Dieu qui nous « l'envoie ; acceptons cette charge comme un gage de « notre reconnaissance. » Ce fut simultanément notre pensée, et, après quelques explications, nous nous chargeâmes de l'éducation de cette enfant.

J'avais, je pense, de quinze à seize ans lorsque mon père m'emmena un soir chez une de mes tantes, la marquise de Laigle, qui habitait place du Palais-Bourbon. Extrêmement malade, on attendait ses derniers moments. Vers minuit, mon père me dit de m'en aller, m'annonçant qu'il passerait la nuit avec ses cousins, qu'il aimait comme des frères.

Nous étions venus à pied.

Vers le milieu de la rue de Bourgogne, je remarquai un homme qui cherchait à m'approcher. Je me remis en marche, toujours suivi à peu de distance. Je hâtai le pas. Il en fit autant. « Voyons qui courra le plus fort, » me dis-je en riant. Je n'avais même pas une canne à la main. Le rôdeur me poursuivait avec acharnement, mais mes jambes l'emportèrent ; et arrivant à l'hôtel, je frappai et j'entrai, lui fermant la porte au nez.

Je me reporte maintenant à bien des années de distance. C'était après 1830. Je rentrais à pied, vers mi-

nuit, rue de Varennes, et ce jour-là j'avais ma vieille canne.

Le quartier était alors très-désert.

Un homme s'approche de moi avec affectation. Je passe de l'autre côté de la rue, et il en fait autant. Me retournant tout à coup : « Vous voyez ce ruisseau, lui « dis-je, d'un ton peu endurant, choisissez le côté qui « vous plaira ; mais si vous avez le malheur de traver- « ser une fois de plus le ruisseau, je vous fends le « crâne. »

Mon air déterminé lui imposa. Je continuais ma route, lorsqu'à quelque distance, j'aperçus deux hommes immobiles et cherchant à se dissimuler dans une porte cochère qui s'enfonçait un peu.

Je passai de l'autre côté ; mais comme ils ne virent personne derrière moi, ils n'osèrent m'attaquer.

Deux hommes ne m'eussent pas effrayé. J'étais excessivement fort.

Je raconte ces anecdotes comme elles se présentent à ma mémoire.

J'étais fort jeune lors de celle-ci. Il y avait peu d'années que mon père était de retour. Mes parents possédaient deux bonnes grosses bêtes, qui servaient à tout. On les montait, et mon bonheur était de les mener, en me plaçant à côté du cocher improvisé.

Généralement je m'en tirais assez bien. Ce jour-là, je fus plus malheureux ou plus maladroit, et en descendant la rue de Grenelle, pour arriver à la rue du Bac, je poquai, au lieu de tourner, contre l'angle du mur où se trouve encore un marchand de vins.

Le timon casse; le domestique saute d'un côté, moi de l'autre. Nous comprimons l'élan des chevaux. On les dételle, et mes parents descendent.

Ma honte était telle et mon désespoir si profond que mon père se sentit désarmé.

J'étais un jour à la chasse, et mes chiens poursuivaient un ragot fort méchant. Je le vois se diriger sur moi. Je venais de descendre de cheval. Je l'ajuste; mon premier coup rate; le second en fait autant. Le sanglier était tout près; pas le temps de tirer mon couteau de chasse. Je fais un bond de côté, et le sanglier passe.

« Vous venez de l'échapper belle, » me dirent aussitôt mes compagnons de chasse.

Nous arrivons en voyage à un relais; pas de postillon. Sans nous prévenir, on nous donne un petit bonhomme qui pouvait à peine se tenir à cheval et qui tenait encore moins les chevaux.

« As-tu jamais mené? — Non. — Arrête vite, si tu peux, et descends. »

Je le fais monter sur le siége, je saute à cheval, et nous voilà partis grand train.

En route, nous rencontrâmes les postillons, qui ne voulurent jamais me remplacer, sous prétexte de ramener à la poste les chevaux qu'ils conduisaient.

Une autre fois, un mauvais postillon, qui ne pouvait maîtriser des chevaux vigoureux, faillit nous jeter

au fond d'une chaussée. Je saute et j'arrête les chevaux : il était temps.

Nous revenions sans accident d'un voyage de sept cents lieues, entrepris avec madame de La Rochefoucauld. Nous sommes emportés à la descente de Sézanne, et au bas nous versons, mais sans nous faire le moindre mal.

Un jour, emporté par un cheval très-vigoureux, qui faisait des bonds épouvantables, je perds un étrier, puis le second, et je sens que je vais être désarçonné; mais je fis un effort tel que j'arrêtai court le cheval, qui écumait de rage.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter tous les événements qui ont menacé mon existence. Puisse cette existence être encore utile à mon pays!

Une fois, je chassais en battue. Un maladroit voisin vient avec une balle, briser une branche à quelques pouces de mon visage.

En 1816, j'avais loué une chasse magnifique près de Saint-Denis. On y voyait deux à trois cents lièvres. Le prince Pierre Wolkonsky était à peu de distance de moi. Un lièvre se présente; il vise dans la direction où je me trouvais; au lieu d'attendre, il lâche la dé-

tente; et je suis couvert des gravois sur lesquels j'étais placé.

Je menais une petite voiture assez haute, attelée d'un seul cheval. Une fantaisie lui prend; il rue d'une manière épouvantable, et me découvre l'os de la jambe. Comme il continue, je saute; mais cette malheureuse jambe ne pouvant me soutenir, je me foule le pied. Je souffrais si horriblement, que je crus pendant une demi-minute que j'allais mourir du tétanos.

On me ramène chez moi dans un fiacre; et que l'on juge ce que j'éprouvai, quand il fallut m'arracher ma botte et enlever le drap enfoncé dans la plaie.

La gangrène finit par s'y mettre, et je me croyais perdu, quand la Providence m'envoya mon docteur actuel[1], alors à la campagne. Il était grand temps.

« Avouez-moi franchement ma position, lui dis-je, « afin que je prenne mes précautions pour l'autre « monde, et que je fasse mes dispositions pour celui-ci.
« — Votre position est fort grave, me répondit mon « docteur après un long examen; mais je vous réponds « de vous sauver. »

Je marchai un mois avec des béquilles.

Je courais souvent à cheval dans Paris, lorsqu'un jour, sur le point d'aller faire un petit voyage, je me

[1] Madame ***, somnambule naturelle, la plus lucide que j'aie jamais rencontrée, et qui me prouve un dévouement admirable. Il semble que ce soit la Providence qui l'ait placée sur ma route : je l'en bénis.

rendis à Sainte-Geneviève, pour y faire un pèlerinage à l'intention d'un ami en danger.

Mon cheval, dans la rue Cassette, glisse et s'abat de côté. Mon pied est horriblement foulé ; mais, voulant accomplir mon pèlerinage, je remontai à cheval et me rendis au tombeau de la sainte, où je fis une prière.

Je boitai un mois.

Une personne que nous aimions beaucoup, était en mal d'enfant depuis vingt-quatre heures, et on la croyait presque sans ressource. Je pars à cheval pour un pèlerinage à neuf lieues de Paris. Je fais la route en cinq heures moins un quart, et une demi-heure de repos à Versailles.

Je revins dans mon tilbury qui me suivait. La pauvre malade était sauvée.

Un soir, à Montmirail, — c'était peu après mon premier mariage, — j'allais monter Lovelace. « Sur« tout, me dit une chère vieille bonne, n'allez pas à la « forêt de Rouge-Fossé. Le torrent qui traverse l'ave« nue est fort dangereux, après les orages qui viennent « d'avoir lieu. »

Machinalement, je me dirige de ce côté par pure curiosité.

Arrivé au bord du torrent, mon cheval, effrayé par ses mugissements, fait volte-face. Le temps était affreux. J'avais des espèces de bottes de boucher

par-dessus mon pantalon, et un grand manteau.

« Ah! poltron, tu as peur! » dis-je à Lovelace; et, le retournant d'une main vigoureuse, je le précipite dans le torrent.

Aussitôt je me sens soulevé, entraîné; mais sans me troubler, j'enfonce mes éperons dans le ventre de la pauvre bête, qui, par des efforts inouïs, parvient à me tirer d'affaire.

Quand l'eau eut disparu, plus tard, je ne pus m'expliquer le saut qu'il lui avait fallu faire.

Je remerciai la Providence, décidé à prendre une autre route pour revenir; puis je continuai tranquillement ma promenade.

La pluie n'avait pas cessé, et ma pauvre bonne, ne me voyant pas revenir, avait été fort inquiète.

Emporté à toutes jambes dans une petite voiture, à la descente de Montmirail (ancienne route), je ne perds pas la tête; dirigeant mon cheval sur une chaussée courte qui se trouvait au bas de la descente excessivement rapide, je parvins à l'arrêter près du pont.

On ne parlait que de chiens enragés dans le pays. Mon père était fort brave. Il me propose une promenade à pied. Nous nous mettons en route, armés chacun d'une canne à épée.

Tout à coup nous apercevons un chien de très-fâcheuse mine se dirigeant sur nous.

« Du sang-froid! » me dit mon père. Nous tirons

nos épées, et, pour être plus certains du coup que nous porterions, nous mettons tranquillement un genou en terre, l'un à côté de l'autre, l'œil fixé sur l'animal qui avançait toujours.

Est-ce hasard, ou plutôt providence! le chien passa sans se jeter sur nous; et un moment après nous continuâmes notre route.

Plus un cheval était difficile, et plus il me plaisait. Venant d'en acheter un qui avait acquis la réputation d'indomptable, je le perdis pendant vingt-quatre heures, sur le boulevard, au bout de notre rue. De temps en temps on essayait de le monter; impossible. Enfin, après vingt-quatre heures passées sans lui donner ni à boire ni à manger, je m'y rends moi-même, et je l'enfourche. Je m'en tire assez bien d'abord; mais, arrivé aux Champs-Élysées, une folie lui prend, et, ne pouvant parvenir à me désarçonner, il me donne un coup dans la tête qui me fait perdre connaissance. A peine remis, je cours après mon cheval qu'on avait arrêté; et, malgré toutes les observations de la foule qui m'entourait, je le remonte et je finis par le dompter.

Ma famille, prévenue, exigea que je vendisse ce cheval.

Je chassais à Tracy. Deux intrépides et charmantes amazones étaient à cheval. Le sanglier débuche, et se dirige vers une petite rivière. Je montais un vigoureux cheval, et je m'apprêtais à sauter la petite rivière,

lorsque je m'aperçus que ces dames qui étaient à quelques pas de moi, voulaient suivre mon exemple.

Je m'arrête, essayant de faire descendre mon cheval; et me voilà en une minute au milieu de l'eau, ne sachant pas si mon cheval se renverserait sur moi, ou s'il parviendrait à atteindre l'autre rive.

Ses jarrets étaient de fer, et d'un bond il arriva de l'autre côté, à ma grande satisfaction et à l'étonnement de tous.

Les dames firent un long détour, tandis que je me hâtais de rejoindre chiens et sanglier.

J'avais entrepris sans guide, une longue promenade dans les Pyrénées, ce qui est toujours imprudent.

Je connaissais la direction, en ignorant complétement où nous étions. Le jour baissait, un vent épouvantable gênait notre marche. Un orage affreux nous menaçait. La faim nous gagnait. Nous gardions le silence, marchant au hasard et sans route.

Tout à coup, à l'aide du crépuscule, j'aperçus à distance un petit sentier qui, dans mon opinion, devait nous conduire aux Eaux-Chaudes.

Pour y arriver, il fallait descendre un précipice et le gravir de l'autre côté. — « Impossible, » me dit mon fidèle Célestin qui m'accompagnait. — « Il le faut, » fut ma réponse; et, prenant mon cheval par la bride, je l'entraîne.

La peur qu'il éprouvait nous empêcha de rouler.

Enfin nous voici en bas; l'ascension fut pénible. Nous en vînmes à bout; et, remontant à cheval, nous

arrivâmes en une heure aux Eaux-Chaudes. Une bonne bouteille de vin de Bordeaux et des biscuits nous remirent.

A peine y étions-nous, qu'une pluie torrentielle inonda la route. Si elle nous eût pris au haut de la montagne, nous eussions couru un véritable danger.

Encore deux épisodes qui me reviennent à la pensée.

C'était avant mon mariage. Je me trouvais à X..., petit château appartenant aux d'Imécourt, mes amis intimes. Nous y étions en famille avec les Clermont.

Les premiers possèdent à six ou sept lieues un vieux château, que nous nous étions promis d'aller visiter. Pour y arriver, il fallait traverser des pays inhabités, où, peu de temps auparavant, un général avait été arrêté et tué.

Il était prudent de s'y rendre en plein jour.

« Quant à nous, me dit le cher et aimable Ferdi-
« nand, qui ne doutait de rien et qui me connaissait,
« nous chasserons toute la journée, et nous partirons le
« soir. — Très-bien, mais comment? — J'ai mes deux
« chevaux, et nous mettrons devant, la jument qui a
« failli nous tuer avant-hier; et l'autre jument, qui est
« si fougueuse, ton homme s'en tirera toujours. Une
« fois partis, il faudra bien arriver. Je dormirai dans
« la calèche. Mon valet de chambre sera à côté de toi,
« et toi tu mèneras. — Soit; mais les chemins sont
« affreux, et la nuit nous prendra en route. — Bah!
« bah! tu mènes bien, et nous nous en tirerons. »

Je dirai plus tard l'histoire de ces deux juments.

Ainsi dit, ainsi fait. Nous chassons, nous dînons, et nous voilà en route au petit bonheur. Nous avions à traverser d'horribles fondrières, et, après, une forêt fort épaisse.

Tout à coup j'aperçois à travers le feuillage une lanterne qui semblait s'avancer vers nous.

Ambroise (c'était le nom du postillon improvisé) voulait partir grand train; mais il faisait un noir épouvantable, et je savais par expérience que les chemins étaient affreux. « Au pas, lui criai-je; — Ferdinand, « réveille-toi, et vite, nos armes. Nous sommes atta- « qués. — Lâches, m'écriai-je, approchez donc, nous « vous ferons une réception qui ne vous laissera pas « l'envie de recommencer. »

Nous marchions toujours, et la lanterne toujours à distance, semblait longer la forêt, lorsque des rires éclatent, et des voix confuses essayent de se moquer de nous.

C'était le sage d'Imécourt, l'aîné des deux frères, qui, avec ces dames et M. de Clermont, avait imaginé cette plaisanterie, qui aurait pu coûter la vie à plus d'un.

Cette pensée me fit frémir, et j'entrai dans une colère à nulle pareille.

On eut peine à me calmer; mais enfin la paix se fit, et il n'en fut plus question.

Voici maintenant l'histoire des deux juments.

L'une d'elles était une bête que le marchand, qui l'avait vendue, avait déclarée impossible à atteler.

« Nous l'essayerons, me dit Ferdinand. Qu'en pen- « ses-tu? — Que demain nous en viendrons à bout. « Nous la mettrons au chariot avec une autre. — Je

« serai à côté de toi. J'ai grande confiance dans ton « adresse. »

La cour était plus longue que large, et, pour en sortir, il fallait passer sous une porte étroite et tourner tout court à droite, pour gagner en descendant les prairies qui bordent la Meuse.

Le lendemain donc on attelle avec assez de difficulté, cette méchante bête. Toute la maison nous regardait. Deux ou trois hommes la tenaient. Tout à coup je leur crie : « Lâchez! » — et nous voilà partis comme la foudre.

Je dirige les chevaux, mais impossible de les maintenir, et encore moins de les modérer. Je leur rendais tout ; mais nous avancions directement vers la Meuse. Personne ne disait mot ; on se fiait à mon savoir-faire. Ambroise était monté dans le chariot. « Nous appro« chons de la rivière, me dit tranquillement Ferdinand. « — Je le vois; sois tranquille. » En effet, j'avais évité d'échauffer la barre des chevaux; et, réunissant toutes mes forces, je les détourne sur notre gauche, et nous voilà de nouveau partis un train de course. Enfin, les chevaux fatigués se ralentissent; je m'en rends maître, et je reviens triomphant au château.

Ce diable à quatre était dompté, j'en faisais ce que je voulais; mais à quelque temps de là, le régisseur ayant voulu s'en servir, la jument l'emporta et brisa la voiture, qu'il fallut ramener dans une charrette.

Je passe à l'autre : Ferdinand avait acheté, sans l'essayer, une ravissante jument. Impossible de la monter. Chaque fois qu'on l'essayait, elle vous emportait. « Je gage que je la monte, dis-je un jour. — Si « tu n'es pas emporté comme les autres, reprit mon

« ami, je te la donne pour cent écus. — Cela va. — « Nous serons aussi à cheval. — Très-bien. »

Un peu présomptueux, je comptais trop sur moi.

Ces dames firent tout inutilement pour empêcher le pari; ma parole était donnée. Le lendemain, nous étions tous à cheval. Je demande seulement que l'on aille quelques moments au pas. « Y es-tu? me dit « Ferdinand. — Oui, partons! »

Cette maudite bête faisait des bonds épouvantables, et me donnait de telles secousses, que je perdis mes deux étriers. Ma position n'était pas facile, je l'avoue; mais pour rien au monde je n'aurais cédé. Mon chapeau tombe; mes amis commencent à s'effrayer. J'avais en vain épuisé tout ce que l'on peut faire pour calmer un cheval. « Tu as perdu, me dit « Ferdinand. — Pas encore, » répondis-je. Et, prenant alors dans chaque main, une rêne de la bride et du bridon, je donne à la jument une telle secousse qu'elle s'arrête court. Elle était à moi, et depuis je suis parvenu à en faire ce que je voulais.

Je la ramenai à Montmirail.

J'avais conservé des notes sur le voyage que je fis avec mon père en Italie, et particulièrement sur mon ascension au Vésuve. Ces papiers ont été dispersés, en 1815, pendant l'invasion.

A tort ou à raison, je passais pour un des meilleurs hommes de cheval; et du moins j'étais des plus solides.

Je défiais le cheval le plus fougueux de me désarçonner, et je finissais par maîtriser le plus rétif, en le serrant fortement entre mes genoux.

Je dois ma première éducation chevaline à mon père, excellent cavalier, puis à deux parfaits écuyers qui desservaient le manége du faubourg Saint-Honoré. En face se trouvait un marchand de chevaux dont nous dressions tous les chevaux ; et lorsque je dis nous, je ne parle en réalité, que d'un très-petit nombre d'écoliers, qui osaient suivre mon exemple.

J'avais monté un si grand nombre de chevaux, qu'aucun ne me paraissait inconnu.

Je fus jeté une fois contre le mur du manége avec une telle violence que le genou, forcément foulé, était tout écorché ; ce qui ne m'empêcha pas de dompter le cheval.

Une chose une fois commencée, je n'y aurais renoncé pour rien au monde.

J'arrivais un jour à Tracy, chez MM. de Laigle, venant de faire une route de vingt-trois lieues, dont sept à cheval. J'aperçois de l'autre côté d'une petite rivière, quatre charmantes personnes qui, d'un air un peu moqueur, me font signe d'arriver directement, au lieu de parcourir un long détour.

Impossible de demander à mon cheval, du reste assez médiocre, de tenter l'aventure.

Cependant je n'hésite pas. J'étais tout éperonné, botté, et de plus un peu engourdi. Rien ne m'arrête. Je descends de cheval. Ces dames ne pouvaient comprendre ce que je méditais, quand tout à coup je prends mon élan, et d'un bond je suis à leurs pieds, au grand étonnement de tous.

En regardant plus tard la largeur de la rivière, je ne pus m'expliquer que je fusse parvenu à la franchir.

On m'applaudit ; mais que de rires eussent accompagné un plongeon !

Je ne doutais de rien. J'étais allé avec mon gouverneur faire visite à M. d'Hinnisdal, père de mon neveu.

Il venait de lui arriver de sa campagne, un chariot rempli de provisions, et attelé de quatre gros chevaux fort vigoureux, menés à l'allemande, avec une seule guide. Je ne demande aucun renseignement, et me voilà à cheval. Je sors assez bien de la porte ; mais à quelque distance je tire la guide des chevaux de devant, et je me trouve pressé contre le mur. Un choc violent casse le timon. Les chevaux de devant partent à toutes jambes ; fort heureusement une borne arrête le chariot, et je reste honteux, mais nullement effrayé : je devais être brisé.

La Providence m'a toujours protégé, et je n'entreprends jamais un grand voyage, sans faire dire une neuvaine à Saint-Thomas de Villeneuve, à l'autel de la Vierge.

J'étais un jour avec mon père dans de vastes prairies. Nous montions deux juments, quand d'énormes

chevaux entiers qui étaient à la pâture nous poursuivirent à outrance.

« A fond de train, me dit tranquillement mon père;
« nous n'avons pas d'autre moyen d'éviter d'être estro-
« piés. » Et nous voilà partis à toutes jambes, toujours poursuivis et franchissant tout ce qui se présentait. Un fossé plus large qui ne put nous arrêter, en imposa à nos poursuivants; et, à notre grande satisfaction, nous nous trouvâmes délivrés.

Nous faisions une battue dans les vignes. Un imprudent voisin tire une perdrix qui fuyait à tire-d'aile de mon côté. Quelques grains de plomb m'atteignent en me piquant fortement. J'en fus quitte pour cela ; mais on devine si je le remerciai un peu vivement.

Je voyageais côte à côte et sans guide avec le comte d'Imécourt, mon ami; tout à coup il disparaît dans une fondrière. J'étais resté ferme sur mes étriers, par un hasard providentiel, et je pus lui venir en aide.

Une grande revue des armées alliées, et surtout de l'armée russe, était annoncée. Cette revue devait avoir lieu en Champagne, dans la plaine des Vertus, et, comme elle allait précéder le départ des étrangers, je résolus de m'y rendre avec mon père, auquel j'avais prêté un joli cheval ; moi je montais mon cher *Favori*.

Au milieu de la plaine se trouve un mont fort élevé, le *Mont-Aimé*, auquel on ne peut atteindre qu'en le tournant, et qui de face offre une pente tellement rapide que presque tous les cavaliers qui avaient essayé de s'y risquer, avaient fait la culbute.

Les souverains étaient postés sur ce monticule, et toutes leurs troupes étaient rangées en bataille dans la plaine.

Si ces troupes n'avaient été des étrangers foulant aux pieds le sol de la patrie, on aurait pu dire que jamais spectacle aussi imposant et plus magnifique ne s'était vu.

Les plus brillants uniformes s'apercevaient de toute part. Les cuirasses, sur lesquelles frappait un soleil brûlant, étaient éclatantes. Là c'étaient d'élégantes vivandières étanchant la soif des soldats; ici un cosaque poursuivant un lièvre de toute la vitesse de son cheval, et parvenant à le terrasser d'un coup de knout, et à l'embrocher avec sa lance.

Mille pensées m'obsédaient, lorsque, regardant autour de moi et surtout au-dessous, je me résolus tout à coup à franchir au galop de mon cheval, la descente si rapide qui nous séparait de la plaine.

Je m'élance. « Que fais-tu? » s'écrie mon père. Tous les yeux étaient d'autant plus fixés sur moi que personne ne cherchait plus à tenter l'aventure.

« Il tombera, il ne tombera pas, disait un Anglais à un Russe. Parions, ajouta l'Anglais. — Cela va! » Et déjà j'étais arrivé sain et sauf.

J'étais reconnaissant et un peu fier de quelques bravos qui se firent entendre.

Chacun demandait le nom de l'intrépide cavalier, ce qui me valut maintes politesses.

Le lendemain, une messe fut dite en plein air, et à l'heure de l'élévation, au bruit du tambour succéda le plus profond silence.

Cette immense armée, le genou en terre, semblait remercier le ciel de ses succès, tandis que je rendais grâce à Dieu de nous en délivrer.

FIN DES SOUVENIRS PERSONNELS

MORCEAUX DIVERS

NOTE SUR LES DRAPEAUX CONQUIS

Jusqu'au 30 mars 1814, veille de l'entrée à Paris des armées alliées, tous les drapeaux conquis sur l'ennemi par la valeur des armées françaises, depuis la fondation de l'hôtel des Invalides par Louis XIV, décoraient à l'intérieur le dôme monumental de cet édifice.

Dans la nuit de ce même jour, 30 mars, M. le maréchal Sérurier, gouverneur de l'hôtel, voulant soustraire aux alliés ces glorieux trophées, fit brûler dans la cour tous les drapeaux, et jeter dans la rivière les débris et insignes en bronze, cuivre ou fer que le feu n'avait pu consumer.

Dix ans après, et sous le règne de Louis XVIII, deux anciens militaires, MM. Gailard et Baudouin, ayant eu connaissance du fait, entreprirent, à leurs risques et périls, la recherche de ces précieux débris.

Sans s'en ouvrir à personne, mais à force de courage et de persévérance, et en plongeant à maintes reprises dans la Seine, même aux endroits les plus dangereux, ils parvinrent à mettre la main sur plus de quatre cents insignes appartenant à autant de drapeaux de diverses nations.

Incertains de l'accueil qui serait fait à leur découverte, longtemps ils gardèrent le silence; mais, après l'avénement de Charles X, dont le caractère chevaleresque leur inspirait une grande confiance, ils se déterminèrent, sous l'inspiration de M. Abel Hugo, ancien officier d'état-major de l'armée d'Espagne (frère de M. Victor Hugo), à faire au roi l'hommage de ces glorieux insignes.

M. Mareschal, premier inspecteur du département des beaux-arts, servit d'intermédiaire à ces messieurs auprès de moi, en me priant de faire agréer à Sa Majesté cet hommage.

Je partageais trop vivement leurs sentiments patriotiques pour ne pas comprendre le prix d'une pareille offre ; et je fis immédiatement auprès du roi la démarche qui m'était demandée.

Charles X, à l'âme toute française, se hâta de donner son adhésion ; seulement il voulut que l'identité des insignes fût bien établie; et il me chargea de me concerter à ce sujet avec M. de Villèle, président du conseil des ministres.

Une commission fut formée de MM. les lieutenants généraux marquis DE LATOUR-MAUBOURG, gouverneur des Invalides; comte PARTOUNEAUX et vicomte DIGEON, avec M. Jules Mareschal pour secrétaire. L'examen le plus scrupuleux fut fait, par ces trois illustrations

militaires, des débris déposés dans mes mains par MM. Gailard et Baudouin. La conclusion unanime fut : « Que ces débris provenaient évidemment des « drapeaux étrangers (*anglais*, *autrichiens*, *russes*, « *prussiens*, *espagnols*, *turcs*, *arabes*, etc., etc.) qui « avaient décoré l'église des Invalides jusqu'en 1814. » Un procès-verbal régulier, signé de tous, constata le double fait de la vérification et de la reconnaissance. (Les insignes étaient au nombre de cent quatre-vingt-quatre.)

Je chargeai M. Mareschal de donner connaissance du procès-verbal à M. de Villèle, dont il fallut vaincre les scrupules. Le président du conseil craignait que cet incident ne fît naître des complications dans les rapports du gouvernement avec les puissances étrangères. Sans refuser précisément son concours, il se réservait de soumettre au roi ses réflexions, et sa pensée secrète semblait être d'ajourner la décision.

J'expliquai la situation à Charles X; Sa Majesté, après avoir entendu M. de Villèle, persista dans sa détermination ; et c'est ainsi que de glorieux trophées purent reprendre leur ancienne place dans la chapelle des Invalides. Le fait a été, sur l'ordre du gouvernement du roi, publié au *Moniteur* et reproduit par les journaux de diverses nuances avec une unanime approbation, à laquelle s'est chaudement associé tout le public.

Pour en consacrer le souvenir, le roi, sur ma proposition, accorda la croix de la Légion d'honneur à MM. Gailard et Baudouin, ainsi qu'une pension à M. Abel Hugo, décoré précédemment.

M. LE PRINCE DE POLIGNAC

—

Quelles que puissent être les opinions politiques, elles ne sauraient empêcher l'équité de reconnaître les sentiments nobles et élevés. Peu de personnes ont porté, aussi loin que le prince de Polignac, le sentiment de la nationalité française, de la supériorité de nos armes et de celle de nos arts, avec le désir de les faire valoir et triompher en toute occasion. La lettre suivante, que ce prince me fit l'honneur de m'adresser pendant son ambassade à Londres, bien que l'objet en soit fort peu important, m'a semblé tellement empreinte de cet esprit tout français de M. de Polignac, que je la place ici comme une justice et un hommage au caractère privé d'un homme généralement peu connu et mal jugé.

« Londres, 16 février 1825.

« Mon cher Sosthènes, je vous ai parlé, pendant mon séjour à Paris, d'une petite affaire personnelle que

des événements importants m'ont fait perdre momentanément de vue; j'y reviens maintenant.

« Je fus instruit au mois d'août de l'année dernière, par le duc de Doudeauville, que le feu roi avait eu la bonté de rendre une ordonnance par laquelle il voulait bien me donner un service en porcelaine. J'eus tout de suite, l'idée de tourner ce don au profit de notre orgueil national, et je priai le duc de Doudeauville, au lieu d'un service entier, de ne me faire passer qu'un service de dessert, en reportant sur la confection de ce service, une partie du prix qui aurait été mis à l'achat du service complet. Le but de cette demande, mon cher Sosthènes, était de montrer ici, dans un beau jour, notre industrie nationale; c'est dans cette pensée que déjà j'ai fait meubler le salon de l'ambassade, où est le portrait du roi, tout en étoffes de Lyon. J'ai fait venir de France les meubles, tables, glaces, etc., de ce salon, qui m'a coûté, pour son ameublement complet, de soixante à soixante-deux mille francs; ma porcelaine, mon argenterie, mon plaqué, même ma verrerie, tout me vient des manufactures françaises. Je désirerais donc que le présent royal qui m'a été fait, m'aidât à faire briller leur industrie toujours croissante; il me faudrait pour cela quelque chose que je n'eusse pas encore, et qui ne peut guère s'obtenir qu'à Sèvres. J'ai, à moi, deux beaux services entiers de porcelaine, et en outre, un très-beau service de dessert représentant *des fleurs et des fruits;* ce dernier est fort bien dessiné; cependant on commence à l'imiter avec succès ici. J'eusse désiré montrer aux Anglais un ouvrage, dont l'imitation chez eux, n'a jamais pu être qu'imparfaite, malgré tous leurs efforts. Mais ce genre

de dessin ne peut bien se faire qu'à la manufacture de Sèvres; et mes porcelaines ne viennent pas de cette manufacture. J'avais donc exprimé le désir, au lieu de *fleurs et de fruits* sur le service qu'on me destine, d'avoir des dessins représentant *divers paysages;* ils seraient ici fort admirés, fort enviés et répondraient par conséquent au but que je me propose. Je voulais, mon cher Sosthènes, vous entretenir un moment de cette affaire; je vous connais assez bien pour croire qu'elle caressera quelques-unes de vos secrètes pensées sur notre supériorité en toutes choses. Pouvez-vous l'arranger comme je le désire? j'en laisse la décision à un sentiment, que je partage, de Français et d'ami. Je vous prie simplement de me la faire connaître, et je profite de cette occasion, mon cher Sosthènes, pour vous réitérer l'assurance de mon bien sincère attachement.

« Le prince DE POLIGNAC. »

LOUIS XVIII

—

Tout ce que l'on a pu dire de la présence d'esprit et de la force d'âme de Louis XVIII, dans ses derniers moments, restera toujours au-dessous de la vérité. Le courage chrétien et royal de ce grand prince fut admirable. Il édifia tous ceux qui pouvaient l'approcher, par la ferveur et la piété avec lesquelles il accomplit tous les actes religieux, qui précédèrent sa mort ; et le sentiment de la royauté, la volonté d'être roi jusqu'à la fin, pour épargner à l'État les secousses d'une agonie qu'il regardait comme pouvant être nuisible aux intérêts publics, furent si vifs chez ce prince, qu'ils servirent à prolonger son existence. Il voulait et il a su mourir en souverain. Dans les derniers temps, il prenait un soin extrême de cacher l'affaiblissement de sa vue ; il feignait de lire sans voir, et il écrivait à tâtons, en quelque sorte, des lettres qu'on ne pouvait parvenir à déchiffrer, mais qui constataient du moins

qu'il existait toujours, et que toujours l'État avait un roi. Il avait si bien senti que sa fin était prochaine, et il savait si bién surmonter les faiblesses naturelles que cette pensée peut inspirer, qu'au commencement d'août 1824, près de deux mois avant sa mort, et lorsque le public ne pouvait se douter encore de l'affaiblissement considérable de sa santé, Louis XVIII donna pour mots d'ordre les noms de deux villes : « Saint-Denis—Givet, » faisant ainsi, par ce jeu de mots, une allusion bien positive au dénoûment qu'il voyait s'approcher.

LOUIS XVIII — NAPOLÉON

—

M. le comte de B… m'a raconté, aux Eaux-Bonnes, deux anecdotes qui m'ont paru assez curieuses pour être conservées.

« C'était au commencement de la première révolution, me dit le comte, et une foule nombreuse, rassemblée aux Tuileries autour des voitures de Louis XVI, semblait vouloir s'opposer au passage et à la sortie du roi. « Descendons, nous dit ce bon prince, nous verrons s'ils l'oseront. » M. de B…, fort jeune alors, et qui accompagnait le roi, monte rapidement dans la galerie qui forme aujourd'hui le musée, pour voir s'il y avait sur le quai autant de monde que dans la cour. Il entend des rires assez éclatants sortir d'une pièce voisine ; il pousse fortement la porte ; que voit-il ? Monsieur, depuis Louis XVIII, avec madame de B… et M. de J…, riant beaucoup de l'agitation qu'on remarquait en bas. La présence de M. de B… arrêta

aussitôt les témoignages de cette joie singulière, et si étrange au milieu de l'inquiétude publique, et dans la position critique où se trouvait le roi. « Descendons, « dit Monsieur en se penchant à l'oreille de madame de « B..., il est temps ; le roi descend l'escalier, et il faut « que j'aille au-devant de lui. »

« Il fallait voir, continua M. de B..., ces deux gros princes, assez peu adroits, s'empressant de leur mieux pour aller l'un au-devant de l'autre, se joignant péniblement sur les marches du grand escalier. Monsieur, qui avait pris une figure de circonstance, arriva jusqu'à Louis XVI, et, lui ouvrant les bras, il le serra contre son cœur. La physionomie du roi, dans cette étreinte, montra bien qu'il ne croyait qu'à moitié à cette démonstration affectueuse. »

Les juges les plus sévères de Louis XVIII seront, sans contredit, les contemporains de sa jeunesse, et ceux qui, à travers toutes les actions de cette époque de sa vie, ont cru reconnaître des vues ambitieuses dans cet esprit si supérieur. La postérité lui sera un juge plus impartial et plus favorable.

« Au retour de Moscou, dit ensuite M. de B..., l'empereur, selon son habitude, m'envoya chercher aussitôt son arrivée. Il était toujours empressé de savoir ce qu'on pensait et ce qu'on disait de lui, tant il craignait le ridicule et le sarcasme, qu'il voulait prévenir ou détourner. Dès qu'il m'aperçut : « Eh bien ! « monsieur de B..., s'écria-t-il, qu'est-ce qui se passe ? « qu'est-ce qu'on dit ? *rit-on* beaucoup de moi ? (Quel mot dans cette bouche, et en cette circonstance !) — « Sire, répondit M. de B..., dans des circonstances aussi

« graves, je ne sache personne qui soit tenté de rire. —
« Il n'y a plus que cela pour en finir, reprit l'empereur
« en frappant sur son épée. — Oui, Sire ; il faut que ce
« qu'elle a fait vous serve plus que ce qu'elle fera. Soyez
« prêt à la tirer, si vous voulez, mais ne la tirez pas.
« — Ah ! ah ! » dit l'empereur. Puis il parla d'autre
chose. »

RÉSUMÉ

D'UNE CONVERSATION RECHERCHÉE PAR UN HOMME DE LA POLICE QUI ESSAYAIT D'OBTENIR MA CONFIANCE, AFIN D'EN ABUSER ENSUITE AUPRÈS DU COMTE DECAZES. M'EN ÉTANT DOUTÉ, JE LUI PARLAI EN CONSÉQUENCE.

On peut, on doit avoir de l'indulgence pour les individus; mais il faut être inflexible sur les principes. La masse des royalistes, et je comprends par là tous les Français que des opinions honorables et des intérêts réels et légitimes, attachent au principe de la légitimité, regarde le ministre comme la source de tous les maux, comme la cause de la persécution qui s'exerce; cette masse est plus considérable que le ministre ne le croit; on ne pourra plus l'abattre sans la combattre; cette masse veut la légitimité comme seul moyen de repos extérieur et intérieur, comme seul moyen de comprimer et de détruire l'esprit révolutionnaire. Tous les ennemis du repos de la patrie sont les siens.

Pour peu que le ministre reste plongé dans son

aveuglement, cette apathie sans excuse élèvera sur ses sentiments des doutes fondés.

Il n'y aura plus d'accord possible, du moment où il aura forcé les royalistes à le ranger parmi les ennemis du roi et de la monarchie légitime. Il ne trouvera point d'appui chez les gens religieux. Il se tromperait s'il croyait trouver dans le clergé un défenseur! Les gens honnêtes, qui le soutiennent maintenant, l'accuseront plus tard avec d'autant plus de sévérité, qu'ils l'excusent aujourd'hui. Rejeté de tous les partis, il sera la victime de cette ambition révolutionnaire, philosophique et illégitime qu'il a eu l'imprudence de réveiller.

Je crois une réconciliation difficile; mais il suffit qu'elle puisse être utile, qu'elle soit importante, pour que l'on doive y travailler de bonne foi. Les partis sont échauffés : on a eu l'imprudence de leur donner le nom de partis, tandis qu'il ne doit en exister qu'un seul en France : celui du roi et de la légitimité. On a désigné comme factieux tout ce qui n'était pas de l'avis du ministère; comme si l'on ne pouvait blâmer un ministre, et en même temps respecter et chérir son roi! On a poussé les partis à l'extrême, voilà le tort, voilà le mal; il est du devoir de tout Français de chercher à épargner une crise à la patrie. Les circonstances deviennent fort graves; elles se pressent de plus en plus, et celui qui les amène sera trop faible pour s'en rendre maître. Il se trompe, il s'égare : on le trompe, on l'égare. Alors que le mal sera venu, il ne sera plus temps de regretter une erreur aussi dangereuse maintenant, qu'elle deviendra coupable si elle se prolonge. Le ministre pourrait penser que ceux qui, quelquefois,

lui ont parlé avec une volonté sincère du bien, lisaient mieux que lui dans l'avenir. Sans doute un rapprochement serait heureux, mais il ne peut s'effectuer sans bases, et il serait impossible de l'opérer sans des garanties suffisantes. Enfin, si les hommes ne veulent pas se réunir pour faire le bien que les vrais principes peuvent seuls assurer, il faudra s'abandonner avec confiance à une Providence plus forte que les hommes et qui, sachant diriger les événements pour sa plus grande gloire, fera triompher la vérité, en même temps qu'elle montrera les conséquences et les suites de l'erreur.

En résumé, point de destitutions pour cause d'opinions ;

Sentir que ce n'est point en employant des gens qui ont failli à toutes les lois sociales, en trahissant tous leurs serments et tous les partis, qu'on peut parvenir à faire dominer les influences honnêtes qui doivent diriger les affaires du pays, et y rétablir la tranquillité ;

Proclamer les principes qui garantissent le repos des sociétés ; ne plus s'en écarter, et en faire la base des institutions et du choix des hommes qui doivent mettre ces institutions en mouvement ;

Ouvrir les yeux sur ceux qui conspirent sourdement, ne persécuter personne, mais écarter tous ceux qui ne servent pas franchement ; oubli du passé, mais sévérité pour le présent ;

Reconnaître le danger de l'esprit révolutionnaire, qui désole la France depuis vingt-cinq ans; et, loin de le réveiller, l'étouffer sans retour en lui ôtant tout espoir ;

Gouverner et administrer avec les amis du roi et non avec ses ennemis les plus acharnés ;

Trouver dans les principes la garantie des sentiments, et dans les sentiments la garantie des principes.

RÉPONSE

A UN ÉCRIT SUR LA NÉCESSITÉ DE SE RÉUNIR, LEQUEL SEMBLAIT DONNER TORT AUX ROYALISTES.

« Il faut la Charte avec les principes et les honnêtes gens, » dit M. de Chateaubriand, et tout honnête homme doit le répéter avec lui.

« *Ultras* n'est pas le mot pour les uns, *libéraux* n'est pas le mot pour les autres ; il n'y a vraiment en France que des *royalistes* et des *révolutionnaires*.

« La guerre a été soutenue par les royalistes, et non déclarée par eux ; c'est une grande différence.

« Un ministère capable de perdre son pays, uniquement pour se maintenir en place, en faisant une guerre à outrance à des gens reconnus honnêtes par tous les partis, ne peut inspirer de confiance. Impossible donc de faire avec lui aucun accord, encore moins de compter sur sa bonne foi.

« La guerre n'est pas une conséquence de la marche actuelle, mais bien la suite immédiate des senti-

ments et des systèmes, qui, depuis vingt-cinq ans, ont fait naître des gouvernements d'anarchie, de désordre, d'usurpation, lesquels ont créé sans cesse des partis pour se faire donner, en apparence, le pouvoir de les combattre, et, en réalité, pour user du pouvoir dans leurs seuls intérêts.

« Les royalistes paraîtraient bien plus nombreux s'ils n'étaient pas opprimés; tous les ministériels (gens du moment et amis du pouvoir) seraient demain royalistes.

« Le parti dit vraiment ministériel est si peu nombreux qu'il ne compte à l'Assemblée que soixante voix. Les royalistes voteront pour le ministère, si ce dernier veut marcher non pas avec eux (ils repoussent toutes pensées personnelles), mais avec les principes immuables de religion, d'ordre public et de monarchie héréditaire, représentés par la maison de Bourbon.

« L'avantage d'une réunion sagement combinée est si prouvé qu'il est superflu de le discuter.

« Que les ministres gardent leurs places, personne n'y contredit; mais qu'ils abandonnent un système contraire à tout ce qui est moral, religieux, monarchique; ou bien, l'honnête homme ne peut, en conscience, mettre le sceau de son caractère à une conduite qui attaque tout droit divin et humain.

« Aucun traité sincère entre les hommes et profitable au pays, ne peut être fait aux dépens des principes; la guerre a commencé par les principes, elle s'est soutenue pour les principes; elle ne peut cesser sans que les principes aient changé d'un côté ou d'un autre. Mais est-il possible de supposer que ceux qui les

ont constamment combattus y reviennent tout à coup, lorsqu'ils poursuivent partout avec acharnement ceux qui les professent? Non; et ces derniers sentent trop bien qu'ils deviendront tôt ou tard victimes de ces mêmes principes; c'est ce qui rend l'accord véritablement impossible.

« Les royalistes feront de grand cœur tous les abandons personnels; mais ils ne souscriront jamais à un traité dont les conséquences leur semblent telles qu'en détrônant une famille à laquelle ils ont tout sacrifié, la France pourrait encore retomber, soit dans l'anarchie, soit dans le despotisme.

« Résumons : — La réunion, dit-on, peut seule nous sauver. — La réunion des hommes, dans l'état actuel des choses, ne nous sauverait pas; elle achèverait de nous perdre. C'est la force et le triomphe des principes qu'il faut rechercher; c'est cela seul qui peut nous sauver. »

A S. A. R. MONSIEUR

AU MOMENT OU LE COMMANDEMENT GÉNÉRAL DES GARDES NATIONALES DU ROYAUME VENAIT DE LUI ÊTRE ÔTÉ.

« Montmirail, 5 octobre 1815.

« Monseigneur,

« Votre Altesse Royale permettra à un cœur qui la chérit avec une respectueuse tendresse, (que sa bonté seule peut permettre qu'on lui offre aussi vivement) de lui exprimer la peine qu'il éprouve.

« Le ciel n'envoie sans doute à Monsieur autant et de si dures épreuves que pour le préparer aux hautes destinées qu'il lui réserve; et c'est plus encore dans le sentiment d'un chrétien que dans le cœur d'un Français que je puise cet espoir.

« Croyant deviner les intentions de Votre Altesse Royale, je resterai au poste qu'elle a bien voulu me confier, résigné à y supporter tout ce que l'honneur permettra.

« La permission qui m'a été accordée par Votre Altesse Royale expire le 14, et c'est avec bonheur que je retournerai près de sa personne.

« Mon beau-père[1] arrive, pénétré de tout ce qu'il a vu de MONSIEUR dans une circonstance aussi importante. Mon père, qui partage tous nos sentiments, prie Votre Altesse Royale de croire au respectueux chagrin qu'il en éprouve.

« Je suis, etc., etc., etc.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

[1] M. de Montmorency.

M. LE DUC D'ENGHIEN

BONAPARTE. — M. DE TALLEYRAND. — M. DE CAULAINCOURT. LE DUC DE ROVIGO

Madame de J..... me racontait un jour, à propos de M. le duc d'Enghien, quelques détails qu'elle tenait d'une source assurée.

Le soir qui précéda l'affreuse exécution de ce malheureux prince, Bonaparte vint, suivant son habitude, passer la nuit à la Malmaison. L'impératrice Joséphine lui avait adressé, pendant tout le cours de la journée, les plus vives instances pour obtenir la grâce de son prisonnier. Il s'endormit, et, à six heures du matin, il réveilla l'impératrice en lui disant ce peu de mots : « Joséphine, M. le duc d'Enghien n'existe plus. » Elle tomba sur-le-champ dans d'horribles convulsions. Bonaparte, après lui avoir donné les premiers soins, sortit de la chambre, alla chercher sa fille Hortense et l'envoya auprès de sa mère, en lui recommandant surtout de la faire descendre au déjeuner.

Dans l'intervalle, M. de Caulaincourt arriva à la

Malmaison droit chez l'impératrice, qui, en le voyant, s'écria : « Malheureux! qu'avez-vous fait? il est « mort!... » M. de Caulaincourt tomba sans connaissance sur le parquet, et, à peine revenu à lui, il demanda des chevaux de poste pour repartir. — Il n'avait rien à se reprocher: car il est clair, par cet incident, qu'il avait tout ignoré. — Bonaparte, qui le faisait surveiller, le mande aussitôt dans son cabinet, l'entraîne à table, le fait placer près de lui et met en œuvre tout ce qu'il avait d'ascendant pour le retenir. M. de Caulaincourt céda. Bientôt après il fut comblé de faveurs.

Longtemps après, sous la Restauration, le duc de Rovigo fit imprimer une brochure qui le disculpait entièrement du meurtre de M. le duc d'Enghien. Il accusait beaucoup M. de Talleyrand. Cette brochure fit grand bruit. La duchesse de D...., personne aussi spirituelle que dévouée dans ses affections, et amie intime de M. de Talleyrand, lui écrivit ces trois lignes: « Aussitôt ma lettre reçue et sans admettre ni raisons ni « excuses, partez, les circonstances l'exigent impérieu- « sement. » M. de Talleyrand vint chez elle à l'instant. Le résultat de la conversation fut que M. de Talleyrand se rendît aussitôt chez Louis XVIII pour provoquer une explication.

« Nous vous avons trop d'obligations, monsieur de « Talleyrand, lui dit le roi, pour être tenté de les ou- « blier, et je vous connais trop bien pour concevoir de « pareils soupçons. » — Quelle était donc la pensée du roi? C'est ce qu'on ne saura jamais bien. Toujours est-il que M. de Talleyrand ne partit pas, et qu'à la cour il ne fut plus question de cette brochure.

NEUILLY

LE PALAIS-ROYAL. — MADEMOISELLE D'ORLÉANS.

M. ..... est un peintre distingué, qui a donné pleinement dans la révolution de juillet et a été un de ses plus chauds partisans. Il racontait naguère que, se rendant à Neuilly, avec quelques hommes de son opinion, pour proposer la couronne au duc d'Orléans et lui persuader de l'accepter, en l'arrachant à sa retraite, madame la duchesse d'Orléans prit hautement la parole pour faire sentir qu'une pareille offre était impossible à accepter; qu'il existait des droits sacrés qu'on ne pouvait méconnaître; que le prince pouvait et devait accepter la lieutenance-générale, mais rien de plus, et qu'au reste elle ne l'avait point épousé pour qu'il devînt..... autre chose. Monseigneur le duc d'Orléans semblait hésiter. Alors mademoiselle d'Orléans s'avança et parla contre la branche aînée avec une telle violence, qu'elle étonna même les auditeurs. Elle apostropha plusieurs fois son frère, et le duc d'Orléans finit par accepter la couronne.

J'ai entendu rapporter à M. S..... que, allant au

Palais-Royal, pour la première fois depuis la révolution de juillet, mademoiselle d'Orléans, l'apercevant, vint à lui sur-le-champ. « Eh bien ! M. S...., que dites-« vous? — Madame, que le trône de juillet a, dans les « révolutionnaires, des ennemis bien dangereux. — « Oh ! reprit vivement *mademoiselle*, nos ennemis ne « sont point les libéraux, mais bien les *carlistes*. »

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-LEU

QUI M'AVAIT ÉCRIT A L'OCCASION DE LA MORT DE M. L'ABBÉ LEGRIS-DUVAL, MON PRÉCEPTEUR, DÉCÉDÉ A PARIS, LE 18 JANVIER 1819, A L'AGE DE CINQUANTE-TROIS ANS.

« Paris, 4 février 1819.

« Et pourquoi donc, Madame, renoncerais-je au plaisir de vous exprimer combien je suis sensible à cette preuve d'intérêt, que je reçois dans un moment où mon cœur est douloureusement déchiré? Ce cœur s'est toujours trop associé aux peines des autres, pour ne pas mériter que l'on partage les siennes. La perte d'un pareil ami laisse un grand vide; et j'avoue qu'au milieu de regrets aussi vifs que sincères, les consolations qui me sont offertes, semblent une justice rendue à mes sentiments comme à mon caractère. Pourquoi paraissez-vous en douter aujourd'hui, Madame, et semblez-vous les méconnaître? Je m'en afflige, mais je ne chercherai pas à me justifier. Pour le faire, il faudrait rappeler ce qu'il est simple d'avoir oublié.

« Le souvenir d'anciens services reste ineffaçable pour moi; j'espérais avoir prouvé que je trouvais à

m'acquitter le plus doux des devoirs, et j'ai regretté le silence que j'étais obligé de garder ! Souvent j'ai cherché des nouvelles d'une personne que je m'affligeais de ne plus voir. J'en ai même appris des détails que j'espérais exacts, et qui me touchaient profondément.

« Mais je jouis de trouver cette occasion de vous assurer que, plus d'une fois, parlant de vous avec une personne qui ne vous a point oubliée, nous partagions les déchirements que votre cœur maternel a dû éprouver. Non, Madame, il n'est ni position, ni opinion qui ait jamais pu m'empêcher d'avoir un souvenir. Il a fallu, pour en arrêter l'expression, des circonstances qu'il me sera toujours pénible et doux à la fois de me rappeler.

« Permettez-moi, Madame, en ayant l'honneur de vous offrir l'hommage de ma considération distinguée, de vous reprocher de ne m'avoir pas dit un seul mot sur ce qui vous touche de plus près, de vos enfants, qu'on ne peut pas plus oublier que leur mère.

« Agréez, etc., etc.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

SUR

LES ABSURDITÉS DES CORRESPONDANCES PRIVÉES

PUISÉES DANS LES JOURNAUX ÉTRANGERS.

« Le 3 mai 1814 a rendu à la France une famille toute française, conservée comme par miracle au milieu de l'anarchie. Les Bourbons réalisent pour nous le palladium ancien; bien mieux encore, c'est l'arche auprès du peuple de Dieu.

« La Révolution redoute la légitimité avant tout, et elle voudrait lui fermer les avenues du trône; son but est de mettre partout le désordre à la place de l'autorité, afin de se saisir de l'autorité au milieu du désordre qu'elle aura créé. Aussi la calomnie exerce-t-elle d'abord toute sa puissance contre l'héritier présomptif de la couronne, pour arriver ensuite jusqu'au roi lui-même.

« La bonté, la sagesse, la modération, la fermeté, la loyauté de celui qu'on attaque ainsi, répondent à de si coupables inventions. — Ce prince est tout français; — il plaint ceux que l'on devrait punir; — il

sollicite le repentir pour pardonner au coupable ; — se placer au milieu de ses amis et tendre la main à ses ennemis,— voilà son langage, tels sont ses sentiments, que veut-on de plus? La Révolution le sait, et elle s'en effraie; elle s'efforce de dénaturer ses sentiments, et elle cherche plus haut encore un secours et une justification qui puissent autoriser ses projets. Mais le roi s'est chargé de détruire la calomnie, en déclarant solennellement qu'une révolution qui avait fait tant de mal à la France, ne trouverait jamais chez lui un appui : — « En secondant mes vœux et mes efforts, « vous n'oublierez pas, messieurs, que cette charte, « en délivrant la France du despotisme, a mis un « terme aux révolutions. Je compte sur votre con- « cours pour repousser les principes pernicieux qui, « sous le masque de la liberté, attaquant l'ordre so- « cial, conduisent par l'anarchie au pouvoir absolu, « et dont le funeste succès a coûté au monde tant de « sang et tant de larmes ! » (*Paroles du roi aux Chambres.*)

« La plus grande faute du ministère est d'avoir dénaturé les intentions royales, et de s'être mis, par la versatilité de ses actes, tellement en opposition avec la sagesse du roi, qu'il ait été impossible d'y jamais reconnaître ses volontés ; d'ailleurs, le ministère n'aurait-il pas dû craindre, en rejetant sur sa personne sacrée une responsabilité qui ne pèse que sur lui, de voir les sentiments d'un père méconnus par des enfants abusés ?

« Parlait-il au nom d'un roi dont la constante occupation est le soulagement de ses peuples, quand il sollicitait l'inutile prolongation des impôts?

« Remplit-il les intentions royales, lorsqu'il remplace dans tous les rangs des capacités honnêtes et des serviteurs fidèles, par ceux qui, pendant tout le cours de nos troubles civils, montrèrent une haine implacable aux Bourbons ?

« Un contre-sens politique aussi absurde n'a jamais pu se placer dans la pensée royale.

« Le ministre oublie apparemment qu'une grande faveur eut pour première cause une noble conduite à l'époque douloureuse des Cent-Jours.

« Quelle absurdité criminelle cependant si, dans des correspondances privées, l'on avait tenté de représenter un seul instant le roi comme séparé de sentiments et d'intérêts avec sa famille, avec les royalistes, avec la France !

« Les royalistes forment-ils d'autres vœux que le salut du roi ?...

« Toute autre influence que la leur, dans une monarchie, est factieuse ou absurde.

« Quel est donc le but criminel de tous ces correspondants anonymes qui calomnient, de leurs éloges ou de leurs reproches, le caractère, les intentions, les sentiments, les relations domestiques de la famille royale ?

« Et dans quel temps vit-on réunis sur le trône plus de science et plus d'esprit ? Rien n'est étranger à l'instruction si variée du roi, et des études approfondies lui ont rendu familières les connaissances les plus abstraites ; les arts et les lettres trouvent chez lui un appui aussi bien qu'un juge.

« Si le roi s'est déchargé quelquefois sur un ami du lourd fardeau de l'autorité, peut-on douter qu'il

ne force lui-même tôt ou tard l'heureux dépositaire de sa confiance, à se dégager des vains prestiges qui l'entourent, en le rattachant aux seuls principes qui puissent assurer le bonheur de ses peuples, et la tranquillité de l'Europe?

« Libellistes de l'étranger plutôt que de la France, comment pourriez-vous croire et répéter sincèrement que ce prince qui, dans le Midi et à la tête des braves qui se réunirent à sa puissance, sut défendre les intérêts nationaux et les droits de la royauté contre la révolution unie à l'usurpation, que ce prince, dis-je, pût dévier de ses principes et adopter les vôtres?

« Mais comment pourrait-il croire à la sincérité de louanges qu'il a le bonheur de ne pas mériter, s'il lit en même temps ce que vous avez osez écrire contre l'objet de la vénération de la France?...

« La Révolution, dans ses calomnies, n'a point respecté la fille de Louis XVI!!...

« Il faut le dire pourtant, les correspondances ministérielles ne se sont pas encore exercées contre cette jeune princesse, qui n'a fait connaître aux Français que des vertus et une bienfaisance qui l'a si noblement associée à son auguste époux, ce prince, l'un des meilleurs, des plus braves et des plus aimables des hommes; et si la Révolution déteste en lui des principes vraiment monarchiques, jamais du moins elle ne devrait oser attaquer les qualités de son cœur.

« Voilà cette royale famille qu'une détestable ingratitude peut seule méconnaître. Sa trop grande bonté est le seul reproche qu'elle ait jamais mérité.

« Mais au moment où je termine cet article, j'apprends qu'un régicide [1] est appelé à représenter ce même peuple qui s'est hâté, par un deuil universel, de montrer son respect religieux pour le souvenir du martyr royal, et son horreur pour l'attentat dont il fut victime.

« Que le ministère soutienne encore qu'il parlait au nom du roi en demandant et en obtenant une loi, qui conduit aux pieds de son trône le meurtrier de Louis XVI ! ! !... Il doit être forcé de convenir que, dans cette occasion du moins, les royalistes seuls, en s'y opposant, ont compris les véritables intérêts du souverain, liés si intimement à ceux de ses peuples.

« Mais celui dont le silence et la retraite eussent pu faire espérer le repentir, osera-t-il venir publier sa persévérance criminelle? Louis XVI, et vous, sa fille auguste, veillez sur la France!

[1] L'abbé Grégoire.

(*Quotidienne*)

FIN DES MORCEAUX DIVERS.

ESQUISSES ET PORTRAITS

AVIS DE L'AUTEUR[1]

J'ai été loué par les uns, critiqué par les autres; mais qui use de la liberté de la presse, et qui même en abuse aux yeux de quelques-uns, doit trouver simple qu'on s'en serve à son égard. Aussi, plein de reconnaissance pour les premiers, je n'en veux point

[1] PRÉFACE DE L'ÉDITEUR EN 1845. — La figure de ce monde change, dit l'Écriture : cette vérité de tous les temps est surtout sensible dans les siècles de révolution. Il n'est personne qui n'ait été frappé de la transformation qu'a subie la société française, et particulièrement le monde parisien, depuis quinze ans. Plus de centres dans lesquels des femmes distinguées par leur esprit, réunissaient les notabilités des différents partis; plus de ces groupes qui se formaient, pour ainsi dire, autour d'une idée, et qui luttaient d'influence à l'aide des prestiges que produisent la naissance, le talent, la richesse ou le bon goût. Aujourd'hui la vie sociale ne se produit plus que sous deux aspects : l'individualisme et les

aux seconds de leur sévérité, peut-être même de leur justice.

J'ai cru rester toujours impartial; mais s'il était possible qu'involontairement j'eusse blessé quelqu'un,

amusements publics; la société est ou dissoute ou agglomérée dans les spectacles, dans les concerts et dans les bals masqués. Ce sont là les traits qui distinguent notre époque de toutes les autres; et, jusqu'à présent, ces traits ont échappé à nos écrivains contemporains.

Il était nécessaire que cette transformation trouvât son peintre, et que ce peintre possédât assez de connaissance du monde et des hommes, pour saisir la physionomie mobile et fugitive de notre époque.

Époque de perturbation où les individualités s'effacent avec les rangs, les fortunes et les positions qui les maintenaient jadis; époque dans laquelle le niveau du juste milieu, s'efforce de réduire les hommes et les choses aux proportions exiguës de sa médiocrité, mais contre laquelle s'inscrivent éloquemment les illustrations de gloire, de talent, de mérite et d'esprit qui se sont produites chez nous depuis cinquante ans.

Or, quoi de plus propre à détruire les préventions que notre abaissement continu propage en ce moment, dans la France et à l'étranger, qu'une sorte de musée littéraire, reproduisant *à la plume* le portrait de tous les hommes marquants et de toutes les femmes distinguées qui, dans la politique, dans les arts ou dans les salons, maintiennent encore parmi nous les traditions de l'esprit et du goût.

L'idée d'un ouvrage de cette nature nous est venue en lisant les spirituelles esquisses que M. de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, a publiées dans un ouvrage intitulé : *Les Rues de Paris*. Instruit que l'auteur de ces esquisses possédait en portefeuille, une collection dans laquelle figuraient les individualités notables de notre époque, nous l'avons prié de nous confier la publication de ce manuscrit précieux; et libre d'en disposer, puisque ce n'est point à des confidences reçues, mais à l'esprit d'observation qui le distingue, qu'il doit cette piquante galerie, le noble duc a consenti à prendre la société pour juge de la ressemblance de ses portraits.

La délicatesse et la loyauté bien connues de M. le duc de Doudeauville disent assez que ce ne sont pas d'indiscrètes révélations, moins encore un pamphlet qu'il a bien voulu nous confier.

je le regretterais sincèrement, n'ayant jamais pris des personnages politiques que j'ai livrés à la publicité, que le côté qui appartient à tous. J'aurais pu être plus sévère parfois, sans manquer à la vérité : plusieurs

Scrupuleux observateur de toutes les convenances, comme de tous les devoirs de la société, le noble auteur ne s'est pas contenté de substituer des noms de baptême aux noms aristocratiques ou plébéiens qui figuraient en tête de ses portraits de femmes, il a poussé la délicatesse jusqu'à effacer tout ce qui, même dans ses louanges, accusait trop fortement le caractère ou les traits de ses modèles; en sorte qu'on pourrait dire que c'est moins encore les portraits de telles ou telles femmes que le tableau de la société qu'il offre à ses lecteurs.

Plus libre à l'égard des personnages politiques, dont les noms comme les actes rentrent dans le domaine public, M. le duc de Doudeauville n'a pas craint d'accepter la responsabilité des jugements qu'il porte sur leur compte. Mais, si les sentiments d'honneur dont il ne s'est jamais écarté, l'ont rendu sévère pour plusieurs d'entre eux, le respect des convenances lui a fait retrancher avec soin de ces esquisses, écrites jadis pour lui seul, tout se qui se rapportait à la vie privée ; et, considérant le foyer domestique comme sacré, il ne parle ici que de cette partie de l'existence des hommes d'État qui appartient à la publicité.

Quelque regrettables que soient les retranchements que sa discrétion lui a imposés, son ouvrage contient encore assez d'observations fines, de faits ignorés et de traits de vérité, pour exciter quelques réactions; et marchant sans peur, parce qu'il est sans reproche, M. de La Rochefoucauld ne verrait dans les attaques dont son ouvrage serait l'objet, qu'une preuve qu'il a frappé juste; satisfait d'offrir à l'intérêt du public une foule de types bizarres, excentriques, originaux ou charmants ; à la morale, des exemples à éviter ou à suivre; à l'histoire, des matériaux précieux, il se consolerait facilement de n'avoir pas l'approbation de tous ceux qu'il a fait poser devant lui.

Nous venons de dire que l'histoire elle-même trouvera des renseignements dans l'ouvrage que nous publions ; et personne ne s'inscrira contre cette assertion, si l'on veut bien se souvenir qu'admis dans l'intimité de deux rois dont les portraits figurent dans son recueil, M. le duc de Doudeauville a dû voir et savoir une foule de faits ignorés qui, lorsque le

l'ont été plus que moi, sans qu'on l'ait remarqué; mais, me contentant d'être juste, à mon sens, j'ai voulu éviter de choquer qui que ce soit : d'ailleurs, l'étonnement éprouvé par plusieurs personnes de n'y

temps sera venu de les publier, pourront expliquer bien des choses et dissiper bien des obscurités.

En attendant que l'homme politique mette en scène les personnages qu'il a vus à l'œuvre, l'homme du monde, les dépouillant du prestige de la puissance, les juge comme individus; et l'on conviendra que jamais personne ne fut mieux posé pour les connaître à fond que celui qui fut, pendant les quinze années de la Restauration, l'ami, l'émule ou l'ennemi politique des Talleyrand, des Richelieu, des Lainé, des Decazes, des Villèle ou des Polignac; que celui qui vit poindre et se développer sur les arrière-plans de la scène politique, où il figurait au premier rang, les Guizot, les Thiers, les Dupin, les Montalivet, et tant d'autres dont la fortune a fait des ministres, sans en faire toujours des hommes d'État.

Aussi, nous ne craignons pas de le dire : jamais ouvrage n'offrit plus de garanties que celui dont l'auteur, dominant à la fois les partis par sa position, et les préjugés par son caractère, ne saurait être confondu avec ces écrivains faméliques qui, n'étant pas même en mesure d'écouter aux portes, composent avec des *on dit* recueillis dans les antichambres, leurs scandaleuses compilations; car non-seulement M. le duc de Doudeauville a vu et connu les personnages dont il parle; mais, doué d'une rare sagacité, ce descendant de l'illustre auteur des *Maximes*, sait deviner ce qui se pense derrière ce qui se dit, et ce qui se projette derrière ce qui se fait; en sorte qu'il a pu étudier à la fois les masques et les visages des gens de cour.

L'étonnante facilité avec laquelle M. de La Rochefoucauld saisit à la première vue le caractère des gens qu'il rencontre, il ne la doit pas seulement à l'esprit d'observation qui semble inné dans sa famille, il la doit aussi aux circonstances particulières qui sont venues la développer en lui.

Chargé du ministère des beaux-arts, vers la fin du règne de Louis XVIII, l'auteur des *Portraits* a vu passer sous ses yeux tant de célébrités littéraires ou artistiques, tant de gens d'en haut et d'en bas, tant d'hommes et de femmes de tous états, de toutes mœurs et de toutes positions, qu'il était impossible qu'un esprit aussi observateur que le sien, n'établit pas

pas trouver leur nom, me viendrait en aide pour me rassurer.

Mon éditeur ayant cru devoir tirer à la fois deux éditions de cet ouvrage à mille chacune, m'a rendu

entre les traits et les facultés de ceux qui posaient devant lui, des analogies ou des dissemblances; lesquelles, à l'aide de certaines similitudes, lui permettent de classer maintenant les personnes qu'il rencontre dans les différents types qu'il a observés.

Quant à ses portraits de femmes, si M. de La Rochefoucauld tenait jadis à la société moderne par les encouragements et les récompenses dont il était le dispensateur, et plus encore par ses idées libérales qui lui ont toujours fait estimer le mérite partout où il l'a rencontré; son nom, son rang et la faveur dont il jouissait à la cour, garantissent l'exactitude et la vérité de cette partie de son ouvrage; et c'est assurément, pour ceux qui le liront, une bonne fortune que d'être introduit pour ainsi dire, *par un naturel du pays*, dans certains salons où respire encore, en dépit des niveleurs de notre époque, cette fleur d'élégance et de bon ton dont les traditions s'effacent de jour en jour.

Oui, grâce au noble duc de Doudeauville, à cet homme plus gentilhomme encore par le cœur que par les ancêtres, et dont les sentiments nationaux protestent chaque jour contre l'absolutisme, les barrières qui séparent la haute aristocratie de cette bonne nation qui n'aurait besoin que de la connaître pour l'apprécier, vont s'abaisser; et ses nombreux lecteurs sauront enfin tout ce qu'il y a de grâces, de vertus, de mérite et de bienfaisance dans ces grandes dames, qu'on ne voit qu'à travers d'injustes et mesquines préventions, et qu'on dédaigne trop souvent de suivre dans les réduits obscurs où la charité les conduit.

C'est donc, nous ne craignons pas de le dire, un ouvrage éminemment national que celui que nous publions, et qui, sous des formes légères, a plus de portée politique que beaucoup de lourds in-octavo.

Quant à la façon dont il est traité, la diversité des relations de l'auteur explique celle de ses portraits: mais la manière concise et piquante dont il a su faire passer au bout de sa plume la phrase et quelquefois le mot qui, semblable au rayon visuel, vient donner la vie à ses personnages, lui appartient, sans doute, par voie d'héritage.

Sans vouloir établir un parallèle dont la modestie de M. de La Roche-

impossible de faire dans celle-ci toutes les corrections que j'eusse désirées, toujours empressé de profiter des avis que je reçois. Mais pour calmer des susceptibilités que j'ai pu éveiller sans le vouloir, j'ai fait ajou-

foucauld s'alarmerait, car ce parallèle serait, politiquement parlant, tout à l'avantage de celui que *deux beaux yeux* n'ont jamais entraîné *à faire la guerre aux rois*, et moins encore *aux dieux!* nous croyons que, si l'auteur des *Esquisses et Portraits,* ne cherche pas toujours cette vigueur de pensées et cette profondeur philosophique qui caractérisent le talent de son homonyme, il s'en rapproche souvent par la finesse de ses observations, le tour concis de sa phrase un peu heurtée, et surtout par le trait qui s'en échappe quelquefois comme un éclair. Avec cette différence, toute à l'avantage de notre contemporain, qu'en dépit des turpitudes de toute espèce qu'il a vues et qu'il a flétries, il puise dans son noble cœur la certitude que l'égoïsme n'est pas le mobile de tous les hommes; et, dans son patriotisme ardent, l'espoir de rallier la France entière à ses sentiments généreux.

Pour justifier aux yeux de nos lecteurs l'opinion que nous avons conçue du mérite de cet ouvrage, qu'il nous soit permis de terminer en citant un passage du jugement, non suspect de prévention, que M. Louis Lurine, auteur aussi distingué par son esprit que par la verve de ses écrits, a porté sur les portraits qui ont été insérés dans les *Rues de Paris :*

« Un homme de cœur et d'esprit, dont nous respectons les opinions « sans les partager, a bien voulu nous confier quelques-uns de ces por- « traits.

« Retiré du monde dans lequel il a brillé sous un autre roi que le roi « actuel; honoré d'amitiés aussi distinguées que celles qui entourèrent « l'illustre auteur des *Maximes*, et possédant d'ailleurs l'esprit d'obser- « vation héréditaire dans sa famille, il a regardé passer ceux qui lui ont « succédé dans l'arène politique, et ceux qui l'entourent dans la société. « Son crayon ingénieux, habile et charmant, reproduit des traits souvent « aimés, quelquefois peu sympathiques avec ses croyances; alors il se « souvient que l'auteur des *Maximes* a tracé le portrait du cardinal de « Retz, et il nous oblige à nous en souvenir.

« Ces portraits, dont la finesse, la fantaisie, la profondeur et la grâce

ter plusieurs cartons; j'ai aussi considérablement augmenté cette seconde édition par de nouveaux portraits.

Il me reste, en finissant, un regret sincère à exprimer, c'est que le temps m'ait manqué pour placer dans ma galerie toutes les femmes comme tous les

« seront parfaitement senties, ont déjà fait du bruit dans le monde. Leur « auteur en a lu quelques-uns à sa société intime : il n'en fallait pas da- « vantage pour qu'on en parlât beaucoup. »

Il est à regretter que les dates n'aient pas été conservées à ces portraits, ce qui leur eût donné un nouvel intérêt; mais il est facile de reconnaitre qu'une partie du moins, a été faite à différentes époques.

En publiant la première édition des *Esquisses et Portraits* par M. de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, nous avions prévu l'intérêt qui devait s'attacher à un ouvrage aussi piquant dans ses détails, qu'il est irréprochable dans son ensemble; mais nous étions loin de prévoir que sa première édition serait enlevée en moins de trois mois.

Les éloges et même les diatribes, qui ont accueilli cette publication sont pour beaucoup dans le succès qu'elle obtient; nous remercions donc ceux qui lui ont rendu justice, et ceux dont les critiques acerbes ont appelé sur elle l'attention du public. La lecture de ce livre est la meilleure réfutation des calomnies dont il a été l'objet.

D'ailleurs, quel que soit le jugement porté sur cette œuvre, trois contrefaçons, et même, assure-t-on, une traduction en langue étrangère, prouveront, du moins, que ses lecteurs ont été nombreux, et que l'auteur ne les a pas ennuyés.

Quant aux observations purement littéraires, il eût été facile de faire disparaitre, dans cette seconde édition, les légères négligences de style sur lesquelles on s'est fondé pour contester à l'auteur des *Portraits*, le titre d'écrivain élégant et pur que lui donnent les critiques impartiaux; mais, outre que ces négligences tiennent à la facilité du talent de l'homme du monde, nous croyons que M. de La Rochefoucauld a raison de préférer à la froide rectitude que pourrait leur communiquer les corrections de quelque puriste, le laisser-aller de bon ton et la grâce d'improvisation qui sont comme le certificat de leur origine.

personnages qui méritaient, à plus d'un titre, d'y être cités, et que je n'ai pu rencontrer sans les remarquer.

Sur ce, amis lecteurs, je vous demande, en vous quittant, un peu d'indulgence, heureux si je l'obtiens.

L'éditeur, étant parvenu à découvrir les noms des personnes qui figurent dans cette galerie de portraits, fit imprimer une liste à part, qu'il donnait confidentiellement.

Il devient inutile maintenant de chercher à dissimuler des noms qui, par le fait, sont connus.

LA

GALERIE DES HOMMES

ABD-EL-KADER

—

Prophète *saint* à la façon des Arabes, et fanfaron de gloire à la manière des Français, il sait braver la mort quand il est nécessaire de le faire, ou l'éviter quand il le croit utile à ses vastes desseins.

Abd-el-Kader offre dans sa manière de faire la guerre, le vrai caractère du tigre qui guette sa proie, en la suivant partout à la piste; mais on ne peut lui refuser une énergie peu commune avec beaucoup d'habileté.

Calculant ses paroles aussi bien que ses actions, il donne beaucoup au hasard, se fiant alors à une sorte de prédestination qui domine toutes ses actions, et soumet à sa fortune les tribus qu'il a su fanatiser.

Abd-el-Kader, ce fin calculateur, ne fait que ce qu'il veut, alors même qu'il semble obéir à la voix du ciel;

toutefois, c'est bien réellement qu'il croit à sa destinée, et qu'il se regarde comme l'oint du Seigneur.

Véritable enthousiaste, il considère les calculs de sa position personnelle comme de véritables inspirations, et les revers eux-mêmes ne sont pour lui que des épreuves, qui doivent un jour tourner à sa gloire. Abattu quelquefois, il n'est jamais découragé. Doué de la finesse du renard et du courage du lion, Abd-el-Kader possède l'œil du lynx et la souplesse du serpent. Sa tête est forte, son cœur est fier, et son esprit plein de ressource; mais ce qui fait de lui un homme supérieur, c'est la promptitude de son coup d'œil qui sait tout deviner, tout calculer, tout prévoir; et surtout l'intrépide sang-froid qu'il sait conserver au milieu du danger, malgré le sang arabe qui bout dans ses veines, et l'ambition ardente qui lui dévore le cœur.

Plein de générosité, de grandeur, et capable d'affection profonde, Abd-el-Kader sait apprécier et récompenser le dévouement.

Cruel parfois par nécessité, il ne l'est pas par entraînement. Ne supportant jamais qu'on résiste à sa volonté, il sait imposer le respect par la terreur qu'il inspire, autant que par l'inflexibilité de son caractère que rien ne saurait faire plier.

Prodigue de ressources et sachant se multiplier à l'infini, Abd-el-Kader admire le courage de ses ennemis, car la seule chose qu'il ait en horreur c'est la lâcheté.

Esprit supérieur qui sait prévoir et se décider promptement, mais qui consent à attendre quand il le juge nécessaire à ses projets.

Habituellement maître de lui, il peut regretter un

ordre donné dans un premier moment de colère, jamais convenir qu'il s'est trompé.

Profond et insaisissable, Abd-el-Kader est un composé de contrastes; et la résistance héroïque qu'il oppose à l'occupation de l'armée française en Algérie, fait de lui un de ces héros fantastiques qui semblent appartenir au roman, et dont l'histoire offre peu de modèles.

Le teint d'Abd-el-Kader est d'une blancheur mate qui semble défier le soleil, son front est large et haut; des sourcils noirs et bien arqués, surmontent deux grands yeux bordés de cils noirs, et remplis de cette humidité qui donne à l'œil tant de brillant et de douceur. Son nez est bien fait et légèrement aquilin, ses lèvres minces indiquent en lui la finesse et l'astuce; sa barbe noire et fournie sans être épaisse, se termine en pointe, sa face est ovale et un petit signe de tatouage entre les deux sourcils relève la pureté de son front: ses mains sont remarquablement blanches et petites ainsi que ses pieds.

Il monte à cheval comme un véritable centaure.

Sa taille n'excède pas cinq pieds, mais il est fortement constitué, et sa santé est de fer comme son corps.

Quelques tours d'une petite corde de poils de chameau fixent autour de sa tête, un haïk de laine fine et blanche; une chemise en coton, une tunique de même étoffe, un burnous blanc et un burnous brun, voilà tout son costume. Il tient ordinairement dans sa main droite, une espèce de chapelet, dont il fait rouler les grains alors même qu'on lui parle; et tandis qu'il écoute, sa bouche paraît murmurer tout bas les mots consacrés à ce genre de prière; mais, s'agit-il de jouer

du sabre, il le saisit avec une assurance et s'en sert avec une ardeur qui attestent de son humeur belliqueuse.

Abd-el-Kader enfin est un des plus grands caractères de notre époque; le but qu'il se propose est noble, ses résolutions sont fermes, sa persévérance invincible; et si on le redoute comme ennemi, on serait heureux de l'avoir pour allié...

Mais il est douteux qu'on parvienne jamais à déraciner de son cœur, l'amour de son pays et la haine de l'étranger.

On peut le tuer, il est presque impossible de le changer.

LE DUC DE BORDEAUX

Goritz, mars 1839.

Même aux yeux des gens qui font consister la beauté dans la parfaite régularité des lignes du visage, le duc de Bordeaux paraîtra beau; car il est impossible de joindre des traits plus fins à une expression plus noble, à un port de tête plus remarquable, à une taille mieux prise et plus fortement constituée. Mais ce qui frappera surtout ceux qui attachent plus de prix à la beauté de l'âme, qu'à celle du corps, c'est l'air de loyauté, de franchise et de probité qui rayonne sur la figure et dans les manières de Henri de France, c'est la grâce candide et pure qui se déploie dans ses mouvements, c'est enfin cette innocente gaieté qui, semblable à ces fleurs qu'on voit parfois éclore à côté des fruits, vient mêler sa fraîcheur aux réflexions les plus mûres, et prouve à ceux qui visitent Goritz, que le bonheur ne consiste pas dans les grandeurs, puisqu'on est plus tranquille et plus gai dans l'exil, que sur le plus beau trône du monde.

Doué d'un excellent tempérament et d'une force remarquable pour son âge, le duc de Bordeaux possède une de ces constitutions énergiques, qui ne craignent ni les fatigues physiques, ni les contentions de l'esprit.

Il repousse toutes les précautions qu'on voudrait lui voir prendre, trouvant un plaisir extrême à braver l'intempérie des saisons, en disant qu'il déteste tout ce qui a l'air efféminé; et aussi supporte-t-il le froid, le chaud, l'excès du travail et les exercices les plus violents, sans que sa santé en reçoive la moindre atteinte. Loin de là, sa large poitrine, la fraîcheur de son teint et sa jeune vigueur, qu'on doit attribuer à son éducation morale, autant qu'à la vie réglée qu'il mène à Goritz, promettent à sa famille une nombreuse postérité; et il est impossible de ne pas reconnaître en lui, toutes les conditions d'une longue vie.

On conçoit, sans que je le dise, qu'un prince qui joint les qualités les plus brillantes aux principes les plus solides, et au caractère le plus aimable, doit être adoré de tous ceux qui l'entourent; aussi l'est-il, et c'est vers lui que gravitent tous les cœurs. Reconnaissant des soins ou des services qu'on lui rend, Henri est affectueux et poli envers tout le monde, mais il sait graduer, avec un tact parfait, les témoignages de sa bienveillance; il ne souffre jamais qu'on lui dise du mal de personne, mais il connaît le fort et le faible de chacun.

Développée par l'éducation, l'étonnante sagacité qu'on remarquait en lui dès sa plus tendre enfance, est devenue du jugement; ses questions ont toujours un but utile; ses réponses sont justes et promptes; ses observations, neuves et fines, ont un caractère parti-

culier; on y sent le feu de la jeunesse, contenu par la crainte d'être accusé de présomption [1].

Né avec une grande vivacité, il a compris qu'il était nécessaire, surtout à un prince, de dominer son caractère; et il y est complétement parvenu.

Une des choses qui m'ont aidé à comprendre la justesse de son esprit, dans un âge aussi tendre, c'est qu'il sait écouter. Accoutumé à être entouré d'hommes de mérite, les conversations sérieuses lui plaisent. Il se porte avec une ardeur égale au plaisir, à l'étude, et s'occupe particulièrement des devoirs des Princes, dans lesquels il a su découvrir une foule de nuances qu'on n'aurait pu lui enseigner.

En somme, le duc de Bordeaux joint au noble caractère et à l'esprit de son père, l'aisance des manières et les grâces chevaleresques de Charles X.

Il cultive, il aime les arts. Il est bon sans faiblesse, poli sans affectation, bienveillant sans aveuglement. Enfin, il est impossible de n'être pas frappé, quand on le voit, du mélange de noblesse et d'affabilité, de courtoisie et de dignité qui résulte de son naturel, et de l'éducation parfaite qu'il a reçue comme homme, et comme prince. Toutes ses pensées sont profondes, ses paroles heureuses, et sa raison comme sa jeunesse sont beaucoup au-dessus de son âge.

Connaissant l'époque où il vit, il en a compris les besoins comme les intérêts; Français de cœur, il veut tout pour la France et rien que par la France.

Respectant les droits de chacun, il croît qu'une liberté contenue dans de sages limites, est pour les

[1] Monseigneur le duc de Bordeaux avait alors dix-huit ans.

peuples un droit comme un besoin; et que le premier devoir pour l'homme d'honneur, est d'être fidèle aux engagements qu'il a contractés.

Tel m'apparut Henri, pendant les dix-sept jours que j'ai passés à Goritz. Dieu sait dans quel but il a prodigué à ce jeune prince tous les dons qui attirent, toutes les qualités qui attachent, et toutes les vertus qui fixent l'affection!...

Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y a dans le duc de Bordeaux l'étoffe d'un grand homme, et qu'il est impossible de l'approcher, sans se sentir porté à se dévouer à lui corps et âme.

L'avenir, sans nul doute, en dira bien plus encore que ma plume; et plus ce prince sera connu, plus aussi il sera aimé et apprécié. Les circonstances qui aideront à le faire connaître, ne peuvent manquer à sa destinée.

P. S. Le voyage d'Angleterre[1] est venu confirmer mes prévisions, en prouvant au monde que l'âge et l'expérience n'avaient servi qu'à développer et à former la sagesse précoce du duc de Bordeaux; et que les épreuves même les plus difficiles, ne feraient que mettre au grand jour ses brillantes qualités comme sa raison, et aussi ce tact si rare et si parfait, que ses ennemis mêmes ne peuvent lui refuser.

[1] Novembre 1843.

M. LE DUC DE BLACAS

1820.

M. de Blacas est grand, sa tournure est noble, sa physionomie imposante ; son extérieur, très-froid, s'anime quelquefois d'un sourire gracieux. Il a de l'esprit et beaucoup d'instruction.

Son maintien, naturellement grave et silencieux, peut au premier aspect le faire prendre pour un homme supérieur. Toujours maître de ses impressions, il est facile de juger qu'il a dû prendre beaucoup sur lui, pour les dominer.

M. de Blacas a beaucoup lu et beaucoup retenu ; tous les souvenirs du passé lui sont familiers, et sa prodigieuse mémoire, garnie de faits et d'anecdotes, lui a beaucoup servi près de Louis XVIII, qui, retrouvant chez lui tous ses souvenirs de jeunesse, pouvait se croire, en l'écoutant, rajeuni de vingt ans. M. de Blacas est fin, insinuant, ambitieux, adroit et persévérant.

Il a parfois de la hauteur avec ses inférieurs, et se tiendra toujours en arrière avec ses égaux; sa politesse est plutôt affectée que réelle.

Souple avec ses supérieurs, il est adroit, sensible au crédit, et sait dissimuler la peine qu'il éprouve de l'avoir perdu.

S'il s'est parfois trompé sur les hommes et sur les choses, c'est du moins toujours de bonne foi qu'il agit.

Son dévouement à la personne du roi, est sans bornes, et il est facile de juger qu'il gémit franchement, du nouvel abîme où l'on nous entraîne tous.

Son plus grand tort est d'avoir voulu juger les événements et les hommes, sans connaître les uns ni les autres.

Vingt ans d'émigration sont un mal incurable, surtout pour celui qui croit posséder la lumière, sans consentir à la chercher.

M. LE DUC DE BELLUNE

—

1820.

Sa figure est noble, sa stature élevée; sa physionomie douce mais imposante, annonce la pureté de ses sentiments comme la droiture de ses intentions ; et s'il n'a pas une grande profondeur dans les idées, son jugement est en général aussi juste que prompt. C'est un type d'honneur et de loyauté ; un cœur qui ne sut jamais faillir à ses engagements, ni trahir un serment.

Franc, loyal, bon militaire, d'une probité imperturbable, d'une fidélité à toute épreuve, et plus capable dans le fond qu'on ne l'a quelquefois supposé; aimant son pays, et servant son roi avec la plus noble franchise; poussé par ceux qui l'entourent plus que par son caractère, vers des idées un peu exagérées, mais qui ont, dans la carrière militaire, moins d'inconvénient que partout ailleurs ; c'était enfin le seul homme qui pût satisfaire l'opinion royaliste, en donnant une armée à la monarchie. Il sut la créer en forçant l'es-

time de ceux-là même qui lui en voulurent de sa fidélité, tout en respectant ses vertus.

Si parfois, il y avait un peu d'hésitation dans sa pensée, il commandait avec fermeté et savait inspirer le respect.

Noble, bon, généreux, aimant le pouvoir sans être vraiment ambitieux, et sachant toujours le sacrifier à ses devoirs ; pouvant pardonner, et ne cherchant point à se venger, mais n'oubliant jamais quand on l'avait méconnu ou blessé.

Aimant son pays avec enthousiasme et rêvant sa gloire; ayant une assez grande confiance en lui-même, et toujours occupé à faire des plans et des améliorations sociales, dont son noble cœur lui inspirait la pensée.

M. BARBÉ-MARBOIS

1820

Une figure blême, sèche, maigre, étroite, ridée, prétentieuse, hautaine, dédaigneuse, suffisante, échevelée; telle est celle de M. Barbé-Marbois.

Deux espèces de petits lampions au fond de deux caves profondes, tels sont ses yeux, placés là tout exprès pour éclairer les paroles qu'il vous jette de toute sa hauteur, et avec une sorte de dédain.

M. Barbé-Marbois est le plus opiniâtre et le plus entêté de tous les hommes, vous souriant parfois avec une mine gracieuse bien que pincée, mais n'abandon-donnant jamais ses idées, et n'écoutant rien que ses préventions ou ses préjugés.

Honnête homme au fond, avec toutes les idées anti-monarchiques; voulant le bien, mais ayant fait beaucoup de mal.

M. Barbé-Marbois est, malgré sa fierté naturelle,

assez courtisan avec l'autorité; il aime le pouvoir, mais il l'eût sacrifié plutôt que sa volonté.

Il est possible de l'influencer, impossible de le ramener. On peut l'entraîner quelquefois, le convaincre jamais. Il croit peu aux autres, et beaucoup en lui.

Il a de l'originalité en tout, et presque de la bizarrerie; c'est un singulier amalgame, mais il marche toujours droit sans se détourner devant les obstacles.

On s'efforça vainement d'empêcher sa nomination comme ministre de la justice; et plus tard on la reprocha sévèrement à celui qui l'avait fait nommer, contre l'opinion générale.

M. BERRYER

Pourquoi le cœur humain se sent-il toujours de l'imperfection de notre nature?

M. Berryer pouvait être le premier homme de son époque, il n'est que son premier orateur.

C'est à la tribune qu'il faut le prendre pour le trouver beau de tous points; là sa figure s'anime, son regard est perçant, sa parole est puissante, son geste est noble, expressif et parfois menaçant.

Mieux vaut l'écouter que le lire, car son éloquence, à lui, se compose non-seulement de sa parole énergique, mais de son attitude, de sa voix et de l'ensemble de toute sa personne.

Il entraîne plus encore qu'il ne persuade; et l'élévation de ses arguments dissimule avec grâce, ce qui peut manquer de profondeur à sa pensée.

Toute question est indifférente à ce puissant orateur,

dont l'étonnante facilité est presque un défaut, et dont le silence est parfois un tort.

Étudiant à peine les questions qu'il traite, il les devine au premier aperçu, et les enlève, en quelque sorte, à l'abordage, par l'émotion qu'il produit sur ses auditeurs.

Descendu de la tribune, M. Berryer, partageant en quelque sorte l'enthousiasme qu'il inspire, s'enivre lui-même de son éloquence; et il croit éprouver les passions qu'il vient d'improviser pour le besoin du moment, mais qui ne durent pas au delà de l'effet qu'elles ont produit.

Au moment où il parle, il se pénètre instantanément de son sujet, et fait passer dans l'esprit de ses auditeurs, les convictions momentanées qui traversent le sien. Mais à tout prendre, on l'étonnerait fort si l'on voulait tirer des conséquences absolues de ce qui n'est chez lui, que de l'art oratoire.

Facile à s'émouvoir, il croit ce qu'il dit quand il le dit; mais en dehors de la tribune, il croit à peu de choses, et l'on aurait tort de chercher dans M. Berryer un homme de conviction. La faute en est peut-être, dans la mobilité de son esprit qui est extrême, et ne lui permet pas de creuser les grandes questions que sa parole effleure, en se jouant.

Riche d'imagination, il est coloriste; mais il manque de profondeur, et sacrifie trop à l'effet.

Homme d'habitude, ses relations sociales sont plutôt déterminées par les convenances de sa position, que par les besoins de son âme; et comme il se laisse entraîner par l'impression du moment, il peut changer d'amis sans qu'on doive s'en étonner.

Enfant gâté, il joue avec tout, et se rit de tout.

Marchant sans but avoué et sans plan arrêté, il hésite et tâtonne souvent.

Sans être méchant, il poursuit à outrance ceux qui font obstacle sur son chemin.

Habile à prendre toutes les physionomies, il vous laisse incertain sur celle qui lui appartient véritablement.

Ambitieux sans suite, orgueilleux sans faste, il aime l'argent pour le plaisir de le dépenser; et vous fait regretter qu'un homme, qui possède un aussi beau talent, n'ait pas assez de modération dans ses goûts, pour être véritablement indépendant.

Prodigue avec les autres comme avec lui-même, il donne et reçoit sans compter.

Capable de rendre un service, il se mettra en quatre pour vous obliger, si toutefois il ne vous a pas oublié dans les vingt-quatre heures.

Inconséquent, léger, souple et insinuant; il vous subjugue sans vous convaincre, et peut dominer le nombreux auditoire qu'il regarde en face; mais la réflexion lui nuit.

On croit, sans doute à tort, que sa franchise est douteuse et son abandon factice; ce qu'il y a de certain, c'est que la mobilité de son caractère et ses principes peu arrêtés, peuvent seuls expliquer les inconséquences qu'on a remarquées dans sa conduite politique.

Ses devoirs, il les explique; sa position, il l'établit à sa manière; sa parole, il la donne de bonne foi, et la retire de même, suivant l'occasion.

Forcé dans ses derniers retranchements, il échappera aux difficultés de sa position, par un de ces bril-

lants discours qui promettent beaucoup, mais qui, en résumé, ne disent rien de positif.

L'opinion lui est assez indifférente; mais la critique l'irrite sans le changer.

M. Berryer ne calcule pas plus ses pensées que ses actions; mais il connaît parfaitement la portée de ses paroles, et il reste avec habileté, dans les limites que les circonstances lui prescrivent.

Ses cheveux sont rares, son front est élevé, mais il fuit en arrière et manque de profondeur. Il se laisse plutôt mener qu'il ne conduit; cependant il aspire à diriger, et cherche à s'emparer de toutes les positions sans mettre beaucoup de suite à les conserver.

Son amour-propre est grand et naturel comme son talent, mais il a de la bonhomie; et passe pour être ce qu'on appelle un bon enfant.

Les reproches lui sont indifférents, ou plutôt il cherche à s'étourdir sur le côté impossible et faux de la position qu'il a prise. Trop occupé du jour, il ne songe pas assez au lendemain.

On regrette de voir un homme, si puissant par sa parole, renoncer au rôle important qu'il aurait pu jouer dans ce pays, et à la gloire qui l'attendait.

Dans une position moins dépendante, M. Berryer eût peut-être été tout autre; mais il lui faudrait pour cela plus de caractère qu'il n'en a, et peut-être aussi plus de fixité dans ses idées.

Ses adversaires naturels ne le craignent plus; il a encore des séïdes, mais la France lui reprochera d'avoir abandonné dans presque toutes les occasions, les intérêts dont il lui était donné de se rendre le défenseur.

S'il est beau de mourir sur la brèche, il est triste de s'y évanouir.

M. Berryer possède un admirable organe, une éloquence persuasive, un talent entraînant; c'est peut-être l'orateur le plus complet de notre époque, mais il n'a aucune des qualités qui font le dictateur, encore moins celles qui font l'homme d'État.

Comment n'a-t-il pas compris que la réforme électorale était le grand mot de l'époque?

C'est plus qu'un malheur, c'est une faute.

M. BALLANCHE

Nature pure, naïve, élevée, intelligente, appréciée par tous, mais peu comprise par le grand nombre, et lui offrant à lui-même des parties obscures.

Sous l'enveloppe la plus tranquille, M. Ballanche possède une imagination ardente, des sentiments toujours nobles et des pensées généreuses.

Souvent distrait, soit qu'il parle, soit qu'il paraisse écouter, il ne prête que peu d'attention aux hommes, et se trouve souvent mal à l'aise avec eux.

Ses affections sont aussi profondes que dévouées; son esprit habitué à vivre pour lui et avec lui seul, paraît plus égoïste que son cœur.

Faisant peu de cas de la fortune, il aimerait à en avoir pour la dépenser noblement.

Prenant avec chaleur à un idée, à un projet, il les laisse bientôt pour passer à d'autres auxquels il renoncera pareillement, sans se fatiguer jamais de penser et de projeter.

Visant sans cesse à l'inconnu, il ne marche pas toujours assez dans le connu.

Sa parole est aussi élégante que pure. Il reçoit les compliments sans orgueil, et les conseils sans les écouter.

Il croit, sans amour-propre, plus à lui qu'aux autres, sans croire précisément aux autres ni à lui-même.

On n'est pas plus simple, avec une sorte de recherche et même de coquetterie dans sa mise.

Aimant peu le monde, et généralement assez peu sociable, il trouve dans la société une sorte de distraction qui l'amuse; il y plaît et on le recherche surtout dans l'intimité, où sa bonhomie égale sa franchise.

Il eût été fâché de ne pas être de l'Académie; mais s'il jouit d'en faire partie, c'est surtout pour y trouver une occupation qui lui prenne régulièrement, quelques heures de sa vie.

Peu soucieux des usages du monde, il ne les repousse ni ne les accepte entièrement.

Bon, obligeant, doux et sensible, il pourrait devenir susceptible dans l'occasion; car il sent plus vivement qu'on ne le croirait.

Au premier abord, il aime peu à parler, mais il aime assez qu'on l'écoute. Ayant assez de confiance dans ses idées, il s'est fait sur la religion comme sur la politique des théories *à lui;* et il y tient d'autant plus, qu'elles satisfont aux besoins de son esprit comme à ceux de son cœur.

Sa physionomie est quelquefois piquante, souvent peu expressive, mais son sourire a toujours de la grâce et de la douceur.

Profond autant que spirituel et parfois original, M. Ballanche est un type d'honneur et de vertus sociales et privées.

CHARLES X

Il n'est sorte de calomnies qu'on n'ait répandues sur ce prince, auquel cependant on accordait généralement la loyauté, l'honneur, la franchise et la galanterie des temps de la chevalerie.

Les débuts de son existence eurent, il faut le reconnaître, une grande influence sur toute sa vie. Il ne se donna pas la peine d'étudier les hommes, il ne les connaissait pas ; et, se croyant plus qu'eux, il donnait prise sur lui, à ceux qui savaient exploiter les faiblesses de son caractère. Sous les apparences de la bonhomie, il savait dissimuler sa pensée secrète ; il avait de la bonté, mais il était peu sensible ; et s'il aimait à rendre service, c'était plus encore pour se faire des créatures que pour le plaisir d'obliger : en général, il ne comptait avec les hommes que quand il le croyait utile à ses intérêts.

Il les estimait peu ; de là vient peut-être qu'en réa-

lité, il en rencontra peu de sincèrement dévoués, en dehors d'un cercle assez étroit.

Difficile à connaître, il a été jugé différemment par ceux-là même qui le voyaient de plus près, et n'a été véritablement connu d'aucun.

Il ne fut pas de son siècle, parce qu'il ne sut pas le comprendre ; mais si l'on a pu le blâmer, on ne saurait lui en vouloir, car c'est à son esprit, dont la portée n'était pas assez grande pour les circonstances, qu'on doit attribuer les fautes qu'il a faites.

La modération n'exclut point la prévoyance, et, à vrai dire, Monsieur n'avait ni l'une ni l'autre de ces qualités. Si on n'est point coupable de ne pas voir, on l'est peut-être de refuser de s'éclairer ; mais pour chercher à se servir des yeux des autres, il faudrait savoir que l'on est aveugle.

Ceux qui croyaient entrevoir chez Monsieur des idées exagérées, étaient obligés de se taire devant ceux que sa faveur fanatisait.

Quand on avait l'honneur d'approfondir avec lui quelque question importante, Monsieur pouvait avouer avec la plus noble franchise qu'il s'était trompé dans sa manière de l'envisager ; mais, rendu à lui-même, il rentrait dans les tendances de son esprit : on pouvait l'entraîner..., il était presque impossible de le convaincre. Jamais prince ne sut mieux entendre la vérité ; il la cherchait sans y croire, et même, en se fâchant contre elle, il l'écoutait. Parfois il vous en voulait de n'être pas de son avis ; mais il savait apprécier votre franchise, et il en estimait davantage votre caractère.

Ce prince recevait des gens dont la véracité était

plus que douteuse, et, placé près du trône, il était entouré de flatteurs. Cependant c'est à tort qu'on a prétendu qu'il leur accordait une entière confiance; cette confiance, qui semblait être le fond de son caractère, il la donnait difficilement; et alors qu'il l'accordait, elle restait encore soumise aux fluctuations d'un esprit qui n'était pas assez sûr de lui-même, pour oser se fier à ses amitiés.

Peut-être avait il raison, car le choix qu'il eut à faire au milieu de ceux qui briguèrent sa confiance, fut souvent un écueil pour ce prince, et toujours une immense difficulté. A tort ou à raison, on juge les grands sur leur entourage.

On a prétendu que Monsieur avait exercé une influence occulte sur le règne de Louis XVIII; telle du moins n'était pas sa pensée; loin de là, peut-être même une sorte de paresse naturelle l'éloignait-elle des affaires... Cependant il les aimait, il s'y livrait avec ardeur quand les circonstances l'exigeaient, et il était, à tout prendre, plus capable et plus travailleur qu'on ne le pense. On pourrait même dire qu'il était un peu *faiseur*, s'avançant parfois aventureusement au risque d'être obligé de reculer, faute d'avoir assez calculé les conséquences de ses démarches, et le but vers lequel on l'entraînait à son insu. Son Altesse Royale laissait alors plus agir en son nom, qu'elle n'agissait elle-même.

Monsieur craignait tellement d'être un sujet d'ombrage pour un frère qu'il respectait comme son roi, qu'il visait plutôt à s'annuler qu'à se faire valoir devant lui. Louis XVIII l'aimait peu; mais il le connaissait bien, tout en le jugeant avec sévérité.

Les premières impressions de MONSIEUR étaient ordinairement justes; mais il les abandonnait facilement, ayant une méfiance en lui-même, dont on ne saurait lui faire un reproche quelque fatale qu'elle ait été; s'il ne connaissait pas l'époque où il a vécu, on doit l'attribuer à une certaine lenteur de conception que son âge peut expliquer, et surtout au long séjour qu'il avait fait à l'étranger.

Les difficultés, les obstacles sans cesse renaissants qui entravèrent la marche des affaires, quand il fut monté sur le trône, le portèrent au découragement; dans son désir d'avancer, il tendait à brusquer les choses, et se décida souvent à agir, sans assez calculer les conséquences de ses démarches.

Le caractère de MONSIEUR, en conservant tout ce qu'il avait d'aimable dans sa jeunesse, emprunta à l'âge mûr une tournure plus sérieuse; et quelle que fut l'espèce de légèreté inhérente à sa nature, je ne crains pas d'avancer ici, que sa capacité et ses bonnes intentions auraient suffi dans des temps ordinaires; mais, quel que soit mon profond respect pour sa mémoire, je ne saurais disconvenir que, trop faible pour diriger le vaisseau de l'État au milieu des tempêtes, CHARLES X a justifié jusqu'à un certain point, les préventions qu'on avait conçues contre lui.

MONSIEUR voulait franchement le bien de la France, et son cœur était haut placé quand il s'agissait de l'étranger; mais il ne sut ni voir assez juste, ni vouloir assez fortement à l'intérieur.

Charles X, loin d'être favorable aux Anglais, nos éternels et mortels ennemis, tendit constamment, en imitant la politique de Louis XVIII, à dégager la

France des traités de 1815, et, au grand dépit de l'Angleterre, il a fait paraître avec gloire la marine française à Navarin. Il a déjoué les efforts de l'Angleterre en maintenant l'influence française en Orient, et il a procuré à la France la conquête d'Alger contre et malgré la Grande-Bretagne.—Que fait aujourd'hui le système[1]?... A chacun sa part de gloire et de justice.

Égaré dans sa marche par des conseillers aveugles, Charles X se fit illusion sur ses propres ressources et sur l'esprit des populations ; prenant la violence pour de la force, il osa entreprendre de trancher le nœud gordien qu'il aurait fallu dénouer ; puis, étonné des conséquences de ses actes, il ne sut ni s'arrêter à temps, ni soutenir avec décision, le parti qu'il avait pris.

Quelque fatale qu'ait été sa conduite, Charles X, éclairé trop tard et trop puni d'une erreur de jugement, fut grand et digne dans l'exil, où il parvint à se concilier le respect de ceux-là même qui l'avaient poursuivi avec tant d'acharnement. — « Que n'ai-je « suivi vos conseils, » disait-il avec bonhomie à celui qui avait osé lui en donner de sévères !

Surpris du mal qu'il avait fait, il se retrancha dans le témoignage de sa conscience, et, se reposant sur la pureté de ses intentions, il s'endormit sur la terre étrangère, coupable aux yeux des hommes, innocent devant Dieu !

Sur le trône, il fut généreux jusqu'à l'excès. Dans sa noble imprévoyance de l'avenir, il avait considéré sa liste civile comme une sorte d'emprunt qui, levé

[1] Expression dont on se servait sous le règne de Louis-Philippe.

sur la nation au profit de sa grandeur, devait lui retourner en luxe, en magnificence, en bienfaits; fidèle dépositaire, il se fit un devoir de l'employer tout entière; en sorte que, dépouillé de ses biens, il emporta à peine dans l'exil, de quoi faire vivre sa famille et quelques vieux serviteurs.

J'ai été le visiter dans cet exil[1], et des larmes amères roulèrent dans mes yeux en présence d'une si grande infortune, de tant de bonté, d'une sérénité d'âme, et d'une grâce de manières qu'il conserva jusqu'à son dernier jour.

Charlés X regrettait de s'être mépris dans les moyens qu'il avait employés, pour réaliser les intentions les plus pures; et il adressait au ciel des vœux sincères pour cette France qu'il chérissait par-dessus tout

Je crois avoir jugé Charles X sans préventions d'aucune espèce; car en lui reconnaissant quelques défauts, qui eussent été inaperçus s'il n'avait pas régné sous l'empire d'une charte mal faite, je n'ai pu lui refuser les qualités qu'il possédait au suprême degré.

[1] A Buschtiérad, en 1833.

M. LE DUC DECAZES

M. Decazes, homme d'esprit, suffisant, plein d'orgueil, ayant de son mérite une idée exagérée, et, par contre, une confiance absolue dans ses moyens, avec une ambition démesurée.

Il a de la finesse, un esprit souple, insinuant; c'est un vrai courtisan. Homme léger, il se croit puissant, et cherche à le paraître à l'aide d'un regard vif qui impose, et fait croire à certaines gens, qu'il lit au fond de leur âme.

Nullement homme d'État, M. Decazes se croit capable de gouverner, et supplée au talent par une grande force de volonté, unie à beaucoup de souplesse. On connaît son ministère de la police sous Louis XVIII.

Sa conduite dans les Cent-Jours avait mérité des éloges, elle attira sur lui la bienveillance du roi; toutefois ses anciennes relations avec la famille Bona-

parte laissaient planer sur lui quelque méfiance; et s'il était dangereux de l'employer sans lui accorder une confiance absolue, il était peu prudent de se livrer sans réserve : le plus sage eût été de faire un autre choix.

M. Decazes peut faire beaucoup de mal sans le regretter, car il saura toujours rejeter sur les autres les fautes qu'il aura faites. Fatal à la monarchie, il deviendra lui-même victime de sa suffisance, et des inconséquences où elle l'entraîne.

La nomination des soixante pairs choisis dans les rangs ennemis, mérite les plus sévères reproches.

Sa liaison intime avec les d'Orléans devrait le faire surveiller.

M. LE COMTE DE COURCELLES

—

Exiger votre portrait, cher comte, comme une preuve de mon affection, c'est faire acte d'un despotisme auquel vous êtes bien un peu enclin; et, de plus, c'est me mettre dans l'impossibilité de vous refuser.

Causons donc ensemble, puisque vous le voulez, et jouons cartes sur table; mais surtout n'allez pas prendre la mouche, et ne hérissez pas les quatre cheveux qui se disputent votre front chauve; témoignage irrécusable d'une immense activité, comme d'une véritable capacité dans les affaires.

Votre carrure, cher comte, dénote certains mérites secrets que personne, je crois, ne sera tenté de vous contester; et ces indices indiscrets n'ont rien qui vous déplaise.

Vous êtes vif en diable; mais un vase en ébullition retombe dans le calme quand il a jeté son premier

bouillon. Ainsi votre vivacité se change-t-elle bientôt en bonté.

Aucune considération ne vous ferait renoncer à un parti que vous avez pris, ou à une volonté que vous avez annoncée; je soupçonne cependant que vous avez encore plus d'entêtement dans les idées, que de caractère dans l'action, sans manquer pour cela de persévérance dans ce que vous entreprenez.

Vous êtes plus sensible à une caresse qu'à une raison. Votre imagination est prompte, et vous avez trop d'idées pour en approfondir aucune; l'occupation vous est nécessaire, l'étude vous ennuierait.

Vous seriez facilement jaloux, au besoin même un peu méfiant, habituellement assez curieux; mais l'estime et l'affection qu'on vous inspire, finissent par dominer tous ces sentiments.

Accoutumé à être consulté et écouté, cette habitude départementale vous plaît; et la vie de Paris vous est à charge.

Vous aimez à commander, en négligeant parfois de vous faire obéir; et vous parlez souvent sans écouter les réponses qu'on vous adresse. L'opinion que vous portez sur vous, ne vous est pas précisément défavorable. Rien de plus juste. L'habitude d'être aimé nous rend indulgent pour nous-même.

Vous manquez en toutes choses de convictions arrêtées; malheur qui rejaillit sur vous, bien plus que sur les autres.

C'est au ciel qu'il appartient de vous éclairer; avant de vous ouvrir ses portes éternelles, il vous demandera sans doute si vous êtes assez fortement croyant. Vous seul savez ce que vous répondrez! Vous prati-

quez, mais plutôt, je le crains, par entraînement, que guidé par une foi bien ferme. Vous êtes bon, et cependant vous pouvez affliger ceux qui vous aiment, car vous les aimez sans chercher assez à les comprendre.

Vous adorez dans votre femme le meilleur et le plus attachant de tous les êtres; mais, si j'en crois ma seconde vue, il a fallu qu'elle se fît à votre caractère avant de s'attacher à vous complétement.

Vous avez été gâté par la plus respectable des mères; et pourtant, plus d'une fois, je le gage, vous lui avez baisé la main en signe de repentir, car au fond vous êtes un homme excellent.

On vous craint en vous aimant; avec un peu plus de tenue, vous vous feriez respecter plutôt que craindre, et votre autorité y gagnerait.

Vous seriez, sans contredit, cher comte, le meilleur des pères, si vous étiez toujours le plus éclairé; mais en contrariant parfois vos enfants, vous leur cédez trop souvent.

Votre intérieur est pour vous le monde entier; vous lui sacrifieriez tout, hors un caprice ou une volonté. Vous n'êtes pas dénué d'amour-propre, et vous aimez à faire plaisir; mais il vous déplaît de vous avouer à vous-même, la peine que vous avez pu causer.

Tous les hommes ont des travers, mais tous n'ont pas vos excellentes qualités. Une louable économie ne vous arrêtera jamais, quand il s'agit de faire plaisir à ceux que vous aimez; et vous vous décidez plus difficilement à de petites dépenses journalières, qu'à de grandes, qui auraient pour eux et pour vous le charme de l'inattendu.

Vous m'enverrez peut-être au diable, cher comte,

pour prix de mon obéissance ; mais je vous estime trop pour ne pas penser que vous avez voulu un peintre, et non pas un flatteur.

A le bien prendre, votre portrait n'a rien qui doive vous déplaire, et plus d'un serait heureux de vous ressembler.

CÉLESTIN

MON FIDÈLE SERVITEUR[1], PEINT PAR LUI-MÊME

Montmirail, octobre 1840.

En général, on n'aime pas à connaître ses défauts, souvent même on les nie. Je vais dire avec franchise ce que je suis.

Porté à l'originalité, mon caractère est bon dans le fond ; violent par moments, je me repens bientôt ; mais mon repentir reste enfermé au fond de moi-même : c'est dommage, car je suis plus fâché d'avoir offensé par des propos qui sortent, chez moi, des lèvres et non du cœur, que l'on ne peut avoir été blessé par mes vivacités.

Un reproche que je ne crois pas fondé, me chagrine beaucoup plus que si je croyais l'avoir mérité.

Je suis enclin à toujours juger les autres et moi-même. Une approbation que je ne m'explique pas m'offense ; une parole d'aigreur, quand je crois avoir bien agi, me révolte.

[1] Aujourd'hui en retraite.

Lorsque je fais une chose qui me paraît utile, je suis fort contrarié qu'on me la fasse quitter pour une autre. J'ai besoin de me rendre compte des ordres que je reçois ; et lors même qu'ils sont fondés en raison, j'en reviens toujours à ce que je voulais dire, et je ne sais plus du tout ce que je fais.

Il m'arrive souvent de me perdre dans un labyrinthe d'idées dont je ne sais pas me tirer ; et ce chaos, passant de mon esprit dans mon service, me fait négliger les choses les plus nécessaires.

Je suis généralement plus porté à contrôler les ordres qu'on me donne, qu'à les suivre, et il m'en coûte beaucoup pour ne pas raisonner avec mes maîtres.

J'éprouve quelquefois un peu de jalousie ; mais mon sens naturel et mon cœur repoussent ce sentiment, en me faisant comprendre que la jalousie, faiblesse de notre nature, est un tort envers nos semblables.

Les peines des autres, surtout des personnes que j'estime, sont pour moi des chagrins réels ; et pourtant on pourrait m'accuser d'indifférence, car je ne sais ni ne puis, en ce cas, exprimer ce que je sens.

La pensée des bienfaits que j'ai reçus me préoccupe souvent ; ils sont, en quelque sorte, amoncelés dans mon cœur, et la reconnaissance que j'en éprouve, me plonge dans des réflexions qui m'empêchent d'apprécier autant que je le devrais, les bienfaits actuels.

Ce serait à tort qu'on m'accuserait d'ingratitude : mon cœur est caressant et dévoué, je ne suis que préoccupé. Un rien me trouble, et me rend incapable de quoi que ce soit. Le fond est bon chez moi, mais la

tête n'est pas forte, et la plus petite chose me démonte quand elle n'entre pas dans mes idées, Si, au contraire, ce qu'on me commande s'accorde avec ma manière de voir, je m'en acquitte avec la plus scrupuleuse exactitude, comme, par exemple, la mission que j'ai reçue de M. le duc de Bordeaux lorsqu'il daigna m'adresser la parole à Goritz [1] : Dieu sait avec quel bonheur je l'ai remplie!

Les bontés de ce prince, comme son souvenir, resteront gravés dans mon âme en caractères ineffaçables; l'avoir vu et entendu est pour moi une satisfaction de tous les instants.

Une parole prompte ou dite avec aigreur me porte à de tels accès de violence, que mon premier mouvement serait terrible, si la réflexion ne venait contenir mon emportement.

Si je crois avoir été insolent, je suis comme accablé par une foule d'idées qui font que je suis triste, sans savoir précisément pourquoi. Le temps et la raison me calment peu à peu, mais j'ai peine à sortir de la mélancolie que me cause le chagrin d'avoir eu tort.

Distrait par caractère, quand je m'occupe d'une chose, je pense souvent à une autre, ce qui est cause que je ne fais qu'à demi celle que je tiens en main.

La solitude me plaît, surtout quand j'ai de l'humeur; je me livre alors tout à mon aise à mes réactions. Cette humeur, qui me rend malheureux, m'arrive souvent sans que je puisse en dire la cause; alors

[1] Cette mission consistait à parler à tous les Français, de l'amour du prince pour la France et pour eux.

je suis triste, et me sens poussé malgré moi à des choses que je ne voudrais pas faire.

Quand on me parle ou qu'on me commande, je suis ma pointe, au lieu d'obéir sur-le-champ ; ce n'est pas ma volonté qui résiste, c'est mon jugement ; et cela tient, je crois, à ce que j'ai dans le caractère de la soumission, et dans l'esprit de l'indépendance. Sans me trouver précisément bête, je n'ignore pas que je suis loin d'avoir beaucoup d'esprit ; j'ai des idées, mais l'expression me manque pour les faire comprendre aux autres, et l'éducation ne m'a pas appris à les développer moi-même.

J'aime beaucoup la campagne et les champs ; il me semble que là je suis plus à mon aise. Je déteste Paris et je m'y sens triste dès que j'y arrive ; les réverbères m'éteignent.

Il m'arrive parfois des jugements sévères contre mes semblables, sans distinction. Je vois alors tout le monde du mauvais côté, et je me casse la tête à trouver des défauts aux personnes que j'aime le mieux ; mais le repentir arrive bientôt, et je cherche alors à réparer ma faute, en priant de toute mon âme pour ceux que j'ai offensés dans ma pensée.

Mon cœur est franchement religieux, mais souvent un peu paresseux.

Je suis fréquemment en contradiction avec moi-même, et je m'égare en cherchant à approfondir des mystères, qui sont au-dessus de mes facultés ; ma croyance est sincère et profonde, même pour les faits que je ne saurais expliquer ; je sens qu'il y a là dedans quelque chose qui confond non-seulement

ma faible raison, mais celle des hommes les plus éclairés.

Selon mon jugement, il est naturel de protéger les femmes, d'être pour elles attentif, empressé, aimable et gracieux autant qu'on le peut, pour les remercier du bonheur qu'elles nous donnent. Aussi, malgré la violence de mon caractère, je suis bon et doux pour la mienne ; mais je ne me pique nullement d'être aimable avec les hommes, et n'ai des égards que pour ceux d'entre eux que j'estime, et encore...

Je crois avoir dit à peu près tout ce que je sais sur mon compte, car je ne pense pas qu'on doive se vanter d'être honnête homme et dévoué.

CÉLESTIN.

M. LE MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ

Pour être un profond penseur, un grand politique, un homme d'État enfin, il ne suffit pas d'avoir un noble cœur, un esprit élevé, un tact exquis, de la finesse, de la souplesse et presque de la coquetterie, beaucoup de réflexion et d'adresse, de l'énergie dans l'occasion et toujours du talent; il faut encore bien comprendre sa position, en tirer tout le parti possible, ne point hésiter, ne jamais revenir sur ce qu'on a fait; et sans éprouver le besoin de ménager tout le monde, marcher droit vers son but, avec une invincible persévérance, en mettant à profit les fautes de ses adversaires, et les événements qui se produisent; enfin, il faut savoir choisir ses amis politiques et se rire de ses ennemis, comme il faut braver au besoin l'opinion publique, tout en s'efforçant de l'éclairer, et en se reposant sur le témoignage de sa conscience, bien plus que sur la justice des hommes.

Il faut encore, pour exercer une influence utile et durable, avoir une santé parfaite, un corps robuste, une volonté de fer, un caractère que rien n'étonne et ne puisse faire reculer dans sa marche.

Cet ensemble de qualités physiques et morales est bien rare; aussi le véritable homme d'État est-il plus facile à définir qu'à rencontrer.

C'est presque la huitième merveille du monde; tel s'en rapprochera par une volonté forte, qui manquera d'élévation dans les idées; tel autre aura du cœur et de l'âme sans avoir assez de caractère; celui-ci s'appuiera sur les principes sans tenir compte des hommes; celui-là voudra gouverner les hommes en dehors de tout espèce de principe; mais aucun n'offrira le type complet d'un homme d'État, assez grand pour ne voir que le bonheur de son pays; assez courageux pour le vouloir en dépit des obstacles; assez fort pour y travailler toujours sans se laisser décourager jamais, par les difficultés qu'il pourra rencontrer sur son chemin.

Chacun aime et estime M. le marquis de Brézé; amis et ennemis rendent justice à son caractère honorable, à son noble cœur, à ses sentiments généreux, comme au charme répandu sur sa personne et dans son langage toujours digne, toujours élevé; mais ses adversaires politiques ne le craignent point, et ses amis eux-mêmes se défient d'une sorte d'hésitation, tout à fait indépendante de l'immuabilité de ses principes; et qui tient, chez lui, à une injuste méfiance de ses propres forces.

Homme du monde, il captive dans l'intimité, et subjugue dans un salon; homme politique, il entraîne à

la tribune. Lorsqu'il y monte, ses ennemis eux-mêmes sont forcés de subir la puissance de sa parole. Ils craindraient de se nuire aux yeux du pays, en lui répliquant trop vivement, car M. de Brézé puise dans son grand cœur une éloquence toute nationale, et c'est presque se compromettre que de le combattre. Chacun connaît d'ailleurs son imperturbable loyauté, son désintéressement peu commun, sa constante fidélité... Aussi n'ose-t-on lui répondre qu'avec mesure, et le réfuter qu'à demi.

Un front élevé, des cheveux rares, un coup-d'œil vif et pénétrant, qui vous regarde toujours en face, de la grâce dans les manières, des gestes simples et animés, une manière de dire naturelle et persuasive; tous ces avantages mis en valeur par une profonde conviction, font de M. le marquis de Brézé un des meilleurs orateurs de la chambre des Pairs; terrain qu'il a bien étudié, et qu'il connaît si parfaitement, que toujours on l'écoute avec la plus sérieuse attention, et dans un profond silence. Il a beaucoup d'à-propos dans la conversation comme à la tribune, où il improvise avec bonheur.

M. le marquis de Brézé n'est pas sans ambition; mais c'est surtout celle du bien qui l'anime, et nul homme ne désire plus ardemment que lui, le bonheur et la gloire de son pays.

Avec l'apparence de l'abandon, il se livre rarement sans réserve; on le devine plus encore qu'on ne le connaît.

Avec beaucoup de franchise, il cherche souvent à dissimuler sa pensée intime; mais en dépit de lui, sa physionomie est un miroir dans lequel cette

pensée se reflète pour quiconque veut l'observer; et si, contre sa volonté, vous devinez ce qu'il désirait vous cacher, il sourit avec la grâce la plus aimable.

Trahir la vérité lui serait impossible; il peut se taire, jamais sa bouche ne prononcerait un mensonge.

Une disposition fébrile, beaucoup d'âme et d'imagination lui rendent difficile le sang-froid qu'il voudrait toujours garder.

Triste ou plutôt mélancolique, il compte peu sur les hommes et croit les connaître; mais par un instinct de bonté, il se laisse souvent abuser par eux, et quelquefois il les ménage trop pour ce qu'il les estime.

Son esprit est mobile et son caractère incertain; mais un tact parfait, et le cœur le plus droit, ne sauraient dévier du chemin de l'honneur.

Simple et vrai, il a le sentiment de ce qu'il vaut, et personne n'est tenté de lui contester un mérite réel.

Son cœur est aimant; mais de trop grands intérêts l'occupent, pour qu'il puisse se livrer à une affection profonde.

Dans sa jeunesse on le croyait léger; sa carrière politique est venue donner un noble démenti à ses premières années; et le rang de M. le marquis de Brézé est marqué désormais, parmi les hommes les plus influents du pays.

Ce n'est pas un panégyrique que j'écris; c'est un portrait que j'ai voulu tracer sous l'impression de la plus austère vérité.

M. DUPIN AINÉ

Lorsque la girouette tourne, ce n'est pas elle qu'il faut accuser, mais le vent qui l'agite, et qui est la seule cause des oscillations que vous remarquez chez elle.

M. Dupin n'a pas un mauvais cœur, tant s'en faut; mais rien n'est fixe dans sa tête, et il règne la même mobilité dans ses opinions, que dans ses sentiments.

Irascible au dernier degré, il vous tournera complétement le dos, si vous avez le malheur de le blesser; mais il revient avec la même facilité. Soi-disant partisan de la liberté, il est courtisan avant tout; la puissance exerce sur lui une influence absolue; et il ne sait pas plus résister à un mot obligeant, qu'à une poignée de main.

Laissez passer ses boutades sans les remarquer, vous qui possédez le pouvoir, et bientôt vous le verrez à vos pieds.

Ne lui en veuillez pas de son inconstance; c'est la nature qui l'a fait mobile; il n'y a chez lui, ni projet, ni volonté arrêtés, et souvent il ne sait pas lui-même ce qu'il sera le quart d'heure d'après.

Vif, emporté, taquin, susceptible, violent, il s'apaise aussi facilement qu'il s'irrite; rien n'est fixe chez cet homme bizarre, ni son caractère, ni son esprit, ni son éloquence, qui parfois ne manque cependant pas de puissance et de mordant.

C'est un homme incapable d'exercer une influence soutenue, mais qui grandit par intervalle, lorsqu'il monte à la tribune, ou se présente au barreau sous l'empire d'une idée juste, puis qui se rapetisse ou s'annule même, au gré du pouvoir.

Il fait également le mal ou le bien sous l'impression du moment.

Le pouvoir lui plaît, et l'argent lui est nécessaire pour le dépenser.

Il n'y a, dans sa figure couverte de rides, pas plus de distinction que dans sa personne; mais c'est à tout prendre, un homme d'un grand talent, un légiste habile.

Aucun rôle ne l'étonne, aucune démarche ne le fera reculer.

M. Dupin est capable de courage et d'énergie; quand un événement quelconque lui fait perdre de vue son intérêt propre. Il a eu de beaux moments dans sa carrière de tribun; et, dans une position donnée, il serait capable de se dévouer pour rendre de grands services en obéissant à ses impressions; mais s'il a de la mémoire pour certaines choses, il en manque complétement pour d'autres.

Le passé ne l'embarrasse jamais, et l'avenir ne l'occupe guère.

Il y a dans son âme une grande indifférence pour mille choses de la vie.

Avec beaucoup d'ambition, il négligera souvent les intérêts de cette ambition.

Il oublie facilement ses amis, cependant ces derniers sont sûrs de le retrouver au besoin.

M. Dupin est orgueilleux, avec les allures les moins fastueuses.

Il vous écoute rarement; le meilleur raisonnement du monde aura moins d'empire sur son esprit, qu'un caprice ou une distraction.

M. Dupin a des accès de gaieté dont il ne se rend pas toujours compte, mais plus habituellement son caractère est sombre.

Il peut vous faire du mal par boutade ou par violence; il est incapable de se venger, et parfois un moment d'épanchement lui est doux.

Il a enfin de la bonté, de la suffisance, de la vanité, de l'orgueil, de la présomption, de l'abandon, beaucoup d'originalité et surtout de mobilité.

Il a même une sorte de bonhomie, et peut devenir bon enfant lorsque ses passions ne sont pas en jeu; ses torts sont le résultat des événements, plus encore que de son caractère.

M. LE BARON CHARLES DUPIN

On ne se ressemble pas moins, au moral comme au physique, que ces deux frères dont l'un s'appelle Dupin aîné et l'autre Charles Dupin.

Ce dernier a autant de distinction dans l'esprit et dans la tournure que dans le cœur. Tout est noble et élevé dans son âme fortement trempée.

Remarquablement instruit, homme moral, religieux, profond, sensible et délicat à l'excès, ami dévoué, époux tendre, M. Dupin fait oublier ce que l'on pourrait appeler sa laideur, par une physionomie spirituelle, fine, et pleine de charme, bien qu'elle soit un peu dédaigneuse.

Immobile dans ses idées comme dans ses sentiments, il est aussi difficile de le faire renoncer aux unes qu'aux autres. Aimable, gai, sérieux, du caractère le plus grave avec de l'enjouement; léger quand il prend part à une conversation légère, on n'est pas

plus profond que M. Charles Dupin sur les questions importantes. S'il est moins éloquent que son frère à la tribune, il l'est beaucoup plus en écrivant, et porte dans tous les esprits les convictions qui sont dans le sien.

On n'a pas un plus noble caractère. Sa parole est sacrée, sa loyauté imperturbable, et sa délicatesse digne de servir de modèle aux hommes de tous les partis.

Spirituel et intéressant à écouter dans le monde, où il parle sans pédanterie; le tableau de son intérieur est au-dessus de tout éloge, et l'on aime à voir combien il apprécie la femme aussi belle que distinguée, qui lui a donné son cœur et sa main.

Ami dévoué, rien n'atténuerait son énergie si vous attaquiez devant lui ceux qu'il aime, parce qu'il les estime. Bon, sincère, fidèle, il se pardonne difficilement la peine qu'il peut avoir causée dans un moment de vivacité, et il est prompt à la réparer.

Son genre d'esprit le porterait à l'épigramme; mais son cœur retient le trait.

M. Dupin a bien quelques systèmes, mais la ténacité de ses opinions est toujours motivée par les lumières de sa conscience.

Il a autant de profondeur dans la pensée, que d'élévation dans le caractère. Il ne calcule point ses actions, mais beaucoup ses paroles, à moins qu'il ne se livre, ce qui lui arrive parfois, avec l'abandon le plus aimable. Il a, sans pédanterie, la science du savant le plus érudit... Le bien qu'il fait... chacun l'ignore, et à peine si lui-même se le rappelle!...

Aimé, apprécié, soigné, estimé par tous ceux qui

l'approchent, M. Dupin est un de ces hommes qu'on ne connaît pas assez; et je suis heureux d'avoir pu rendre à son caractère honorable, toute la justice qu'il mérite.

FOUCHÉ

D'une taille assez élevée, mais d'une maigreur presque étique, Fouché, cet homme qui subordonna toujours ses opinions, ses sentiments et ses affections à son intérêt, a un teint livide, des yeux enfoncés et petits, mais perçants, enfin tout l'extérieur d'un homme dévoré par l'ambition et les remords.

Avec une volonté de fer et une persévérance invincible, Fouché n'avait ni principes, ni croyance; marchant vers son but avec la souplesse et la dissimulation du serpent, il savait enlacer si parfaitement ceux dont le concours lui était nécessaire, qu'il pénétrait jusqu'au fond de leur plus secrète pensée, sans jamais leur livrer la sienne.

Le pouvoir!... telle était l'idée fixe de Fouché; pour l'atteindre, il ne recula jamais devant aucun moyen, préférant ceux qui n'eussent blessé personne, car il n'était pas méchant par nature; mais ne se laissant

arrêter par aucun obstacle, et se résignant à perdre ceux qu'il n'avait pu séduire, quand ils faisaient obstacle à ses projets.

Croyant à peu de chose, pas même à la durée de son influence, Fouché sut toujours prendre, lorsqu'il était au pouvoir, les mesures qui devaient amortir sa chute.

Inépuisable en ressources, il ne fut jamais pris au dépourvu ; et son étonnante prévoyance savait parer les coups les plus habiles. Il ne s'étonnait, ne s'effrayait, ne se rebutait de rien ; et quand on espérait l'avoir pris sur le fait, il savait vous échapper avec un art infini.

Ne résistant jamais en face, il ne faisait que ce qu'il voulait, tout en ayant l'air de se prêter aux vues de ceux qui l'employaient.

Craignant, avant tout, de se faire des ennemis personnels, Fouché n'aimait pas à être persécuteur ; et il ne pouvait s'empêcher d'estimer ceux qui, par un sentiment d'honneur, avaient le courage de lui résister.

Beaucoup de gens ont eu de grandes obligations à Fouché, et il a sauvé bien des têtes sans se demander si elles lui étaient amies ou ennemies.

Aimant à se faire des créatures, il rendit plus d'un service, et fit, comme de raison, plus d'un ingrat.

Nerveux et impressionnable, il savait se dominer assez pour paraître toujours impassible.

Courageux par caractère, il méprisait le danger, et sut habilement le prévoir ou l'éviter.

Sans trahir précisément les différents pouvoirs qu'il a servis, Fouché se mettait toujours en mesure avec

l'avenir, en désertant le premier ceux qu'il voyait prêts à se déserter eux-mêmes.

Fin politique, il méprisait souverainement l'humanité, mais un noble caractère lui imposait.

Révolutionnaire par ses relations et ses antécédents, il était despote par nature ; et en ménageant tout le monde, il ne se donnait à personne, mais il savait prendre le ton et la physionomie de chacun.

C'était enfin un type exceptionnel que Fouché. Peu de personnes l'ont connu, et il est à croire qu'il ne se connaissait pas bien lui-même.

S'il a fait beaucoup de mal, il est juste de dire qu'il en a empêché le plus qu'il a pu ; et qu'il a fait, étant en place, tout le bien qui ne fut pas contraire à ses intérêts.

Un vote terrible pesa sur sa tête comme un poids énorme ; jamais il ne put parvenir à le soulever, et il est probable que ce vote fatal eut une influence néfaste sur sa destinée.

M. DE GENOUDE

Ce n'est point du prêtre dont je veux m'occuper ici; c'est uniquement de l'homme politique, tel que je l'ai jugé en dehors des préventions de parti.

Devenu prêtre par fidélité à ses souvenirs, autant que par une vocation, qui l'avait fait entrer au séminaire à l'âge de vingt ans, M. de Genoude est pénétré des devoirs de son ministère sacré; et ses croyances sont trop profondes pour qu'il s'en écarte jamais.

C'est d'ailleurs un type tout à fait exceptionnel que celui dont je vais esquisser les traits; et d'accord avec la nature qui lui a donné un caractère à part; les circonstances dans lesquelles ce caractère s'est développé, ne permettent pas de le juger d'après les règles communes.

Esprit mobile dans ses ressources, mais arrêté dans son but, M. de Genoude convient lui-même, avec une

bonne foi qui devrait lui concilier l'indulgence, qu'il doit beaucoup à ses sentiments religieux, lesquels sont aussi sincères que profonds. En effet, doué du caractère le plus entier, d'une grande ambition, et de cet enthousiasme réfléchi qui permet à un homme de calculer toutes les chances, comme de prévoir tous les événements, quel mal n'eût-il pas pu faire, si, plébéien de naissance, il eût porté dans le parti républicain cette ardeur de polémique et cette force de volonté que ses principes religieux, secondés d'ailleurs par un patriotisme éclairé, consacrent depuis si longtemps à déblayer le terrain sur lequel doivent se rencontrer un jour, les idées monarchiques et nationales de la France?

Fort de ses intentions et de la justice de la cause à laquelle il a dévoué l'activité prodigieuse de son esprit, M. de Genoude, homme d'action, de parole et de rédaction, agit, cause, écrit, expose, prévoit et combine avec une étonnante facilité; mais on pourrait lui reprocher de s'enivrer de ses propres idées, et d'avoir une trop grande propension à croire qu'il a triomphé de celles d'autrui.

Comment le pourrait-il? Il écoute rarement, et répond plus souvent à sa pensée qu'aux paroles qu'on lui adresse, et cela se conçoit. Ses convictions politiques sont si profondes, que, ne supposant pas qu'on puisse leur résister, il interprète dans leur sens tout ce qu'on lui dit, et prend pour des adhésions les moindres concessions, ou même le silence de la politesse.

Toujours préoccupé par les grands intérêts qu'il défend avec un courage que rien ne saurait abattre,

M. de Genoude ne se laisse détourner de son but ni par la calomnie, ni par les persécutions; convaincu qu'il a pris le droit chemin, il y marche à travers les ronces judiciaires, comme à travers les épines aristocratiques; prêt à sacrifier sa personne et sa vie au triomphe de ses doctrines; mais se flattant peut être au fond de l'âme, qu'à son dévouement éprouvé le ciel réserve autre chose que le martyre.

Dans la conversation comme dans la presse, son argumentation est vive, pressante, incisive, et nul ne saurait nier qu'il ne soit un des premiers publicistes de notre époque. Son instruction est étendue et profonde : il a tout lu, tout retenu; car sa mémoire est prodigieuse, et des citations heureuses viennent en aide à chacune de ses propositions.

Souple et fort à la fois, son esprit peut passer des considérations les plus élevées aux matières les plus légères, sans faire aucune concession; il sait, selon les besoins du moment, armer ses doctrines de toute l'autorité que leur prête dans sa bouche son double caractère d'homme politique et de prêtre, ou les présenter avec toutes les séductions de forme et de langage que pourrait employer la femme la plus adroite.

Convaincu de l'ascendant réel qu'il exerce, M. de Genoude peut s'en exagérer la portée; et, croyant avoir conquis ceux qu'il n'a fait que séduire, il éprouve parfois des déceptions.

On pourrait trouver qu'il se porte trop en avant, et que sa polémique est trop personnelle, si son ambition n'était pas celle du bien.

Il consulte peu, mais il sait profiter des conseils qu'on lui donne, lorsqu'ils lui apparaissent, *à dis-*

tance, et comme étant le résultat de ses propres réflexions.

Éloquent et même entraînant dans la conversation, M. de Genoude doit à la religion une douceur dans la discussion, qui ne lui permet pas de choquer personne; mais s'il est maître de ses impressions, il ne l'est pas toujours autant de ses paroles, et, dans l'ardeur de sa propagande, il dépasse quelquefois le but qu'il veut atteindre.

Du reste sa persévérance est infatigable, et il considère comme autant de victoires les obstacles qu'on lui suscite.

Personne ne saurait lui contester une force de caractère et une fermeté dans les allures, bien rares dans le siècle où nous vivons; puisant dans la bonté de sa cause la confiance qu'il s'accorde à lui-même, il s'est en quelque sorte fondu en elle; et, croyant fermement que le bien ne saurait s'opérer que par lui, il travaille à sa propre gloire avec une ardeur de dévouement, qui prête à son amour-propre quelque chose de naïf.

Dans ce but, il se plaît à ramener, à subjuguer ceux qui l'avaient jugé sévèrement avant de le connaître; et Dieu sait avec quel art il parvient à dissiper, en partie du moins, les préventions dont il était l'objet.

Ne se choquant jamais de rien, et ne comprenant bien que ce qu'il veut entendre, il préfère, dans les journaux, la critique la plus acerbe au silence absolu qu'on garderait à son égard.

Dans la conversation il échappe sans cesse à qui veut le prendre corps à corps; vous ramenant à son opinion par mille détours adroits, sans vous laisser

expliquer la vôtre, et préférant aux conseils de l'affection, un assentiment réel ou du moins supposé.

De là vient qu'il a des séides, mais peu d'amis dévoués. De là vient aussi qu'avec beaucoup de finesse, il se laisse facilement tromper.

M. de Genoude s'est créé, par sa position politique et peut-être aussi par son caractère, des ennemis et beaucoup d'envieux; assez fort pour combattre les uns, assez courageux pour braver les autres, il doit attendre du temps la justice qui lui est due.

S'étant identifié corps et âme avec le bien qu'il veut faire, il peut paraître personnel alors qu'il n'est que dévoué.

Personne ne pratiqua jamais mieux que lui le pardon des injures, et n'oblige avec plus de générosité ceux-là même qui l'ont insulté; mais s'il n'en veut pas à la personne, il y a des choses qu'il n'oublie point.

L'extérieur de M. de Genoude répond parfaitement à son moral : taillé en force, il est petit et gros sans obésité; son front est large, sa tête est énorme, et ses yeux de velours savent prendre parfois l'expression la plus arrêtée; son nez est bien taillé, sa bouche est gracieuse, et jamais il ne s'agite outre mesure, parce que jamais il n'est découragé.

Sa santé est de fer, il peut travailler dix-huit heures par jour, et nulle fatigue ne l'abat. Peut-être entreprend-il trop de choses à la fois, mais les événements le poussent, et son activité vient à bout de suffire à tout.

Ce portrait conviendra-t-il à M. de Genoude? Je me plais à le croire; car, si dans mon impartialité j'ai dû

indiquer ses défauts, je suis heureux d'avoir pu rendre justice à ses grandes et puissantes qualités; et, convaincu qu'il aime la vérité, je suis persuadé qu'au fond de son âme il reconnaîtra, du moins en partie, la justesse de mes observations.

Il est juste d'ailleurs d'ajouter qu'aux yeux mêmes des plus sévères, beaucoup de ses défauts s'amoindrissent, et plusieurs de ses qualités se perfectionnent.

LOUIS XVIII

—

Pour être juste envers ce roi, qui, de quelque point de vue qu'on l'envisage, occupera dans l'histoire une place importante, il faut faire la part des temps où il a vécu, de son éducation, de sa jeunesse, de son entourage, et aussi des idées de son temps, qui étaient toutes voltairiennes.

Si Louis XVIII eut des idées à lui, et des idées fort arrêtées, s'il s'accorda beaucoup de confiance et repoussa quelquefois des conseils utiles, on doit dire aussi qu'il existait en lui un besoin d'épanchement et d'affection, qui lui faisait trouver doux de voir par les yeux des autres tout en les jugeant; et que, une fois qu'il croyait avoir bien placé sa faveur, il était inaccessible aux propos que la jalousie ou l'envie faisaient arriver jusqu'à lui.

S'il est permis de regretter la fatale influence qu'exerça sur Louis XVIII un ministre dont, en déplo-

rant les fautes, je me reprocherais de mettre en doute le dévouement personnel, il est certain, du moins, que l'amitié dont il honora plus tard une personne dont l'esprit distingué répondait au sien, eut les plus heureux résultats pour le pays, puisque cette personne contribua de tous ses efforts, à faire nommer un ministère qui éleva la France au plus haut point de prospérité, en dissipant les préventions qu'on avait inspirées à Louis XVIII contre M. de Villèle.

Constant dans ses affections, ce roi savait cependant en changer quand la mort ou les circonstances l'y forçaient; et alors il reportait sur d'autres personnes sa confiance et son amitié.

D'un esprit peu sensible et presque sceptique, il savait au besoin montrer de la sensibilité au point d'avoir des larmes dans les yeux. A tout prendre, c'était un grand acteur qui jouait à merveille le rôle d'ami, et avec un grande habileté celui de roi.

Une immense ambition ne le quitta jamais; et ses scrupules le gênèrent peu, pour atteindre le but qu'il s'était proposé, but qu'il a poursuivi pendant trente ans avec une persévérance invincible.

Philosophe par instinct et aussi par raisonnement plus ou moins juste, Louis XVIII se soumettait aux usages de son rang et les respectait; mais il ne devint réellement croyant qu'à la fin de sa vie, dont il calculait les heures, dans l'intérêt de son peuple, avec un sang-froid admirable et un calme d'esprit vraiment héroïque.

Assez peu scrupuleux comme homme, Louis XVIII poussa presque jusqu'à l'excès ses scrupules de roi, et voulut en remplir tous les devoirs avec courage et fidélité.

Nul ne sut jamais mieux que lui dissimuler pour régner; mais dans l'intimité il avait des instants d'épanchement, pendant lesquels sa pensée secrète lui échappait.

Il hésitait à faire usage de son autorité ; mais quand il se décidait à vouloir, il ordonnait en maître, et ne permettait pas qu'on résistât à sa volonté.

Aimant peu le travail, il abandonnait facilement les détails à ceux qu'il jugeait dignes de sa confiance.

Il aimait à lire et à raconter; sa mémoire était aussi extraordinaire que son instruction était profonde.

Plein de confiance dans ses propres lumières, il avait encore plus d'amour-propre comme particulier, comme écrivain et même comme auteur, que comme roi. En toute chose il se mettait avant tout, mais il plaçait le pays avant lui.

On n'eut jamais plus de dignité sur le trône, et d'élévation dans l'infortune.

Son courage égalait son sang-froid, et Louis XVIII méprisait le danger comme il a su braver la mort.

Il était très-colère ; mais les actes de violence auxquels il se livrait parfois étaient, je crois, une sorte de physionomie qu'il prenait pour se faire craindre et respecter, plutôt qu'un besoin de son caractère, car, en général, il était maître de lui.

Il sut dominer avec la même puissance et la même fermeté, la douleur physique et la douleur morale ; aussi les derniers instants de sa vie ont été sublimes.

On n'allia jamais plus de force d'âme et un caractère plus ferme, avec plus de faiblesse dans de certai-

nes circonstances et de laisser-aller apparent dans d'autres.

Louis XVIII savait sacrifier ses affections à ses devoirs, et ses pensées comme ses opinions à des circonstances impérieuses.

Sa taille était pesante et peu élevée, mais sa dignité naturelle suffisait pour imposer le respect à tous ceux qui l'approchaient.

Arrivant au trône après Napoléon, il regretta souvent de nè pouvoir pas monter à cheval ; car il connaissait assez le caractère français, pour comprendre tout ce qu'il eût gagné à se montrer capable de marcher au besoin, à la tête d'une armée.

Son magnifique regard était profondément scrutateur; et, tout en vous parlant, il vous sondait jusqu'au fond de l'âme.

Généralement il croyait à fort peu de choses, et estimait peu les hommes; mais il savait apprécier un noble caractère, et jamais roi ne récompensa plus généreusement les services rendus au pays.

Il savait écouter, et comprenait mieux que personne. Aussi jugeait-il les affaires avec une extrême sagacité.

Une fois son parti pris, rien ne pouvait l'en faire changer; et ses résumés au conseil étonnèrent souvent ses ministres, qui, quelque contrariés qu'ils fussent par ses décisions, étaient forcés de les admirer.

Ses instincts étaient toujours justes, mais il ne les suivait pas avec assez de persévérance.

Si parfois il parut manquer à l'intérieur de la prévoyance et du caractère que les circonstances réclamaient de lui, il eut toujours à l'extérieur une attitude

aussi ferme que digne, et une influence aussi solide qu'éclairée.

Ses réponses diplomatiques étaient aussi fines que profondes; et ses saillies dans l'intimité aussi heureuses que spirituelles.

Il aimait la plaisanterie, sans avoir toujours assez de choix dans ses expressions.

Les circonstances où il naquit et celles où il vécut, eurent une grande influence sur son caractère. Il ne sut pas assez s'en dégager; et l'on pourrait peut-être lui reprocher de s'être ployé aux événements, sans chercher assez à les maîtriser; mais il est juste de reconnaître que Louis XVIII fut un de ces hommes qui grandissent avec le temps, et auxquels la postérité, tenant compte des difficultés qu'il eut à surmonter, rendra plus de justice que ses contemporains.

Nul ne poussa plus loin que ce roi cette prévoyance qui sait lire dans l'avenir, et qui en devine les phases diverses; peut-être plus tard en acquerra-t-on des preuves qui étonneront ceux qui les liront!

Louis XVIII fut enfin un homme supérieur que beaucoup ont jugé avec trop de sévérité, et que peu de gens ont bien connu.

J'ignore si je suis parvenu à donner une faible idée de son caractère, mais je suis certain de l'avoir jugé avec impartialité. Placé sous son règne dans une position qui m'a permis de l'étudier, j'ai personnellement des actions de grâces à lui rendre; mais la reconnaissance n'a point égaré ma plume, et je n'ai point oublié que le peintre ne doit pas être un panégyriste.

M. LAINÉ

—

Né au milieu de la Révolution, M. Lainé en avait adopté les principes et les idées.

Sans être irréligieux, il eut toutes les tendances de la philosophie moderne; sans être ennemi du roi, il repoussa les seules mesures qui pouvaient affermir son trône; et sans avoir le projet de combattre la légitimité, il travailla par le fait, contre le successeur de Louis XVIII, avec autant d'ardeur que s'il avait eu la pensée de lui dérober son héritage, ou tout au moins de le lui laisser enlever.

Ainsi c'est lui qui a soustrait la garde nationale à l'influence de Monsieur. Cette force, bien comprise et bien ménagée, doit à toutes les époques assurer la tranquillité du pays; et par conséquent la succession au trône. Ce fut précisément pour cela qu'on l'attaqua, et que, n'osant point encore s'en passer, on fit tout ce qu'on put pour la diviser.

En agissant ainsi, M. Lainé crut sans doute flatter un sentiment secret chez le souverain, sentiment de méfiance qui n'existait pas; ou qui du moins n'exista que momentanément, et que la conduite de tous les princes de sa maison réfutait victorieusement.

Ce ministre avait acquis, comme président de la Chambre des députés, une grande réputation. A la tribune, il était imposant, magnifique; et dans plus d'une occasion, il déploya une grande énergie et de nobles sentiments.

Il exista, sans contredit, dans ceux-là mêmes dont les conseils ont préparé la ruine de la monarchie, des individus dont les intentions furent pures et le dévouement réel; ceux-là s'effrayèrent un jour de l'abîme qu'ils avaient creusé sous leurs pas... Que Dieu les juge! Quant à moi, tout en rendant justice à leurs sentiments, je les plains d'avoir eu des regrets aussi tardifs...

M. L'ABBÉ LEGRIS-DUVAL

—

Janvier 1819.

Sa douce résignation, son oubli constant de lui-même, et sa sollicitude pour les autres doivent servir d'exemple à tous ceux qui l'ont connu.

Les larmes des affligés qu'il a consolés, et les regrets amers des malheureux qu'il a soulagés par son inépuisable charité, sont le plus bel hommage qu'on puisse offrir à sa mémoire.

Les enfants trouvaient en lui le père le plus tendre, la jeunesse un guide aussi indulgent qu'éclairé, et la vieillesse un consolateur.

Tantôt il instruisait à bien vivre, tantôt il donnait la force de bien mourir.

Les regrets qu'il laissa sont trop profonds et trop bien sentis pour s'éteindre jamais. Une foule d'établissements utiles et pieux, légueront à l'avenir le nom de leur fondateur.

Que de familles ont été réunies par l'irrésistible onction de ses conseils!

Homme vraiment évangélique, il n'a laissé à sa famille que l'héritage de ses vertus.

Sa parole avait quelque chose d'entraînant et de touchant; elle subjuguait ceux qui auraient pu résister à la solidité de ses raisons.

Son âme fut constamment dévorée de l'amour du bien; si elle se reposait des fatigues attachées à son saint ministère, c'était dans quelque œuvre féconde en pieux résultats.

A l'âge de vingt-sept ans, M. l'abbé Legris-Duval ne craignit pas d'offrir à l'infortuné Louis XVI, les secours de son ministère de force et de paix; mais Dieu préserva ses jours par un miracle, pour qu'il put donner longtemps au monde l'exemple de ses vertus.

La taille de M. l'abbé Legris-Duval était élevée, sa maigreur extrême, sa physionomie expressive et ses yeux petits mais perçants.

M. Legris-Duval avait un talent d'improvisation bien rare; il parlait avec plus d'éloquence et de pureté que beaucoup d'autres n'écrivent. Une de ses heureuses inspirations valut vingt-sept mille francs à l'institution de ces intéressants petits savoyards, qui quittent leur patrie pour rapporter plus tard, quelque aisance dans leur famille.

Il mourut vingt-six ans après l'époque où il s'était offert à la gloire du martyre, le jour même de l'anniversaire d'un dévouement que sa modestie prenait soin de cacher, mais qui est resté gravé dans le sou-

venir de tous les gens de bien qui en ont eu connaissance.

Son souvenir ne s'éteindra jamais dans le cœur de celui qui fut son disciple, qui le chérissait comme un père; et qui, plus tard, se tint fier d'être son ami.

M. DE LAMARTINE

Quel est cet homme d'une taille élégante et noble, dont le regard est fier et parfois ironique, et qui, se confiant dans la haute opinion qu'il a de lui-même, regarde en pitié ses semblables? C'est un homme qui rêve tout éveillé, un penseur mélancolique plutôt qu'un grand penseur, un poëte sublime, mais qui jette ses poésies à la face du public sans se donner la peine de les corriger; et qui, dédaignant le travail, voit souvent échouer sa supériorité contre une facilité dangereuse.

Premier poëte de l'époque, M. de Lamartine a délaissé la poésie pour la politique; et ses discours sont empreints d'une éloquence qui enchante ceux qui l'écoutent, sans les entraîner à sa suite.

Poëte malgré lui, poëte toujours et par-dessus tout, M. de Lamartine a de sublimes élans, de nobles pensées; mais il ne sait pas s'établir sur un terrain assez

solide; et, s'avançant avec énergie sans avoir prévu les conséquences de ses paroles, il est souvent forcé de s'arrêter... laissant ceux qui se disposaient à le suivre, sans doctrine et sans chef.

Rien n'est fixe dans l'imagination mobile de M. de Lamartine. Passionné sans passions, orgueilleux sans ostentation, ambitieux sans égoïsme; ce qu'il faut surtout à son âme primitive, c'est de la gloire, voulant à tout prix occuper le monde de sa personne. Il procède, par sauts et par bonds, sous l'empire des plus généreuses inspirations; mais il n'y a dans son esprit ni système arrêté, ni but déterminé; et souvent il se perd au milieu des improvisations de son noble cœur.

Son génie supérieur erre dans l'espace, bercé par les vents; mais il ne s'appuie réellement sur rien, parce qu'il y a trop de vague dans ses pensées.

Il veut plaire, séduire, entraîner, convaincre; mais il ne sait point persévérer. Et comment le pourrait-il? la persévérance doit avoir un but, M. de Lamartine n'a que des idées. Homme tout exceptionnel, et ne voulant se rallier à aucun système, ses pensées, comme ses croyances et ses sentiments, n'ont rien de positif. Semblable à ces brillants météores qui se perdent dans les ténèbres, après avoir jeté une lumière passagère, il sillonne les discussions par les éclairs de son génie, mais son éloquence amène rarement des résultats.

Si vous allez chez lui, vous serez étonné du bon arrangement de ses propriétés, ainsi que de l'ordre qu'on y remarque; mais ne lui parlez pas de sa fortune, qui est considérable, car, dépensant sans comp-

ter et prodigue de bienfaisance, il serait forcé de vous avouer qu'elle est plus embarrassée qu'il ne le voudrait.

M. de Lamartine aime les succès sans les poursuivre, les adulations sans les quêter, et les adorations sans y répondre.

Tous les hommages qu'on lui offre, il les accepte comme des dettes qu'on lui paye.

Bon et facile à vivre, il est simple et digne dans ses manières; tour à tour il vous révoltera par son orgueil, et vous charmera par sa bonhomie. Il s'écoute en parlant, sans tenir compte de vos réponses, qu'il a à peine entendues.

S'il ne vous a pas convaincu, c'est de vous qu'il rira en passant à autre chose, par une transition subite.

Facile à entraîner, il est presque impossible à convaincre.

Il aime les chevaux, les chiens, le monde, la retraite, Paris, la campagne, la ville, les plaisirs, la tribune; il aime le côté poétique de toutes ces choses, et s'étourdit sur leur sens positif.

Homme d'honneur, il respecte sa femme, personne remarquable en tous points, et lui reste fidèle, à travers mille séductions qu'il provoque sans y céder.

Sa conversation est facile, enjouée, légère, profonde et pleine de charme. Résumé de mille contrastes, M. de Lamartine vous plaît et vous étonne sans cesse. Ne visant à rien de mieux que ce qu'il est, il croit toucher au pinacle; cependant, malgré ses qualités éminentes, il laisse souvent de profonds regrets, et rencontre lui-même bien des mécomptes.

Comme poëte, et poëte sublime parfois, que de lacunes dans ses œuvres, d'irrégularité, de distractions, d'incomplet, de médiocre même! Comme écrivain distingué, que d'éloquence sans doctrine et de talent sans résultats! Homme politique, il marche sans plans; homme d'intérieur, il accorde trop au monde; homme du monde, il n'en fait pas assez de cas pour le comprendre et pour le diriger. Esprit superficiel, il se perd en vaines théories, et parle de tout sans vouloir se donner la peine d'étudier les hommes et les choses.

Faut-il le dire enfin, M. de Lamartine croit et écrit sans convictions profondes; et il obéit plus souvent aux inspirations de son génie, qu'aux conseils de sa raison. C'est par la base qu'il pèche; car de quelque prestige que l'imagination puisse orner les rêves de la poésie, la raison finira toujours par avoir raison.

Quoi qu'il en soit, on aime malgré soi, et presque malgré lui, ce noble poëte, dont les illusions politiques sont empreintes de tant de patriotisme; et l'on regrette que les lacunes de son esprit l'aient empêché, jusqu'à ce jour, de produire à la Chambre des effets durables.

M. de Lamartine a des cheveux rares et grisonnants; son teint pâle et ses traits altérés, attestent sa vaste et noble ambition, comme aussi le travail auquel il se livre; mais l'élégance de sa tournure, la noblesse de ses manières, la recherche de sa toilette, et ses dents qu'il montre avec une sorte de coquetterie, prouvent que M. de Lamartine n'a renoncé à aucune espèce de prétentions.

Toujours de bonne foi avec lui-même, il ne paraît

pas également conséquent aux autres; et l'extrême mobilité de son esprit influe beaucoup sur ses actions, comme sur la réputation qu'il laissera.

M. de Lamartine, enfin, ne connaît bien ni lui ni ses semblables; entraîné par son imagination, il parle ou il écrit sous l'empire de ses impressions passionnées; et tandis que chaque parti aspire à s'honorer de sa coopération active, sa prétention, à lui, est de n'appartenir à aucun, afin de rester complétement indépendant.

Tel M. de Lamartine m'est apparu dans un moment où, à son insu, je l'ai fait poser devant moi, afin de pouvoir l'observer tout à mon aise.

M. LE MARQUIS DE LA ROCHEJAQUELEIN

« Parce que M. de La Rochejaquelein est un homme « d'esprit et de cœur, s'ensuit-il qu'il soit un véritable « homme d'État? » — diront certains esprits malencontreux qui, ne sachant jamais faire le bien, savent toujours l'atténuer.

Et que nous fait, à nous, qu'il ait ou n'ait pas toutes les facultés que ce titre réclame!

Ce noble député est un colosse d'honneur et de force morale; sa parole est puissante, parce qu'elle part de l'âme. On l'écoute avec ferveur et presque avec enthousiasme, parce qu'il est l'homme du progrès; parce qu'il a su s'associer aux intérêts du pays, en défendant ses droits et ses libertés; parce qu'il a osé proclamer à la tribune de la Chambre des députés là souveraineté nationale; parce qu'enfin il a amené les ministres à reconnaître hautement ce principe qui les domine

tous; forcés dans leurs derniers retranchements, ils n'ont pu reculer.

Comment se refuserait-on à écouter M. de La Rochejaquelein? Quand il parle, sa franchise est entière, sa loyauté parfaite, et il a proclamé des vérités que nul ne saurait contester.

Sa voix de stentor domine le tumulte; sa physionomie expressive impose à ses auditeurs; son geste, toujours noble et parfois menaçant, réduit au silence les interrupteurs; sa taille est aussi élevée que sa poitrine est large, et son front développé dénote les qualités de son âme.

Homme d'improvisation, il ne calcule pas ce qu'il va dire; mais son inspiration est heureuse.

Doué d'énergie plus encore peut-être que de véritable caractère, il a beaucoup de mobilité dans l'esprit.

Bon enfant, bon camarade et bon vivant, s'il a des envieux, il a peu d'ennemis et beaucoup d'amis.

Noble descendant d'illustres aïeux, il brave le danger moral, avec le même courage que ses ancêtres ont mis à marcher au-devant d'une mort certaine; et, certes, si jamais l'étranger menaçait la France, il ne reculerait pas plus devant lui, que devant les flétrissures du pouvoir[1].

[1] J'aurais pu sans doute ajouter quelques pages à ce portrait, mais, il était écrit, et ami intime du père du marquis de La Rochejaquelein, je n'ai voulu y rien changer.

M. L'ABBÉ DE LAMENNAIS

—

Figurez-vous, au physique, l'homme le plus chétif, le plus exigu, le plus laid, ayant le regard le plus faux, la figure la plus chafouine, et vous aurez une idée de M. de Lamennais.

En proie à la plus impérieuse des passions, cet homme, que l'orgueil a précipité du ciel, nierait, s'il l'osait, l'existence de ce Dieu qui le condamne à errer dans les ténèbres de son esprit; et il se rapproche le plus qu'il peut de l'athéisme, en cherchant à détruire toutes les croyances qu'il a propagées jadis.

Intelligence fourvoyée, esprit faussé et cœur dévoré par le doute, M. de Lamennais n'est plus que l'ombre de lui-même; et l'on chercherait en vain dans cet homme, dont les doctrines ne sont plus qu'un appel aux passions mauvaises, l'apôtre dont la plume éloquente et ferme nous écrivit autrefois le premier vo-

lume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*.

Chose extraordinaire! son regard perçant qui annonce le génie, révèle aussi le malaise de son âme et l'incertitude de ses pensées. Sophiste habile, il peut trouver des arguments pour justifier son apostasie; mais il ne vous regarde jamais en face, et semble vouloir échapper aux autres comme à lui-même.

Très-irascible, il sait contenir sa langue; mais il se dédommage de cet effort avec sa plume, qui ne connaît ni bornes ni limites, et semble trempée dans du fiel.

En lutte continuelle avec sa conscience, il voudrait imposer silence à ses remords; et dans l'espoir de s'étourdir, il déclare la guerre au genre humain comme à Dieu.

Déguisant son orgueil sous les formes les plus souples, il emploie toutes les ressources de son esprit à vous entraîner dans l'abîme; et sa parole mielleuse commence par vous séduire, dans l'espoir apparent de vous perdre plus sûrement. Dieu seul juge l'intention.

Il y a dans les paroles de M. de Lamennais plus de séduction que de raison; habile à éviter toute controverse sérieuse, il nie à peu près tout et n'avoue rien avec assurance, que la supériorité qu'il s'accorde; et encore, est-ce en baissant humblement la tête qu'il la proclame..

Ne pouvant dire ce qu'il est, il ose à peine avouer ce qu'il n'est pas; et se prenant à tout de son malaise intérieur, il offre dans sa personne le meilleur correctif de ses doctrines, car il est facile de voir en le re-

gardant qu'elles ne lui ont donné ni paix, ni santé, ni bonheur.

En ayant l'air de s'occuper sans cesse des souffrances de l'humanité, M. de Lamennais la méprise, et déverse sur elle la haine et l'envie qui s'exhalent de son cœur contre tout ce qui existe.

Sans cesse en contradiction avec lui-même, il ne parvient à se soustraire à son jugement qu'à force de sophismes.

Cet homme, si puissant jadis pour le bien, a cessé, grâce au ciel, de l'être pour le mal; à force de souplesse et d'habileté, il était parvenu à se faire des séides; il les a abandonnés dans un moment de découragement; et la plupart d'entre eux, rappelés au bercail par le bon pasteur, ont mesuré avec terreur, l'abîme au fond duquel M. de Lamennais avait pensé les précipiter.

En ce moment il marche seul, et sa voix reste sans auditeurs comme sans écho.

Juste punition d'un génie qui semble puiser dans l'enfer ses inspirations! De dangereux qu'il était, M. de Lamennais est devenu incapable, et l'on détourne avec tristesse ses regards de cet homme que le génie avait fait si grand, et que l'orgueil le plus insatiable a réduit au néant.

Nulle croyance, nul espoir, et pas une pensée logique n'est restée debout dans son cerveau désorganisé; abnégation, amour, charité, tout a été entraîné de l'âme de ce prêtre, apostat par l'orgueil d'abord, et ensuite par la haine! Tout, jusqu'à son talent qui l'avait classé parmi les écrivains les plus éloquents du siècle, et qui n'excite plus ni la curiosité ni l'envie.

Les vertus privées dont il se pare avec affectation, sont entées elles-mêmes sur l'orgueil, qui est devenu son Dieu.

S'il critique, il déchire; essaye-t-il de raisonner, il devient incompréhensible; et s'il veut marcher, il s'égare; car n'ayant pas de but déterminé, il ne peut atteindre que le désordre.

En vain essayerait-il encore d'amener l'anarchie dans les choses et dans les idées? M..de Lamennais a fait son temps; et, passé de mode, il ne saurait plus faire de mal qu'à lui-même.

S'il le pouvait, il se substituerait à Dieu, tant est grand son désir de dominer les hommes; mais semblable à celui dont le prophète a dit : *J'ai vu l'impie adoré sur la terre*, on pourra dire bientôt de celui qui voulait à son gré gouverner le tonnerre : *Je n'ai fait que passer... Il n'était déjà plus!*

Condamné par la logique, par la raison, par la religion, par la morale et par la vertu, comme par ses écrits antérieurs, M. de Lamennais est un triste et mémorable exemple, de ce que peut devenir l'homme livré sans frein au démon de l'orgueil, lorsqu'il ferme les yeux pour échapper à la vérité qui l'écrase.

Cet esprit sceptique l'est au point de ne plus savoir ni ce qu'il est, ni ce qu'il pense, ni ce qu'il veut, ni où il va. Livré à toutes les tristesses qui déchirent une âme sans espérance, il s'abandonne à elles sans mesure comme sans partage; et de tous les apostats qu'il a faits, il est le plus malheureux, car nul ne possédait plus de lumières et de facultés.

Lecteurs priez pour son âme, et puisse Dieu lui ac-

corder assez de jours pour réparer le mal qu'il a produit, et celui qu'il a voulu faire!

Quelque sévère que soit ce portrait, il n'a rien d'exagéré. Il m'en a coûté de l'écrire; mais je l'ai destiné à servir de préservatif et de leçon, aux hommes qui seraient tentés d'immoler à leur propre gloire la raison, la justice et la vérité.

M. DE LOURDOUEIX

—

Petit et un peu gros, M. de Lourdoueix a d'ailleurs une belle et noble figure, un large front et le regard le plus bienveillant.

Critique éclairé, guide sage, conseil impartial, esprit et cœur désintéressés, ami sûr, ennemi généreux, il possède l'âme la plus pure, les pensées les plus nobles, le caractère le plus élevé, et il joint à une vivacité d'imagination, que sa raison maintient dans de justes bornes, une chaleur de cœur dont il sait modérer l'ardeur.

Homme de conviction avant tout, et capable du dévouement le plus absolu, M. de Lourdoueix ne se méfie pas assez de ses semblables, et les croit généralement bons et francs, parce qu'il les juge d'après lui-même.

Avec beaucoup de caractère, il a de l'ingénuité dans la pensée, et croit plus facilement ce qu'il désire que ce qui est.

Il a, du reste, autant de suite dans la conduite que dans les idées; beaucoup de persévérance dans la volonté, et les principes les mieux arrêtés sur le but qu'il se propose, comme sur la marche qu'il croit devoir suivre pour y arriver.

Ayant laissé la religion triompher en maître absolu de son existence, M. de Lourdoueix n'a jamais reculé devant aucun sacrifice, quand il l'a considéré comme un devoir.

Tout en s'occupant des grands intérêts de l'avenir, il se livre avec plaisir, pendant ses courts loisirs, à l'étude de la peinture, et à la sculpture qu'il aime avec passion.

Vivant bien plus dans la sphère des idées que dans celle du monde, il connaît celui-ci moins bien que les affaires qu'il voit toujours de haut, et qu'il juge en parfait logicien.

Prudent et sage, M. de Lourdoueix, n'est jamais pressé de donner son avis; avant de parler il écoute, et lors même que son jugement est formé, il sait encore attendre le moment de le formuler avec avantage.

Assez vif de caractère, il est toujours maître de lui; et chrétien fervent, il pardonne du fond de son cœur; mais il oublie difficilement le chagrin qu'on lui a fait, ou les mécomptes qu'il a éprouvés.

Porté dans ses affections à un peu de jalousie, il a su réprimer en lui ce défaut qu'il blâme chez les autres.

Nul homme ne sait s'effacer avec plus d'abnégation, pour contribuer au succès de sa cause ou de ses amis; et nul ne tient autant aux préventions favorables sur lesquelles reposent ses affections.

Avec une juste confiance dans ses facultés, M. de Lourdoueix est exempt d'orgueil, tout en conservant son expérience ; et dans les luttes quotidiennes, qu'il soutient à la fois contre le présent et contre le passé, avec une force de logique et une mesure parfaite, son cœur sensible et bon est souvent froissé, mais jamais son esprit n'est découragé.

Quelles que soient ses illusions à l'égard des hommes, il voit bien les choses ; et son jugement sur les faits est aussi éclairé qu'impartial, aussi sûr qu'élevé.

En politique et la plume à la main, il est aussi clair que profond, aussi net que précis. En religion comme en morale, il ne tient pas assez de compte du milieu social pour lequel il écrit; et les esprits les plus distingués, ont peine à le suivre dans les hautes régions où il plane par sa pensée.

Bon, humain, généreux et ne sachant pas plus refuser un service qu'une aumône, M. de Lourdoueix n'a jamais su faire valoir son mérite ou ses sacrifices.

Plus indépendant de caractère que de position, il a dû accepter une carrière d'abnégation et de dévouement, et il supporte avec une constance invincible, tous les inconvénients de la situation que les événements lui ont faite.

Vraiment sensible, il craint de le paraître; et sévère pour lui-même, il ne veut voir ni les faiblesses ni les torts de ses amis.

Ne recherchant pas le monde, mais s'y plaisant quand il y est, M. de Lourdoueix brille davantage dans une conversation sérieuse, qu'il sait rendre intéressante en y jetant des éclairs de génie, que dans des conversations futiles; mais c'est surtout dans l'in-

timité qu'on peut apprécier le charme de son caractère et la finesse de son esprit.

Tenant à ses idées, il ne les sacrifierait pas facilement.

Romanesque par nature, mais devenu positif à force de raison, il est porté à rejeter sans examen, tout ce qui sort des règles ordinaires.

Tel est, selon moi, M. de Lourdoueix; tel est l'homme dont je suis heureux d'être l'ami, et dont l'affection honore ceux auxquels il veut bien l'accorder.

M. LE COMTE MOLÉ

M. Molé, homme d'un esprit remarquable, est d'un extérieur calme et froid, ayant beaucoup d'ambition et un grand amour du pouvoir.

Audacieux et indépendant par caractère, il caresse l'autorité dans l'espoir qu'elle favorisera sa passion dominante, et il reste fidèle à ce qui existe, dans l'intérêt d'une ambition qu'il colore à ses yeux, comme à ceux des autres, en l'honorant du nom de dévouement pour le pays.

Élevé à l'école de l'arbitraire, il vise au pouvoir absolu, et ses yeux enfoncés attestent de la longueur de ses veilles et de ses profondes méditations.

Son regard est aussi beau que perçant, son teint pâle et décoloré révèle les combats intérieurs qu'il a dû se livrer, avant de consentir à compromettre dans nos luttes parlementaires, son nom et son caractère.

Agréable et séduisant comme homme du monde, M. Molé n'est point insensible aux succès que lui ont valu ses manières, aussi gracieuses que distinguées.

Il suit silencieusement la ligne qu'il s'est tracée, mais avec la plus grande persévérance.

S'il parle, c'est avec goût, talent et finesse, soit à la tribune, soit dans un salon.

Absorbé par les affaires, il sait en sortir, et l'on n'est pas plus aimable dans l'intimité.

Son âme est accessible à des sentiments généreux, et capable des actions les plus nobles.

Une imagination ardente fournit toujours de nouveaux calculs à sa politique ; homme de tête, il est capable de trouver des ressources où un autre ne verrait que des écueils ; aussi a-t-il en lui-même une confiance que souvent il justifie, mais qui parfois l'abandonne au moment de l'exécution.

Ferme par caractère, il sait, quand il le faut, sacrifier sa volonté, calculant plus encore le but qu'il veut atteindre, que les moyens qu'il emploie pour y arriver.

Ne voyant pas toujours les choses d'assez haut ; il saisit mieux les détails que l'ensemble.

Orateur distingué et négociateur habile, M. Molé ne borne pas ses prétentions à être homme d'État, il veut être homme du monde, et il y réussit au gré de ses désirs.

Celui qui siégeait au conseil d'État des Cent-Jours et que l'on accuse, à tort ou à raison, d'avoir participé à l'acte qui proscrivait Louis XVIII et sa famille, a siégé et siégera peut-être encore, au banc des ministres de Louis-Philippe.

Si sa participation aux affaires n'est pas un grand bien, ce peut être un grand mal ; et il semble que pour appeler au pouvoir des hommes sans convictions arrêtées, il faudrait être sûr de l'avenir.

L'AMIRAL COMTE DE MOGES

Tracy.

Ce n'est pas peu de choses, mesdames, que d'oser vous parler de M. l'amiral ; gare aux écoutilles, car sa grandeur est loin d'être tendre quand elle commande en despote, à bord de sa flottille ; mais si elle ne plaisante pas avec le devoir, en revanche elle est toujours d'accord avec la justice ; aussi lui accorde-t-on, sur son élément, une soumission illimitée, et tous ses hommes sont dans sa main.

Si vous toisez de l'œil M. l'amiral, il ne vous paraîtra pas un grand homme ; mais ce n'est point à l'aune que se mesurent des capacités telles que la sienne.

Garez-vous, pauvres dames, de ce triomphateur sur terre comme sur mer ; et si vous voulez conserver l'indépendance de votre cœur et de votre esprit, craignez de l'écouter avec trop d'intérêt.

M. l'amiral, semblable en cela à beaucoup de gens qui ne le valent pas, a la conscience de son mérite; il est spirituel, aimable, bon enfant, et on lui sait gré de la simplicité qu'il conserve dans son intérieur, comme de la bonhomie qu'il a rapportée de ses courses lointaines.

A l'entendre, il n'aspire plus qu'au repos, ce cher amiral, ce qui ne l'empêche pas d'arriver à tout, et c'est justice!

Si vous l'écoutez, il n'aime que sa femme, et, en vérité, je n'ai pas de peine à croire qu'il dit vrai; mais en attendant, il se résigne à plaire à toutes.

Avec beaucoup de douceur et de caractère, il ne dit et ne fait que tout juste ce qu'il lui plaît; et, doué de cette persévérance invincible qui surmonte les obstacles, s'il faut dix ans pour atteindre un but qu'il s'est proposé, il y travaillera dix ans sans se laisser décourager.

Habile à naviguer sur le vaste océan du monde, il ne heurte jamais les écueils, il les tourne et marche toujours, alors même qu'il paraît avoir jeté l'ancre.

Essaye-t-on de lui donner un conseil, c'est peine inutile, l'adroit pilote pense absolument comme vous; en attendant, il conserve *in petto* son opinion; et si sous l'effort de vos raisons son esprit flexible ploye, c'est, comme la branche sous le poids léger de l'oiseau, pour reprendre bientôt sa première position.

Il s'écoute un peu lui-même quand il converse; et tout le monde fait comme lui, car il est piquant et fort instruit.

Si vous en croyez l'amiral de Moges, personne n'est plus simple et plus naturel que lui; cependant, au

fond, il est malin ; s'il n'est pas méchant, c'est qu'il est vraiment bon, et que chez lui le cœur l'emporte sur l'esprit.

Il aurait le droit de parler de ce qu'il a fait, il préfère que les autres s'en occupent, et l'histoire se chargera de dire comment la France a été noblement et dignement représentée par lui : la reconnaissance de la Martinique le fera passer à la postérité.

Il pardonne, mais il n'oublie point ; et je crois que l'on jouerait un jeu dangereux en le blessant. Bien qu'il aime la mer comme tout bon marin, il n'est jamais plus heureux qu'au milieu des siens ; toujours il y revient avec plaisir, et toujours on l'y reçoit avec bonheur ; mais une fois sur sa frégate, il oublie tout pour elle, et bien ingénu qui serait tenté de plaindre ce généreux navigateur.

Si M. l'amiral croit de sa dignité de ne pas se montrer visiblement trop sensible à l'affection qu'on a pour lui, je me trompe fort, ou il s'en dédommage dans l'intérieur, en vrai marin qui revient de l'exil.

Un peu musard dans ses habitudes de vie, notre digne commandant ne céderait, pour rien au monde ni à personne, le droit de marcher le premier à l'ennemi.

Tâchez de l'imiter, si vous voulez faire votre chemin avec honneur et habileté !

Peu communicatif, il garde pour lui ses projets et ses pensées ; aussi sa femme lui sait-elle un gré infini des témoignages de confiance qu'il lui prodigue.

Quelquefois, il se laisse forcer la main pour faire exactement ce qu'il désirait.

Ayant soin de ne jamais choquer personne, M. de Moges vit bien avec tout le monde ; sans aller au-

devant de l'affection, il la fait naître; et nul plus que lui ne sait parler ou se taire à propos.

Il chérit ses enfants comme le plus tendre des pères; mais les marins sont aussi ses enfants, et il les aime de vieille date.

Il écoute avec une invincible patience, mais sans s'avancer; il ne dit pas *oui*, il ne dit pas *non;* il reste à l'embossage, et bien fin qui pourrait le faire démarrer.

Si la contradiction devient trop forte, il met toutes voiles dehors, et bientôt vous apprenez son départ.

Voulez-vous gagner son affection, devinez sa pensée, car il ne vous la dira point; mais il sait aimer, M. l'amiral, et l'on se sent entraîné à désirer d'être au nombre de ses amis.

Il regarde rarement en face, mais rien ne lui échappe; il voit le mérite sans envie, et sait le louer sans efforts.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le compte de M. de Moges, et son portrait ne pourrait qu'y gagner; mais je craindrais de mettre sa patience ou sa modestie à de trop rudes épreuves; et si je ne crains point la mitraille de ses canons, je ne veux pas m'exposer aux saillies brillantes de son esprit.

M. LE COMTE DE MONTBEL

Il faut connaître, comme moi, M. le comte de Montbel, pour apprécier le bien qu'il peut faire où Dieu l'a placé ; ses idées sont saines, ses sentiments sont purs, ses intentions droites, sa loyauté à toute épreuve ; et sa modération égale sa sagesse.

Remarquablement instruit, il réunit l'esprit le plus éclairé, au caractère le plus sûr et au cœur le plus dévoué. Les malheurs de famille les plus cruels, l'ont éprouvé sans parvenir à l'abattre, parce qu'il a puisé dans la piété la plus élevée, les seules consolations que son âme pouvait admettre.

Sa religion, puisée à la véritable source, n'a rien d'étroit, rien de sévère ; et la grâce qu'il sait répandre sur les sujets les plus sérieux, ne permet point d'en apercevoir la sécheresse ou l'aridité.

Connaissant peu les hommes, il ne les juge pas toujours avec une exacte justice ; et son indulgence pour

eux dépasse quelquefois, les bornes de la bienveillance.

Son front large est empreint de la pureté de son cœur, et son regard intelligent s'attache sur vous sans crainte; car il n'a rien à cacher, et ne dissimule jamais sa pensée.

Justement apprécié par tous ceux qui le connaissent, M. le comte de Montbel semble avoir été conduit par la Providence à Goritz, pour apprendre à Henri de France tout ce qu'il doit faire, observer et savoir; et aussi pour éviter les écueils contre lesquels ses nobles parents se sont brisés.

II

M. LE COMTE DE NESSELRODE

M. le comte de Nesselrode est petit, maigre, sec, ridé, et assez laid ; mais il a la physionomie la plus spirituelle qu'on puisse voir. Le travail semble avoir usé sa santé ; et son grand front presque dépouillé de cheveux, indique à l'observateur, tant soit peu phrénologue, la fermeté d'un caractère qui apporte la plus invincible persévérance dans tout ce qu'il entreprend.

En effet, M. le comte de Nesselrode échoue-t-il sur une question, il y reviendra le lendemain, le surlendemain et toujours, jusqu'à ce qu'il ait fait prévaloir son opinion. On pourrait lui reprocher de ne pas calculer aussi bien les moyens que le but qu'il se propose d'atteindre ; mais son dévouement absolu peut lui servir d'excuse, et sa volonté ferme supplée à tout.

Sujet soumis et fidèle, bien qu'il ait naturellement de l'indépendance dans les idées, M. de Nesselrode joint à beaucoup d'ambition des sentiments fort éle-

vés; il aime le pouvoir, mais il aime avant tout la grandeur de son pays et celle de son souverain, avec lequel il a su s'identifier.

Usant avec une extrême discrétion de son influence sur le monarque, il évite de discuter avec lui; mais il sait lui insinuer peu à peu sa manière de voir, et l'amener à paraître exiger ce qu'il a résolu lui-même, d'après le plan général qu'il s'est tracé, et dont rien ne saurait le faire dévier.

Très-irascible par nature, il est parvenu, à force d'empire sur lui-même, à maîtriser ses impressions.

Distrait dans la vie privée, M. de Nesselrode ne l'est jamais quand il s'agit d'affaires; et lors même qu'il paraît négliger certains détails, il se dirige vers son but d'une marche lente, mais sûre, et avec autant de mesure que de ténacité.

Pareil au bateau qui semble rester immobile devant le rivage qui fuit, M. de Nesselrode peut, dans certains cas, avoir l'air de s'arrêter... il avance toujours; et quand vient le moment, on est tout étonné du terrain qu'il a su gagner, pendant son repos simulé.

Capable de quelques concessions, il ne l'est pas d'un abandon formel. Obstacles ni dangers ne sauraient l'effrayer; et, disposé à tout braver, il cherche à les vaincre de haute lutte, quand il n'a pas pu les tourner.

Connaissant les hommes, et les méprisant pour la plupart, il sait se les attacher par l'intérêt, et quelquefois par la confiance apparente qu'il leur témoigne; en résumé, il ne se fie qu'à lui-même, et ne livre à personne sa pensée intime, convaincu qu'il est que

la première condition du succès, en diplomatie, est de savoir se taire.

Il apporte plus de sûreté dans ses relations privées, que dans ses négociations politiques; et il paraît considérer la diplomatie comme une sorte de jeu d'échecs, où l'avantage doit rester au plus habile.

Assez utile pour n'avoir point à craindre la disgrâce, M. de Nesselrode ne flattera jamais son souverain pour le seul plaisir de lui plaire; mais il saura se faire insinuant et doux, chaque fois qu'il voudra l'amener à ses fins.

Regardant, avec quelque raison, les femmes comme de puissants auxiliaires, et les aimant d'ailleurs pour son propre compte, il se sert à propos de leur influence, et se plaît à mettre en lumière leur beauté, leur mérite ou leur esprit.

Avec beaucoup d'ordre, il sait dépenser et représenter noblement.

C'est d'ailleurs, il faut bien en convenir, un homme qui voit de haut et prévoit de loin.

En dépit de sa discrétion diplomatique, il possède une sorte de franchise qui se révèle dans ses paroles, mais il est dissimulé dans ses actions.

Il peut oublier qu'on l'a offensé; il serait dangereux de l'en faire souvenir. Possédant cet esprit de suite qui prépare ou domine les événements, M. de Nesselrode est enfin un des plus fins et des plus habiles politiques de notre époque.

O'CONNELL

Taille gigantesque, larges épaules, force herculéenne, voix de stentor; jouant avec sa parole comme avec sa pensée, et passant du trivial au sublime avec une éloquence tout à lui, tels sont les principaux traits du grand libérateur qui semble résumer en sa personne, les plus originales et les plus sublimes créations du génie de Shakespeare.

Regardant toujours en face ses auditeurs, et les subjuguant par un mot, par un geste, O'Connell possède toutes les facultés qui constituent le grand orateur. Au moral : but élevé, conviction profonde, foi inébranlable, désintéressement sans égal et persévérance invincible; — au physique : un front large et haut, des traits dont la noblesse d'expression rehausse le caractère populaire, un regard qui lance la foudre, et l'art de joindre dans ses discours, la réserve la plus

parfaite à l'abandon le plus absolu, tout enfin fait d'O'Connell l'homme le plus extraordinaire et le génie le plus complet de notre époque.

Sa volonté est de fer, mais il sait la faire plier quand il le croit utile; et, patient comme s'il était éternel, il sait attendre.

Nul plus que lui n'aurait le droit d'être fier, car jamais célébrité ne fut égale à la sienne; mais son cœur est trop dévoué pour être orgueilleux, et son âme trop pieuse pour être accessible aux vains bruits de la terre.

La seule passion d'O'Connell est celle du bien ; sa seule ambition, l'affranchissement de son pays. Pour l'obtenir, il a bravé les calomnies, les persécutions ; il braverait la mort et se trouverait heureux si tout son sang versé pour la plus noble cause, pouvait assurer à l'Irlande le rappel de l'union.

Noble et généreux défenseur des libertés civiques et religieuses de sa patrie, il veut tout pour elle et rien pour lui.

A l'amour du pays, poussé jusqu'à l'exaltation la plus haute et la plus réfléchie, O'Connell joint les lumières du grand politique, et la sage mesure de l'homme d'État.

Chéri du peuple, dont il dispose sans se laisser jamais entraîner par lui, il est au-dessus de la vaine gloire, et ce n'est que dans l'intérêt de l'Irlande qu'il jouit de son étonnante popularité.

Ennemi déclaré du pouvoir populaire, il veut toutes les libertés compatibles avec l'ordre; et soumis comme sujet à la reine d'Angleterre, il ne réclame d'elle qu'un affranchissement fondé sur des lois.

Ainsi que Jésus-Christ, sa force et son modèle, O'Connell sait apaiser les flots agités quand la tempête devient menaçante.

Savoir se contenir soi-même en présence des plus beaux triomphes que jamais mortel ait obtenus, c'est se montrer véritablement chrétien.

L'homme ne peut rien par lui-même, il peut tout lorsqu'il croit et espère en Dieu.

Soutenu par sa main divine, O'Connell sourit aux menaces, et, bravant tous les obstacles, il marche vers son but, certain que sa cause triomphera.

Homme de bien par excellence, ce grand homme est le modèle qu'on voudrait prendre, le type auquel on serait heureux de ressembler.

L'amour de la patrie est son essence ; et c'est par ce sentiment, l'âme et le mobile de mon existence, que O'Connell s'est emparé de toutes mes sympathies.

Avec quelle ardeur ce Pierre l'Hermite des temps modernes, défend la catholicité de la malheureuse Irlande, et qu'il est beau de le voir lutter seul contre l'égoïste Angleterre, au nom de la raison, de la justice et de la vérité !

Né violent, O'Connell a su se vaincre lui-même pour dominer les autres ; et tel est l'empire qu'il a pris sur ses passions, qu'actions, paroles, sentiments, tout, jusqu'à sa colère, est calculé, et converge vers un même but.

C'est à tort qu'on l'a nommé le *grand agitateur ;* il serait plus juste et plus vrai de l'appeler le *grand pacificateur !*

Sans lui l'Irlande serait en feu, et peut-être écrasée !... Avec lui et par lui l'Irlande triomphera !

Espérons que le monde lui devra l'abaissement d'une puissance qui s'est déclarée l'ennemie du ciel et de la terre, et qui fut toujours pour la France une rivale aussi perfide que dangereuse.

Cette faible esquisse n'est point un portrait, c'est un tribut de respect et d'admiration, j'oserais presque dire d'affection, que j'ai voulu payer à celui qui combat de toutes les forces de son éloquence pour sa patrie et pour son Dieu.

M. ROYER-COLLARD

Puissantes facultés, nobles sentiments, avec des pensées généreuses et élevées ; instruction profonde, peu de confiance dans les hommes, et beaucoup dans ses propres jugements ; des idées arrêtées sur toutes choses, n'en changeant pas facilement, et ne demandant jamais un conseil, mais le donnant avec mesure; ne vous écoutant pas toujours, mais vous répondant avec bienveillance, et ne donnant son attention qu'à ce qui en vaut vraiment la peine, tels sont les principaux traits du caractère de M. Royer-Collard.

D'épais sourcils, des yeux renfoncés mais perçants, des traits prononcés, une taille élevée, des formes annonçant une grande force physique, des manières très-distinguées, une physionomie pleine de grâce et d'expression, que couronne un large front dissimulé par la perruque soignée, qui couvre de temps immé-

morial sa belle tête chauve, tel est, au physique, un des hommes qui ont exercé le plus d'influence sur notre époque.

M. Royer-Collard a pu se tromper quelquefois dans sa longue carrière politique; mais ce fut toujours avec des intentions honorables.

Son dévouement à la légitimité fut de tous les temps; pour le prouver, il sut braver les obstacles et les dangers.

Inaccessible à la crainte, il a, dans maintes occasions, montré un sang-froid imperturbable.

C'est un homme de conscience; il obéit à son jugement comme à une espèce d'instinct qui le conduit, le dirige, le pousse, le fait agir, et lui inspire une confiance absolue.

On pourrait lui reprocher un peu de fierté; c'est plutôt de la dignité, car sa bienveillance est extrême.

Susceptible d'affections sincères, il est dévoué cœur et âme à ses amis; obliger lui semble un devoir, en même temps que c'est pour lui un véritable bonheur.

Son caractère est fort, et sa volonté est de fer. Son extérieur, grave et sévère, pourrait faire croire qu'il est peu sensible; tandis que personne ne jouit davantage des affections intimes, dont il est le lien, et dont il fait le charme par sa bonté.

Il est juste d'ajouter que son intérieur lui offre la réunion des cœurs et des esprits les plus distingués, et qu'il y est apprécié autant qu'il mérite de l'être.

Se croyant, avec raison, au-dessus de l'ambition, M. Royer-Collard n'a jamais recherché le pouvoir. Il accepta plusieurs places, dans le juste espoir de s'y rendre utile; mais il les quitta toujours sans regrets.

Nul ne fit jamais, avec une politesse plus simple et plus digne, les honneurs de ses salons.

Le désintéressement le plus absolu a été l'âme de toutes ses actions.

Il estime généralement assez peu les hommes ; il attend peu de l'avenir, et voit les événements trop en noir.

M. Royer-Collard méprise les flatteurs, et fait fort peu de cas des compliments ; mais il est touché de la déférence qu'on lui témoigne.

Aimant peu le monde, il s'y montre rarement ; mais à toutes les époques, il a été recherché par les hommes les plus distingués.

Ennemi courageux des doctrines révolutionnaires, il a des idées avancées, tout en conservant la noble attitude d'un homme qui sent ce qu'il vaut. Ses théories politiques sont bien à lui, et jamais il n'accepte celles des autres.

S'il pense être seul à se bien connaître, il n'est certes pas seul à s'apprécier.

Louis XVIII lui eut de véritables obligations dont il ne fut peut-être pas assez reconnaissant.

M. Royer-Collard avait trop de noblesse de cœur pour se plaindre ; et, certain d'avoir bien agi, il a trouvé dans le témoignage de sa conscience, plus encore que dans l'estime des gens de bien, la récompense de son dévouement.

Charles X lui devait moins ; mais Sa Majesté avait pour lui un attrait particulier, et Elle apportait dans ses rapports avec lui une sorte de coquetterie.

La retraite de M. Royer-Collard dans la rue d'Enfer, n'a pu le soustraire aux nombreux amis qui cultivent

son affection, et à la foule de visiteurs qui vont solliciter ses conseils ou son appui.

Si vous contrariez ses opinions, il sourit avec grâce en vous plaignant tout bas. Son caractère est vif, mais il sait toujours le dominer.

Nul n'est plus sûr et plus constant dans ses relations. Celui qui en parle si imparfaitement, est heureux et presque fier de pouvoir se dire son ami ; car M. Royer-Collard est, sans contredit, un des hommes les plus sincèrement vertueux et les plus remarquables de notre époque.

M. LE MARÉCHAL SOULT

DUC DE DALMATIE

C'est un caractère assez difficile à peindre que celui de mon modèle.

Le duc de Dalmatie a été l'un des plus illustres champions de ces guerres de sang qui envahirent l'Europe, et vinrent aboutir à un cyprès planté sur un rocher.

Il fut sans contredit l'un des premiers généraux de cette époque, et un des esprits les plus organisateurs, bien qu'il se perdît quelquefois dans de minutieux détails.

Aimant le pouvoir avant tout et par-dessus tout, le maréchal Soult le sert avec zèle, qu'il s'appelle Napoléon, Louis XVIII, Charles X ou d'Orléans.

Incertain dans ses principes comme dans ses opinions, il est toujours de sang-froid en présence du

danger; là seulement son coup d'œil est aussi prompt que sûr, et il n'hésite jamais.

Il ne sait pas parlementer, mais il sait combattre; il sait vaincre, et la guerre lui va mieux que la diplomatie. Instrument de guerre et non de paix, il tranche plus souvent qu'il ne résout.

Attachant assez peu d'importance à ses serments, le maréchal Soult ne s'est jamais engagé qu'avec lui-même. L'ambition ayant toujours été son idée fixe, il s'est promis de ne reculer devant aucune concession pour se maintenir au pouvoir, et tout le monde sait qu'il a tenu parole.

Ferme avec ses égaux et presque arrogant avec ses inférieurs, il est souple et insinuant avec ses supérieurs; mais il est placé trop haut pour que ce supérieur puisse être autre chose qu'un roi.

Le soldat lui obéit avec confiance et soumission; et nul officier, fût-ce même un lieutenant général, n'oserait lui adresser la parole le premier.

Son regard est plus pénétrant qu'arrêté; mais son geste et sa parole sont impératifs; et, bien qu'une ancienne blessure le fasse boiter un peu, son maintien a quelque chose d'assuré, qui révèle l'habitude du commandement. Il tient l'armée entière dans sa main; et sans s'inquiéter de savoir s'il en est aimé, il sait la diriger en maître absolu.

Le despotisme semble s'être incarné dans ce vieux soldat d'un despote; il n'entend rien à ce qu'on appelle un gouvernement constitutionnel; et, convaincu qu'on ne saurait contenir les peuples qu'en les matant, il marche vers ce but sans s'embarrasser le moins du monde, de l'arbitraire de ses allures.

Il ne peut concevoir, encore moins admettre, qu'on ose résister à l'autorité, quel que soit le principe dont elle émane.

La stature du maréchal Soult est imposante, et son caractère indomptable. Travailleur infatigable, il voit tout par lui-même.

Habituellement poli, il vous terrassera d'un mot ou d'un regard si vous le blessez. Ceux qui osent lui dire la vérité lui déplaisent, mais il les estime.

Faisant fort peu de cas de l'humanité, il la considère comme devant servir d'instrument aux hommes habiles pour s'élever ; et chez ce soldat de fortune, la fin justifie toujours les moyens.

Il aime l'argent, mais c'est pour maintenir une représentation qui lui sert et qui lui plaît. Souvent prodigue, il est parfois assez serré.

Avec une sorte d'abandon il a de la finesse, et ne se laisse jamais détourner du but qu'il se propose.

L'Éternité l'occupe peu, ce monde est tout pour lui; aussi s'applique-t-il à y siéger au premier rang.

Il peut se venger, mais il sait pardonner; toujours ferme en face de l'ennemi, il se laisse facilement démonter à la tribune; ses adversaires politiques déconcertent sa stratégie, et s'il ne peut les ramener, il les écrase.

Il est plus facile de le faire revenir sur sa parole, que sur un mot qu'il aura dit, ou sur une volonté qu'il a exprimée.

M. le maréchal Soult a de la bizarrerie dans l'esprit, de l'originalité dans l'action, et la gravité de sa physionomie fait rarement place à un sourire, qui la

rend gracieuse, quand il lui plaît d'être agréable à ceux qui l'approchent.

Son âge et la vie qui s'en va l'attristent, et ses pensées sont souvent mélancoliques.

Pour braver la mort sur un champ de bataille, il suffit d'avoir du courage; pour l'attendre avec résignation dans son lit, il faudrait songer à l'Éternité qui efface tous les regrets, en nous apportant l'espérance.

M. THIERS

M. Thiers a beaucoup de physionomie et, sans aucun trait prononcé, une mobilité à nulle pareille; enfant gâté par la fortune, il court après le pouvoir et l'argent, en se jouant de l'un comme de l'autre; exempt de conscience et de méchanceté, il devient capable de tout, quand il s'agit pour lui d'arriver à ses fins. Ne sachant pas toujours bien ce qu'il veut, il ignore ce qu'il devrait faire, tant les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal, sont confondues dans son esprit. Ne croyant manquer à rien parce qu'il ne croit à rien, M. Thiers ne réfléchit qu'après avoir agi; acteur toujours en scène, il est tragique ou vrai comique, suivant la circonstance.

Petit de taille et n'ayant pas plus d'élévation dans la pensée que dans les sentiments, M. Thiers a la tournure commune, et il faut toutes les ressources de son esprit, à nul pareil, pour faire oublier l'exiguité de sa personne.

Né de la révolution de 1830, il se dit son fils, et il affecte de la défendre tout en montrant dans ses actes une tendance marquée vers le despotisme.

Brave, impétueux, orgueilleux, téméraire, inconséquent, présomptueux, étourdi, ne doutant de rien, M. Thiers est occupé du jour et nullement du lendemain; allant à la minute et suivant son impression, il est capable du bien comme du mal, sans qu'on puisse lui savoir gré de l'un, ni lui en vouloir beaucoup de l'autre.

Il aime l'argent pour le dépenser, la fortune pour en jouir, et le pouvoir pour maintenir son importance. Élève de M. de Talleyrand, il boite au moral comme son maître boitait au physique; et, de même que lui, il n'appartient à personne, mais aux idées, aux événements et aux faits qu'il croit pressentir; aussi ne se fait-il aucun scrupule d'aller en avant, ou de rétrograder selon les intérêts de son ambition.

Des yeux perçants annoncent que l'esprit domine chez M. Thiers toutes ses autres facultés. Vrai tribun, une assemblée délibérante n'a rien qui l'effraye, et il a le talent de parler longtemps pour ne rien dire. Habile à jouer tous les sentiments, il enlace si bien ceux qui l'écoutent, qu'il finit presque toujours par les entraîner. Sa facilité est remarquable; mais on l'embarrasserait fort si, lorsqu'il monte à la tribune, on lui demandait ce qu'il va dire; et si, quand il en descend, on lui demandait ce qu'il a dit.

M. Thiers semble se faire un jeu des convenances; mais il a une supériorité d'esprit telle que l'on oublie le peu de distinction de son extérieur.

Plus heureux encore que vraiment habile, il n'a au-

cune des conditions du véritable homme d'État; c'est un tribun, je le répète, enflé par la fortune à laquelle il se livre sans réserve.

Ambitieux, la retraite ne le décourage pas; les reproches lui sont aussi indifférents que les revers; et lorsque son étoile semble pâlir, il s'en console par l'espoir d'un prompt retour.

Ayant toutes les prétentions, il se croit aussi facilement un Napoléon qu'un Sully, et dresse avec la même confiance un plan de campagne ou un coup d'État.

Si on lui prouve qu'il dit le contraire de ce qu'il pense, ou qu'il pense l'opposé de ce qu'il dit, il vous déjoue par son sourire dédaigneux.

Avec des connaissances profondes, il est habilement superficiel, et laisse toujours courir au hasard, mais avec talent, sa langue comme sa plume. Aussi fanfaron dans les revers que dans les succès, il ploie comme le roseau, s'il succombe, en se croyant toujours sûr de se relever.

M. GUIZOT

Homme d'une immense instruction, sa pâleur presque livide et son regard perçant qui annoncent en lui un esprit peu commun, prouvent à la fois la longueur de ses veilles, et la puissance de ses résolutions.

Homme sans aucune conviction, mais fixe dans l'ambition, une seule pensée domine ses sentiments, et son esprit sait prendre tous les masques, sa politique tous les moyens, pour arriver à ses fins.

M. Guizot sait attendre et remettre, ce qui est un véritable talent chez l'homme d'État.

Grand travailleur, il est tout entier dans ses passions politiques; et s'il se montre quelquefois aimable, c'est parce qu'il le croit utile à son ambition. Petit et maigre, il a une sorte de distinction qui impose, et une apparence de bonhomie qui séduit.

S'il était né méchant, il eût été redoutable, car rien ne l'eût arrêté dans sa marche; mais il calcule trop

bien pour renoncer à la séduction qu'exercent son langage et ses bonnes manières.

On n'a pas plus d'esprit ni plus de force dans le raisonnement que M. Guizot; aussi est-il difficile de ne pas l'écouter lorsqu'il parle, et de ne pas se sentir entraîné par ce qu'il dit; mais quand on réfléchit que cet homme a tout cru et tout nié, tout soutenu et tout laissé tomber, on doute de celui dont le talent flexible sait colorer tant de défections.

La confiance que M. Guizot a dans ses propres lumières, tient presque de la folie, mais elle lui prête une grande force; jamais il ne doute de lui, bien qu'il semble parfois se rendre à l'avis des autres.

M. Guizot est parvenu à dominer ceux qui l'approchent, par la roideur de son caractère; mais comment apprécier véritablement l'homme qui n'a aucune conviction réelle!

Les tendances de son esprit le portent vers le despotisme; toutefois il se sert avec habileté des images de liberté pour se maintenir au pouvoir qui est son idole, et pour arriver à l'absolu qui est son rêve.

Souple ou despote tour à tour, il rampe devant tout pouvoir constitué, ou il l'écrase sous le poids de l'autorité qu'il sait conquérir, en ayant l'adresse de se réserver comme une ressource, ou de s'imposer comme une nécessité.

Il grandit à la tribune, se dissimule quand il le croit utile à ses projets, et sait se taire quand il n'a rien de bon à dire. Plein de ressources dans l'esprit, il en est économe, et réserve tous ses moyens pour les grandes occasions.

M. Guizot ne se montre jamais inquiet ni incertain;

il peut faire illusion de son vivant; mais la postérité se montrera sévère envers lui; et de toutes les grandeurs qu'il a poursuivies, il ne lui restera qu'un tombeau.

On finit par s'habituer aux grandeurs, et il est douteux qu'aujourd'hui M. Guizot retournât dans sa petite maison de la rue de la Ville-l'Évêque, avec la même résignation qu'autrefois.

Plus prudent que M. Thiers, mais moins souple quand il se croit fort, M. Guizot, trouvant peu de sympathies à l'intérieur, s'est ménagé à l'étranger une influence dangereuse; et l'histoire lui reprochera d'avoir sacrifié les intérêts et la dignité de la France à sa propre conservation.

Il sait parfaitement se faire écouter à la tribune par la facilité avec laquelle il prend toutes les physionomies et parle tous les langages. Son éloquence est puissante et ferme comme sa volonté.

Plus réfléchi que M. Thiers, et non moins dangereux, il a bien plus de persévérance dans les projets, et non moins de témérité dans l'action.

M. Thiers se donne sous conditions, M. Guizot s'impose.

Également funestes l'un et l'autre, le premier peut nous précipiter en un instant dans l'abîme, l'autre nous y conduit par une pente plus insensible, mais aussi certaine.

Le despotisme est cette pente rapide sur laquelle il n'est plus possible de s'arrêter, quand on s'y est engagé.

Ce sont deux grandes fatalités que l'existence de ces

deux hommes: la France sera sauvée quand repoussant tous ces esprits systématiques et ambitieux, qu'on appelle les *doctrinaires*, elle donnera sa confiance à des hommes de probité dont les principes seront fixes, et la conduite invariable.

LORD WELLINGTON

Wellington est bon général et fin politique, sans être un grand homme d'État. Tout ce qui part de l'âme est incomplet chez lui, et ses qualités sont plutôt des facultés que des vertus. Elles sont le produit de son esprit, qui est juste sans être profond, plutôt que de son cœur, qui est bon sans être sensible.

Une ténacité invincible est le cachet de son caractère. Il a su rester simple au milieu des grandeurs, malgré l'enthousiasme le plus extraordinaire qu'un homme ait jamais inspiré.

Son courage et son sang-froid sont au-dessus de tous les éloges. C'est l'homme des circonstances et de l'occasion. Habile à réparer ses fautes, il a su vaincre à force de persévérance.

Ami du soldat, qui fut l'âme de sa gloire, il sacrifierait sa vie sans ménagements, si son sang était nécessaire à la prospérité de son pays.

Peu capable d'émotions d'aucune espèce, il méprise le danger, et sait conserver autant de calme à la tribune que sous la mitraille.

Il écoute sans interrompre jamais ; et l'on se retire tout étonné de n'avoir produit aucune impression sur son esprit.

Anglais avant tout et par-dessus tout, il croit avec raison que la branche cadette convenait mieux en France, aux intérêts de l'Angleterre que la branche aînée ; aussi fut-il un des plus empressés à lui prêter son appui. Tory consommé, il en a toutes les préventions, toutes les idées, et il tient fortement aux priviléges comme aux opinions du parti sous la bannière duquel il a combattu.

Ne croyant point à la reconnaissance, il n'en conserve pas plus qu'il n'en demande ; et le résultat est tout à ses yeux.

Ce qu'on lui accorde, il croit le mériter ; mais il en jouit sans faste.

D'un caractère doux, il s'échauffe rarement ; cependant il ne supporte pas qu'on s'oppose à ses vues quand il les croit justes.

Son étoile lui inspire une grande confiance, et il s'y abandonne sans réserve.

Peu de cheveux, des yeux renfoncés, un nez prononcé, un visage ridé, un teint pâle, une figure longue, un front chauve mais étroit, annoncent la persévérance qu'il apporte dans ses actions comme dans ses pensées, mais ne dénotent pas en lui des facultés bien étendues.

Sentant ce qui lui manque, Wellington a toujours

eu le bon esprit d'associer à sa politique les hommes les plus distingués de son pays.

Il n'est pas orateur consommé, mais il parle avec simplicité et facilité.

En somme, Wellington ne saurait passer pour un profond diplomate, mais c'est un homme heureux; et ce cachet n'est peut-être pas le côté le moins remarquable de son caractère.

Ses idées ne sont pas toujours fort élevées ; il est, avant tout, homme de sens et de raison.

Sa nation l'admire; la postérité le jugera.

M. BRIFFAUT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Savant sans pédanterie, homme d'esprit sans méchanceté, homme du monde aimable et spirituel, on ne parle pas, on n'agit point avec plus de grâce que M. Briffaut. Il s'empare de toute votre personne, en fixant votre esprit par ses saillies et votre cœur par le charme de ses paroles.

Dévoué quand il pense à l'être, bon sans y songer, toujours sensible avec une mobilité qui n'est que dans son esprit, doué d'une imagination plus vive et aussi plus impressionnable que vraiment passionnée, M. Briffaut est sincère dans ses affections ; aussi, quand son cœur se refroidit, a-t-il quelque peine à vous le dissimuler.

Il aime à obliger sans jamais se faire valoir ; tout ce qui n'est pas beau le choque, et ce qui n'est pas bon le blesse.

Aimant assez peu à approfondir les choses à moins qu'il n'y soit forcé, il glisse assez habituellement sur les superficies.

Habitué aux succès d'esprit, il en jouit avec bonhomie et franchise.

Sa critique est toujours juste et modérée, même dans sa sévérité ; cette indulgence qu'il a pour les autres, il la doit à son cœur qui est excellent, et l'emporte sur son esprit enclin, peut-être, à un peu de malice.

Sa physionomie est vive, variée, expressive et excessivement spirituelle.

M. Briffaut est quelquefois distrait dans ses relations d'amitié, mais on le retrouve toujours, et il vous quitte sans jamais vous abandonner.

Il écrit comme il parle, avec grâce et esprit ; et sa politesse, qui est extrême, est digne sans être jamais recherchée.

Il a de la gaîté dans l'esprit, et parfois de la tristesse au cœur.

Il sourit au monde, et il s'y plaît ; il se laisse facilement aller au plaisir, à la distraction, et sait vaincre, en présence du monde, une mélancolie dont il redoute l'empire.

M. Briffaut est, enfin, un des hommes les plus appréciés et les plus justement recherchés, pour la sûreté de son commerce et la distinction de son esprit.

M. BRISSET

—

Si je voulais peindre l'honneur, la délicatesse, un cœur primitif, dévoué, absolu, exclusif, un caractère fort et faible tout à la fois, un esprit éclairé, l'homme le plus loyal, sérieux et bon enfant, facile à vivre quand on sait le bien prendre; et peut-être moins facile, lorsqu'il croit à tort ou à raison ne pas être suffisamment apprécié; sentant qu'il donne tout, et pensant trop facilement peut-être qu'on ne lui offre pas assez; noble, généreux, sensible aux plus petites choses, n'aimant pas à céder, et pourtant facile à entraîner; parfois d'une bonté sans égale, et d'autrefois d'une vivacité sans pareille; mais tellement sincère dans toutes ses impressions, qu'il regrette la peine qu'il a pu vous faire; ne comptant jamais avec les autres, mais aimant en retour que l'on compte avec lui; sincère et franc avec finesse.

D'une nature mélancolique et gaie tout à la fois;

vivement impressionnable, et ne maîtrisant pas toujours les premiers mouvements de son âme.

Travailleur infatigable, ne vivant que pour son intérieur; irréprochable dans sa vie, modéré dans ses opinions, sûr et sage dans les avis qu'il donne; esprit éclairé, critique habile, peintre parfait, imagination ardente, auteur spirituel, écrivain distingué autant que consciencieux, auquel on pourrait peut-être reprocher quelques négligences, mais qui écrit avec grâce, force et facilité, des pages dignes des premiers écrivains de l'époque.

Sa taille est élevée, larges sont ses épaules, mobile est sa physionomie, épais sont ses sourcils, expressif est son regard.

Si, enfin, je voulais parler d'un ami sûr et d'un père tendre, je citerais l'auteur des *Templiers*, des *Concini*, de *la Maréchale de Saint-André*, du *Balafré*, etc., etc. C'est un de ces types que l'on est heureux d'offrir à ses contemporains, comme un noble modèle et un utile exemple.

CHARLES-ALBERT

ROI DE SARDAIGNE

—

Je sais qu'aux yeux de certains esprits ma plume pourra paraître imprudente, en abordant le portrait sincère d'un roi régnant; mais malgré le respect que je porte à la royauté, un roi est pour moi un homme comme tout autre, et je tâcherai d'être aussi équitable envers celui-ci, que je le serais envers un simple particulier.

S'il est bon, je serai plus indulgent, car il parcourt l'existence à travers plus de difficultés; et s'il était mauvais, je serais plus sévère, parce que ses devoirs sont plus nombreux, plus rigoureux; et que, « s'il lui a été beaucoup donné, il lui sera beaucoup « demandé. »

Et d'ailleurs, dans cette collection de portraits qu'il m'a plu de tracer, pourquoi me priverais-je d'un type

aussi beau que noble! c'est une image qui console des misères de l'humanité.

Qui n'a pas été jeune dans sa vie? Si la jeunesse n'excuse pas tout, elle explique du moins bien des choses; mais tout homme n'a pas cherché franchement et avec une louable persévérance à réparer les erreurs de cette jeunesse : tout le monde ne les a pas avouées, regrettées et dignement réparées.

Peu d'individus, oubliant leur position, leur rang, leur fortune, leur présent et leur avenir, sont allés noblement chercher dans les camps, et sous la simple épaulette de grenadier, une absolution si bien méritée; peu se sont faits, comme le prince royal, aujourd'hui roi de Sardaigne, remarquer par leur sang-froid, leur valeur presque héroïque, leur ardeur martiale enfin, et surtout leur modestie.

Peu ont su conquérir l'estime et l'affection de tous sans exception, depuis le simple soldat jusqu'aux chefs de l'armée.

Peu de princes enfin, méprisant les dangers, et s'élançant au-devant d'une mort presque certaine, ont lutté d'intrépidité avec nos valeureuses phalanges, et sont allés planter les premiers le drapeau français sur l'autre rive.

Le roi de Sardaigne, époux soigneux, père éclairé, adore ses sujets dont il est chéri; et leur bonheur, leur bien-être sont la constante occupation de ses pensées, la recherche de toute sa vie, le mobile de toutes ses actions.

Une teinte de mélancolie a continuellement pesé sur son existence... Aussi aime-t-il peu le monde, et ne se plaît-il réellement que dans l'intimité.

On n'a pas plus de grandeur avec plus de simplicité. Son esprit est juste ; mais on pourrait lui reprocher un peu d'hésitation, et pas assez de confiance en lui-même.

Résolu dans l'action, il tâtonne peut-être trop avant d'agir, dans la crainte de mal faire, et ne suit pas toujours assez les impulsions de son âme généreuse. Enfin, vraiment intrépide sur un champ de bataille, il a au conseil de l'hésitation ; soit que cette hésitation tienne à son caractère ou à la crainte de nuire, à tout ce qui peut contribuer au bien-être des peuples ; mais ce qui est grand et juste frappe son esprit et va droit à son cœur.

Personne n'a jamais mieux compris l'étendue de ses devoirs.

Charles-Albert souffre des souffrances de ses peuples, et s'imposerait toutes les privations pour les soulager.

Une volonté plus ferme que la sienne, donnerait peut-être encore une impulsion plus forte, aux hommes éclairés auxquels il a confié les rênes de son gouvernement.

Son royaume n'est pas assez étendu ni ses ressources assez puissantes, pour être aussi indépendant qu'il le désirerait, et pour être enfin tout ce qu'il voudrait. Aussi, pour rester parfaitement impartial, faudrait-il faire la part des circonstances indépendantes de sa volonté.

On n'est ni plus juste, ni plus loyal, ni plus bienfaisant ; et nul ne porta jamais plus loin l'amour du bien.

Sa taille est élevée, ses manières dignes, sa poli-

tesse exquise, sa grâce parfaite. Il sait écouter, qualité rare dans un roi, et sait vous comprendre, ce qui peut-être est encore plus difficile. C'est enfin un honnête homme dans toute l'étendue du terme, religieux sans exagération, et bon sans faiblesse.

Le roi, né d'un caractère vif, a su se connaître, et l'occupation de sa vie a été de se dominer lui-même, afin de devenir plus digne et plus capable de dominer les autres.

M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

On vit un homme, l'honneur de sa nation par l'esprit et le talent, presque réduit à la misère pour avoir fait imprimer un ouvrage qui déplut au ministère.

Trop fier pour se plaindre, et d'ailleurs entouré d'hommages, il supporta courageusement une position aussi pénible; mais il se vengea de l'injustice d'un ministre aux dépens de la monarchie; et *le Journal des Débats*, écrit sous son inspiration, ne contribua pas peu à la chute du trône.

Plus apte à traiter les affaires avec la plume, qu'homme d'État vraiment pratique, il apporte, dans son caractère comme dans toutes ses actions, l'imagination d'un poëte.

Profond quand il écrit, plus léger quant il agit, ambitieux et promptement dégoûté, ressentant vivement les offenses et les oubliant avec facilité.

Capable de soulever un royaume par ses écrits, avançant avec une apparence de résolution; puis, au premier échec, se décourageant sans mesure.

Ayant enfin une mobilité d'esprit qui a toujours exercé une grande influence sur sa conduite.

Se préférant à tout, et ayant la plus haute opinion de sa personne.

Étourdi par des éloges mérités, parfois bon enfant, orgueilleux et naturel, simple et recherché, aimant l'argent pour le dissiper, en ayant eu beaucoup à sa disposition, et ne possédant pas un sol.

Imprévoyant, distrait, capricieux, inconséquent et généreux.

Se disant mort pour ressusciter avec plus d'éclat; courant après la popularité, et la voulant obtenir à tout prix.

Le génie de M. de Chateaubriand est empreint sur son immense front chauve; et le talent est écrit dans son regard perçant et dédaigneux.

Un sourire malicieux vient parfois errer sur ses lèvres, et sa physionomie peint alternativement l'enthousiasme ou l'ennui, l'impatience ou le dégoût.

M. de Chateaubriand porte dans ses prétentions une sorte de puérilité enfantine.

Homme d'habitude avant tout, il aime à se retrouver le lendemain dans le salon qui lui offrit, la veille, une hospitalité aussi aimable que dévouée, aussi utile qu'agréable.

Songeant généralement assez peu au bonheur ou au bien-être de ses amis, il leur offre sa bourse sans chercher à s'en faire valoir; mais il calcule froidement ce qui doit ajouter à sa renommée.

Généreux par instinct, il est prodigue par habitude ; tout l'entraîne et rien ne l'arrête.

Dégoûté de la vie, il la donnerait sans regret, tout en s'y cramponnant par instinct ; et sans courir après la fortune, il la regrette.

M. de Chateaubriand a de la peine à renfermer en lui les soucis de son existence, en maudissant et méprisant un monde dont il accuse hautement l'injustice, et qui n'a pas su lui confier ses destinées.

Malgré ses défauts et les lacunes de son caractère, M. de Chateaubriand est le premier écrivain de l'époque, et le plus grand peut-être des siècles passés.

La postérité, toujours impartiale, jugera en dernier ressort cet homme qui exerça une si grande influence sur ses contemporains; mais qui a ouvert une école dangereuse où se sont égarés tous ceux qui ont essayé de l'y suivre.

Maître sublime autant qu'inimitable, et qui marche vers l'avenir sans héritiers pour recueillir ses cendres.

Mettant quelquefois peu de prix à une chose importante, et courant après une babiole.

Génie puissant qui a fait un bien immense; et qui, à son insu sans doute, a fait aussi beaucoup de mal.

Ayant écrit sur tout sans avoir peut-être des convictions assez arrêtées, il s'est toujours laissé emporter par une imagination que jamais il n'a cherché à contraindre.

Homme toujours distingué, aimable quand il le veut, et justement apprécié par la jeunesse, qui s'agite ou se calme à sa voix.

Géant auquel il faut des rois pour hochets, et le peuple pour courtisan.

Drapeau de nationalité, de liberté et de grandeur nationale, auquel, dans ces temps de honte et de détresse, on ne peut adresser de plus sévère reproche que celui de l'inaction où il se tint, inaction produite par le découragement et la lassitude des choses humaines.

M. de Chateaubriand a fait préparer, dit-on, la tombe qui doit recevoir ses dépouilles mortelles sur un rocher, près de sa ville natale. Pourquoi cet homme, si plein de vie, s'empresse-t-il de mourir avant l'heure, quand sa plume éloquente aurait pu parler encore si puissamment à la raison des peuples!

M. DE CORMENIN

—

Écrivain éloquent, spirituel, incisif, caustique, véritable emporte-pièce; style profond et léger à volonté; caractère généreux, mais esprit railleur; bon dans l'intimité, mais intraitable envers l'humanité, qu'il juge sans crainte comme sans préventions.

Indépendant et très-arrêté dans ses opinions, malgré une grande mobilité d'esprit; imagination puissante, écrivain unique dans son genre, type sans copie; concevant un plan avec une grande promptitude, et n'ayant pas de repos qu'il ne l'ait mis à exécution; ayant le travail facile, et ne se laissant embarrasser par aucune difficulté, arrêter par aucun obstacle.

Caractère doux mais très-irascible, facilement entraîné par l'impression du moment.

Esprit élevé que révolte la bassesse; cœur noble et vraiment français qui repousse avec une juste indigna-

tion tout ce qui avilit ou menace de subjuguer son pays.

Nourrissant intérieurement ses convictions, sans éprouver le besoin de les communiquer; et cédant à ses impulsions ou à son indignation, et non à l'entraînement de la vanité, quand il les exprime avec force.

Écrivant encore plus facilement qu'il ne parle; étouffant, parfois, sous la multiplicité des pensées qui se présentent concurremment à un esprit qui sait tout embrasser d'un coup d'œil, mais ne quittant jamais une œuvre sans y avoir mis la dernière main.

Dialecticien écrasant, qui rend la réponse impossible à ses adversaires.

Calculateur infatigable, qui dissèque un compte avec une lucidité parfaite.

Toujours frappé par le côté ridicule des hommes et des choses; voyant tout en grand, sans pour cela négliger les détails. — Ami dévoué, facile à vivre, pensant beaucoup, parlant peu; ennemi redoutable dont rien ne saurait enchaîner la plume.

Caractère, enfin, vraiment indépendant et impossible à soumettre ; voyant, tout de suite, dans une conversation le but où l'on vise ; n'hésitant jamais dans sa marche, et vous déjouant par un sourire dédaigneux ; imposant par sa taille élevée, par un regard perçant qui fait deviner en lui un esprit profond et observateur ; tel est M. de Cormenin.

M. LE DUC DE DOUDEAUVILLE

MON PÈRE

Tous les malheureux l'ont pleuré, et la société entière l'a regretté comme un modèle de vertus et de bienveillance.

Chacun s'est empressé d'en faire l'éloge, mais nul n'en a mieux parlé que M. Charles Dupin.

Après cette plume éloquente, je devrais me taire, si mon cœur, autant que ma conscience, ne me reprochait de laisser une pareille lacune à cette galerie de portraits.

Plus avancé et plus raisonnable qu'on ne l'est à cet âge, le duc de Doudeauville avait terminé son éducation à quinze ans; à seize, il était marié; à dix-sept, il était père. A vingt-cinq ans, il présidait une assemblée qui lui votait en masse des remercîments.

Tout à la fois enfant et homme sensé, il avait le charme de l'un et les avantages de l'autre.

Protégée visiblement par le Ciel, qui lui servit de guide et de boussole, son âme fut toujours religieuse, malgré tous les sarcasmes auxquels les plus nobles croyances étaient en butte à cette époque, où les enseignements de Voltaire avaient corrompu la société.

La jeunesse du duc de Doudeauville se passa comme sa vie, sans qu'il eût un seul tort à se reprocher.

Excessivement timide, il était plein de bravoure et de sang-froid.

Toute contrariété l'irritait au dernier point; et sa physionomie exprimait les émotions violentes qui l'agitaient intérieurement.

Il se connaissait cette disposition, et il en souffrait; aussi sa vie fut-elle un perpétuel combat avec lui-même.

Doué d'un cœur sensible et bon, son esprit, naturellement porté à la critique, fût devenu facilement malicieux; mais il s'interdisait une plaisanterie qui eût pu choquer celui auquel il s'adressait.

Avec beaucoup de douceur et d'aménité dans le monde, il avait, chez lui, le sentiment de la puissance et de l'autorité d'un chef de famille, et ne souffrait pas qu'on lui résistât.

Aimant à faire plaisir, il lui était doux d'accorder, mais il ne lui convenait pas qu'on exigeât; et l'autorité obtenant de lui, par devoir, une entière soumission, excitait dans son esprit des mouvements toujours étouffés de révolte intérieure.

Jamais une pensée personnelle n'entrait dans son cœur, toujours porté à s'occuper des autres.

Assez susceptible par caractère, il se défendait de le paraître ; son esprit, toujours modéré, le rendait l'ennemi de toute exagération de conduite et d'opinion ; et s'il sacrifiait parfois cette dernière à ce qu'il regardait comme un devoir, c'était sans jamais abandonner sa pensée, ni renoncer à ses jugements.

Son esprit, quelque droit qu'il fût, s'égarait quelquefois sous l'empire d'une imagination trop vive ; et il était alors assez difficile de le faire revenir, sans que jamais on pût accuser ni sa conscience toujours pure, ni son cœur vraiment sensible.

Si de cruelles souffrances furent imposées à sa vie, il les supporta avec une résignation sublime, jointe à une gaieté qui lui était naturelle, et qui l'empêcha d'y succomber.

Le duc de Doudeauville semblait se multiplier pour obliger les autres, et plus de vingt sociétés utiles ou scientifiques le comptèrent pour leur président.

Il aimait les arts, la littérature, la poésie ; mais, s'occupant de mille choses à la fois, il avait peu le temps de les approfondir.

Partout on l'aimait autant qu'on l'estimait ; ses discours étaient empreints d'une originalité piquante qui plaisait en instruisant ; et ceux qu'il prononçait à la Chambre des pairs étaient empreints d'indépendance, de force et de raison. Il avait pour le travail une étonnante facilité. Tous les manuscrits qu'il a laissés, et dont une partie a vu le jour, témoignent assez de sa prodigieuse fécondité.

Résister à rendre un service était impossible à cette

âme tendre et charitable : aussi obligea-t-il souvent sans calculer suffisamment le mérite de celui qui s'adressait à lui.

Ses manières étaient dignes, sa politesse extrême, et sa physionomie des plus spirituelles et des plus expressives.

Sa vie restera comme un modèle parfait, sans aucune tache; et sa mort comme un exemple de la douce et sublime confiance qu'éprouve le chrétien en s'endormant dans les bras du Seigneur.

M. ÉMILE DE GIRARDIN

Homme petit et pâle, à la physionomie expressive et souffrante, au regard spirituel et perçant, parfois dédaigneux, d'une bravoure peu commune, d'un sang-froid imperturbable, d'un caractère qu'aucune difficulté ne peut faire reculer, qu'aucun obstacle ne peut vaincre ; ayant peu de croyances religieuses, mais des idées arrêtées, avec une volonté de fer qu'il dirige vers le but qu'il s'est fixé, sans jamais se décourager, et sans avoir toujours assez calculé, peut-être, les moyens qu'il emploie pour l'atteindre.

Estimant peu les hommes, et croyant n'être que juste envers eux en les jugeant avec sévérité.

Esprit supérieur, aux profondes conceptions, aux vastes projets, homme d'un vrai talent, abordant toutes les questions sociales et politiques avec une égale lucidité. Hardi et presque téméraire avec sa plume aussi bien qu'avec son épée.

Inaccessible à la crainte, bravant l'opinion, se jouant de la critique, et regardant quelquefois la mort avec un sourire mélancolique, comme le seul refuge à une existence qui lui pèse souvent.

Violent et sachant contenir l'impétuosité de son âme sous les apparences d'un calme imperturbable; lisant beaucoup, n'oubliant rien, et sachant suffire à tout et à tous; grandissant dans l'opinion même de ceux qui l'ont jugé avec le plus de sévérité.

Travailleur infatigable, ayant renoncé aux plaisirs comme à la société, mais aimant les succès et les poursuivant pour donner un aliment à son activité.

Fier dans l'habitude de la vie, avec beaucoup de charme dans l'intimité.

Grand observateur, sachant se taire pour écouter et penser; méditant toujours, et sentant ce qu'il vaut, en souffrant de ce qui lui manque.

Cent fois plus indépendant de caractère que de position, M. de Girardin a été en butte à toutes les critiques comme à toutes les persécutions; mais, il faut le dire, un homme qui ne se dérobe à aucun des coups qu'on cherche à lui porter intéresse, quoi qu'on en ait.

Par les circonstances où il s'est trouvé placé lors de son début dans la vie, M. de Girardin a eu à lutter à la fois contre les hommes et contre les choses; et ce n'est qu'en faisant la part de ces pénibles circonstances et des difficultés qu'il a eues à vaincre, qu'on peut le juger avec impartialité.

Malgré tant d'obstacles, il est resté debout; il est aujourd'hui député, qui sait ce qu'il peut devenir! Ses ennemis même les plus acharnés, réduits au si-

lence par tant de tentatives inutiles, sont forcés de rendre justice à ses étonnantes facultés, comme à une intrépidité et à une supériorité de caractère peu communes.

M. de Girardin n'est pas tout ce qu'il eût pu être; et probablement il n'est pas encore aujourd'hui ce qu'il pourra devenir.

Il a un esprit d'organisation à nul pareil.

Habile critique, on peut regretter les illusions d'un esprit trop ardent pour ne pas s'égarer parfois à travers les excès de son imagination.

Il vous écoute sans jamais changer d'opinion, ni de ligne de conduite.

Fort ambitieux, il sait attendre le moment qu'il prévoit sans être toujours certain de l'atteindre.

Si la vérité eût toujours été son égide et sa boussole, quelle n'eût pas été sa puissance !

M. HUTTEAU D'ORIGNY

—

Bon, loyal, généreux, dévoué, délicat, spirituel, instruit et d'une originalité piquante, racontant bien et n'oubliant rien ; bon mari, excellent père, conseil éclairé, grand travailleur et aimant le monde, où il est apprécié ; ami sûr, confident discret, doué d'un caractère énergique et d'un courage moral peu ordinaire; ne courant pas après l'occasion de se faire valoir, mais ne reculant jamais devant elle ; imagination vive, impressionnable : tel est M. Hutteau d'Origny.

Souple dans l'habitude de la vie, il peut et sait devenir très-roide dans l'occasion, et il a autant de noblesse au cœur que dans l'esprit.

Il plaît, on l'aime, on le recherche ; il est simple, sans pédanterie, naturel avec grâce, et a souvent de l'inattendu dans la conversation.

Il a beaucoup lu ; il use sa santé à force de travail ;

jamais distrait quand il s'occupe, il aime la distraction et y prend goût avec ingénuité.

Sa politesse est toujours de bon goût, et sa galanterie aussi aimable que recherchée.

M. Hutteau d'Origny a dans l'âme une grande élévation de sentiments, avec une bienveillance qui l'égare parfois sur le compte de ceux qu'il aime.

Ses opinions sont invariables, généreuses; et malgré la mobilité de son esprit, il a beaucoup de profondeur dans les sentiments.

Il admire tout ce qui est beau et grand, et surtout ce qui est bon.

Si la controverse lui plaît, l'esprit de contradiction l'irrite; il sait écouter vos opinions sans changer les siennes.

Tous ses devoirs lui sont sacrés; et, tout en ayant dans le caractère une faiblesse qui n'est pas sans charme, il sait, dans l'occasion, s'armer d'une grande fermeté.

Sans négliger les petites choses, il apporte un peu de paresse et d'indifférence aux grandes, surtout si elles lui sont personnelles.

C'est une tête forte, politique, organisatrice et administrative.

Dans toutes les positions il a su se faire aimer et respecter, car, à un désintéressement complet, M. Hutteau d'Origny joint dans les affaires autant d'ordre que d'économie.

M. VICTOR HUGO

Homme de cœur et de génie, ne lui en veuillez pas des écarts d'une imagination qu'il ne sait ni ne peut maîtriser.

Plaignez-le des brèches qu'il fait, sans le vouloir, à sa couronne.

Ses intentions sont bonnes ; mais il n'y a ni règles fixes, ni principes arrêtés dans cet esprit qui ne veut reconnaître ni bornes ni limites.

Indépendant par caractère, il suffirait qu'on voulût le contraindre pour qu'il vous échappât.

Tant de lauriers cueillis à un si jeune âge sont bien faits pour tourner une tête; et il faut avoir une grande dose de bonhomie pour en conserver, avec l'amour-propre que les éloges de tout genre ont dû donner à un homme d'un tel talent.

Victor Hugo, sensible à la louange, ne l'est pas

moins à la critique; mais il ne l'écoute que pour se révolter contre elle; et, convaincu qu'il est dans le droit chemin, il n'est nullement disposé à en changer.

Vif, impressionnable, irascible, impétueux, fortement préoccupé lorsqu'il médite un ouvrage ou qu'il y travaille, le *far niente* a pour lui un grand charme.

C'est, en un mot, un poëte habile qui n'a rien de fixe dans les idées, qui prend la plume et la laisse courir avec rapidité, sans lui imposer aucune gêne.

Les uns veulent être, en philosophie, créateurs d'une vérité nouvelle; Victor Hugo veut, avant tout, ses coudées franches, et il se croit le maître d'une école supérieure à toutes.

Chateaubriand fut son modèle; mais ayant eu, à ses débuts, l'intention de l'imiter, il s'est écarté depuis, bien loin de ses exemples et de ses leçons.

Quel dommage qu'un pareil génie repousse parfois les doctes leçons du bon goût et presque du bon sens; qu'il blesse la morale publique, tout en étant bon père; enfin, qu'avec de la foi au cœur, il puisse se montrer si peu religieux dans ses écrits!

L'ambition ne s'arrête jamais : aussi Victor Hugo aspire à être homme politique, comme il se croit le premier poëte de l'époque.

Que de beautés, de grâce, de verve et d'éloquence souvent dans ses vers! Mais pourquoi des yeux chastes sont-ils forcés de se baisser en les lisant!

Victor Hugo s'égare lui-même, il s'engoue, il s'enivre de son sujet; il ne voit plus, il marche, il court, et ses haltes sont des éclairs de génie.

Quelles peintures vraies et animées, quelle palette et quel pinceau!

Victor Hugo a beaucoup de détracteurs ; mais il s'est fait des séides ardents, et on ne peut l'admirer ou l'aimer à demi.

Bon enfant avec ses amis, spirituel et intéressant dans le monde, il se souvient toujours d'un service rendu; et il aime à trouver l'occasion de remercier celui auquel il en est redevable.

Dans la société, il oublie avec grâce ce qu'il est, comme ce qu'il veut être, et il y est aimable sans pédanterie.

Sa mobilité est extrême ; mais il y a au fond de son âme de nobles et généreux sentiments que rien ne saurait en arracher.

Sa figure pâle et ses yeux vifs annoncent tout le travail d'une imagination infatigable. Son vaste front dénote toute l'étendue de ses facultés.

Ami dévoué, le malheur ne frappe jamais en vain à sa porte.

On l'aime, parce qu'il est bon ; et l'on n'essaye pas de le changer, parce qu'il vous plaît tel qu'il est, et qu'on sent d'ailleurs l'impossibilité d'une telle entreprise.

En le trouvant incomplet, on regrette qu'un rayon du ciel ne vienne point régler un aussi beau talent, et enflammer un génie si incontestable et si élevé.

Victor Hugo se trompe de bonne foi ; et s'il n'est pas autre, c'est qu'il croit consciencieusement qu'il n'y aurait qu'à perdre pour lui à changer, et que ses défauts lui échappent. Sans ces mêmes défauts, il ne serait peut-être pas ce qu'il est.

Espérons que l'âge et l'expérience pourront appor-

ter quelques modifications dans un être qui a tant reçu du ciel en partage, et qui ne se montre pas toujours assez reconnaissant envers la main qui l'a si richement doté !

M. HECTOR ROUILLARD

MON SECRÉTAIRE INTIME

Vous, si simple et si bon, mon cher Hector, vous revendiquez, de toute la force de votre attachement, le droit de figurer dans ma collection de portraits.

A l'œuvre donc, car il est doux de faire plaisir à celui qui se dévoue avec autant de zèle.

Vous avez, mon cher Hector, les qualités indispensables à tout bon secrétaire, car vous possédez une discrétion imperturbable, une conscience à toute épreuve, un désintéressement absolu, une diction facile, une rectitude de jugement, une grande sagacité pour comprendre les affaires, une promptitude à écrire sous la dictée vraiment remarquable, enfin une incroyable intelligence pour deviner et pour traduire l'écriture la plus indéchiffrable. A tous ces mérites que j'apprécie, vous joignez celui d'être l'employé le plus précieux d'une administration, car vous êtes stu-

dieux, exact, posé; et vous ne reculez jamais devant un travail, quelque fatigant ou quelque difficile qu'il puisse être.

Avec un esprit un peu distrait et une imagination mobile, vous savez fixer votre attention, et toute occupation sérieuse vous absorbe tellement que vous n'êtes plus qu'à elle.

Aimant à obliger, vous ne reculez devant aucune démarche, ni devant aucun sacrifice, quand il s'agit de rendre service à un ami.

Assez jeune encore pour vous amuser comme un enfant, quand vos occupations vous le permettent, ce qui est rare, vous savez vous livrer, en homme sérieux, au travail ainsi qu'à l'étude. Votre caractère est généralement grave; cependant vous avez toute la gaieté que procure une conscience honnête et pure. D'un caractère doux, quoique un peu taquin, vous ne manquez pas de malice dans l'occasion sans jamais devenir méchant.

On n'a pas plus que vous, Hector, de dévouement, d'attachement à ses devoirs. On n'est pas fils plus tendre, plus excellent frère, ami plus sûr. Votre esprit est juste, et, quoique jeune, il sait être positif dans l'occasion; aussi les calculs les plus ardus n'ont-ils rien qui vous effraye.

Grand travailleur, la paresse a pour vous un grand charme.

Êtes-vous content, mon ami?... Moi, je le suis de vous avoir rendu justice, et vos parents me sauront gré d'estimer en vous le jeune homme rangé, le secrétaire zélé, l'excellent fils et l'honnête homme.

M. L'ABBÉ LIAUTARD

—

Une taille forte et élevée, peu de cheveux, un front large et très-avancé annonçant les plus hautes facultés, un regard aussi beau que pénétrant, de nobles traits, une belle figure, une physionomie expressive.

Un amour du bien sans pareil avec beaucoup de douceur, un caractère de fer qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter, de la mobilité dans l'esprit; une volonté puissante avec une imagination vive qui lui faisait tout croire possible, une âme tendre, un dévouement sans bornes pour ses amis, changeant très-difficilement d'avis sur leur compte une fois qu'il les avait jugés; et, avec un jugement sûr et un esprit droit, pouvant, à force de bonté, se faire illusion sur les hommes.

Avec une tête fortement organisée, M. Liautard,

accablé par des occupations importantes et multipliées, manquait d'ordre dans l'habitude de sa vie.

Voyant toujours les affaires en grand, sans pour cela négliger aucun détail, sa prévoyance était extrême ; fécond en ressources, quelquefois croyant trop facile ce que sa pensée profonde et ingénue lui faisait concevoir, et ne faisant pas toujours assez la part des circonstances et des difficultés.

Quand il avait jugé une chose bonne ou nécessaire, il ne pouvait comprendre qu'elle ne fût pas aussitôt exécutée, et il ne l'abandonnait pas qu'il ne l'eût terminée.

Doué des sentiments les plus élevés, du désintéressement le plus absolu, d'une âme profondément sensible, M. Liautard souffrait fortement de l'injustice en s'y résignant, de l'ingratitude sans s'en plaindre ; et en comprenant ce qu'on pouvait lui devoir, il ne cherchait jamais à le rappeler.

Simple et digne dans ses manières, il inspirait le respect et l'affection ; il était difficile de résister à ses raisonnements puissants, et à l'éloquence de ses paroles.

Jamais cœur ne fut plus aimant et plus reconnaissant.

Une persévérance invincible lui faisait poursuivre avec un courage peu commun, ce qu'il avait conçu ; et, sans aucun entêtement, il revenait sous mille formes à sa pensée première.

On peut affirmer, sans craindre de rien exagérer, que c'était un homme de génie que M. Liautard ; et peu d'hommes possédaient une instruction plus vaste.

Religion, Église, morale, état civil, droits des peu-

ples et devoirs des rois, rapports des hommes entre eux : il avait tout étudié, tout approfondi, et nulle question ne lui était étrangère.

Tant d'idées différentes, mais toujours utiles et pratiques, lui venaient tellement en foule à l'esprit, qu'il avait parfois assez de peine à les présenter une à une ; et qu'il n'était pas toujours facile de le suivre dans ses vastes conceptions.

Orateur persuasif, à l'argumentation forte ; écrivain élégant, M. Liautard était à tout et à tous ; et sa modestie égalait son étonnante capacité.

Il eut des envieux et des admirateurs ; de nombreux amis et une immense quantité de disciples.

Les services qu'il rendit pourraient se compter par le nombre de ses jours ; et si la réserve de sa conduite et la modération avec laquelle il consentait à rester dans l'ombre et à faire le bien, sans jamais s'en faire valoir, ne le firent pas assez connaître pendant sa vie, il est juste de lui rendre du moins après sa mort la justice qui lui est due.

Personne n'a été plus à même que moi d'apprécier les qualités de son esprit comme celles de son cœur ; personne ne lui fut plus dévoué ; et je crois remplir un devoir en déposant cette humble fleur sur sa tombe.

M. LAFFITTE

—

Des cheveux gris, une figure pâle, une imagination active, une physionomie calme, des yeux petits, mais expressifs; plus de volonté que de véritable caractère; de l'entraînement, de l'abandon; vif, impressionnable, bon, mais impérieux; aimant la liberté et le commandement; possédant un esprit droit, un jugement sain, de profondes connaissances en finances, en politique; plutôt homme de théorie qu'homme vraiment pratique; mais en affaires, esprit aux vastes conceptions, et d'une exécution facile et prompte.

Tête forte qui sait résister à la fortune comme à l'infortune, sans jamais se laisser étourdir par la prospérité ou décourager par l'adversité; rêvant sans cesse de nouveaux plans, et des plans habiles, pour échapper au danger de la position qu'on lui a faite.

Susceptible d'enthousiasme autant que de raison;

ne refusant jamais de s'éclairer, et ayant assez de conscience et de force pour avouer hautement qu'il s'est trompé.

L'habitude du succès lui a donné quelque confiance en lui, sans véritable amour-propre.

Son cœur sait être reconnaissant ; mais il ne pardonne pas à qui le méconnaît, et surtout à qui l'a blessé.

Sa politesse est toujours de bon goût.

M. Laffitte a pour son pays un amour sincère ; il souffre des humiliations qu'il voit subir à la France, et s'inquiète à l'idée de sa ruine future.

Il aime le pouvoir, en sachant le quitter sans regrets.

Jamais il ne craint d'exprimer ce qu'il pense ou ce qu'il sent; et sa parole est toujours aussi claire qu'incisive.

Fidèle dans ses relations, et grand dans ses manières, on n'est ni plus généreux ni plus bienveillant ; et ce n'est jamais en vain que l'infortune ou le malheur se sont adressés à lui.

Faisant peu valoir ses services, nul n'aime mieux à en rendre ; et, sans oublier ses propres affaires, il consent à être, pour celles des autres, un excellent conseil.

Son esprit est distrait pour les choses légères, sans l'être jamais pour les choses essentielles, car aucune tête n'est mieux organisée que la sienne.

Calme devant la tempête, il voit au delà ; et il y a dans son esprit autant de prévoyance que de justesse.

Aimant la vérité, il sait la dire avec indépendance

et courage, et braver la disgrâce pour remplir un devoir.

Lorsqu'on perd son estime, il cesse de vous servir, et ne se venge jamais de vous que par le mépris.

Jamais homme, enfin, ne fut plus occupé, en s'entendant mieux à multiplier le temps.

Tel est cet homme dont le pouvoir de Juillet a fait presque un dieu, et qu'il a ensuite essayé de briser comme une idole, quand il ne lui a plus été nécessaire, et qu'il a pu redouter la franchise de ses conseils.

L'estime de ses contemporains vengera M. Laffitte des mécomptes qui furent sa gloire; et ses regrets si nobles passeront à la postérité.

Il s'associa à la révolution de juillet en croyant qu'elle ferait le bonheur de la France; et il la désavoua quand elle ne fut plus, à ses yeux, qu'une triste déception et une action purement égoïste.

On a pu faire tomber M. Laffitte du pouvoir, mais à nul n'appartient de lui enlever cette influence précieuse qu'il a su conquérir, comme celle qu'il est appelé peut-être à exercer encore sur les destinées et l'avenir de la France.

M. LE DUC DE LÉVIS

—

En fait d'honneur, de dévouement et de vertus privées, on peut citer le duc de Lévis comme un précieux exemple ; et c'est beaucoup, dans le temps où nous vivons, surtout lorsqu'on se contente d'un second rôle ; mais on exige plus de celui qui se met sur le premier plan. Pour l'occuper dignement, il faut moins de confiance en soi, et plus dans ceux auxquels l'expérience et les lumières ont donné le droit de nous conseiller.

Ce sont, bien plus les circonstances que la volonté qui ont placé le duc de Lévis où il est ; et l'ambition, si tant est qu'il y en ait eu chez lui, ne lui est venue qu'après coup.

La confiance d'un Prince tel que le duc de Bordeaux, est un bien trop précieux pour qu'on ne tienne pas à le conserver ; et, d'ailleurs, on n'est pas coupable de ne pas être à la hauteur d'une position qui

nous est faite ; et il y aurait trop de grandeur d'âme à reconnaître qu'il nous manque les qualités indispensables pour y rester. Il faut avoir une grande supériorité pour reconnaître celle des autres.

Si c'est quelque chose de bien vouloir, il serait mieux encore de bien faire ; mais pour y parvenir, il faudrait sentir qu'on a besoin de conseils ; et après avoir bien choisi ceux à qui on les demande, on devrait les suivre avec persévérance et conviction.

Avoir de la persévérance dans ses résolutions n'est pas posséder un caractère assez fort pour dominer les événements, ni un esprit assez clairvoyant pour connaître les hommes. Moins on est éclairé, et plus on tient à ses propres idées, en redoutant, chez les autres, une supériorité qui nous offusque. Ce n'est pas tout d'écouter, il faut comprendre, et ne comprend pas qui veut.

La politique n'est pas une improvisation, ce n'est pas non plus une science qui s'apprenne en quelques mois ; c'est l'étude d'une vie.

M. de Lévis est un petit homme, parlant avec peu de facilité, aimant à diriger, et ne comprenant pas bien l'époque où il vit ; ombrageux par caractère, et redoutant de voir lui échapper la puissance dont il aime à jouir seul.

Personne ne met en doute la pureté de ses intentions, ce sont ses actes seuls qu'on peut lui reprocher.

Son air froid, et ses yeux, habituellement baissés, lui donnent un air de modestie que dément sa physionomie.

Sa hauteur est plutôt dans ses manières que dans son esprit, mais elle lui fait peu d'amis.

Tout le monde l'estime sans envie, et c'est bien

déjà avoir gagné quelque chose. Jugé sévèrement comme homme politique, on lui accorde avec raison des vertus essentielles comme individu.

Le duc de Lévis a de la dignité personnelle, une noble fierté avec une sorte d'indépendance, et dans l'occasion même de la résolution.

Aussi ce portrait est-il plutôt l'expression d'un regret que celle d'une critique !

Il est des hommes qui inscrivent leur nom dans l'histoire ; il en est d'autres qu'elle se contente de mentionner.

J'ai voulu prendre les devants, et dire simplement ce qui est.

M. DE LATOUCHE

Le modèle de ce portrait est un type exceptionnel, un esprit à part ; et en ayant plus que personne, il le sait, sans chercher à s'en faire valoir.

Confiant en lui-même, et assez méfiant du prochain ; comprenant le charme de l'abandon, et aimant à le provoquer chez autrui, mais s'y livrant rarement sans réserve.

Possédant le secret de faire dire souvent à ses amis ce qu'ils voudraient taire, et ne leur livrant jamais que ce qu'il veut bien dire.

Dévoué envers ceux qu'il aime, mais se tenant sans cesse en garde contre nombre de gens qu'il croit, à tort, ses ennemis.

Sévère pour l'humanité qu'il méprise, et pour les hommes qu'il juge généralement avec une extrême rigueur.

Plus indulgent pour les femmes qui ont pour lui une puissance de séduction contre laquelle il essaye rarement de lutter ; captant leurs sympathies par son esprit dont il sent la valeur se doubler en leur présence; par la douceur de sa voix, par son langage flatteur avec adresse, insinuant avec réserve.

N'abandonnant jamais un but auquel il s'est mis en tête de parvenir, et le poursuivant sous toutes les formes et dans tous les temps, avec une infatigable persévérance.

Jamais personne n'eut un caractère plus indépendant, plus désintéressé, plus noble et plus généreux que mon modèle ; et si, par ses opinions et ses allures, il est républicain, c'est, par la pensée, le caractère et les manières, de tous les aristocrates le plus élégant, et l'homme du monde le plus aimable toutes les fois qu'il le veut.

M. de Latouche est un des poëtes les plus distingués de l'époque et le plus vraiment poëte ; un des écrivains qui parlent et écrivent leur langue avec le plus de grâce et de pureté, et dont la pensée comme l'expression vont le plus sûrement à l'âme.

M. de Latouche n'est pas sans amour-propre ; mais mécontent de tout le monde, de l'humanité comme de lui-même, il se juge avec autant de sévérité que ses semblables.

Sa critique est sévère, mais le conseil qu'il donne est sûr et son jugement toujours juste, quand il n'est pas égaré par ses passions qui sont plus vives qu'il ne se l'avoue peut-être à lui-même.

Il aime à obliger ; mais si on le blesse, il ne l'oublie jamais.

La douceur est un élément dans lequel il se complaît, et qu'il aime d'autant mieux à rencontrer chez autrui, qu'elle sert parfois à amortir la violence de son caractère.

Sans renoncer entièrement à ses amis, il les abandonne par moment : on le perd, mais on le retrouve.

On l'aime parce qu'il est bon ; on le craint parce qu'il cherche à se donner quelquefois des apparences hostiles ; on le plaint parce qu'au fond il n'est pas heureux. Se renfermant souvent en lui-même, il peut se passer des autres ; il sait trouver du charme dans la solitude, et demande à sa plume des distractions qui profitent au public.

Il vous plaît, enfin, parce que, quand il le veut, il est impossible d'être plus spirituel, plus aimable, plus intéressant et même plus gai dans l'occasion.

Sa finesse est grande, mais souvent il dédaigne de s'en servir, pour se livrer à une brusque franchise.

La mienne ne lui a jamais fait défaut, et il en sera toujours de même de l'affection sincère que je lui ai vouée.

M. LEBRUN

FONDATEUR DE L'HOSPICE DE NEUVILLE (LOIRET).

Villereau.

Bon gros homme, de moyenne taille, commun de manières, n'ayant rien de distingué dans la tournure ni dans l'esprit, mais une véritable noblesse de sentiments, avec quelque chose d'incomplet et d'incertain dans l'existence et dans les idées, que je ne devine pas [1].

Généreux sans ostentation, et n'exigeant pas de reconnaissance de ceux qu'il obligeait, il faisait le bien pour le plaisir de le faire ; nulle imagination, esprit froid, grand calculateur, ne sortant jamais du cercle de ses idées.

[1] M. Lebrun, entré forcément dans les ordres sans en avoir la vocation, ne songea plus à son saint ministère à dater de la Révolution. On me demanda d'avoir son portrait moral, et je le fis sur un grand tableau qui le représentait. Ceux qui l'avaient connu, le trouvèrent frappant.

Indifférent aux mille superfluités de la vie, ayant peu de besoins, simple dans ses goûts.

Point avare, mais aimant à gagner sans avoir le besoin de dépenser.

Poursuivant avec une grande persévérance un but ou une entreprise utile; et sans illusions, calculant toujours juste.

Bourru, mais ne sachant pas refuser un service. Généreux par instinct, et regardant plus à une petite dépense qu'à une grande.

Détestant la contrariété, et cédant parfois pour l'éviter.

Pas plus occupé des autres que de lui-même, mais étant toujours à son affaire.

Ayant peu de besoins, mais aimant à bien vivre, sans comprendre le luxe ni la dépense.

C'est une de ces bonnes et heureuses natures, exemptes d'orgueil et d'ambition, auxquelles il y a peu à redire. Un de ces hommes dont on s'occupe peu tant qu'ils vivent, et dont on ne parle qu'après leur mort.

N'ayant ni petites idées ni calculs étroits; et cependant ne visant à rien de grand, et marchant au jour le jour, sans trop songer au lendemain.

Vif parfois, colère même dans l'occasion, mais sans rancune; et tout étonné d'avoir fait de la peine, sans le regretter.

Se contentant d'un bon verre de vin, d'une tranche de bouilli tendre et d'un morceau de pain rassis; mais se mettant avec plaisir devant une table bien servie, et sachant apprécier un bon dîner, pourvu qu'il n'ait pas la peine de le commander.

Rarement dupe sans être méfiant ; faisant peu de cas des hommes et beaucoup des affaires.

N'ayant nulle ambition, ne comprenant ni l'élégance, ni le monde recherché ; facile à vivre, pourvu qu'on ne vienne pas le déranger dans ses occupations.

Homme d'habitude avant tout, et recommençant le lendemain, par routine, la vie de la veille sans y rien changer.

Ne jouissant précisément de rien, ne désirant pas grand'chose, et pourtant bien aise de voir réussir ses combinaisons ; à peine contrarié d'un revers, sans être jamais découragé.

Lâchant un bon juron dans l'occasion, et vous donnant cordialement une poignée de main.

D'une parole sûre, et aussi fidèle que loyal dans ses engagements, mais y pensant deux fois avant de les prendre.

Ne revenant jamais sur une chose dite, même quand il aurait été dupe, ce qui lui arrivait rarement.

Peu religieux, sans avoir de l'éloignement pour la religion ; ayant peu réfléchi aux grandes choses de la vie, mais beaucoup aux petites.

Tel j'ai jugé M. Lebrun, dont les malheureux conserveront longtemps, à Neuville, un souvenir reconnaissant.

MÉHÉMET-ALI

VICE-ROI D'ÉGYPTE

—

Homme petit et gros, front large aux plus vastes conceptions, longs sourcils, yeux perçants; résignation habile, mais sublime; assez supérieur pour rechercher partout la supériorité, sachant la reconnaître et la récompenser grandement; généreux, bienfaisant, sentant au fond de l'âme le côté ridicule de ses croyances, s'y soumettant par respect humain autant que par intérêt, mais manquant de force pour en changer, et trop préoccupé de la terre pour penser assez au ciel.

Sachant résister et ployer à propos; honnête homme, mais ne reculant devant aucun moyen pour arriver à son but; aussi fin que rusé, avec une grande bonne foi dans ses relations; n'abandonnant jamais un projet qu'il a conçu, et ne reculant devant aucun

obstacle ; sachant remettre à propos l'exécution de ses plans sans jamais les abandonner.

Recherchant des alliés, et parvenant à s'en passer ; sentant profondément l'abandon, et en dissimulant avec art son ressentiment.

Homme de génie, éminemment habile, esprit aussi profond que juste et éclairé, qui embrasse tout d'un coup d'œil, en se trompant rarement sur le résultat de ses entreprises.

Aimant la gloire avec enthousiasme, et assez maître de lui-même pour la sacrifier à propos; attachant encore plus de prix à ce que la postérité pensera de lui, qu'à ce que peuvent en dire ses contemporains, et fondant sa renommée sur la prospérité de l'Égypte et sur sa grandeur, comme sur les travaux gigantesques qu'il entreprend sans crainte comme sans forfanterie.

Résumant tout avec raison dans sa personne ; aussi éclairé que prévoyant.

Calculateur infatigable qui voit toutes les chances; toujours prêt à parer à chaque événement ou à en profiter; quelquefois abattu, jamais découragé, et sachant mener à la fois à bonne fin, tous ses vastes projets.

Administrateur consommé, diplomate habile, dissimulant une finesse peu commune sous le masque de la franchise.

Loyal et fidèle à sa parole, mais ne l'engageant jamais qu'avec un art infini, et toujours de manière à se dégager convenablement.

Connaissant à fond les peuples soumis à son empire, et les conduisant avec autant de sagesse que de

fermeté ; bravant le danger avec à-propos sans en être jamais effrayé.

Malgré tous les obstacles qui conspirent contre lui, ayant atteint des résultats immenses; en méditant bien d'autres encore, et voulant à tout prix un argent qui lui est indispensable pour soutenir une si noble gageure.

Adroit, insinuant, observateur modéré, noble et gracieux dans ses manières, quand il ne se croit pas obligé de parler en despote; et, tout en disposant habilement du présent, songeant à l'avenir comme à la grandeur de l'Égypte.

On sait beaucoup de cet homme puissant par le génie comme par la volonté persévérante; mais ce qu'on en sait ne serait rien encore, s'il était possible de lire dans sa pensée, et d'y découvrir toutes les conceptions qui le préoccupent.

Jamais homme n'eut une tête plus forte et mieux organisée, sans se donner jamais l'air de la préoccupation.

Les difficultés de sa position devront encore rehausser sa gloire.

Il y a du Napoléon dans cet homme, qui travaille moins que lui pour la gloire actuelle de ses peuples, mais davantage pour leur bonheur à venir.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT

—

Homme d'esprit, de talent et surtout de science ; plus de rectitude dans le caractère que dans le jugement.

Homme franchement religieux, mais d'une religion plus sincère encore que suffisamment éclairée.

Tenant fortement à ses idées, et dédaignant parfois de s'en rendre compte ; ayant beaucoup de confiance en lui et pas assez dans les autres.

Bon et simple dans l'intimité, M. de Montalembert apporte dans le monde une certaine roideur que quelques esprits fâcheux pourraient taxer de pédanterie. Sa politesse est extrême et presque un peu affectée.

Ambitieux de renommée plutôt que de places, mais sacrifiant tous ses plans sans hésitation ou sachant les ajourner, lorsqu'un devoir semble le lui commander.

Se croyant grand politique, et étant plutôt théoricien qu'homme pratique.

Souple et caressant avec le pouvoir qu'il aime, il a su conserver vis-à-vis de lui une certaine indépendance. Il le soutient parce qu'il le croit utile, sans se reprocher le mal qu'il fait.

Obéissant à ses convictions plutôt qu'à celles des autres, et demandant un conseil pour la forme, sans se croire obligé de le suivre.

Ayant en lui-même une confiance sans bornes.

Lisant beaucoup et retenant tout; homme aux sentiments nobles, aux idées élevées, M. de Montalembert laisse souvent paraître des anomalies et des lacunes dans son esprit, comme dans son caractère.

Aimant assez peu le monde, il est pourtant flatté des succès qu'il y rencontre.

Toujours de bonne foi avec lui-même, sans être toujours d'accord avec l'enseignement de la stricte raison, si M. de Montalembert se trompe, ce qui ne manque pas de lui arriver, c'est plus son jugement que sa volonté qu'on peut en accuser.

Si son mérite personnel lui fait des envieux, il s'en soucie peu, et ne songe guère à se changer.

Sous des apparences calmes, son imagination est ardente, et sa conduite plus arrêtée que ne le sont ordinairement ses idées. Assez impressionnable, il a de l'inattendu pour lui-même, comme pour les autres, dans la pensée comme dans l'action.

Il aimerait à devenir chef de parti; mais c'est un chef sans soldats, un docteur sans disciples.

Généreux, charitable et porté à la bienveillance, il blâme souvent ses semblables sans les bien compren-

dre ; et s'il juge avec sévérité leurs opinions ou bien leurs actes, il a pour leur personne plus d'indulgence.

L'extérieur de M. de Montalembert est imposant, et ceux qui vivent avec lui s'attachent aux qualités de son cœur.

Jugé enfin avec trop de sévérité par les uns, et trop d'indulgence par les autres, personne, en résumé, ne le connaît parfaitement, et il est douteux qu'il se connaisse bien lui-même.

NICOLAS

EMPEREUR DE RUSSIE

—

Je me suis souvent demandé si, en considérant les faits du point de vue purement humain, l'empereur Nicolas pouvait être autre qu'il n'est ; et j'avoue que j'arrive difficilement à la solution de cette importante question. Je n'ai jamais eu de goût pour le despotisme ; mais si l'on considère l'étendue de l'Empire russe, les populations si nombreuses et si diverses qui le composent, leurs mœurs, leurs usages si distincts, on s'étonne moins d'être arrivé à penser que le despotisme puisse être là une triste nécessité.

Je n'ai rien dit du caractère propre du peuple russe et de l'esprit souple mais indépendant, peu religieux et fort agité de la haute aristocratie qui consent à se soumettre, sans admettre jamais de bornes à son ambition ou à ses passions turbulentes.

Pauvre peuple ! pauvre Souverain ! Et cependant, loin de se trouver malheureux, le peuple ne se plaint

point, et il adore son Souverain ; d'où il serait possible de conclure, qu'un Prince qui rêverait d'utiles et importantes améliorations, serait dans une position plus pénible encore que le peuple, enfermé qu'il serait dans une impasse qu'il ne pourrait franchir sans des dangers réels, et sans des difficultés immenses.

Les obstacles qu'on rencontre avant d'arriver au bien, ne sont pas des motifs pour y renoncer ; mais c'est du moins une raison pour s'y préparer de loin ; et il faudrait être plus que parfait pour que l'habitude d'être obéi au premier mot et au moindre signal, ne donnât pas le goût et le besoin du pouvoir absolu. Nicolas, simple particulier, aurait pu être tout autre qu'il ne paraît comme souverain. Nourri et élevé dans les idées qui font un despote, son cœur est généreux ; mais il n'admet jamais qu'on puisse lui résister sous un prétexte quelconque.

Il aime le faste sans orgueil ; il est homme d'intérieur, avec les vertus privées qui en font le charme ; mais il croit être, et il est en réalité, maître absolu des sujets soumis à son sceptre.

Avec une grande générosité au cœur, il ne sait pas pardonner. Le pourrait-il dans un pays où toutes les hautes classes de la société sont irréligieuses, et où le peuple n'est que superstitieux ; dans un pays enfin où la terreur et la crainte seules imposent, et où un seul homme a la direction absolue de trente millions de sujets ?

La position du Czar, en un mot, me paraît tellement difficile, qu'il n'est pas une condition humaine que je ne lui préférasse.

Sa conduite envers l'infortunée Pologne révolte tout ce qui a un cœur d'homme, bien qu'il soit plus que probable qu'avec la haine invétérée et la jalousie des Russes contre les Polonais, s'il eût agi autrement, il eût été assassiné ; et si ce n'est pas un motif suffisant pour justifier la cruauté, c'est du moins une explication.

Est-ce à dire pour cela que cet homme si brave n'eût pas dû affronter la mort une fois de plus ? Dieu me préserve de le penser, et ma plume se refuserait à l'écrire. Mais, dans les conditions données, le bien paraît presque impossible dans ce vaste Empire ; et si Dieu n'y met lui-même la main, nul mortel ne saurait surmonter d'aussi graves difficultés que celles qui viennent sans cesse s'imposer.

L'Empereur est l'homme peut-être le plus grand et le plus beau de son royaume. Bon époux, bon père, il aime à dominer toutes les volontés, mais il lui plaît moins de les contrarier ; il a pour les siens, surtout pour ses filles, beaucoup de condescendance ; et si la résistance le révolte, la faiblesse le désarme, parce que son cœur est généreux.

Pour être souverain de ce vaste Empire, en est-on réduit à étouffer tous les sentiments de l'homme ? Dure nécessité ! Si l'Empereur était catholique, il saurait que notre royaume n'est pas de ce monde ; et il reconnaîtrait la loi suprême, supérieure à toutes les lois de la terre. Une pensée du Ciel inspirerait tous ses actes, et, en conservant sa dignité, il serait humble devant Dieu, et juste devant les hommes.

Il aurait une loi, une règle supérieure à sa volonté ; il connaîtrait ses devoirs, il saurait les remplir

en chrétien, toujours au-dessus des simples idées terrestres ; et si le martyre même devenait une nécessité, il l'accepterait pour le salut de son peuple.

Voilà comme raisonnerait un chrétien ; mais l'Empereur doit se croire presque l'égal de Dieu, puisqu'il veut à la fois soumettre à sa volonté la terre et le Ciel, et qu'il se dit et se croit le représentant de Dieu sur la terre, ne reconnaissant, pour règle, que son autorité.

Il serait peut-être plus juste de plaindre le Czar que de l'accuser; tel qu'il est, Nicolas est loin d'être un homme ordinaire et un souverain sans mérite réel.

Dieu lui épargne les épreuves qui ramènent forcément l'homme à la pensée de l'éternelle vérité !

LE PRINCE DE POLIGNAC

Jamais, peut-être, aucun homme ne tomba dans de plus étranges erreurs que le prince de Polignac ; et tel est cependant l'empire qu'exerce sur les hommes une vertu sincère, que malgré les désordres et les malheurs dont il a été la cause par son imprévoyance, on le plaint sans lui en vouloir, lorsqu'on a été à même d'apprécier la malheureuse confiance qui l'a fait se précipiter en aveugle, dans d'incommensurables dangers.

Un pays bouleversé, un trône renversé, une monarchie exilée, une révolution avec toutes ses conséquences : telles sont les suites des étranges illusions d'un esprit sincère, mais ambitieux ; se persuadant qu'il avait toutes les qualités qui pouvaient le rendre digne du premier rang, et se croyant franchement appelé à sauver un pays qu'il a compromis pour longtemps.

M. de Polignac n'a ni vu ni compris; et c'est avec bonhomie qu'il a eu en lui une confiance telle, qu'aujourd'hui même, loin de s'adresser aucun reproche, ce sont les circonstances qu'il accuse, et non lui-même, qu'il regarde comme une victime du sort le plus cruel.

Jamais intentions ne furent ni plus pures ni plus droites ; mais il est rare que plus d'incapacité politique se soit trouvée réunie dans le même individu ; et cependant M. de Polignac ne manquait ni de volonté, ni de savoir, ni même d'esprit ; mais il n'avait rien de cette raison qui comprend les événements, sait juger une époque, distinguer les hommes, et se sent assez supérieure pour recueillir et pour suivre de sages conseils.

M. de Polignac résumait tout en lui-même ; avec une religion sincère mais peu éclairée; il se croyait l'élu de Dieu, dans le sein duquel il croyait puiser directement ses inspirations. De là, cette confiance sans bornes qu'il leur accordait. Il avait fini par inspirer cette même confiance à Charles X, qui malgré son affection pour lui, s'était longtemps tenu en garde contre son influence.

L'un et l'autre furent victimes de leur fatal aveuglement ; et pourtant la candeur de M. de Polignac est restée telle, qu'il vit sans remords comme sans douleur ; ayant cru longtemps, même après les événements de 1830, qu'il était encore réservé par Dieu, pour sauver cette France qu'il avait perdue.

M. de Polignac a des idées généreuses, et n'est pas exclusif : la cécité, voilà son malheur ; mais si cette infirmité le prive de toutes les conditions qui font

l'homme d'État, il a en revanche, toutes les vertus privées.

M. de Polignac est grand ; sa physionomie est belle, sans avoir d'autre expression que celle de cette assurance tranquille qui l'a perdu.

Il est chaudement dévoué, excellent ami ; et l'on pourrait même dire que, sur certains points, son esprit est à la hauteur des idées du siècle.

C'est une réunion des contrastes les plus distincts ; c'est un homme d'honneur, se faisant habituellement illusion à lui-même, et parfois aussi aux autres, sur son propre mérite.

On l'aime parce qu'il est bon, noble, aimable, généreux ; on l'estime parce qu'il est franchement vertueux, tout en regrettant que l'idée d'être un homme politique lui ait jamais passé par la tête.

Sur tout autre terrain, il eut pu servir d'exemple et même de modèle.

Je crois avoir jugé sans partialité comme sans injustice un homme qui s'est trouvé jouer un rôle trop audessus de ses forces, un rôle trop néfaste, enfin, pour que l'histoire n'ait pas un jour à s'en occuper.

SIR ROBERT PEEL

—

Il est difficile d'être plus homme d'État et plus fin politique que mon modèle. Sa taille est élevée et son regard est imposant lorsqu'il cherche à confondre ses adversaires.

Doué d'une extrême souplesse, il se plaît à tourner la difficulté plutôt qu'à la heurter de front; il aime mieux dénouer que rompre, et sait attendre avec patience le moment où il se croit assuré de la victoire.

Ambitieux, il ne veut le pouvoir qu'à des conditions honorables et sûres; et, digne à son point de vue d'occuper la première place, il sait se contenter de la seconde, en étant l'âme et le régulateur puissant du Ministère qu'il dirige par sa pensée, comme par ses actes, en maître puissant et éclairé.

Semblant ne jamais céder, il ploie avec habileté devant la nécessité : son éloquence est persuasive, ferme,

incisive; et si le but qu'il veut atteindre est fixe dans sa pensée, il ne sait pas toujours d'une manière certaine les moyens qu'il prendra pour l'atteindre.

Jaloux de l'aristocratie, il s'y rattache par intérêt, en cherchant parfois de la popularité aux dépens de ses amis. D'amis véritables, il n'en a pas; mais beaucoup s'attachent à sa fortune, avec une grande confiance dans une étoile qui semble ne s'éclipser par moment, que pour briller ensuite avec plus d'éclat.

Le bruit ne l'émeut point; le danger n'a rien qui l'effraye, et il n'est jamais plus grand, plus calme et surtout plus éloquent, qu'au sein de la tempête.

Ses convictions ne sont pas toujours arrêtées d'une manière fixe; et il sait avec adresse en changer suivant l'occasion.

Si Robert Peel a fait quelques dupes, lui du moins ne le fut jamais; et à peine vous a-t-il parlé, qu'il a lu dans votre pensée!

Souple, insinuant et presque caressant dans la conversation, il est prompt, décidé et entraînant à la tribune; sachant avec habileté détourner les traits qui pourraient l'atteindre, et donnant le change à la question.

Toujours d'accord avec les torys, il se rencontre parfois par les convictions avec les wighs; mais, s'étant rendu indispensable aux premiers, il compte sur eux, et croit marcher plus sûrement dans leur société.

Le but justifie tout aux yeux de sir Robert Peel; et il est loyal à la manière de tous ceux qui, en Angleterre, arrivent successivement au pouvoir; c'est-à-dire que l'intérêt du pays ou la nécessité leur paraissent la

loi suprême, et le monde une mine que l'Angleterre est toujours en droit d'exploiter.

Il faut convaincre sir Robert Peel pour l'entraîner; et s'il vous fait une concession, c'est qu'il la croit nécessaire à ses intérêts de position.

En Angleterre, l'homme politique ne ressemble en rien à l'homme privé; et sir Robert Peel est tout autre dans l'intimité qu'il n'est aux affaires.

Il semble que dans ce pays néfaste, le pouvoir soit un manteau royal qui serve à tout couvrir; et que tout soit fiction, depuis la royauté jusqu'à la bonne foi que se doivent les nations entre elles.

Là, tout homme politique, wigh ou tory, n'a qu'un but en arrivant au pouvoir : — acheter le monde et le corrompre pour l'asservir; — enrichir l'Angleterre et la faire prospérer aux dépens de tous les autres pays.

Pour penser et agir autrement, il faudrait cesser d'être Anglais, et sir Robert Peel l'est avant tout.

Pour se soustraire à la loi commune, il faudrait une puissance de conscience et une force de caractère que le Catholicisme seul peut inspirer à l'homme, en lui imposant des devoirs rigoureux, et en lui faisant considérer tous ses semblables comme des frères.

Sir Robert Peel est protestant, et l'asservissement des Catholiques qui parfois, malgré lui, le révolte intérieurement, lui paraît un droit autant qu'un devoir.

Sir Robert Peel serait naturellement modéré par caractère et juste par conviction; mais il ne sait pas toujours résister au torrent qui l'entraîne.

M. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE DE SCHRAMM

M. le comte de Schramm est un modèle d'honneur, de fidélité aux engagements contractés, de sang-froid, de bravoure, de loyauté, de talents militaires, et de conceptions administratives.

Ce n'est point un *faiseur*, ainsi que l'on dit vulgairement, c'est un véritable organisateur, qui craint seulement, un peu trop, de froisser les intérêts de ceux que par bonté de cœur il aime à ménager.

C'est un de ces hommes d'action, au coup d'œil sûr, à la tête forte, qui dans un jour donné, décident du sort d'une bataille, et même de celui d'un empire. Intrépide au milieu du danger, il risqua plusieurs fois sa vie plutôt que de laisser surprendre des dépêches dont dépendait le succès d'un combat.

Généreux, bienveillant, obligeant, et parfaitement bon dans l'habitude de la vie, son caractère devient

énergique au jour de l'action; et son regard, semble alors s'animer de toutes les lumières qu'il fait jaillir de ses batteries.

Son extérieur est grave et sévère, mais son sourire est gracieux; sa politesse extrême, et toujours de bon goût.

Avare du sang du soldat, ce n'est que dans les moments d'urgence absolue qu'il se décide à le faire couler.

Son coup d'œil est sûr, et son jugement toujours juste.

Sans se perdre en circonlocutions inutiles, il va droit au fait et au but, et il ne transige pas plus avec sa conscience qu'avec l'ennemi.

Les obstacles, loin de l'étonner, semblent doubler son courage, et il y puise une nouvelle énergie.

Élevé à l'école du despotisme, le commandement aurait pour lui plus d'attrait que la liberté; mais son bon sens, et l'amour éclairé qu'il porte à son pays, lui en font connaître et apprécier les besoins.

Touché d'une marque de confiance, il sait s'en rendre digne, et prouver sa reconnaissance même aux dépens d'une vie qu'il ne sait jamais ménager, lorsqu'il croit utile de l'exposer.

Si on le blesse, il le sent profondément, tout en conservant une modération qui est, autant que la fermeté, le cachet de son caractère.

Si on se montre ingrat à son égard; si on manque aux engagements pris envers lui, et surtout si on le méconnaît, il saura toujours rester fidèle à ses devoirs, mais il n'oubliera jamais.

Tel est celui que plusieurs craignent, et que tous

estiment : encore dans la vigueur de l'âge, on peut lui prédire que sa carrière, quoique déjà fort honorable, est encore loin d'être achevée.

Le Ciel seul sait ce qu'il réserve au comte de Schramm, à son honneur connu, comme à sa capacité ; et pour résumer en un mot sa carrière militaire, qu'il me suffise de rappeler que, chevalier de la Légion d'honneur à seize ans, il fut fait général à vingt-quatre.

M. SCRIBE

Esprit, grâce, finesse, amabilité, douceur et vivacité; simplicité, fécondité remarquable, talent peut-être trop facile, homme d'intérieur et homme du monde; aimant un éloge sans courir après, et bravant l'opinion tout en la craignant; imagination impétueuse, esprit mobile, caractère solide, cœur sérieux, travailleur infatigable, aimant la solitude et le plaisir, Paris et la campagne. Facile à vivre, se blessant pour un rien, et oubliant aussi vite; mémoire du cœur qui ne perd jamais le souvenir d'un service rendu, et vivement touché d'un bon procédé; physionomie gracieuse, mobile et spirituelle; ayant moins d'amour propre qu'on ne pourrait le supposer après tant de succès mérités; trop insouciant pour se décourager; piquant et bon enfant; souvent distrait, parce qu'il songe sans cesse à une nouvelle création, sans s'occuper toujours assez de celle qu'il a commencée.

Étouffant parfois sous le poids de ses conceptions si multipliées, et n'ayant jamais assez de loisir pour les mettre toutes en ordre.

Succombant sous le poids du travail, sans jamais en fatiguer les autres.

Aimant l'occupation autant que le repos, et entraîné sans cesse presque contre sa volonté.

Santé fatiguée par tant de veilles et de travaux divers ; ne sachant jamais s'arrêter, ni se modérer une fois qu'il prend la plume ; et ne cédant qu'aux instances réitérées de ceux qui le supplient de songer à lui, et surtout à eux.

Incapable de causer une peine, et regrettant d'avoir procuré aux autres la plus légère contrariété. Ayant enfin des amis sincères, et capable lui-même d'un attachement profond.

Au milieu de ces occupations si multipliées, ayant un cœur sensible, et de la bonté avec beaucoup d'originalité.

Tel est M. Scribe, tel est cet homme qui a su gagner une grande fortune qu'il dépense généreusement, et dont il aime à faire jouir encore plus les autres que lui-même.

M. LE COMTE DE VAUBLANC

Le comte de Vaublanc n'a pas démenti l'opinion qu'on avait de lui. Peut-être lui manquait-il un esprit de décision, toujours nécessaire dans les affaires!

Son ministère alla fort bien sur plusieurs points. Quelques administrateurs s'en plaignirent, le plus grand nombre en fit des éloges mérités ; mais il voulut trop ménager les différents partis, et ne se prononça que quand on n'était plus assez fort pour le soutenir ; mais ses nombreuses correspondances resteront comme un modèle en ce genre.

On le regretta, en rendant hommage à la pureté de ses sentiments.

Le premier discours qu'il prononça à l'assemblée lui acquit sa confiance. — Sa marche devint plus tard incertaine ; il le sentit lui-même. Plus d'une fois il monta à la tribune, sans être assez assuré de ce

qu'il y dirait, et en descendit sans bien savoir ce qu'il avait dit.

Quand les circonstances semblent nous forcer de marcher dans une ligne opposée à nos sentiments, tout s'en ressent, jusqu'au jour où nous avons le courage d'en sortir.

C'est ce que fit M. de Vaublanc ; peut-être attendit-il trop longtemps !... Mais sa retraite laissa des regrets dictés par la juste estime qu'inspiraient sa capacité comme ses vertus.

M. LE MARQUIS DE VOGUÉ

Esprit sage avec une imagination ardente ; idées avancées ; point de préventions, avec assez de positif dans la manière de formuler sa pensée.

Parlant bien, mais un peu longuement ; pensant juste et ferme ; s'exprimant avec mesure, quand on ne heurte pas ses opinions auxquelles il tient fortement.

Homme instruit et cherchant à s'instruire davantage encore, approfondissant les questions difficiles, et les possédant bien après les avoir étudiées. Capable d'un travail soutenu ; mais ayant parfois peut-être un peu trop de confiance en lui-même, et ne revenant qu'avec peine sur les idées qu'il a conçues.

Beaucoup de tenue dans les opinions avec de la mobilité dans l'esprit ; une grande vivacité avec une bonté qui se traduit en actions. Vrai modèle d'honneur, de délicatesse, de loyauté, d'amour du pays.

Comprenant bien les besoins et les nécessités de l'époque ; marchant avec son siècle, et blâmant ceux que l'égoïsme ou l'indifférence rend étrangers aux grandes questions qui se débattent en ce moment.

Sans être dénué d'ambition, n'ayant rien que de noble et d'élevé dans ses projets comme dans son cœur.

Sans aucune méchanceté, ayant assez peu d'indulgence pour les hommes.

Religieux sans affectation, bon avec tous, excellent père, mari parfait, et ami dévoué ; tel est le marquis de Vogué, qui vaut à son âge bien plus que tant d'autres ; et qui, avec l'expérience que chaque jour lui apportera, vaudra plus encore, surtout quand le temps et le frottement avec ses semblables, auront adouci quelques aspérités de caractère qui tiennent à la jeunesse.

M. LE VICOMTE DE CONNY

Bon, loyal, sincère, généreux, vif, impressionnable, mais toujours entraîné par les impressions les plus heureuses; penseur profond mais impétueux; parlant facilement, écrivant avec élégance, travaillant avec promptitude, consciencieux dans ses recherches; ami sûr, esprit mobile mais d'une grande élévation, cœur profond; modeste sans affectation, sachant ce qu'il vaut, sans jamais chercher à s'en faire valoir; toujours prêt à se sacrifier pour obliger, ou afin de remplir un devoir; fidélité à toute épreuve, élévation de sentiment, noblesse de caractère.

Tel est le véritable chevalier de l'époque qui, par son énergie et la noblesse de ses sentiments, eût pu figurer dans ces siècles où la vertu était en honneur ainsi que la fidélité; temps heureux où l'amour pour les dames n'était pas un froid calcul, et où le cœur se

partageait entre son pays et son Dieu, sans jamais rougir de ses convictions, et encore moins de ses croyances ; époque où l'égoïsme et la corruption paraissaient chose impossible ; temps qui n'est plus, mais qui pourrait encore revivre, si beaucoup ressemblaient au modèle dont je suis si heureux de retracer ici l'esquisse imparfaite, comme un exemple pour la jeunesse, et une consolation pour l'âge mûr.

M. le vicomte de Conny sera le seul peut-être à s'étonner de figurer dans ma galerie : c'est un devoir de cœur et de conscience dont je m'acquitte envers un homme que chacun aime autant qu'il l'estime.

J'en aurais dit plus encore, si je n'eusse craint de blesser une modestie qui prête un nouveau charme à la vertu.

LE GÉNÉRAL ARTHUR DE LA BOURDONNAYE

—

Je voulais mettre à la fin de ce recueil, le portrait d'un homme que chacun aima en l'appréciant pendant sa vie, et que tous regrettent également après sa mort.

Un cœur vraiment noble, un esprit généreux, capable d'apprécier tant de qualités et de vertus, m'adresse à l'instant cette intéressante notice; et je craindrais d'en affaiblir l'expression en y changeant un seul mot.

Je la fais donc réimprimer textuellement, avec l'espoir que M. de Boislecomte me pardonnera ce larcin, qui est un juste hommage rendu à notre ami commun.

L., DUC DE D...

Il est difficile de bien louer ceux qu'on aime; une sorte de pudeur empêche de dire au public tout ce

qu'on pense d'eux, quand ils peuvent le lire; on craindrait que le sentiment qui dicte un pareil éloge ne parût intéressé; et, d'ailleurs, n'a-t-on pas l'occasion de leur prouver, par son dévouement et son affection, l'estime qu'ils vous inspirent? Mais quand un ami n'est plus, on lui doit la vérité comme à un ennemi. Qu'il soit donc permis à celui qui signe ces lignes de dire tout ce que vingt-quatre ans d'une vie commune lui ont inspiré de respect et d admiration, pour celui qui fut son colonel et son général.

Et, d'abord, citons en entier ses états de service : ils parlent plus haut de lui que tout ce qu'on peut en dire.

Né à Paris, le 29 janvier 1785.

16 février 1805. Soldat au 7ᵉ régiment de hussards.

22 novembre 1805. Brigadier.

22 décembre 1805. Maréchal des logis.

17 janvier 1806. Sous-lieutenant au 25ᵉ de chasseurs.

8 janvier 1808. Lieutenant au 8ᵉ de hussards.

19 janvier 1808. Lieutenant, aide de camp du général Lagrange.

25 avril 1809. Lieutenant, aide de camp du duc de Montebello.

17 juin 1809. Officier d'ordonnance de l'Empereur.

18 août 1809. Capitaine *Id.*

13 janvier 1811. Chef d'escadron au 3ᵉ chasseurs.

1ᵉʳ août 1812. Chef d'escadron au 12ᵉ chasseurs.

7 décembre 1813. Adjudant-commandant (colonel).

8 décembre 1813. *Id.* à l'état-major général.

7 janvier 1814 *Id.* aide de camp du prince de Neufchâtel.

9 octobre 1814. Colonel au 12e chasseurs.

9 septembre 1815. Colonel des chasseurs du Morbihan.

13 décembre 1821. Maréchal de camp disponible.

12 février 1823. Commandant la 1re subdivision de la 11e division militaire.

31 mars 1825. Commandant une brigade du camp de cavalerie.

17 mai 1826. Inspecteur général de cavalerie.

1er janvier 1827. Disponible.

1er mai 1831. Admis au traitement de réforme.

Campagnes.

An XIII, sur les Côtes.

Vendémiaire an XIV, grande armée, 3e corps.

Du 23 octobre 1805 au 31 décembre 1809, grande-armée, armée de Naples et d'Espagne.

Du 1er janvier 1811 au 1er juin 1814, Allemagne, corps d'observation de l'Elbe et grande-armée.

Blessures.

Coup de balle à travers le corps, le 7 mai 1807.

Coup de balle à l'épaule, le 21 mai 1809.

Coup de boulet à la cuisse à la bataille d'Essling.

A eu deux chevaux tués sous lui et a eu la jambe cassée d'un biscaïen à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812.

Quelle vie admirablement remplie ! soldat à vingt ans, colonel à vingt-huit ans, dix campagnes, quatre

blessures. Ajoutons quelques détails que ne comporte point cette biographie officielle.

En 1808, M. de La Bourdonnaye faisait partie du corps du général Dupont, et fut fait prisonnier à Baylen ; d'après la capitulation les officiers devaient garder leurs armes. Un officier espagnol s'approche du jeune lieutenant, et le somme de rendre son sabre. — « Ose le prendre ! » lui répondit-il. — L'Espagnol osa en effet, et le Français le terrassa immédiatement. C'était s'exposer infailliblement à la mort ; mais M. de La Bourdonnaye fut miraculeusement sauvé par ses camarades qui le cachèrent. Plus tard, il s'échappa des pontons à travers mille dangers. A Essling, il fut gravement blessé à côté de son chef, le duc de Montebello ; et lorsqu'il rejoignit, sur le champ de bataille de Wagram, l'Empereur qui venait de le nommer son officier d'ordonnance, il avait la cuisse enveloppée de bandages. — « Pourrez-vous me suivre ? » lui dit l'Empereur en le voyant dans cet état. « — Je l'espère, répondit « M. de La Bourdonnaye, mais j'aurais mieux aimé « mourir que de ne pas répondre à la faveur que vient « de me faire Votre Majesté le jour où je peux lui prou- « ver que je n'en suis pas indigne. » — « Ces Bretons « sont entêtés, » — dit l'Empereur en lui pinçant l'oreille. Après la bataille, l'Empereur lui demanda s'il pouvait rester encore quelques heures à cheval, et sur sa réponse affirmative, il l'envoya suivre le mouvement de l'aile droite de l'armée autrichienne en Bohême. A son retour, tant de dévouement trouva sa récompense : le titre de baron, la croix de la Légion d'honneur, une dotation, les grandes entrées à la cour et le grade de capitaine lui furent accordés coup sur coup.

M. de La Bourdonnaye resta fidèle jusqu'au dernier moment à celui qui l'avait si bien apprécié ; il ne le quitta qu'à Fontainebleau, après l'abdication ; et, dans les Cent-Jours, si son nouveau serment ne lui parut pas permettre de servir, il ne quitta point le sol national dont il n'a jamais voulu franchir les limites que pour marcher contre l'ennemi. Nous ne parlerons point ici de sa vie politique, nous nous bornerons à dire que sous ce rapport il a toujours mérité l'estime de ses amis comme de ses adversaires.

Mais ce n'est pas seulement par les grandes actions qu'un noble cœur, qu'un caractère élevé se démontrent, c'est par la constante habitude des vertus les plus pures, qu'on peut juger si ces brillantes qualités sont à l'épreuve des circonstances; si l'homme privé, dans l'abandon de la vie intime, est à la même hauteur que l'homme public qui pose. A cet égard, la vie de M. de La Bourdonnaye pourrait défier l'observateur le plus exercé, le plus méticuleux. Ce sentiment chevalesque, exagéré des devoirs, il le portait à l'extrême vis-à-vis du dernier de ses semblables, comme vis-à-vis de sa patrie : une délicatesse outrée, une constante abnégation de soi, un dévouement inaltérable envers les autres, un esprit de justice et de vérité qui le rendaient aussi défiant envers lui-même que ferme et persévérant quand il s'agissait de remplir un devoir, tout cela orné, embelli par une grâce parfaite, une bienveillance extrême mais non banale, une dignité noble, mais douce, froide, sans être roide ni sévère : tel était M. de La Bourdonnaye, dans le commandement, comme dans la vie privée. Un mot d'un de ses adversaires politiques, qu'il a combattu comme ministre et qui cependant a

voulu être le premier auprès de son cercueil, le peint d'ailleurs mieux que tout ce que nous pourrions dire : « Nous avons tous été mêlés depuis quarante ans, « comme M. de La Bourdonnaye, à la vie publique, « disait-il, et nous y avons tous éprouvé plus ou moins « de succès ou de revers ; mais il n'y a pas un seul de « nous dont on puisse dire comme de lui, qu'il n'a « jamais eu d'ennemis. »

Oui, sans doute, il n'a jamais eu d'ennemis; mais hélas! qu'est-ce que des ennemis, quand une tombe est fermée? La rivalité cesse et après elle les sentiments qu'elle a fait naître. Mais, quand une vie pure s'est éteinte, l'amitié, l'estime, le respect lui survivent et doivent conserver comme un enseignement sublime ce qu'elles ont vu, ce qu'elles ont entendu, et le transmettre à ceux qui n'ont pas recueilli ces nobles témoignages. De plus puissantes voix ont accompli ce devoir, mais à défaut de titres semblables, qu'il soit permis à celui qui a passé la moitié de sa vie à l'aimer et à le respecter, et qui en passera le reste à le regretter, de dire au public ce qu'a été l'homme le meilleur, le militaire le plus distingué qu'il ait connu. C'est pour lui un droit et un devoir, car le peu qu'il vaut, il le doit à son général, à son ami.

LOUIS XIX

DUC D'ANGOULÊME

—

S'il n'est pas toujours facile de parler convenablement des habitants de la terre, à plus forte raison devient-il difficile de parler dignement de ceux du céleste séjour. M. le duc d'Angoulême est un saint qui a quitté cette terre de misères, d'épreuves, d'inquiétudes et de sacrifices, pour aller habiter la patrie de ceux qui ont su pardonner l'injustice et les persécutions.

Né d'un caractère fort vif, il s'appliquait à le modérer; bon jusqu'à l'entraînement, charitable par conscience, il ne pouvait voir le malheur sans le soulager.

Jamais humilité ne fut comparable à la sienne; et si on pouvait lui faire un reproche, c'était de trop s'abandonner à une sorte de méfiance qui ne le laissait pas toujours maître de ses actions. Ses premières impressions étaient habituellement justes, mais il ne s'y livrait pas avec assez de confiance.

Aucune ambition personnelle, aucun calcul d'intérêt n'entrèrent jamais dans son esprit ni dans son cœur.

L'idée du devoir dominait toute sa vie; et il fit, à cette pensée sublime, des concessions que l'homme peut-être eût refusées, mais auxquelles le Chrétien se crut obligé.

Courageux comme tout Français, il sut braver la mort en homme qui ne la craint point.

Il savait qu'on le jugeait avec quelque sévérité; mais s'il en souffrait, c'était sans en vouloir; et en s'en remettant à Dieu et au témoignage de sa conscience.

La France avait toutes ses pensées, et il priait pour elle comme le fils le plus tendre.

Admirable dans son intérieur, M. le duc d'Angoulême fut sublime dans l'infortune; ceux-là même qui eussent été tentés de le blâmer, étaient forcés d'admirer ses vertus.

Il lisait beaucoup, sa mémoire était étonnante; il avait un grand goût pour l'état militaire, et une grande affection pour l'armée.

S'il avait pu être injuste en quelque chose, il se hâtait de le réparer, et un service restait gravé dans son cœur. La rancune ni la haine ne pouvaient troubler la sérénité d'une âme aussi belle, et jamais il n'eût refusé un pardon à qui le lui aurait demandé.

Modèle des fils, exemple des maris, si le Ciel lui refusa le bonheur d'être père, il s'en consola en aimant le duc de Bordeaux comme un fils; se réservant, à lui les épines, et laissant sans regret à cet enfant chéri, aujourd'hui homme si distingué par le cœur et par l'esprit, toutes les chances de l'avenir.

Les douleurs morales l'avaient trouvé résigné; les souffrances physiques ne purent abattre son courage; et à l'exemple de son divin maître, il mourut sur la croix sans se permettre aucun murmure.

On peut dire, sans crainte d'être démenti, que si M. le duc d'Angoulême eut quelques légers défauts, il eut aussi de grandes qualités.

Sa modestie était telle qu'il lui eût été difficile de pardonner à qui aurait parlé de sa personne avec éloge. Aujourd'hui ce n'est plus seulement un hommage rendu à la vérité, c'est un devoir de cœur et de conscience que j'acquitte.

Puisse cette humble fleur, jetée sur une tombe Royale, suspendre un moment les douleurs d'un cœur sublime, voué en naissant à toutes les souffrances, sans que rien ait pu abattre son héroïque courage!

M. LE COMTE DE GESTAS

Cinq pieds six pouces, une carrure athlétique, une tête de lion, d'épais sourcils, un regard expressif, de beaux traits, une belle tournure, une démarche imposante, une imagination vive, un esprit mobile, des sentiments profonds et un cœur chaud, avec un dévouement sans bornes pour ses amis, et une charité à toute épreuve; une instruction variée, un esprit profond et léger tout à la fois; de l'élévation dans les pensées, avec une grande délicatesse de sentiments; de la noblesse et de la dignité dans les manières, et, sans orgueil, comprenant ce qu'il vaut, sans souffrir qu'on l'oublie.

Sachant descendre jusqu'à vous, et n'aimant pas toujours qu'on monte sans façon jusqu'à lui.

Inépuisable en ressources pour obliger, mais aimant assez qu'on s'en souvienne; des opinions sages, et

nulle autre ambition que celle de soulager ses semblables. Ennemi de toute exagération, avec beaucoup de mesure dans ses paroles comme dans ses actions; de la finesse avec beaucoup de franchise.

Depuis 1830, ayant renoncé à la politique, mais jamais à faire du bien, et en faisant immensément.

Le comte de Gestas retiré à Pau où on le chérit, et où il semble régner, jouit de la plus juste et de la plus utile influence; bien avec tout le monde, malgré ses manières imposantes, et s'inquiétant moins de l'opinion des autres, que des services sans nombre qu'il leur rend.

Beaucoup de galanterie dans l'esprit et dans le cœur; une sensibilité exaltée, avec une vivacité de caractère qui a bien pu aller, parfois, jusqu'à une violence qu'il a eu quelque peine à modérer.

Révolté de ce qui est bas, indigné de ce qui est rampant, doué d'une grande indépendance de caractère, d'une puissance magnétique des plus remarquables, mais n'en ayant jamais usé que dans les intentions les plus pures, sans aimer à en parler.

Détestant les compliments, et jouissant avec une aimable bonhomie de la justice qu'on lui rend.

Recherché par les hommes, quel que soit leur position ou leur rang; mais faut-il le dire, leur préférant de beaucoup la société des femmes qui ont eu pour lui, dussé-je blesser sa modestie, un culte tout particulier!

Tel est enfin le comte de Gestas apprécié et aimé de tous; et de moi en particulier qui suis son ami depuis plus de vingt-cinq ans.

Je n'ai pas cru pouvoir mieux clore cette série de portraits, que par celui d'un caractère assez original, et de l'homme le plus estimable et le plus justement honoré.

M. LE COMTE DE JONVILLE

—

Calme en présence du danger, il est mort à quarante-six ans, en héros chrétien, cet homme honorable et bon, qui, au milieu des séductions du monde, sut dominer ses passions et vivre de sacrifices.

Sa fin prématurée était inscrite sur ce livre, dont il n'est pas donné à l'homme d'arracher un feuillet.

L'âme du comte de Jonville est retournée vers son Créateur avec confiance et avec amour.

Sa résignation égalait sa foi.

Fils respectueux et tendre, mari admirable, ami sûr, sujet fidèle, né avec un caractère très-vif, mais toujours maître de lui, M. de Jonville donnait sans exagération comme sans respect humain, au monde qu'il aimait, et à la société qui lui plaisait sans jamais l'entraîner, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Bienveillant par nature et par conscience, il ne di-

sait jamais de mal de qui que ce fût; et de mauvais procédés même le trouvaient indulgent.

Du caractère le plus loyal, sa langue se serait glacée avant d'altérer la vérité.

Affectueux et tendre, ses relations ne dépassaient jamais la limite du devoir.

La noblesse de ses sentiments répondait à la générosité de son cœur.

Sa bienveillance était générale, son amour était exclusif.

Heureuse épouse! Malheureuse femme!...

Sans avoir jamais une pensée personnelle, ses seules fantaisies étaient pour celle qui, par ses qualités, faisait le charme de sa vie, et dont les souffrances étaient pour lui une épreuve qui ne lassait jamais sa patience : « Certes, me disait-il un jour dans un doux épanche-
« ment, si, avant de la connaître, j'avais su sa mau-
« vaise santé, j'aurais pu hésiter à lier mon sort au
« sien; mais aujourd'hui je ne la changerais pas pour
« aucune autre; vous ne sauriez croire quel charme
« elle a pour moi, et ses souffrances mêmes, qu'elle
« supporte avec un courage si constant et une humeur
« si égale, m'y attachent encore davantage! »

Paroles touchantes qui partaient d'un cœur profondément aimant et dévoué.

Sa santé, altérée depuis des années par les soins qu'il prodiguait nuit et jour à la plus courageuse et à la plus intéressante des femmes, eût demandé de grands ménagements; mais ce mari si tendre ne pouvait se décider à quitter cette femme qu'il chérissait à si juste titre.

Il voulut essayer d'un remède héroïque, l'hydrothérapie.

Ce fut la cause de sa mort.

Il semblait que cet athlète courageux eût quelques pressentiments de sa fin.

« Je sens que je m'affaiblis, disait-il parfois à ses « intimes; mais il faut que je retrouve quelque part « des forces qui commencent à me manquer. »

Jonville était du bien petit nombre de personnes qu'on pouvait louer sans jamais rencontrer de contradicteurs.

Aimé, apprécié par tous ceux qui le connaissaient, et le nombre en était considérable, les regrets qu'il laisse seront durables; et longtemps une si belle vie, une si belle existence serviront de modèle et de leçon.

Mais qui pourrait, sans verser d'amères larmes, peindre les derniers moments vraiment sublimes de ce chrétien fervent et résigné?

Sa pauvre femme pouvait à peine se traîner, assise auprès du lit de cet époux si dévoué, priant et espérant jusqu'au dernier moment un miracle qu'elle demandait à Dieu.

Jonville voyait la mort s'approcher sans crainte, mais combien intérieurement il devait souffrir, en pensant à cette femme qui allait être privée de ses soins!

Il paraissait puiser dans sa foi une nouvelle force pour ne pas abattre celle de sa femme.

Pas une plainte ne s'exhala de sa poitrine. Un cri d'amour seul et un acte de foi répondaient aux sentiments de toute sa vie.

Une mère courageuse, forte de cœur et faible de

corps, comptait avec une douloureuse anxiété tous les moments de souffrance d'une fille qui est sa vie.

Elle aimait comme son fils ce mari si parfait. Aussi souffrait-elle pour trois, cette mère de douleurs!

Un frère et une belle-sœur, arrivés le matin, s'unissaient à la douleur commune.

Un homme jeune encore et plein d'âme, ne quittait presque pas celui qu'il chérissait comme le meilleur des pères!

A genoux et entourant ce lit où tant de souffrances allaient recevoir leur récompense, des amis en larmes, des hommes aux sentiments profonds, et des femmes au cœur tendre priaient avec une ardeur bien grande, sans oser espérer de retenir sur la terre cette âme prête à s'envoler au ciel.

Ils priaient pour celui qui bientôt allait quitter la terre pour le grand voyage de l'éternité.

Ils priaient pour cette femme qu'ils entouraient de soins touchants; et à laquelle une résignation sublime peut seule donner le courage de supporter de si rudes épreuves.

La mort du chrétien est une vie nouvelle; c'est une résurrection glorieuse.

Combien de fois, en passant devant cette jolie habitation du Chemin, que le comte de Jonville se plaisait à restaurer et à créer en songeant à sa femme, combien de fois, dis-je, ne fus-je pas assailli par les plus tristes pressentiments!

Il semble que Dieu veuille éprouver le juste ici-bas, pour prouver à tous que sa vraie patrie n'est pas ce monde!

Adorons tes décrets, ô mon Dieu! Reçois dans ta

miséricorde ceux que tu appelles au céleste séjour; mais aie pitié de ceux que tes décrets éternels condamnent aux regrets!

Quel esprit égoïste pourrait envier au pieux Jonville le bonheur sans partage dont il jouit maintenant!

Mes plus tendres sympathies sont à jamais acquises à cette noble famille, que j'aime et apprécie depuis longues années.

Aussi est-ce du fond de mon âme que je viens lui offrir toute la sincérité des regrets d'un ami; j'y joins ces quelques lignes dictées par un cœur qui, lui aussi, sait aimer et souffrir.

LA

GALERIE DES FEMMES

AMÉLIE

AUJOURD'HUI MADAME BORG

Eaux-Bonnes.

Vous désirez connaître cette charmante personne, que vous avez à peine entrevue, tant sa marche est rapide ! Si votre repos vous est cher, craignez de la mieux voir, car elle ne peut rien pour votre bonheur, ni pour le sien; et elle est habituellement si franche, si naturelle, tout en sachant au besoin dissimuler sa pensée, qu'elle vous en avertirait naïvement si vous l'interrogiez.

Légère comme la biche du désert, elle effleure le sol qu'elle foule à peine de son joli pied; un rien la fixe, un rien la distrait : au milieu d'une conversation grave, elle court après une mouche qui vole; un han-

neton qui bourdonne la fait tressaillir. Elle regarde tout, et ne voit rien; on peut l'intéresser, il est impossible de la fixer.

Fraîche comme la rose qu'un matin voit éclore et que le moindre souffle peut faner; riche de ces jolies couleurs que l'on craint de voir s'éteindre, à peine entre-t-elle dans la vie; et déjà fatiguée de l'existence, elle se demande à quoi bon tant de jeunesse et de facultés?

Dévorée par une imagination ardente qui ne lui laisse de repos ni le jour ni la nuit, Amélie a déjà trop vécu pour de si jeunes années. Délicate, vive, agréable, impressionnable, coquette, légère, et ne calculant rien, elle n'est jamais effrayée par les conséquences de ses démarches, jamais arrêtée que par la difficulté.

Voulant le bien comme le mal sans volonté fixe et par caprice; toujours entraînée, jamais conduite. Composé aussi aimable que bizarre de toutes les inconséquences et de toutes les folies, Amélie est originale, piquante, capricieuse, violente, et plus passionnée que profondément sensible; repoussée ou attirée sans raison comme sans calcul, elle pense trop, et ne réfléchit pas assez; livrée à de tristes pensées puis à de bruyants souvenirs qui l'agitent, elle espère leur échapper par un mouvement perpétuel, et cherche à se distraire d'elle-même, comme de tout ce qui pourrait l'attacher.

Folle de joie ou de chagrin; riant pour ne pas pleurer, et pleurant de rage pour des bagatelles; un rien l'émeut, la trouble et l'agite.

Ses impressions sont vives, impétueuses et passa-

gères; c'est la plus sensitive de toutes les femmes. Peu comprise, elle est difficile à définir : elle-même ne se connaît pas; mais vous la verrez rougir et pâlir dix fois en vous parlant, car son visage est l'image de son âme toujours mobile et agitée.

Lasse de l'existence, elle vit et ne vit pas; elle pense et ne pense pas; il y a de la langueur dans toute sa personne, souvent même de la tristesse et parfois de la mélancolie; jamais de résignation.

Elle se remue pour changer de place; tout la fatigue, la gêne ou l'ennuie. Elle se fuit elle-même, et ne sait bien ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle ne veut pas.

Elle court en avant comme un enfant mutin, et revient sur ses pas sans trop savoir pourquoi elle s'est avancée, ni où elle voulait aller.

Il y a pourtant sous cette écorce légère et mobile quelque chose de bon et même de profond. Si elle vous fait de la peine, elle le regrette; mais, hélas! elle recommence, quitte à se repentir vingt fois.

Déjà éprouvée par les passions, elle les redoute et les recherche en même temps; avide d'impressions fortes, elle ne voit que les inconvénients d'une position où elle pourrait trouver du bonheur, si elle avait le courage de se dire que le calme de la conscience est préférable aux orages du cœur...

L'expression des yeux d'Amélie vous charme tout d'abord; et il y a quelque chose de caressant dans son regard qui vous magnétise.

Charmante de physionomie, elle en change vingt fois dans une minute.

Sa faiblesse a de l'attrait, et ses formes délicates sont

pleines de grâces. Ses belles dents se font voir sans réserve comme sans orgueil, et sa bouche délicate et fine laisse deviner les malices qu'elle ne dit pas; ses mains sont jolies, et ses cheveux d'un blond charmant.

Les résolutions qu'elle forme sont aussitôt abandonnées que prises. Se révoltant contre l'autorité, elle ronge son frein tout en se soumettant. Elle boude, s'emporte et revient facilement; pleure et rit en deux secondes, se dépite et folâtre comme un enfant, elle en a la grâce avec toute la puissance de séduction de la femme.

Coquette par instinct, Amélie est exempte de calcul dans sa coquetterie, et la nature fait tous les frais des tourments qu'elle cause.

Son esprit est vif, impétueux et malin sans méchanceté. Au fond elle est bonne, mais il y a tant de contrastes dans cette charmante personne, qu'on se demande avec anxiété si l'on serait heureux de l'aimer, et qu'alors même qu'on aurait l'espoir de lui plaire, on se demanderait encore en frémissant, s'il serait prudent de braver les chances de chagrins que vous offrirait un caractère aussi impossible à diriger qu'à fixer.

Je l'ai vue jurer de se venger, puis oublier, un instant après, le motif de sa vengeance : si elle promettait de vous aimer, elle oublierait de même son serment.

Trop impétueuse et trop mobile pour être vraiment jalouse, elle aurait les exigences de la jalousie, moins l'amour profond qui la fait excuser. Despote et capricieuse comme une jolie femme qu'elle est, elle exige, sans être reconnaissante des sacrifices qu'on lui fait.

La peine qu'elle cause, l'impatiente sans la toucher. Elle n'aime le chagrin ni pour elle ni pour les autres; mais elle ne sacrifierait pas un seul de ses caprices, à la crainte de vous affliger.

Taquine, elle l'est par caractère, mais sans vouloir contrarier; son esprit inquiet et mobile regrette sans cesse ce qu'il n'a pas, sans jouir de ce qu'il possède, et l'inconnu lui paraît préférable à tout.

Parfois elle voudrait être plus religieuse; mais les pratiques la fatiguent, les préceptes la gênent; et, révoltée de l'incrédulité des autres, elle agit elle-même comme ne croyant pas, sans songer que l'exemple est le meilleur conseil à donner.

Piquante, aimable, originale, spirituelle, elle entend la plaisanterie; et les souvenirs qu'elle laisse sont plus durables que les impressions qu'elle reçoit.

L'intérêt qu'elle inspire fait qu'on regrette de la voir marcher vers l'abîme tête baissée, ne regardant l'existence, ni comme un dépôt, ni comme un devoir, et n'étant pas même effrayée par l'idée de s'en défaire violemment.

Si on était appelé à lui donner un conseil, on lui dirait : Ne rêvez plus, pauvre femme, un bonheur qui n'existe nulle part, et dont l'apparence laisse à ceux qui l'ont poursuivi plus de regrets que de satisfaction; travaillez à calmer, en l'enchaînant, une imagination qui vous dévore; cherchez à voir le bien plutôt que le mal dans ce qui vous entoure; acceptez, avec courage et résignation votre destinée; toutes ont leur bon et leur mauvais côté; sachez enfin, puiser dans une religion sincère la force et les consolations qu'elle seule peut donner; votre repos est à ce prix.

AMÉRICA

AUJOURD'HUI COMTESSE VESPUCCI

—

Née dans une position élevée, et dans un des plus anciens palais de Florence, toutes les vicissitudes de la vie et toutes les épreuves du sort ont déjà traversé sa jeune existence.

Trop fière pour accepter la pitié, trop distinguée pour rougir de ses malheurs, si América dissimule ses souffrances, c'est afin de pouvoir en triompher.

Voyez cette intéressante personne reléguée dans une chambre de huit pieds carrés, se couchant à dix heures, lisant ou écrivant jusqu'à une heure du matin, se levant à cinq, travaillant jusqu'à deux, puis arpentant alors son modeste réduit en tout sens, d'un pas d'homme avec les jolis pieds d'une femme; grimpant sur sa table, se frappant la tête contre son plancher sans mot dire; sautant de chaise en chaise, et tout cela pour user, dans ces exercices forcés, la violence d'une

imagination qui la dévore. A peine peut-elle dormir quatre heures! Pour elle jamais de repos; son âme ardente s'use à force de sentir. Un désir vague de gloire, de renommée, anime toutes ses actions et nourrit toutes ses pensées.

Fait-il un temps humide? América languit et végète; le soleil brille-t-il? son sang se rallume avec violence. Il y a en elle une exaltation et une puissance de vie qui l'effrayent : parfois elle partira seule pour terrasser son énergie par trois heures de marche. Elle rentre harassée, mange peu, et se jette dans son lit afin de retrouver les forces nécessaires au travail du lendemain. Pauvre enfant! qui a autant d'inspiration que de génie, de raison que de folie, d'honneur et de force que d'entraînement et de faiblesse; qui seule se connaît en ayant l'air de s'ignorer, et qui doit craindre de se confier à personne.

L'estime qu'inspira jadis, à certains personnages politiques, son caractère profond sous des apparences légères, l'ont fait initier, au sortir de l'enfance, aux efforts tentés par l'Italie, pour s'affranchir de la domination de l'Autriche. Remplie de courage et d'enthousiasme pour la liberté, la jeune América crut un instant qu'il lui serait donné de contribuer à l'affranchissement de sa chère patrie.

Compromise par la plus niaise imprudence, et dédaignant de se venger des sots, elle a quitté l'Italie plutôt que de trahir des secrets confiés à son honneur; et préférant la misère à un mariage qui ne lui apportait que de l'or, elle a repoussé les hommages d'un vieux lord, qui, en l'épousant, n'eût jamais possédé son cœur...

Il y a de la noblesse dans une pareille conduite !...

Incapable de tromper, Amérique est fine, et sa légèreté est parfois calculée ; tandis qu'elle paraît déraisonner à plaisir, elle réfléchit et vous étudie ; c'est souvent en riant qu'elle traite les questions les plus graves; elle vous devine avant que vous ayez parlé, et répond souvent avant d'avoir écouté.

Il y a dans cette tête singulièrement organisée, une immense capacité, une facilité inouïe pour tout ce qu'elle entreprend; elle écrit aussi facilement en vers qu'en prose; elle a beaucoup lu et tout retenu; elle tracerait au besoin un plan de campagne, comme un plan de finances; son esprit est une espèce de bibliothèque qui pèche par le défaut d'arrangement. C'est une délicieuse ébauche, mais si elle manque de fixité dans les idées, elle apporte à ses projets une invariable persévérance, et elle est capable d'une application soutenue.

Sa conversation est piquante, spirituelle, imprévue, et il est facile de voir qu'elle a vécu entourée de gens d'esprit, dont elle était le centre : science, musique, peinture, littérature, beaux-arts, vous pouvez tout lui demander; elle répondra bien sur tout. Gracieuse et légère dans tout ce qu'elle fait; elle vous charme et vous captive par un abandon plus apparent que réel, et qui n'est pas sans danger; parfois elle vous étonne par sa rudesse; tour à tour elle se fâche pour un rien, rit pour une mouche qui vole, vous attire, vous repousse, et vous retient par une sorte de magie.

Son esprit est romanesque, son imagination bizarre, son cœur passionné; elle a en elle une disposition à la mélancolie, qu'elle combat avec soin, pour conserver

son courage et son énergie; elle a de l'amour-propre, et ne souffrirait pas qu'on l'humiliât; c'est en maître qu'elle commande le respect, et si vous aviez l'imprudence de la blesser, elle se vengerait en homme, sans attendre une réparation que son cœur repousserait.

Rien ne lui coûterait pour servir un ami, rien ne l'arrêterait pour se venger d'un ennemi. Ses paroles sont vives, ses expressions fortes et originales, ses yeux sont de feu, ses cheveux noirs comme l'ébène, et ses dents d'ivoire font ressortir la teinte brune de sa peau; ses traits sont beaux et réguliers, sa manière de se vêtir n'appartient qu'à elle, et fait ressortir une taille aussi souple qu'élégante.

Elle connaît ses avantages sans en tirer vanité; mais les succès lui plaisent, et il lui paraît piquant d'enchaîner par le charme de son esprit, ceux qui résistent à sa beauté. Elle craindrait un maître, et cependant cette personne, si indépendante qu'il serait impossible de la soumettre par la contrainte, serait facile à dominer par la douceur.

Elle doit craindre l'impression d'une rencontre inattendue, celle de l'esprit, de la flatterie, de l'élégance, un sentiment qui lui paraîtrait partir de l'âme, ou bien encore celle d'une froideur qui ne serait qu'un calcul; tout cela pourrait être dangereux pour elle.

Malheur à la charmante América, si elle aimait jamais! Absolue dans ses sentiments, cet Othello femelle serait aussi jaloux que le Maure de Venise, mais il saurait dissimuler sa jalousie, et alors malheur à celui sur qui s'exercerait son empire! Que d'éclats, de brouilles et de tempêtes! elle serait exigeante sans

justice, et sentirait sans raisonner. Toutes les passions sont dans son esprit; elle peut s'élever aussi haut qu'elle pourrait descendre bas; et si une fois elle cessait de se contraindre, il n'y aurait plus pour elle ni frein, ni limites.

América est loin d'être heureuse, mais elle peut échapper à des malheurs plus grands... Que Dieu l'en préserve! elle serait plus à plaindre qu'une autre. Elle souffre des orages en les cherchant, car tout ce qui est aventureux lui plaît. L'inconnu est son fait, et le danger ne peut jamais ni l'effrayer, ni la faire balancer un moment. Il y a péril pour une femme, dans ce goût de l'extraordinaire et de l'aventureux; si América veut le surmonter, il faut qu'elle travaille à se connaître et à se vaincre elle-même. Sa vie doit être une lutte de tous les instants; mais si elle triomphe, América sera grande aux yeux de tous.

Une volonté forte donne le courage de la vertu, le repos de la conscience; et l'estime que l'on inspire dédommage de bien des sacrifices. Là, seulement, il n'y a pas d'illusions.

América, coquette par instinct, veut tout captiver, et les femmes comme les hommes lui paraissent des conquêtes précieuses. La société de ces derniers lui plaît davantage, parce qu'elle préfère des admirateurs à des rivales, bien que sa confiance en elle-même lui fasse peu redouter la concurrence.

On n'a pas plus de grâce et de séduction que cette intéressante femme. Tout est danger pour elle, par elle et autour d'elle. Pour son âme passionnée, il n'y a point de milieu, point d'arrêt, tout est bien ou mal, joie ou tristesse, espérance ou désespoir, décourage-

ment suivi des plus nobles efforts, résolutions généreuses et conduite sévère, suivie parfois de l'abandon de toutes ses idées..... Grâce soit rendue à cette fierté qui lui est naturelle ! Sans elle, on verrait bientôt cette frêle et mobile créature se briser contre les écueils autour desquels elle aime à se jouer.

Qu'elle y prenne garde, presque aussi dangereuses que celles qu'on éprouve, les passions qu'on inspire aveuglent notre esprit, dénaturent notre cœur et nous livrent parfois au malheur, comme un exemple, comme une justice !

Jouet des événements les plus singuliers, América sent qu'elle ne peut compter sur le lendemain; aussi se dépêche-t-elle de vivre, et un jour passé lui paraît quelque chose. Elle aime à briller; la renommée est son idole; mais elle sait attendre, et songe à l'avenir en s'étourdissant sur le présent et en oubliant le passé. Elle a foi en elle, tout en se méfiant parfois de sa destinée, à laquelle pourtant elle s'abandonne sans réserve : les sacrifices lui paraissent inhérents à sa position exceptionnelle, et elle s'y soumet sans résignation comme sans murmure.

Elle s'est fait une religion à elle, ou plutôt elle a rapporté d'Italie cette foi plus superstitieuse qu'éclairée, qui fait croire en Dieu sans peut-être assez le servir : il lui manque cette confiance qui soutient et console, et plus encore cette volonté qui évite l'occasion de peur d'y succomber.

Il faudrait, à cette âme souffrante et ambitieuse, la crainte des flatteurs et le mépris des flatteries; à son esprit toujours tendu, il faudrait quelques moments de relâche ; il faudrait enfin à son cœur des conseils

éclairés en même temps qu'affectueux ; mais les écouterait-elle, et qui aurait le courage de tenir un langage sévère à celle dont les défauts sont des grâces de plus ?

Habituée à rencontrer des égoïstes sur sa route, saura-t-elle distinguer ceux qui ressentiront pour elle un intérêt assez vrai pour ne pas la tromper, et pour chercher plutôt à lui être utile qu'à lui plaire ?

Je le désire, et c'est dans cet espoir que je lui envoie ce portrait. Puissent les vérités qu'il contient aider mon charmant modèle à débrouiller le chaos de son âme et l'imbroglio de son existence !

AGLAÉ

COMTESSE DE DAVIDOFF

—

Au fond de la Crimée vivait, bien loin de sa patrie, une Croate aimable, aussi sensible que douce, aussi spirituelle que bonne.

Légère comme la gazelle du désert, elle laissait à peine la trace de ses pieds, au milieu d'immenses forêts, où elle cherchait à fuir une pensée qu'elle retrouvait partout. Le silence en augmentait la profondeur, et ces déserts lui paraissaient l'image de sa vie.

Isolée au milieu de nombreux vassaux et de la cour qui l'entourait, personne ne connaissait sa pensée, personne ne devinait qu'elle était à plaindre : fière de ses sacrifices, elle eût dédaigné de les confier.

Une taille aussi élégante que distinguée, avait frappé d'admiration celui dont ses charmes et ses vertus fixèrent le cœur ; mais elle parvint à contenir les vœux de son amant, en lui inspirant un respect aussi pro-

fond que son amour; et pourtant il était doux à Aglaé d'être aimée, car son âme tendre et confiante ne pouvait vivre sans affection : elle épousa bientôt celui qui l'aimait passionnément.

Élégante dans ses goûts, noble dans ses manières, fraîche comme la rose, plus blanche que le lis, elle ressemblait au printemps. Transplantée loin du sol qui la vit naître, laissée à des milliers de lieues de sa patrie [1], notre intéressante Croate devait dépérir sur ce sol étranger. Le bonheur ici-bas n'est jamais de longue durée.

Ne partageant pas les inquiétudes qu'inspirait sa santé, elle courait après un avenir qui lui paraissait un asile; mais elle trouvait parfois sa destinée un fardeau trop lourd pour ses forces.

Presque toujours séparée, par les guerres quidésolaient alors le monde, de l'étranger à qui elle avait uni sa destinée, elle dut à une réunion passagère son premier enfant, et à cet enfant le courage de vivre.

Peut-il bien peindre le bonheur d'une mère, celui dont les jouissances paternelles ont été mêlées de tant de regrets?

Devenue mère, Aglaé comprit que l'existence allait devenir un devoir pour elle.

Jusqu'alors, on avait attribué le dépérissement de ses forces à la maladie, tandis qu'il était l'effet d'une tristesse profonde; poison lent qui la minait, et qu'elle recevait du ciel comme un bienfait.

Adoucie par la religion, la mélancolie qui lui était habituelle avait répandu sur ses traits un charme

[1] La France.

nouveau; et si la rigueur des hivers n'avait pas atteint son cœur, elle avait affecté sa poitrine, sans qu'Aglaé s'en inquiétât. Cependant elle est mère... dès lors elle veut vivre; et repoussant des souvenirs accablants, elle devient forte vis-à-vis d'elle-même pour venir en aide à la faiblesse de son enfant. Bien plus, elle se reproche la vague tristesse qui consuma ses jours pendant si longtemps, et comprend enfin le danger d'une imagination trop ardente.

Mariée presque au sortir de l'enfance, Aglaé sait que son éducation fut incomplète; la femme s'en inquiétait peu, la mère s'en effraye, et veut suppléer aux lacunes qu'elle aperçoit dans son instruction.

Un esprit naturel est facile à cultiver; la vie d'Aglaé fut bientôt réglée, ses instants remplis; et près de sa fille chérie, qui lui avait fait connaître le prix du temps, cette tendre mère parvint à oublier peu à peu tout ce qu'elle avait souffert.

Un jugement plus instinctif que réfléchi, une raison mûrie par de longues souffrances, un esprit cultivé par de bonnes lectures, une âme droite, un sentiment naturel de ce qui doit être, tels furent les guides qui dirigèrent la vie d'Aglaé.

Devant à un tact parfait le sentiment de toutes les convenances réelles, elle put ignorer celles qui tiennent à la corruption du monde : son cœur ne pouvait pas les connaître.

Toujours simple dans ses manières, elle était sans calcul. Confiante, elle avait peine à croire qu'on pût la tromper. Elle n'eût jamais deviné le mal; à peine le croyait-elle alors qu'il lui était démontré. L'obligation de dissimuler ses impressions et ses souffrances,

aussi bien que son excessive mobilité d'esprit, aurait pu faire douter de sa franchise.

Aglaé parut quelques instants, au milieu d'une capitale éloignée, telle que cette lumière qui brille, entraîne et disparaît promptement, ne laissant après elle que des regrets.

Ses succès ne pouvaient lui faire oublier sa patrie; loin d'un père [1], d'une sœur et d'un frère, elle ne pouvait trouver dans des distractions mondaines un adoucissement à ce qui lui manquait, et sa solitude lui paraissait préférable à la dissipation.

Plusieurs enfants étaient venus resserrer les liens qui l'attachèrent à la vie. Ils devinrent l'occupation de tous ses instants.

En l'année 1817, elle revit sa patrie après bien des années d'exil et douze années de mariage.

Qu'on devine si l'on peut, tout ce qui se passa dans l'âme d'Aglaé en respirant l'air natal; qu'on se figure les émotions de son cœur impressionnable au moment où elle revit les êtres qui avaient constamment occupé sa pensée, et l'on aura connu ma charmante Croate.

Devenue veuve, une union [2], dont l'estime et l'affection firent les premiers frais, vint offrir à cette existence, de nouveau bouleversée par les révolutions, quelques années d'un bonheur dont Aglaé jouissait avec une profonde reconnaissance.

Aujourd'hui, cette charmante personne a cessé de vivre; mais le souvenir qu'elle a laissé est du petit nombre de ceux qui survivent à la tombe.

[1] Le duc de Grammont.

[2] Avec le général Sébastiani.

ADÈLE

MARQUISE DE THUISY

Vous avez paru douter de ma science, madame; écoutez donc, et daignez convenir que j'ai su faire de vous un portrait ressemblant.

Dominée par les circonstances, vous avez pris la vie par son côté sérieux ; indifférente à beaucoup de choses, vous avez résolu de rester toujours maîtresse de vous-même.

Peut-être en ces instants de tristesse rêveuse, où le besoin d'appui se fait sentir aux femmes, vous accusez-vous de présomption ; mais la tâche que vous avez entreprise est trop noble pour que vous songiez à vous y soustraire.

On vous a dit que vous étiez belle, que votre taille avait autant de noblesse que d'élégance, que votre tournure était imposante, que vos cheveux étaient magnifiques, vos gencives vermeilles, et que vos dents,

d'une éclatante blancheur, rivalisaient avec l'éclat de votre peau.

Vous savez tout cela, madame, aussi bien que ceux qui vous le répètent; mais les éloges que vous lisez dans les yeux qui vous suivent en silence n'ont rien qui vous déplaise. Toutefois vous n'en tirez point vanité, et ce n'est point à ce genre de succès que vous visez. Vous lui préféreriez de beaucoup un succès d'esprit, et franchement vous avez droit à l'un aussi bien qu'à l'autre.

Votre esprit a de la finesse et de l'inattendu avec beaucoup de positif.

Le matin vous demandez à vos livres ou à votre pinceau, des occupations qui vous plaisent, et le soir vous cherchez au milieu du monde des distractions qui vous empêchent de trop penser.

Vous parlez, vous raisonnez comme un homme; nul sujet de conversation ne vous est étranger, et à la grâce de votre sexe, vous avez su joindre la force d'esprit qu'on accorde au nôtre.

Vous méprisez les romans dans le monde comme dans les livres, et vous mettez votre gloire à n'être jamais guidée que par la raison; généralement parlant, les fictions vous déplaisent; votre esprit, plein de justesse et de positif, leur préfère de pieuses réalités.

N'empruntant jamais vos jugements à personne, ceux qu'on porte sur vous n'ont aucune influence sur votre conduite.

Avec une juste confiance dans vos propres forces, vous avez pour les autres un peu trop de méfiance.

Satisfaite, à juste titre, de ce que vous êtes, vous

avez peine à vous avouer ce que vous pourriez être, si, moins renfermée dans la ligne de conduite que vous vous êtes tracée, vous obéissiez plus souvent à la voix de votre cœur.

Vous vous mettez en dehors de tout et aussi de vous-même pour juger; de là vient peut-être que vos jugements ne sont pas toujours impartiaux. Souvent ils sont sévères; mais vous seule le savez, car alors vous avez soin de ne pas les communiquer.

Vivant beaucoup avec le monde, vous vivez encore plus dans votre intérieur; vous avez peu d'abandon, et vous pourriez en avoir davantage...; mais vous en avez senti le danger.

Votre coup d'œil d'observateur est fier et dominateur, il ne reconnaît aucun maître.

Qui entreprendrait de vous maîtriser échouerait infailliblement, et rendrait votre caractère indomptable. On peut vous faire céder, madame, en s'y prenant avec douceur; mais malheur à qui essayerait de vous contraindre!

Bonne par nature, reconnaissante et aimant à faire plaisir, vous pouvez faire aux désirs des autres de nombreuses concessions, mais personne n'exerce aucun empire sur votre volonté.

Votre tranquillité apparente tient en grande partie, au peu de cas que vous faites de vos semblables.

Vous seriez impétueuse si vous n'aviez pas pris l'habitude de vous dominer; il vous plaît de sentir que vous êtes peu connue, et vous en voudriez à celui qui vous aurait devinée, tout en lui sachant gré d'apprécier cette part de votre âme que vous cachez au vulgaire.

Votre mémoire est fidèle pour le bien, implacable pour le mal, et ce n'est pas en vain qu'on vous offenserait. Chez vous, la chrétienne pardonnerait, mais la femme n'oublierait pas, et la durée du souvenir serait celle de votre vie.

Vous craignez de vous engager, parce que votre parole est sacrée. Vous ne savez pas abuser de la confiance qu'on vous témoigne ; mais vous en voudriez à qui vous choquerait par un doute.

Vous voulez tout connaître, tout juger, tout comprendre et tout expliquer. Il y a trop de philosophie humaine dans votre foi, et vos convictions ne sont pas assez soumises ; vous ne comprenez pas plus la crainte envers Dieu, qu'envers les hommes.

Il y a dans votre âme une foule de contrastes, et une originalité qui pèse plus sur vous-même que sur les autres. Mille pensées se heurtent parfois dans votre esprit sans y être jamais confuses ; tout se combine et s'arrange dans votre tête avec l'ordre admirable qui règne dans votre maison ; mais si vous prenez une chose de travers, il vous en coûte de revenir.

Vous êtes franche sans être confiante, bonne sans être indulgente, impétueuse sans être colère, quelque peu orgueilleuse sans être vaine, impérieuse, enfin, sans qu'il soit impossible de vous dominer. Et, bien que votre volonté comme votre conviction se révoltent à cette dernière supposition, elle n'en est pas moins pour moi, madame, une vérité qui ajoute à l'estime que je vous porte.

La musique vous plaît, mais rien ne vous absorbe : vous êtes à tout, sans être précisément à rien.

Des enfants ne vous sont pas absolument nécessaires,

mais ils vous attacheraient bien plus que vous ne le pensez. Vous ne vous connaissez pas complétement encore, et l'avenir peut vous révéler des facultés de bonheur ou de souffrance endormies chez vous ; cet avenir, vous l'ignorez : il vous gênerait même de l'entrevoir et presque d'y songer.

Inaccessible à la crainte, vous aimez le péril : nul danger ne vous effraye, et comme toutes les natures fortes, la vôtre se plairait à l'affronter.

Me pardonnerez-vous, madame, d'avoir essayé de vous peindre ? C'est une question que vous seule pouvez résoudre, et que je ne m'adresse qu'en tremblant.

La seule chose qui me rassure, c'est qu'il me paraît impossible que vous repoussiez avec dédain un portrait qui atteste mon estime profonde.

LADY AUGUSTA BRUCE

—

Figurez-vous le cœur le mieux placé, l'esprit le plus distingué, la personne la plus instruite, les sentiments les plus élevés, l'âme la plus dévouée mais la plus fière, les manières les plus nobles et les plus élégantes, la tournure la plus distinguée, la taille la mieux dessinée, une conversation spirituelle et pleine de charme, et vous connaîtrez en partie mon délicieux modèle.

Pour se dévouer sans partage, elle n'attendra jamais qu'on l'exige. Ses devoirs embrassent toute son existence, et ses affections sont sacrées. Elle est à la fois fille admirable, et presque mère d'une petite sœur aussi espiègle que charmante, qu'elle élève comme elle le ferait de son propre enfant.

Si vous contraignez la volonté d'Augusta, elle se soumet en souffrant. Toutes ses idées sont fixes et ar-

rêtées : elle peut vous les sacrifier, mais elle n'y renoncera jamais.

Toujours maîtresse de ses actions, elle ne l'est pas autant de sa pensée. Son extérieur, presque toujours calme, dissimule une imagination ardente, et tout le monde ne sait pas lire dans ses yeux qui jettent des éclairs.

Ses cheveux, du plus beau noir, dénotent la puissance et la force de son caractère. Ses goûts sont prononcés comme ses idées.

Aimable pour tous sans exception, on lui plaît cependant ou on lui déplaît à la première vue.

Il est rare qu'elle vous estime assez pour vous en vouloir ; mais, si vous l'avez blessée, elle ne l'oublie pas, et revient rarement de l'impression pénible que vous lui avez causée.

Sa raison est forte, et son intention est toujours de se soumettre aux injonctions de sa raison. Aimant à s'instruire, elle ne cherche peut-être pas assez à s'éclairer.

Confiante, sans amour-propre, elle écoute assez souvent, mais parfois sans vouloir comprendre ; et rien n'est plus difficile que de faire passer une conviction dans cette âme de feu, qui conserve pour les choses graves un calme presque stoïque.

Ses premières impressions sont impétueuses ; un travail de tous les instants tend à les maîtriser et à les dissimuler aux autres, comme à elle-même.

Toutes ses idées sont droites et ses jugements arrêtés. Elle aime à observer en s'interdisant une critique qui plairait à son esprit, mais que son cœur désapprouve.

Modeste sans pruderie, elle sait ce qu'elle vaut, et l'oublie facilement.

Si elle aime, son cœur ingénu trouve mille moyens de le prouver sans avoir besoin de le dire. Le témoignage de sa conscience lui est plus indispensable que celui d'autrui.

Souvent distraite, elle vous répond quelquefois en pensant à autre chose; et cependant nulle femme ne fut jamais d'une politesse plus exquise.

Tout ce qui est grand la passionne, tout ce qui est beau l'enthousiasme, tout ce qui est bon l'attache; un beau discours la transporte, la musique l'attendrit, un roman lui fait mal, un acte de courage obtient toutes ses sympathies, un acte de vertu fait rouler des larmes dans ses yeux.

La souffrance des autres lui cause une impression si pénible, que lorsqu'elle ne peut ni la soulager, ni la consoler, elle préfère l'ignorer.

Il y a de l'originalité dans sa pensée, et dans ses expressions une tournure tout à fait à elle. Si elle n'est personne, chacun serait heureux et fier de lui ressembler.

Tous ceux qui la connaissent l'aiment et l'apprécient. Son amabilité est de tous les instants; et sans nulle coquetterie, elle a le désir d'être aimable pour tout le monde, sans avoir besoin de plaire à aucun.

La conversation des hommes instruits l'attire et la charme, tandis qu'elle prend en pitié la futilité des salons.

Plus passionnée que tendre, elle n'a rien de féminin dans le cœur; mais tout sentiment a chez elle une profondeur remarquable.

Vivement impressionnable, et possédant beaucoup de mobilité dans l'esprit, elle apporte cependant une grande suite dans tout ce qu'elle entreprend.

Véritable amazone, son cœur ni sa main ne failliraient pas s'il lui fallait porter une épée; mais, adroite dans tout ce qu'elle fait, elle dédaigne le travail à l'aiguille, et c'est surtout dans les sphères intellectuelles que s'exercent ses facultés.

Telle m'a paru lady Augusta, et telle la jugeront tous ceux qui la connaîtront bien. Ne la comprendra pas qui voudra !

ANTONINE

COMTESSE DE BIRON

—

Si mes observations, jetées au hasard sur le papier, me font trouver ce portrait ressemblant, bien sûrement mon joli modèle n'en conviendra pas.

Il est bizarre, je l'avoue, de se voir jugé par qui nous connaît à peine. Aussi m'a-t-il fallu, pour essayer de vous peindre, madame, un courage et une résignation qui méritent votre indulgence.

Vous me pardonnerez de parcourir vos souvenirs, d'attrister vos pensées, et de réveiller une âme qui s'efforce de sommeiller pour oublier ce qui peut lui manquer, comme aussi ce qu'elle possède.

Les mécomptes ne sont pas toujours une leçon suffisante! et que peut la volonté contre une âme qui bouillonne! Il faudrait, pour traverser la vie sans trembler sur son sol mouvant, une religion forte autant que positive; or, si votre cœur est plein de foi,

madame, votre esprit s'égare parfois, à force de vouloir tout expliquer.

Il est des vérités qu'il faut sentir, plutôt que de chercher à les approfondir.

Il y a en vous, madame, de riches trésors pour qui sait les apprécier ; vous vouliez être comprise, et le malheur de ne pas l'être a failli vous coûter la vie; vous avez pris alors de grandes résolutions, mais le trop-plein de l'âme tend sans cesse à se répandre au dehors.

Vos ressentiments se sont éteints dans d'autres pensées, et vous avez su pardonner dans l'espoir de moins souffrir.

L'expérience vous a rendue méfiante, mais vous revenez souvent malgré vous à votre confiance primitive.

Jetée bien jeune encore au milieu des agitations de ce monde, vous sentez par-dessus tout le besoin d'aimer et de vivre.

Entraînée par l'ascendant des personnes qui vous dominaient, vous avez accepté une position, sans en calculer toutes les chances ; il vous a suffi de vous dire :

« J'aurai des devoirs, et je saurai les remplir. »

Vous n'avez pas, madame, trop présumé de vos forces.

Vous avez laissé dormir vos facultés, mais leur réveil a été cruel ; et nulle main amie n'est venue essuyer vos larmes, car vous aviez résolu de comprimer tout ce que vous éprouviez.

Parfois, cependant, vous avez essayé de donner vo-

tre confiance, bien qu'une voix intérieure vous retînt; cette voix, vous ne l'avez pas toujours écoutée, et presque toujours vous vous en êtes repentie.

Votre cœur est bon, charitable et compatissant aux peines d'autrui; tendre et passionnée, votre âme sait tout entendre, tout comprendre; et vous avez tout deviné.

Livrée aux pensées les plus mélancoliques, vous craignez de descendre au fond de votre cœur; c'est un abîme qui vous effraye; et, pour le fuir, vous vous jetez à travers le monde, dans l'espoir de vous étourdir par son bruit.

Rentrée chez vous, tout cet éclat factice disparaît. Que de nuits, madame, vous avez passées sans sommeil, à la faible lueur d'une lampe dont votre activité accusait la pâleur!

Vous craignez de vous connaître vous-même. Pourquoi donc avez-vous paru désirer qu'une main étrangère essayât de vous peindre?

On vous a reproché souvent un calme qui n'est qu'apparent, mais qui n'a pu cacher l'agitation qui vous dévore, à celui auquel vous avez permis de vous regarder pour vous peindre.

Indifférente à la plupart des plaisirs du monde, ils passent dans votre vie comme inaperçus, et vous n'avez de véritable satisfaction que quand vous pouvez confier votre âme à votre papier.

Fidèle dépositaire de vos regrets et de vos désirs, que de fois votre plume lui a confié vos pensées et vos impressions!

Une idée cruelle vous suit partout, et domine toutes vos occupations; vous ne pouvez prendre votre parti

de ne pas revivre dans des enfants qui eussent rempli votre vie.

Vous doutez de l'affection qu'on vous témoigne, bien qu'elle ait un charme qui vous entraîne; vous vous croyez guérie du besoin d'être aimée, mais une guérison complète est le fruit d'une longue et triste expérience, et vous êtes trop jeune pour ne pas avoir à souffrir encore!

Pauvre femme! pourquoi tant de malheurs unis à tant de vertus, de grâces, de qualités! Jusqu'à ce jour, nul ami ne vous a comprise! Oh! combien il serait heureux celui qui, dépositaire de votre confiance, parviendrait à adoucir pour vous les soucis attachés à l'existence! Mais l'homme est si léger, que presque toujours il joue un rôle; rarement il est sincère, plus rarement il est profond!

Il y a mille choses que votre esprit n'a fait qu'effleurer; et vous portez quelquefois des jugements un peu hasardés, quitte ensuite à examiner.

Il y a dans tout votre être, madame, une grande supériorité et une égale distinction de sentiment; vous êtes capable de tous les sacrifices; que dis-je? ils perdraient le nom de sacrifices, si vous les faisiez pour les êtres que vous aimez.

Pourquoi personne n'a-t-il senti à quel point vous êtes capable de dévouement? C'est qu'un bonheur complet n'est point de ce monde; cette triste vérité est un des bienfaits de la Providence, qui veut nous apprendre à nous détacher de la vie.

Douée d'une extrême franchise, vous savez déguiser votre pensée aux indifférents; car tout être qui

vous connaîtra bien, pourra la lire couramment sur votre expressive physionomie.

Avec beaucoup de simplicité, votre esprit est orgueilleux, il a de la peine à se soumettre.

Vive, impétueuse et fortement impressionnable, vous savez vous contraindre et conserver votre indépendance; mais cette victoire vous coûte des efforts pénibles, et vous vous demandez parfois s'il n'y a pas un peu trop de sécheresse dans votre raison.

Il y a, en effet, de la grâce et un charme infini à penser, à sentir comme ceux qu'on estime; cette disposition n'est pas sans danger.

Vous avez beaucoup vu, madame, beaucoup lu, beaucoup observé, et trop pensé pour votre repos; le monde est une étude qui nous attache en nous attristant.

Votre conversation est pleine d'intérêt, et vous savez la varier à l'infini.

Votre esprit est une espèce de prisme qui fait jaillir la lumière et reçoit d'elle mille reflets. Vous valez trop pour qu'on vous parle de votre extérieur, bien qu'il soit difficile d'y rester indifférent, et que vous ne le soyez pas entièrement vous-même à l'effet qu'il produit; mais c'est peu pour vous de plaire, si vous ne pouvez attacher.

Parler de vos yeux si grands et si beaux serait imprudent, car il faudrait étudier leur délicieuse expression, où se peint à la fois quelque chose de vif et de mélancolique.

Il est de ces regards profonds qui décèlent toute une vie et qui font une destinée.

Votre teint pâle et tout à coup doucement animé

révèle toutes les impressions de votre âme, ses joies, ses tristesses et jusqu'à ses timidités.

Vos dents se dessinent comme des points d'ivoire, et votre sourire est toujours gracieux, quoique parfois empreint d'un peu de malice.

Vos magnifiques cheveux, d'un brun foncé, font ressortir la blancheur de votre peau ; vos pieds et vos mains si jolis, complètent une distinction parfaite.

Votre taille est souple et pleine de grâce, votre démarche est noble ; il y a dans tout votre être quelque chose qui dénote une personne dont les qualités et les souffrances attachent malgré soi.

Faible roseau, vous avez lutté contre la tempête, elle ne vous a pas abattue, mais elle a failli vous briser..... et souvent vous avez douté de vous-même comme des autres.

Votre santé si languissante est une conséquence de vos souffances.

Je m'arrête, madame ; il me resterait beaucoup de choses à dire ; mais il est tel mystère qu'on trouve du charme à garder au fond de son âme.

Le dévoiler à des yeux vulgaires serait en quelque sorte le profaner.

ADÈLE

VICOMTESSE DE CONTADES

Défier, madame, c'est ordonner; obéir, c'est se dévouer.

Le militaire qui pousse le courage jusqu'à la témérité, et se plaît à affronter les dangers, laisse parfois sa vie au fort des combats.

Il a toujours excité mon émotion, le courageux nautonier qui lutte avec persévérance contre les tempêtes. Malheur à lui s'il aborde au milieu de gens qui n'entendent pas son langage, car alors il se désespère et souffre.

Avoir bravé tous les périls, avoir éprouvé toutes les incertitudes du voyage, tous les brisements de l'âme et du corps, et après tout cela n'être pas compris! N'y a-t-il pas là quelque chose de décourageant, et ne sentez-vous pas quelque peu de pitié pour ce pauvre nautonier?

Vous me direz peut-être, madame, que, une fois arrivé au port, on doit oublier les dangers qu'on a courus, les récifs et les brisants qui vous ont ballottés sans vous renverser.

Mais n'est-ce rien que l'épuisement qui succède à la tourmente; et sait-on si, forcé peut-être de regagner la pleine mer, on retrouvera l'ardeur avec laquelle on a su dompter les dangers? Sait-on si la main affaiblie pourrait au besoin ressaisir le gouvernail?

Non, au figuré comme au positif, la vie est féconde en naufrages, et bien peu de gens savent naviguer sur le vaste océan du monde.

Tel s'écartera de son but pour aborder dans une île fleurie; tel autre rêve une autre Amérique et poursuit l'inconnu; tel autre se laisse entraîner à la dérive par les gros temps; bien peu se maintiennent dans le droit chemin, en consultant sans cesse leur boussole.

L'homme est si incertain, si mobile et si divers! On veut et l'on ne veut pas, on désire et l'on craint, on avance puis on recule; on voit un but, et de peur de l'atteindre on s'arrête, on s'assied, on respire, et peut-être fait-on bien, car il y a des temps d'arrêt dans la vie.

Tout n'est pas roses dans ce bas-monde, et le bonheur est une plante qui ne peut pas s'acclimater sur notre sol. Mais à défaut de bonheur on trouve le repos, celui de la conscience du moins, le seul qui soit consolant et réel.

Semblable à l'enfant qui se joue avec le danger, nous aimons le péril, et nous repoussons sans cesse la main amie qui voudrait nous en écarter.

On s'attache à certains devoirs comme à des préser-

vatifs, on admet certaines idées comme des consolations; on rêve trop, on ne réfléchit pas assez, tandis qu'il faudrait penser et agir avec sagesse.

Une imagination passionnée nous emporte parfois; un cœur trop aimant nous entraîne; le calme nous tue, on veut se sentir vivre, et mieux vaut encore, à nos yeux, la souffrance que l'engourdissement.

On désire faire passer dans une âme amie ce que l'on sent, ce que l'on est, et notre esprit cherche partout un écho qui lui réponde.

Mais qui devinerait, madame, le cœur aussi aimant que dévoué que j'ai voulu peindre, et qui nous ferait entreprendre de l'oublier, si ce n'est l'intérêt le plus sincère?

A des chagrins profonds, l'occupation serait une distraction; mais il ne faudrait pas que la pensée fût ailleurs.

Les principes sont de puissants auxiliaires quand ils sont inébranlables, et que le doute n'en altère ni la force ni la vertu.

On se jette à travers les plaisirs du monde sans les aimer, et seulement pour se distraire des langueurs qu'on éprouve; dangereux moyen qui étourdit sans éclairer, et qui épuise sans guérir. Rentré chez soi, on se retrouve, et souvent on sort d'un excès de crainte par un excès de témérité.

La campagne elle-même a ses dangers pour les âmes tendres; pourtant elle est préférable à l'agitation du monde. Après quelques mois de séjour, l'air frais et pur qu'on y respire, finit par dissiper les nuages de l'âme, et lui laisse apercevoir un jour plus serein.

Nous avons tous les moyens de jouir ici-bas du seul bonheur accordé aux humains : le témoignage de la conscience et l'estime des autres, et nul dans ce sens ne pourrait être plus heureux, sans doute, que mon charmant modèle.

Dieu nous donne la force et les moyens de combattre avec avantage ; il est permis d'être fier des victoires qu'on remporte sur sa volonté. Mais là n'est pas toute la vie d'une femme ; sa jeunesse s'envole, et avec elle toutes ses riantes chimères ; le titre de mère lui reste, et ce titre lui impose des devoirs aussi chers qu'ils sont sacrés.

Pour qu'elle ait rempli saintement sa mission sublime, il faut que l'homme à qui elle remettra sa fille belle et pure la bénisse; et que ses petits-enfants baisent un jour avec respect les longs flots de sa blanche chevelure, aujourd'hui si noire et si onduleuse.

Supporter avec patience et douceur les contrariétés dont la vie est semée, est un mérite ; mais la contrainte que l'on s'impose est un mal dont on souffre.

Être accessible aux impressions n'est pas précisément une faute ; cependant la sagesse demande que l'on cherche à les modérer, et rire pour ne pas pleurer n'est pas toujours un remède.

La coquetterie est un mal pour soi, un tort envers le prochain, tort qu'on ne se reproche pas assez ; et l'âme la plus passionnée n'est pas toujours la plus aimante.

Pourquoi ne cherche-t-on pas à entraîner par l'affection celle qui se révolte au nom de l'autorité? c'est qu'il est rare et presque impossible qu'une femme soit bien comprise. Peut-être aussi n'a-t-elle pas assez

cherché à se faire connaître; ou bien la justice n'est-elle pas toujours le partage des humains.

On peut davantage pour son repos que pour celui des autres ; mais on préfère souffrir et végéter, et l'on exagère tout, la souffrance comme le bonheur.

Les plus beaux yeux du monde et les plus expressifs peuvent aveugler ceux qui les regardent ; mais ils servent à éclairer celle qui les possède, et, s'ils sont un miroir de son esprit, il est rare qu'ils ne reflètent pas son âme.

Faire le portrait extérieur d'une femme charmante paraîtrait une flatterie ; l'admirer en silence est un hommage; s'abstenir d'en parler, une preuve de respect.

Fut-il jamais femme assez peu coquette pour comprendre ce langage? C'est à mon charmant modèle à me l'apprendre.

Avoir parlé de ses défauts comme de ses qualités, dans l'espoir si doux de lui être utile, c'est lui donner un témoignage d'intérêt que son noble cœur appréciera, j'ose l'espérer.

ALIX

COMTESSE DE PIERRECLOS

Eaux-Bonnes.

Vous êtes, madame, deux êtres bien distincts qui composent un ensemble charmant, mais qui ne se ressemblent nullement; et j'avoue, avec la rude franchise que m'inspirent les monts pyrénéens, que je préfère l'un à l'autre.

Si l'un plaît, l'autre attache; or j'ai osé vous avouer qu'il n'y avait de vie pour moi que celle de l'âme. On pourrait vous voir souvent et ne connaître qu'un de vos deux caractères.

Heureux qui peut juger celui qui se montre à tous; plus heureux mille fois celui qui sait apprécier le caractère qu'on est obligé de deviner! L'un est à l'usage de ce monde que j'estime peu, l'autre se réserve pour l'intimité; celui-ci est un trésor d'autant plus précieux que vous avez soin de le dérober au vulgaire.

La femme du monde est piquante, enjouée, gracieuse et spirituelle; on pourrait presque juger son esprit léger, et son cœur sans soucis. Elle aime les succès; c'est une si douce chose que l'habitude! Elle se fixe peu, aime à varier ses plaisirs comme ses pensées, et paraît souvent distraite.

On pourrait la croire coquette, tandis qu'elle ne fait que jouer avec son esprit, comme avec celui des autres.

La femme qui aimerait assez pour renoncer à toute espèce de coquetterie mériterait un culte : il faudrait la chérir comme on ne sait plus aimer dans ce siècle tout positif.

Comme femme du monde, Alix est assez expansive; elle vous écoute, ou du moins paraît vous écouter.... Mais elle n'a rien entendu; ne lui rappelez pas tel ou tel engagement pris en l'air... elle ne s'en souvient pas; elle n'a rien promis, ou plutôt elle ne veut rien tenir.

Instruite, elle prend part à toutes les conversations, et cause comme un homme, avec tout l'enjouement d'une femme spirituelle.

Elle aime à rire, à s'amuser, on la croirait dans son centre, au milieu des plaisirs. C'est un rôle qu'elle joue avec un naturel parfait; le fait est qu'elle ne sait pas s'ennuyer.

Avant de l'avoir entendue, elle vous plaît; elle vous charme quand vous l'avez écoutée.

Elle est mieux que belle; elle est agréable, et sa taille élancée n'ôte rien à la grâce de ses mouvements auxquels elle ajoute de la dignité.

Un rien l'attriste ou l'égaye ; son imagination est romanesque, son cœur exalté.

Voilà la femme du monde ; passons à la femme intime. S'il y a quelque indiscrétion à la faire entrevoir, on se rappellera que j'obéis, en l'essayant, à un ordre donné sous forme de défi.

Combien elle est attachante cette dernière personne ! et comment m'a-t-il été donné de la deviner ? Un rien a opéré ce miracle : on a touché devant moi une des cordes de son âme si belle et si pure ; aussitôt la femme du monde a disparu, le rideau qui cachait la femme intime est tombé sans qu'elle s'en soit aperçue ; et celui qui, depuis quelques jours, étudiait avec un véritable intérêt cette belle et bonne nature, a découvert en elle un trésor caché aux humains. Aux qualités de la femme du monde, il reste donc au peintre à réunir toutes les qualités, tout le charme qu'une âme sensible et tendre ajoute, chez Alix, aux dons extérieurs.

Elle n'est pas seulement belle et spirituelle cette charmante personne, elle est aussi tellement impressionnable, qu'elle se craint et s'évite parfois avec un soin extrême. Seule elle se connaît ; et si parfois elle paraît n'exister que pour le monde, elle vit bien plus complétement avec ses pensées, ses sentiments et ses souvenirs.

Hors ce qu'elle aime, tout lui est égal ; mais aussi, comme elle sait aimer ! Son cœur n'a jamais de distraction ; il est capable de tous les sacrifices, et ses pensées sont sérieuses.

Qu'elle est tendre, exclusive et passionnée, cette personne qu'au premier abord vous auriez jugée pres-

que indifférente ! Un rien l'émeut, la trouble, la transporte, l'entraîne ou la retient. Son enthousiasme est durable, et tous ses sentiments sont profonds.

Quel dévouement sublime, quelle franchise précieuse, enfin quelle trempe d'âme !

Si vous l'attachez, c'est pour la vie ; si vous lui plaisez, si surtout elle vous estime, vous obtiendrez sa confiance, mais il est rare qu'elle la donne sans réserve.

On ne s'aperçoit qu'on lui déplaît que par sa distraction ou son indifférence. La femme du monde critique avec malice, et plaisante avec quelque sévérité ; la femme intime juge avec sagesse et bonté.

Craignez d'affliger en elle un cœur qui sentirait la peine jusqu'à en mourir.

Si elle n'est point jalouse, c'est parce qu'elle est adorée ; mais le moindre refroidissement, s'il était possible, serait pour cette âme ardente un mal sans remède.

Si l'on tentait de la contraindre, on pourrait rencontrer quelque résistance, tandis qu'elle cède toujours à l'affection.

Son âme est tendre et sa raison est forte.

Incapable d'abuser de la confiance qu'on lui témoigne, elle est heureuse de la justifier, tandis que la moindre méfiance révolterait son esprit fier et indépendant.

Aimant l'occupation, jamais elle ne s'ennuie ; et elle fait tout le charme d'un intérieur où elle est vivement appréciée.

Alix sacrifie facilement ses goûts et ses pensées

sans jamais les abandonner : tout ce qui est généreux la transporte, et sa raison ne la met pas toujours à l'abri de quelques illusions.

Ses premières impressions ont presque toujours quelque chose de décisif et de prononcé.

Un raisonnement juste la frappe, alors même qu'il la contrarie. Méfiante au premier abord, elle ne s'avance qu'avec réserve; mais on peut compter sur sa bienveillance, quand on a su la mériter. Quelque chose d'inattendu l'étonne; il lui faut du temps pour y croire.

J'ai obéi, madame, et vous êtes trop vraie pour ne pas convenir que j'ai su vous connaître et vous apprécier mieux que beaucoup d'autres........ Puisse l'avenir vous épargner des larmes, que la profondeur de vos sentiments rendraient cruelles!

ALINE

MADAME DE SALVERTE

—

Voulez-vous peindre la femme la plus instruite et la plus aimable, la personne la plus spirituelle, la maîtresse de maison la plus accomplie, priez Aline de poser devant vous. On n'a pas plus d'aménité avec plus de simplicité, des manières plus nobles et plus distinguées ; mais si sa physionomie exprime la bonté, en revanche son sourire est empreint d'une certaine malice.

Sa taille est aussi élégante que fine. Téméraire, n'allez pas pénétrer dans son for intérieur, c'est l'arche sainte où il n'est permis à personne de descendre; et c'est à peine si elle ne s'en est pas interdit l'entrée à elle-même.

Difficile à connaître, Aline réaliserait toutes les prétentions ; elle n'en a qu'une, c'est celle de n'être connue par personne.

Gare à l'imprudent qui oserait s'approcher de ce tabernacle qui renferme tant de qualités précieuses! il serait assailli par une nuée de traits aussi fins que spirituels; car tout est aimable chez cette femme, même le soin qu'elle prend de cacher une partie de ce qu'elle vaut.

Remplie de toutes les grâces, elle ne songe jamais à s'en glorifier.

Aline connaît sa supériorité; et c'est sans orgueil qu'elle en jouit pour les autres. Tout chez cette femme est mesuré, calculé, arrêté... et cependant sa perfection n'a rien d'affecté : tout en elle est parfait accord. Ses paroles, ses actions et presque ses goûts sont soumis à sa volonté qui règne en despote sur ses moindres impressions.

Cette volonté souveraine étend-elle son empire sur les pensées d'Aline? C'est à elle de vous l'apprendre, et la crainte de lui déplaire m'empêcherait seule de le révéler; d'ailleurs chacun de ceux qui l'approchent croit la connaître, et personne ne la connaît bien.

Prétendre avoir plus de finesse ou de pénétration que tout le monde, serait trop de présomption de ma part; bornons-nous donc à dire ce que chacun peut voir.

Ses devoirs lui sont sacrés; si elle y rencontre des difficultés, elle sait les vaincre; des chagrins, elle s'y soumet; et, marchant dans la vie d'un pas ferme sans regarder en arrière, elle a un but fixe dont elle ne s'écarte jamais.

Les imperfections des autres la fatiguent sans qu'on

puisse s'en apercevoir ; on n'a pas plus d'abnégation, de mérite et de vertu.

Si quelqu'un la méconnaissait, Aline serait trop fière pour se plaindre ; mais alors même qu'elle ne dit et ne laisse deviner que ce qu'elle veut bien qu'on sache, elle sent profondément.

Appréciée par tout ce qui la connaît, chérie par tout ce qui l'approche, Aline jouit du bonheur sans y croire, et ne demande à ce monde que ce qu'il peut offrir.

Peu exigeante, à force d'avoir le droit de l'être, elle attend ; heureuse si l'on arrive, triste sans se plaindre, quand elle rencontre quelque mécompte.

La religion est plutôt pour elle un devoir qu'une consolation, et c'est tant pis. Est-il dans la vie une existence assez parfaite pour ne pas éprouver parfois le besoin d'être consolée ?

AMÉLIE

COMTESSE DURSUS

—

Comment parviendrai-je à définir celle qui ne se comprend pas toujours elle-même; et qui me guidera au milieu de ce délicieux chaos?

Comment peindre cette imagination presque furifonde, cette raison si froide, cet esprit si ardent et cette âme si pure?

Bonne parce qu'elle l'a voulu, religieuse parce qu'elle a au fond de l'âme l'instinct de tout ce qui est beau et grand, Amélie a le charme de l'imperfection, avec tout le sublime de la vertu.

Son cœur, compatissant et sensible, est puissant pour le bien.

Vive, impressionnable, un rien la trouble et la bouleverse; mais sa route est tracée par la conscience la plus droite, elle n'en saurait dévier; aussi, malgré les agitations qui peuvent entraver sa marche, Amélie renverse tous les obstacles pour atteindre son but.

Il existe un si étonnant contraste entre son âme si ardente et son corps si frêle, si gracieux, que sa santé en souffre, et qu'elle a peine à supporter l'antagonisme de ses deux natures.

Amélie s'efforce de renfermer en elle tout ce qu'elle éprouve ; et si les autres en souffrent, c'est contre sa volonté. On pourrait la croire presque froide, parce que, à force de les craindre, elle n'a pas permis à ses facultés de recevoir leur entier développement.

Aussi mourra-t-elle sans avoir été bien appréciée ; ses plus proches la cherchent sans la trouver ; chacun l'aime sans la comprendre : que serait-ce donc si on savait tout ce qu'elle est !

Un peu plus de résignation et même de volonté ne pourrait-il pas, en lui rendant du calme, lui donner aussi de la santé : c'est au bonheur des autres qu'elle travaillerait ; que cette pensée la décide à se mettre à l'œuvre !

Nécessaire à des êtres qui lui sont chers, avec un peu moins d'abandon, elle tiendrait plus à la vie, et ceux qui l'aiment lui en sauraient gré ; mais elle laisse indifféremment couler sa barque au fil de l'eau, sans lui opposer aucune digue.

On peut rencontrer souvent Amélie sans la connaître ; il lui déplaît de laisser deviner ses impressions ; mais il lui est doux d'être comprise, et il lui serait pénible d'être méconnue.

Quel trésor d'affection renferme ce cœur qui n'existe que par elle ! Parfois il en est oppressé ; mais s'il s'épanche par hasard, c'est contre sa volonté.

Toujours résignée, Amélie souffre sans se plaindre

Pauvre sensitive, le plus léger bruit la surprend, la moindre agitation la trouble ; un soupçon la tuerait ; un regard, un sourire, un mot, un geste la font tressaillir ; pour vivre, il lui faudrait travailler à moins sentir, à moins penser, et peut-être à plus agir.

Ses qualités sont sa propriété, mais ses vertus sont le fruit d'un travail qui l'use.

Profondément sensible et sans aucune susceptibilité, elle ressent trop vivement l'impression du moment pour parvenir toujours à la dissimuler; et, sous une apparence tranquille, son caractère est exigeant comme son cœur.

Son esprit est aussi fin que juste; et l'occupation qui la fatigue est une distraction.

Instruite sans pédanterie, elle aime les conversations graves; et, si elle n'était pas aussi bonne, elle serait assez malicieuse.

Amélie n'ose rêver au bonheur, elle le sentirait trop vivement. Peut-être n'apprécie-t-elle pas assez la part qui lui a été faite dans cette vie; mais elle jouit avec délices de ce repos d'une conscience pure qui est notre plus sûr appui pour gagner l'autre rive.

Il y a tant de grâce dans cette intéressante personne, qu'on ne la quitte jamais sans regret.

Peut-être m'en voudra-t-elle de l'avoir si bien devinée ; mais il est des mystères qu'on ne peut laisser dans l'ombre : le monde a besoin de pareils exemples; pourquoi les lui refuser ?

MADEMOISELLE BECKER

SUÉDOISE

Voyez-vous cette jeune femme qui vous charme par l'élégance de sa tournure, par sa taille si bien prise et si parfaitement dessinée, par sa démarche noble, élégante et pleine de souplesse ; eh bien, c'est mademoiselle Becker.

Vous êtes tenté de la suivre en la voyant passer, pour la connaître mieux.

Son pied est petit, ses mains sont jolies, ses dents font envie par leur blancheur, comme par leur régularité. Toutes ses formes sont gracieuses ; ses cheveux sont d'un joli blond cendré.

Gall eût dessiné sa tête pour l'observer, d'autres préféreraient étudier son cœur.

La voilà, c'est bien elle ; efforcez-vous de résister à

l'attraction qu'elle exerce, car il y a dans ses beaux yeux une expression généreuse et dans ses paroles une bienveillance générale.

Elle plaît sans art, elle attache sans calcul, elle fixe sans aucune coquetterie. Franche, elle sait se taire; douce, elle est facile à vivre. Ses qualités sont devenues des vertus ; elle les a cultivées pour plaire à ceux qu'elle aime; c'est aussi pour eux qu'elle s'est corrigée des légers défauts qu'elle pouvait avoir. Un conseil lui paraît une marque d'affection qu'elle reçoit toujours avec reconnaissance.

Bonne, charitable, compatissante, elle ne saurait voir la peine sans la partager, la misère sans la soulager; elle pleure avec celui qui pleure, et n'envie à personne son bonheur. Le bonheur! elle y croit peu; et, résignée à son sort, son occupation constante est d'adoucir celui des autres.

Une imagination ardente et un cœur passionné contrastent, chez mademoiselle Becker, avec une sorte de paresse extérieure qui a son côté piquant. Son esprit est romanesque, bien que solide; jamais elle ne se plaint, et elle sait pardonner le chagrin qu'on lui fait sans jamais le reprocher.

Son âme est grande, généreuse, et son dévouement sublime, car elle laisse ignorer les preuves qu'elle en donne, craignant d'imposer la reconnaissance comme un fardeau; jamais un calcul personnel n'entra dans sa pensée, et sa vie est un sacrifice de tous les instants.

Si elle aimait jamais, comme elle serait exclusive et exigeante! elle en aurait le droit, puisqu'elle consacrerait toutes ses pensées, toutes ses actions à celui

qu'elle aimerait. Oui, j'en suis sûr, elle se laisserait juger, méconnaître même, si elle le croyait utile ; elle tairait ses souffrances, et elle saurait réprimer ses émotions pour ne pas troubler le repos de celui qui aurait su se l'attacher ; le bonheur de cet homme privilégié serait son unique pensée ! « Qu'il soit heureux, « se dirait-elle, et je serai heureuse moi-même, car « moi c'est lui, et je n'existe qu'autant que je suis « nécessaire à son existence ! »

Elle ne reculerait pas même devant la certitude de son propre malheur, si le bonheur de l'objet de son choix en dépendait ; c'est froidement qu'elle calcule ses peines et ses sacrifices ; l'abnégation complète est son essence. Oh ! qu'une personne semblable est digne d'être appréciée, combien elle mérite d'être aimée ! Qu'il faudrait de temps et d'efforts pour lui faire oublier un premier amour, et, à supposer qu'on y parvînt, qui oserait se flatter de le remplacer ?

Espérons qu'une générosité si grande et un dévouement aussi complet recevront sur cette terre leur récompense ; mais où trouver une âme pareille à la sienne, un cœur digne du sien ! Jamais impressions ne furent plus vives et plus profondes que celles de mademoiselle Becker, mais elle sait les réprimer et cacher ses souffrances, plutôt que de troubler le repos de ceux qu'elle chérit.

Sa discrétion est à toute épreuve ; seule elle connaît la grandeur des sacrifices qu'elle s'impose ; mais, pour avoir le courage de les supporter, il lui suffit de croire son affection nécessaire.

La voilà cette femme qui ne fait que passer, mais qui laisse des impressions durables à ceux qui ont eu

le bonheur de l'entrevoir. Celui qui vient d'essayer de la peindre a trop souffert lui-même pour n'avoir pas compris ses souffrances; heureux si son affection respectueuse parvenait à les adoucir !

CHARLOTTE

MADAME LA MARQUISE DE LATOUR-MAUBOURG

OU UNE AMBASSADRICE

Eaux-Bonnes.

Vous comprendrez facilement, lecteurs, toutes les qualités qu'exige un titre aussi honorable que celui d'ambassadrice : gravité, raison, sagesse, distinction, réflexion, tact, présence d'esprit, habitude du monde, connaissance des hommes, à-propos, et surtout jamais une distraction ; enfin, dignité, réserve et taille imposante..... Eh bien, à l'exception de ce dernier point, vous trouvez tous les autres réunis dans mon charmant modèle ; et encore la taille de Charlotte est-elle si jolie, si souple et si gracieuse, qu'on regretterait d'y rien changer.

Charlotte, la noble ambassadrice dont il est ici question, charme par son esprit, en même temps qu'elle attache par les qualités de son cœur : tout en elle est aimable, et tout plaît au premier abord.... ; mais ce ne sont pas des éloges qu'elle demande, c'est un portrait qn'elle désire.

Heureux le peintre, quand il peut rendre la vérité flatteuse sans la blesser !

Charlotte a beaucoup d'originalité et d'inattendu ; c'est un type à part, il faut avoir des ailes pour suivre sa conversation ; car son esprit voltige à travers mille sujets divers, et jamais vous ne sauriez prévoir ni ce qu'elle va dire, ni la réponse qu'elle fera.

Madame l'ambassadrice est bien un peu maligne, mais elle est bonne avant tout, et douce si vous faites sa volonté.

Complaisante, elle met une grâce infinie à vous concéder les choses dont elle ne se soucie guère ; mais s'avise-t-elle de vouloir, elle veut fortement, et alors il faut, bon gré mal gré, qu'elle arrive à son but.

On peut à la rigueur la forcer de céder, elle se soumet rarement.

La mobilité de son esprit n'influe en rien sur ses sentiments ; mais tant de pensées se heurtent dans sa jolie tête, qu'elle en est parfois accablée.

Un mot de vivacité lui échappe souvent, faute d'avoir pris le temps de réfléchir, mais elle le regrette... sans le réparer.

Charlotte ne se pardonne pas la peine qu'elle a causée ; plus indulgente envers les autres, elle est capable de pardonner celle qu'on lui fait, mais elle ne l'oublie pas facilement.

L'autorité la révolte, un mot d'affection la ramène ; chez elle la raison seule est entêtée, et si cette austère raison perdait un instant son empire, on obtiendrait le sacrifice de toutes ses volontés, en parlant à son cœur, car celui-là ne sera jamais sourd.

Avec l'air de penser assez peu, elle réfléchit beaucoup ; et bien qu'elle semble distraite, on ne la prend jamais au dépourvu.

Un rien la fait rire ou pleurer ; mais, soit prudence de femme, soit diplomatie d'ambassadrice, elle ne permet pas à sa physionomie, si animée d'ailleurs, d'exprimer toujours ce qu'elle éprouve.

Elle observe beaucoup sans en avoir l'air.

Charlotte a beaucoup d'empire sur elle-même ; mais cette contrainte qu'elle s'impose, est une fatigue dont elle aimerait à se dégager.

Si tout l'occupe, peu de chose l'attache ; et son humeur, qui paraît enjouée, est au fond plutôt sérieuse.

Remplie de talents et d'instruction, elle ne reste jamais inoccupée.

Les jugements qu'elle porte sont empreints d'une justesse remarquable, mais elle les communique rarement.

Personne ne comprend mieux les peines des autres, et ne les partage plus sincèrement.

Un rien l'agite, l'émeut et la trouble ; elle n'est point coquette ; mais il lui est doux d'être appréciée.

Elle prend en riant la plaisanterie, mais au fond elle en est blessée.

Elle a de la dignité dans les manières, et son joli regard a quelque chose de perçant.

Elle a de la fierté sans hauteur. La familiarité lui déplairait beaucoup ; la confiance la flatte et l'affection la touche.

Elle parle avec autant de charme qu'elle écrit.

Sa famille est son monde, et Charlotte souffre in-

finiment d'en être séparée; mais telle est la délicatesse de cette charmante personne, qu'elle cache ses regrets dans la crainte d'affliger ceux qu'elle aime, en les leur communiquant.

La représentation lui convient; mais quelquefois elle en est fatiguée; et souvent elle préférerait une noble simplicité au luxe dont sa position lui fait un devoir.

Son imagination est vive, impétueuse, et son cœur serait crédule, si la raison la plus sévère ne l'éclairait pas.

Si elle prie, c'est avec ferveur; mais trop de pratique l'ennuierait, et Charlotte n'aime pas à s'ennuyer.

Si vous voulez lui plaire, ne lui faites pas de compliments; amusez-la : obligée de s'ennuyer diplomatiquement, elle vous saura un gré infini de la faire rire. Ses pensées sont souvent tristes, elle aime la distraction, mais il est rare qu'elle s'amuse.

Telle est l'aimable ambassadrice que j'ai voulu peindre, et qui représente si dignement à l'étranger le mérite et les grâces des femmes françaises.

CHRISTINE

MARQUISE DE VIRIEU

—

Montmirail.

Un esprit aussi noble que fin, un caractère aussi ferme que distingué ; une grande mesure en toute chose, avec ce tact parfait qui aide à traverser les circonstances les plus délicates de la vie, sans jamais blesser personne ; une contrainte habituelle qui laisse à celle qui l'éprouve tout le charme de l'abandon ; un puissant empire sur elle-même, avec un cœur ingénu ; une volonté forte, avec beaucoup de douceur : tels sont les principaux linéaments du charmant portrait que je veux tracer ici.

Douée de facultés qui sembleraient devoir s'exclure, Christine est à la fois douce et vive, indulgente et susceptible. Trop impressionnable pour être heureuse, elle a plus d'empire sur ses actions que sur son imagination. De là vient qu'elle souffre, mais sans jamais faire souffrir personne, accoutumée qu'elle est à con-

tenir ses sentiments, avec une persévérance qu'elle apporte d'ailleurs dans tout ce qu'elle entreprend.

Sentant profondément le bien comme le mal, Christine ne jouit peut-être pas assez du bien ; une sorte de mélancolie habituelle est le fond de son caractère, mais son esprit est gai et facile à distraire.

Une mouche qui vole, un ridicule, un mot heureux, suffisent pour dissiper ses idées les plus sombres ; une belle action, un sentiment généreux, éveillent en elle les plus sympathiques émotions.

Aimant passionnément la musique, elle la craint et la repousse même parfois, comme on fait d'une voix qui traduit trop bien nos douleurs. Enfin, à force d'être ce qu'elle veut être, plus encore que ce qu'elle est, Christine est devenue difficile à connaître, sans qu'on puisse lui reprocher aucune dissimulation.

Ne vivant que pour les autres, elle est souvent mécontente d'elle sans sujet, et découragée sans motifs; le plaisir a de l'attrait pour Christine, mais elle sait s'en passer ; sensible, bonne, tendre et même passionnée, elle prend part à tout avec une extrême vivacité.

Tant de bienveillantes facultés ont peut-être manqué d'occasions pour se développer dans tout leur jour : Christine veut l'ignorer ; et, fatiguée d'avoir attendu le bonheur qu'elle rêvait, elle ne demande plus à l'existence que la force de remplir ses devoirs ; heureuse, dans le besoin d'affection qui la tourmente, d'en donner beaucoup pour en obtenir un peu.

Généreuse par instinct, délicate par conviction, charitable par le besoin d'épancher son âme et de s'oc-

cuper, Christine est spirituelle sans pédanterie ; elle fait des frais pour être aimable par habitude, par bonté, mais sans aucune espèce de coquetterie.

Aimant aussi peu à s'occuper de la veille que du lendemain, Christine vit au jour le jour, sans attendre et sans espérer en dehors de sa raison.

Concentrée par calcul et discrète par nécessité, elle se reprocherait toute manifestation d'elle-même qui pourrait livrer les secrets de son for intérieur. Trop bienveillante d'ailleurs pour conserver de la rancune, elle est aussi trop fière pour se plaindre, et trop sensible pour ne pas souffrir souvent.

Réfléchissant beaucoup, Christine s'est livrée, pour son malheur, à l'analyse la plus détaillée des hommes et des choses. Triste étude qui décolore la vie quand elle n'endurcit pas le cœur.

Résignée à tout, et comptant peu sur l'avenir, Christine a compris qu'à un monde qui juge sur les apparences, il fallait cacher son mérite, et se montrer seulement aimable pour être aimée. Pour atteindre ce but, la femme supérieure se cache à demi derrière l'habile musicienne ; cette dernière enchante par sa voix fraîche et pure, et ravit par sa méthode parfaite ceux-là même qu'effraierait peut-être sa supériorité.

Pleine de cette aimable obligeance qui est le cachet du talent, Christine se met au piano sans se faire prier, et le quitte sans regret pour voir une autre briller à sa place; se montrant aussi simple que distinguée dans tout ce qu'elle fait.

Si une circonstance quelconque vient la tirer de sa réserve habituelle, elle se livre avec chaleur à la dis-

traction du moment, étonnée quelquefois de s'être amusée, et s'en faisant presque un reproche.

Jugeant sévèrement, mais sans communiquer ses jugements, Christine écrit avec grâce et facilité, bien qu'avec un peu de recherche.

Elle aime la lecture, mais ses propres pensées l'absorbent tellement, qu'elle lira quelquefois des pages entières sans en percevoir le sens.

Préférant la prose à la poésie, elle se prend à certains ouvrages, s'engoue pour les personnages qui y figurent, s'identifie avec ce qu'ils éprouvent, et se plaît à préjuger la conduite ou les discours que l'auteur leur prêtera.

Susceptible avec ceux qu'elle aime, Christine est souvent fâchée *en dedans*, mais elle ne laisse pressentir ce qu'elle éprouve, que par la tristesse de ses regards ou la brièveté de ses paroles.

Dirai-je qu'elle adore ses enfants?.... non; cette affection est trop naturelle pour lui en faire un mérite. Je dirai seulement que personne ne les aime mieux et avec plus de raison. Grâce à son bon esprit, Christine a beaucoup de mémoire pour les choses importantes, et très-peu pour les niaiseries.

Elle s'exprime avec grâce et facilité, mais une certaine méfiance des autres, mêlée à une certaine confiance dans son jugement, fait qu'elle évite toute discussion sur les sujets graves.

Tenant assez peu à avoir raison, elle avouera difficilement qu'elle a tort.

Christine sait ce qu'elle vaut; et c'est peut-être pour cela qu'elle jouit à peine des succès qu'elle obtient.

Souvent étonnée d'être aimée, elle en est toujours reconnaissante, sans faire de grands efforts pour augmenter le nombre de ses amis.

Une sorte de découragement intérieur l'a rendue indifférente aux détails de la vie qui l'intéressaient jadis ; craignant toujours de se livrer, elle consent à paraître froide, plutôt qu'à se laisser connaître tout entière.

Assez de fraîcheur pour plaire, et de pâleur pour intéresser ; des yeux dont l'expression est délicieuse ; des dents rangées avec une perfection rare, et qui ont la blancheur des perles les mieux choisies : telle m'a paru Christine, ensemble charmant de vertus, de grâces et de facultés.

Si par hasard elle me blâmait d'avoir osé soulever d'une main légère le voile dont elle enveloppe son âme si belle, j'invoquerais en ma faveur cette bienveillance générale qui la rend si parfaitement aimable ; et j'espère que Christine me pardonnerait le moyen que j'ai pris pour lui exprimer mon estime et mon admiration.

CAMILLE

VICOMTESSE DE L'AIGLE

Tracy.

Déjà cinq heures et demie ! une toilette à faire, une lettre à écrire, un portefeuille à fermer, et enfin un portrait à esquisser avant le dîner...

C'est en vérité trop pour une heure, Madame ; mais s'il est difficile de vous obéir, il est plus impossible encore de vous rien refuser; à vous, Camille, si bonne, si tendre, si sensible, si caressante et si folâtre ; à vous, si franche, si pure, si naturelle, si ingénue, si naïve ; à vous, dont le caractère est si noble, le cœur si généreux, si dévoué ; à vous, qui êtes si contente d'aimer, et qui trouvez si doux de l'être ; à vous, si reconnaissante d'un mot, d'un regard, d'une intention ; à vous, si touchée du moindre témoignage d'affection ; à vous, que le plus léger froissement de cœur fait souffrir ; qui rougissez et pâlissez vingt fois dans une minute, tant vous êtes impressionnable; qui, vio-

lente sans colère et susceptible sans aigreur, vous affligeriez peut-être de mon refus, en pensant, ce qui serait injuste, que je n'ai pas su vous apprécier ; à vous, dont la conscience est si droite et si facile à troubler ; à vous, que l'on juge souvent sans vous bien comprendre ; à vous enfin, dont l'âme est si riche de facultés et le cœur si plein d'affections.

Qu'il serait coupable, celui qui aurait le courage de vous affliger ! il est si facile de vous causer de la peine, tandis qu'il vous est impossible d'en faire sciemment à qui que ce soit.

Un mot un peu sévère vous bouleverse, aimable enfant, qui avez autant de raison que d'enfantillage, de grâces que de vertus !

Vos joies sont aussi vives que vos douleurs ; chez vous, il n'y a pas loin de la gaieté la plus folle aux pleurs les plus amers ; mais vous craignez de vous abandonner à l'excès de votre sensibilité, et souvent vous riez bien fort pour ne pas pleurer.

La moindre peine vous fait tant de mal, que vous fuyez en quelque sorte devant elle, comme l'enfant devant un objet qui lui fait peur.

Qu'on vous chérisse, et vous êtes contente ; rien ne vous choque alors, rien ne vous blesse ; vous avez le cœur plus exigeant que l'esprit.

La pensée des êtres que vous chérissez devient facilement la vôtre ; c'est par eux et pour eux que vous projetez, que vous désirez, que vous vivez.

Être aimée, soignée, c'est là votre vie ; plus de passé, plus d'avenir qui vous inquiète ; tout entière à vos affections, rien ne vous manque, pourvu que vous vous sentiez aimée.

Rendez grâces au ciel, Camille, de ce que vous êtes née avec des dispositions si heureuses, car vous sauriez plutôt vous contraindre que vous changer.

Vos impressions sont habituellement justes, mais vous êtes trop impétueuse pour avoir le temps de les analyser; aussi la plupart de vos opinions s'expliquent-elles par vos sentiments.

Votre raison est forte, et dans votre tête il y a de l'esprit, et même de la capacité.

On pourrait trouver que l'habitude d'être louée, vantée, écoutée, vous donne parfois en parlant un ton un peu trop solennel; mais ce ton ne tient peut-être qu'au timbre sonore de votre voix : c'est d'ailleurs plutôt un fait et une habitude qu'une prétention.

Votre conversation a du piquant et de l'imprévu; vous aimez la discussion, et, sans avoir précisément de l'amour-propre, vous n'êtes pas insensible à vos succès; mais vous triomphez avec bienveillance, et si votre esprit fait une épigramme, il la garde pour lui et en rit tout seul.

Parfaitement discrète pour les secrets qu'on vous confie, vous ne pouvez rien cacher de ce qui vous touche personnellement, tant la confiance est chez vous un besoin.

Vous avez autant d'ordre que de raison.

Vous êtes habituellement gaie, Camille, parce que vous êtes appréciée; mais si vous cessiez de l'être, ce qu'à Dieu ne plaise, ni vous ni personne ne peuvent prévoir ce qui adviendrait.

Vivre uniquement pour les autres et vous fondre constamment en eux, est une destinée qui vous plaît;

si vous n'avez pas une volonté à vous, c'est parce que vous savez aimer.

Vous êtes bonne, douce, indulgente et facile, parce que vous aimez.

Votre cœur, reflet de celui des autres, est une espèce de baromètre où se mesure la chaleur de l'affection qu'on vous témoigne.

Vous êtes charitable sans ostentation, et faites le bien pour le seul plaisir de le faire.

Soigneuse de votre bonheur, et jouissant avec enivrement de l'affection qu'on vous accorde, peut-être ne vous êtes-vous jamais demandé si cette affection exclusive n'éveillait pas quelques souffrances dans d'autres cœurs ?... Sans vouloir vous en rendre compte, avec quelle grâce ne redoublez-vous pas de tendresse et de soins pour qu'on vous pardonne d'être trop aimée !

Une imagination ardente n'est pas sans danger, Camille ; mais votre bonheur est si parfait que vous ne pouvez rien imaginer au delà.

Plaire est pour vous un aimable instinct; mais vous aimez trop pour être vraiment coquette.

On vous est généralement assez indifférent; cependant, grâce à des frais naturels qui vous coûtent peu, chacun est content de vous et de lui.

Vous aimez Dieu, Camille, comme vous savez aimer, avec élan, avec tendresse, avec confiance ; mais notre Dieu est un Dieu jaloux qui veut passer en première ligne !...

Heureuse, vous le remerciez avec ferveur : vous êtes si reconnaissante ! J'ignore toutefois s'il y aurait au fond de votre cœur assez de résignation pour sup-

porter le malheur, assez de courage pour l'affronter, assez de force pour y survivre.

Blessée par une main chérie, vous deviendriez comme une petite lionne, n'entendant plus rien, ne tenant plus à rien, et alors adieu la raison!

En résumé, Camille, on ne réunit pas plus que vous les qualités qui attirent à celles qui attachent; et la nature, prodigue à votre égard, vous a comblée de tout ce qui plaît.

Votre taille est mince et légère, votre peau a la fraîcheur et le velouté de celle d'un enfant; il y a tant d'âme dans votre regard, que les indifférents eux-mêmes y lisent, en partie, ce que vous êtes... Qu'est-ce donc, quand ce beau regard s'adresse à ceux que vous chérissez!

Je crois en avoir dit assez, Camille, pour vous prouver que je sens ce que vous valez, bien mieux que je n'ai su l'exprimer.

CÉCILE

COMTESSE DE FITZ-JAMES

—

Raconter Cécile telle qu'on la voit ne serait offrir d'elle qu'une ressemblance incomplète; car elle n'est point tout ce qu'elle paraît, et elle ne paraît pas tout ce qu'elle est.

Mais je suis trop reconnaissant de l'ordre que j'ai reçu pour ne pas essayer d'obéir, malgré les difficultés que m'offre une semblable tâche.

Cécile pourra seule apprécier la partie morale de son portrait; encore ai-je à craindre sa modestie et la pureté enfantine de son caractère, qui l'empêcheront peut-être de se reconnaître.

Dire qu'elle est belle, qu'elle plaît et qu'on la recherche en l'admirant, serait se rendre l'écho du monde; mais si chacun le pense, tous peut-être ne l'ont pas également senti : il est des qualités qui donnent à la beauté un charme particulier. Cécile les

possède toutes ; aussi est-il difficile de rencontrer un ensemble plus délicieux que le sien.

Il y a du *Guide* dans son angélique beauté; une grande pureté de lignes s'y fait remarquer ; quelque chose de noble et de gracieux dans le port de la tête, de la finesse dans les traits, de l'expression dans la physionomie font d'elle une femme charmante; elle est mieux que cela, et son âme prête à ses yeux une grâce toute divine ; mais il faut l'y chercher, pour se rendre bien compte de ce qu'elle est.

Sa beauté n'est pas celle d'une autre. En tout Cécile a de l'individualité, et son esprit comme ses grâces sont bien à elle.

Son teint est éblouissant, sa bouche est ravissante, ses dents sont des perles, et ses yeux ne rendent qu'imparfaitement l'expression qu'ils pourraient avoir, car ils se fixent rarement.

Dans un salon elle semble être à tous, mais elle n'est à personne; et souvent elle répond d'un air distrait à un compliment qu'elle a entendu sans consentir à l'écouter. C'est sa propre estime qu'elle veut mériter ; elle s'apprécie sans orgueil et se juge souvent avec sévérité.

Parlerai-je de sa taille, aussi imposante que belle ; de sa tournure élégante, de ses épaules si larges, de sa toilette, toujours de bon goût, enfin de ses cheveux aussi longs qu'onduleux.

C'est un tout parfait que cette femme si peu coquette. Mais laissons cette portion de son portrait, qui lui causera quelque ennui, et passons vite à la partie morale.

Cécile ne fait rien pour dissimuler ses pensées, car

elle n'a rien à cacher; mais elle ne fait rien non plus pour se faire connaître, et c'est à vous de la chercher.

Il y a un grand intérêt à analyser une personne si heureusement douée par la nature, mais qui n'est pas sans offrir quelques contrastes piquants à l'observateur.

Ses sentiments sont nobles et élevés; ce qui est bon l'attache, ce qui est beau lui cause de l'enthousiasme, et elle aime les arts comme une poésie qui lui plaît.

Trop jeune pour avoir fait de profondes études, elle se perfectionne avec des maîtres, et comble par eux la lacune que laisse toujours une première éducation.

Elle a un instinct parfaitement juste; elle va droit son chemin, sans appréhensions ni remords; sa conscience est trop délicate pour en supporter même la pensée.

Rien ne lui inspire de la méfiance, et Cécile se fie à elle comme aux autres : malheur à qui oserait la tromper !

Le ciel est son but, la Providence son moyen. Franchement religieuse, elle l'est sans hypocrisie comme sans orgueil; mais la religion est plutôt pour elle un sentiment qu'un raisonnement, et ce sentiment, pour être durable, a peut-être besoin d'être raisonné.

Il y a une telle vivacité dans cette tête qui paraît calme au premier aspect, que l'on pourrait y supposer un peu de légèreté ou du moins beaucoup de mobilité : tout cela n'est au fond que de la jeunesse; mais cette jeunesse lui cause une agitation si grande, qu'elle sent la nécessité de se fatiguer pour la calmer.

Au milieu des diversions dont elle a besoin, ses sentiments sont profonds, et ses devoirs sont tout pour elle. Sa vie est réglée depuis son réveil, et sa journée est tellement remplie, qu'on aurait peine à croire tout ce qu'elle y place ; ce qu'elle a fait la veille, elle le recommence le lendemain avec une incroyable fidélité.

Il faut qu'il en soit ainsi pour cet esprit qui a besoin de positif, pour cette âme douée d'une chaleur qu'elle ne connaît qu'imparfaitement encore, et qui parfois la préoccupe.

Cécile exerce un grand empire sur elle-même; mais, par un de ces contrastes charmants dont j'ai parlé plus haut, elle a autant d'enfantillage que de raison. Un rien l'anime, l'occupe, la distrait; jamais elle ne s'ennuie, et c'est sans aucune transition qu'elle passe de la tristesse à la joie, de la peine au plaisir. Jusqu'à présent tout lui sourit, et, grâce au ciel, elle est sans crainte pour l'avenir.

Jamais le moindre soupçon n'altéra la quiétude de son âme; et trop franche pour dissimuler, elle ne saurait supposer qu'on puisse vouloir la tromper; aussi est-ce avec une entière sécurité qu'elle se confie à sa destinée.

Elle aime avec candeur et sans jalousie; cependant son cœur pourrait devenir jaloux, et il le serait à l'excès. Une fois désenchantée, Cécile ne reviendrait jamais, et que deviendrait-elle alors?

Exalté qu'il serait, par une imagination impétueuse, tout sentiment jaloux l'agiterait avec violence; mais si Cécile pouvait avoir à se plaindre, son silence révélerait seul les angoisses qu'elle éprouverait.

On n'a pas plus de franchise que cette adorable femme, je dirais même plus d'abandon, si l'usage du monde, qui l'amuse sans l'attacher, ne lui avait fait pressentir le danger qu'il y aurait pour elle, à se laisser voir telle qu'elle est.

Aussi bonne que naturelle, si vous l'ennuyez, vous vous en apercevez facilement; mais si vous lui plaisez, il lui en coûtera pour ne pas vous le témoigner.

Son cœur ne comprend pas la dissimulation; toutefois elle doit à la personne distinguée qui l'a élevée, cette réserve nécessaire à la conduite de la vie; et, trop naïve pour comprendre le danger qu'il y aurait à ouvrir à tous son âme si pure, elle se soumet aux conseils de la prudence sans les calculer.

Le souvenir profond et touchant que Cécile a conservé de la plus digne des mères, lui donne parfois une teinte de mélancolie pleine de grâce; ce souvenir est pour elle une étoile qui brille au ciel et la dirige ici-bas.

Polie avec tout le monde, Cécile fait d'ailleurs assez peu de frais; si elle s'amuse dans une fête, elle prolongera ses plaisirs bien avant dans la nuit, sans trop songer au lendemain; et cependant, dès le matin, ses enfants entreront chez elle à l'heure accoutumée, et rien ne sera changé à leurs leçons, à leurs promenades, ni à la régularité de la vie active qu'elle s'est imposée.

Sans nulle coquetterie, Cécile accepte les hommages comme un droit que l'habitude lui fait percevoir; mais elle y attache peu d'importance.

Si elle charme par sa beauté, elle attache bien plus encore par sa bonté.

Elle n'a point de ces saillies qui frappent; mais tous ses aperçus sont vrais, et ses réponses sont faciles autant qu'ingénieuses.

Son esprit est juste, solide, et plus fin même qu'on ne le suppose.

Elle voit vite où l'on veut en venir, et, sans en avoir l'air, elle met une certaine adresse à vous déjouer : aussi est-elle du petit nombre de femmes de qui on ne parle qu'en bien. On la loue sans envie, et le terrible *mais*, qui gâte presque tous les éloges, ne s'ajoute jamais au sien.

Elle aime à la fois l'étude et le plaisir, le monde et la retraite; si elle cultive son esprit, c'est surtout pour le rendre utile à ses enfants, qui sont sa principale occupation.

Son caractère n'est peut-être pas aussi égal que sa bonté devrait le faire supposer; mais ce léger défaut tient à la vivacité de ses impressions, et à son extrême franchise, qui ne lui permet pas de dissimuler sa pensée.

Elle oublie aussi facilement qu'elle pardonne.. Cependant, sous l'apparence de la douceur, il y a de la violence au fond de son âme, et peut-être, dans l'intimité, ne réprime-t-elle pas assez son premier mouvement.

Jugeant les autres d'après son cœur, elle croit que le souvenir du bien est le seul qui reste dans la mémoire; elle a tort, car il est des gens qui cherchent dans la moindre offense, un prétexte pour se dispenser de la reconnaissance. Puisse-t-elle n'en jamais rencontrer!

Tels sont, à mon avis, les principaux traits du caractère de Cécile; aimable et gracieux autant qu'esti-

mable, ce caractère n'est pas tout ce qu'il pourrait devenir.

Dieu veuille que rien ne trouble jamais le calme d'une âme aussi belle, et que mon aimable modèle jouisse longtemps du bonheur qu'il sait répandre autour ne lui!

S'il pouvait jamais en être autrement, son malheur serait au comble.

MADAME CLAIRE

La Vallée-aux-Loups.

Voyez ce joli roseau que l'orage a courbé; si vous lui demandez ce qui l'empêche de se relever, il vous dira qu'il a souffert; et ses traits, malgré leur jeunesse, vous confirmeront cette vérité.

Vous la choquerez, si vous dites en sa présence qu'une excessive mobilité, voisine d'un peu de légèreté, l'a empêchée de succomber sous le poids de ses douleurs.

Auriez-vous le courage de lui reprocher un défaut qui l'a retenue dans ce monde, où le chagrin semble être donné à tous comme une épreuve!

Douce, sensible, attachée, dévouée; ne vivant que pour ses devoirs, son cœur avait besoin d'aimer; quelle persévérance de malheur n'a-t-il pas fallu pour lui faire supposer que les sentiments les plus vrais sont toujours méconnus!

Elle a tant aimé, que souvent elle croit haïr; mais ce sentiment est trop contraire à sa nature pour qu'elle puisse s'y arrêter.

Vive, inégale, et souvent même un peu capricieuse, Claire est tellement impressionnable, qu'elle rougit et pâlit avec une extrême facilité. Discrète pour les secrets qu'on lui confie, elle ne saurait garder les siens, car tout ce qu'elle éprouve se peint à l'instant, sur son expressive physionomie.

Une sorte de mélancolie est répandue sur sa charmante figure, où l'on voit cependant une extrême vivacité que l'habitude de la souffrance ne peut effacer entièrement.

Bonne, elle ne calcule rien pour manifester son dévouement. Ne tenant à rien au monde, elle aurait besoin de s'attacher à quelqu'un ou à quelque chose : l'isolement de sa vie est pour elle un désert où elle craint de s'égarer. Aussi cherche-t-elle dans l'amitié l'oasis dont elle a besoin pour se reposer.

L'existence a été pour elle, pendant longtemps, un épouvantable fardeau dont elle se fût déchargée, si ses croyances religieuses ne l'avaient préservée. Elle commence à supporter la vie avec plus de calme; mais, par malheur, sa foi n'est pas assez vive pour suppléer au bonheur par l'espoir..., et tout ce qu'elle peut, c'est de se résigner.

Il y a un grand charme répandu sur toute la personne de Claire, et la grâce, plus belle encore que la beauté, est surtout ce qui plaît en elle. Ses yeux sont doux, mais ils peuvent lancer des éclairs; son teint est délicat, sa taille charmante, et son sourire gracieux s'ouvre sur des dents de l'ivoire le plus parfait.

Trop franche et même trop violente pour ne pas être naturelle, elle laisse voir sans calcul ce qu'elle est, ce qu'elle sent, et ce qui lui manque.

Une critique injuste la choque peu, elle est au-dessus de l'offense; mais un compliment délicat la fait sourire.

Elle ne croit plus à la justice des hommes, et se contente de sa propre estime. Sa conscience, comme son miroir, la laisse satisfaite d'elle-même, et ceux qui la connaissent sont de l'avis de ces juges irrécusables.

Puisse l'avenir offrir à Claire un bonheur dont elle est digne, ou tout au moins le repos dont elle aurait besoin pour reprendre goût à la vie!

CAROLINE ET ISABELLE

MESDEMOISELLES DE COUESSIN

CAROLINE

On pourrait, Caroline, vous juger, au premier coup d'œil, tout autre que vous n'êtes réellement : car c'est seulement lorsqu'elle s'anime, que votre jolie physionomie dit à l'observateur tout ce que vous pouvez être, tout ce que vous êtes réellement.

Vive, spirituelle, romanesque, impressionnable, mobile et parfois mélancolique, vous sortez souvent de votre solitude morale pour vous amuser franchement, et avec toute la naïveté de votre âge.

Vous pensez beaucoup, Caroline, peut-être trop, et sans aimer assez à communiquer vos idées.

Tout vous est facile ; au couvent vous deviez dépasser de beaucoup vos compagnes dans leurs études, sans en tirer vanité; mais cette facilité peut nuire à vos souvenirs.

Si vos sentiments sont profonds, vos pensées sont empreintes d'un peu de légèreté, et vous échappez souvent par leur mobilité, à ce qu'elles auraient de pénible.

Votre esprit est inquiet, il se plaît à errer dans le vague, votre âme est parfois agitée ; le présent ne vous suffit pas, et l'avenir vous inquiète.

Vous pourriez avoir de l'abandon ; mais, généralement peu confiante, vous vivez plus avec vous-même qu'avec les autres ; il vous plaît de ne pas être connue. Tout vous distrait ; peu de chose vous intéresse.

La contrainte vous irrite, un reproche vous blesse, et vous êtes douce sans être soumise.

Il y a une grande indépendance dans votre caractère, et de la malice dans votre esprit avec une grande bonté dans votre cœur.

Vous aimez à plaire ; il vous serait doux d'attacher, et votre existence, si jeune encore, n'est pas pour vous sans soucis.

Vous ne savez pas bien ce que vous désirez, ni ce que vous voudriez rencontrer ; mais vous sentez qu'il manque quelque chose à votre bonheur.

Le positif vous effrayerait, et peut-être n'y a-t-il pas assez de fixité dans votre esprit.

Avec assez de confiance en vous-même, vous n'en avez pas assez dans les autres.

Votre foi est sincère, mais pas assez soumise ; et vous cherchez parfois à vous expliquer ce qu'il serait prudent de croire sans examen. Vous avez des doutes et quelques scrupules.

Vous avez trop de caractère pour votre âge, trop de volonté pour votre sexe, et vous ne chargez pas

toujours votre raison du soin de diriger votre imagination.

Il vous serait impossible de tromper, car votre âme est aussi sincère que votre esprit.

Vous avez de la coquetterie sans prétention, et assez de présomption sans orgueil.

Vous connaissez vos avantages sans en tirer vanité ; mais il ne vous déplaît pas que votre jolie figure soit remarquée, et que votre esprit, comme vos qualités aimables, ne reste pas dans l'ombre.

Vous êtes, enfin, bonne sans indulgence, sévère sans aigreur, et jalouse sans envie.

Vous faites beaucoup pour le bonheur des autres ; vous pourriez plus encore pour le vôtre.

Ne m'en veuillez pas, Caroline, d'un examen qui ne peut vous blesser ; et considérez-le comme une preuve du vif intérêt que vous avez su m'inspirer.

ISABELLE

Isabelle est blanche comme sa sœur, ses beaux cheveux, d'un blond châtain, sont semblables à ceux de Caroline ; elle est moins grande, sans avoir moins de grâce dans la taille, et ses dents, du plus bel ivoire, rendent son sourire enchanteur.

Plus vive en apparence, elle a plus d'empire sur elle-même ; mais ses impressions sont, je le crois, plus profondes que celles de Caroline.

Il serait facile de la tromper ; mais qui serait capable d'abuser de sa candeur enfantine?

Si vous lui parlez, elle vous écoute, vous croit et vous répond sans essayer de déguiser sa pensée, toujours candide et pure ; son âme repousserait la méfiance comme une pensée mauvaise.

Pour elle, la vie c'est le présent ; elle ne voit pas au delà, et se laisse doucement bercer sur le fleuve de la vie, sans craindre les écueils dont elle est semée.

Puisse cette âme si naïve être constamment préservée de tout danger, car le moindre mécompte la tuerait !

N'ayant aucune légèreté dans l'esprit, nulle mobilité dans les sentiments, aucune rivalité, pas de jalousie dans le cœur, et jouissant des succès des autres comme s'ils étaient les siens ; son amour-propre se porte sur ceux qu'elle aime, bien plus que sur elle-même.

Isabelle sera, plus facilement que sa sœur, heureuse ou malheureuse; et tandis que Caroline frappera plus promptement l'imagination, Isabelle attachera plus profondément le cœur, parce que ses affections seront plus solides.

Moins exigeante de caractère, elle le sera plus en fait de sentiment.

Ses croyances sont sa vie. Tendre avec Dieu comme avec ceux qu'elle aime, elle ne se pardonnerait pas plus un tort envers lui, qu'un chagrin qu'elle aurait causé.

Avec moins de facilité que sa sœur, elle retient mieux ce qu'elle apprend. Elle a plus d'aptitude dans

l'esprit, et plus de calme en tout que la séduisante Caroline.

Douce, bonne, confiante et facile à vivre, le bonheur de ceux qu'elle aime est son but; et c'est dans leur satisfaction qu'elle cherche la sienne.

Étonnée d'avoir été si bien comprise par moi, Isabelle a paru reconnaissante de l'intérêt avec lequel j'avais su lire dans sa belle âme.

En récompense de cet intérêt, je lui demande une de ses prières, qui doivent être si agréables à Dieu, pour celui qui lui fait hommage de ce portrait.

Cette prière sera une compensation des vœux que je forme pour que son existence soit douce ; et elle le sera, si le ciel préserve de tout mécompte un cœur qui se donnera sans mesure comme sans partage, sans soupçon comme sans crainte.

De véritable bonheur, il n'en existe ici-bas que dans le strict accomplissement des devoirs; cette pensée doit donner à Isabelle un légitime espoir.

CARA

BARONNE DE KINZEL

Oh! qu'il est bizarre mon modèle! S'il possède les qualités les plus attachantes, il a aussi des défauts; et chose singulière, ces défauts, qui ne sont que des imperfections légères pour les indifférents, deviennent des inconvénients plus réels pour ceux qu'elle aime.

Une grande élévation dans les sentiments se fait remarquer chez Cara; mais son esprit, généralement juste et supérieur, est capable de recevoir les impressions les plus fausses.

Franche à l'excès, et aimant par-dessus tout la vérité qu'elle ne sait point dissimuler, son esprit ne s'éclaire jamais, car il est impossible de le convaincre.

Son âme est belle, noble, pure et généreuse; mais parfois son caractère est diabolique.

Ce cher modèle mourrait de douleur de l'éloignement d'un ami, plutôt que de s'avouer coupable à son égard.

N'accusez pas son cœur; ce cœur, malgré une sorte de suffisance, ne sait point combien il mérite d'être aimé!

Modeste à certains égards, Cara croit son jugement infaillible.

On n'a pas plus de fatuité avec plus de simplicité!

Il faut, en vérité, l'aimer beaucoup pour l'aimer un peu. Elle parle ordinairement comme un docteur habitué à être écouté! Elle a beaucoup lu; aussi se plaît-elle à placer son érudition, sans être disposée à profiter de celle des autres.

Elle déteste les compliments, et n'est pas insensible à un éloge fait avec mesure.

Aucun sacrifice ne lui coûte pour rendre service; obliger est son essence; mais elle le fait à sa manière, et les moments les plus doux de sa vie sont ceux qu'elle emploie à s'occuper d'autrui, d'un chien comme d'un chrétien.

Cara vous écoute rarement, et ne vous comprend jamais; son esprit seul est coupable.

Des circonstances malheureuses l'ont éloignée du monde, et elle le fuit sans le regretter, tout en aimant à s'amuser.

Toujours dictée par la raison la plus sévère, sa conduite peut braver la malveillance que son caractère éveille parfois; car tout en attachant assez peu de prix aux jugements du monde, elle ne transige jamais avec sa conscience.

Un poids énorme pèse sur son cœur et la rend digne de l'intérêt le plus sincère; il lui manque des en-

fants, un intérieur, et rien ne remplace pour elle ce vide immense.

Ses défauts mêmes tiennent, en grande partie, au chagrin que son isolement lui cause. Il est si difficile de ne pas réagir contre ceux qui sont plus heureux que nous !

La mélancolie répandue sur ses traits attire vers elle tous ceux qu'elle rencontre ; Cara charme sans peine les indifférents, et elle attache ses amis, sans songer assez à les conserver.

Mon charmant modèle, il faut bien en convenir, a quelques manies, mais on les lui pardonne, dans l'impossibilité où l'on est, de l'y faire renoncer.

Sa taille est grande, mince, élégante, élancée.

Son teint est pâle; mais il se colore quelquefois de la manière la plus heureuse; et rien ne peut rendre l'expression que prendrait son regard s'il n'était contenu par sa raison, toujours occupée à réprimer l'essor de son imagination.

Positive dans sa conduite, elle a une morale, une religion et des principes à elle. Discutant avec Dieu comme avec les hommes, sa foi est sincère.

Trop de présomption est un écueil; mais il est douteux que mon piquant modèle puisse changer, et plus incertain qu'il le veuille ; je conviens qu'il y perdrait sur beaucoup de points.

En résumé, toute autre que Cara serait contente de ce portrait ; mais elle ne le sera pas ; et celle qui ne se connaît pas, prétendra que je ne l'ai point connue.

CHARLOTTE

COMTESSE F. DE LA ROCHEFOUCAULD

Faire son portrait ressemblant, n'est pas un moyen de la faire connaître.

Charlotte se connaît à peine elle-même, bien qu'elle ait la prétention de n'être justement appréciée que par elle.

A l'inverse des femmes qui se plaignent amèrement de n'être pas comprises, Charlotte se plaît à cacher une partie de ce qu'elle vaut; et, confiante dans le jugement qu'elle porte, elle sourit avec complaisance à cette ignorance qu'elle suppose chez les autres.

Insouciante de mille choses qui intéressent le commun des humains, elle a les impressions vives et les sentiments profonds ; les souffrances qui ont traversé sa vie pèsent encore sur un cœur qui, sans chercher de compensation à ses peines, aime pourtant à s'en

laisser distraire ; aussi, bien qu'elle s'amuse rarement, elle se prend avec avidité à toute idée de plaisir.

Peu communicative, elle ne se livre jamais ; toutefois son caractère original, et le charme répandu sur toute sa personne attirent la confiance.

Généralement appréciée, Charlotte plaît sans calcul comme sans efforts ; ses idées positives tiennent plus encore à la pureté de son âme, qu'à des principes bien arrêtés ; elle se renferme dans ses devoirs, parce que le devoir lui paraît l'arche sainte de la femme, et le tabernacle auquel nul mortel ne doit toucher.

Une imagination ardente, cachée sous une apparence paresseuse et tranquille, use sa santé, qui paraît faible, bien qu'assez bonne.

On peut la croire douce ; son naturel serait plutôt impérieux. Elle a peu de fixité dans les idées, cependant elle y tient, mais pour peu de temps. Se laissant prendre fortement par une idée nouvelle, Charlotte l'abandonne souvent avec la même facilité.

Si vous essayez de la contraindre, elle vous échappera ; facile à entraîner, elle est difficile à convaincre.

Soumise par vertu, elle ne l'est point par caractère ; quelquefois, elle éprouve des mouvements d'impatience qu'elle parvient à dompter par la force de sa raison, et aussi parce que la colère est une fatigue qu'elle redoute.

Un mot vif lui échappera dans un moment de contrariété ; mais bientôt elle se renferme dans le silence. Il y a du dédain dans cette âme si bonne et si pure ; jamais de ressentiment profond.

Trop paresseuse pour chercher l'affection, elle est

touchée de la rencontrer sur son chemin, et elle souffrirait horriblement d'un mécompte en amitié.

Elle pardonne, mais elle se souvient; ses sentiments sont nobles, et ses qualités distinguées comme sa personne.

Ne visant nullement à produire de l'effet, Charlotte est autre chose que les femmes que l'on rencontre habituellement, car elle se laisse entrevoir sans jamais chercher à se montrer.

Elle ne fait rien pour être devinée; mais elle vous sait gré de la pénétrer, alors même qu'elle refuse d'avouer que vous y soyez parvenu.

Touchée de l'intérêt réel qu'on lui témoigne, elle est peu sensible à un compliment.

Parlerai-je de sa figure? pourquoi non; dire la vérité, ce n'est pas faire des compliments. Donc les traits de Charlotte sont fins et délicats comme son esprit; sa taille est élégante et gracieuse; ses cheveux, d'une couleur peu commune, tombent en grosses boucles et encadrent à merveille une figure qui ferait un délicieux camée; ses dents sont des perles; son teint, que des couleurs animées colorent, semblerait appartenir à une femme du Midi; moins réservés qu'elle ne le croit, ses yeux, dont l'expression est délicieuse, expriment une foule de choses qu'elle ne dit pas; enfin, son petit pied est élégant et distingué comme toute sa personne.

Tel est le charmant ensemble auquel on s'attache chaque jour davantage, quand on a le bonheur de le connaître.

Si l'on pouvait retrancher de l'existence de Charlotte les peines qui ont pu la traverser, elle n'aurait

plus de cause de tristesse; et cependant je doute qu'elle fût complétement heureuse.

Il y a dans son imagination quelque chose de vague et d'ardent qui suffit pour gâter sa vie. Sans croire au bonheur et sans le chercher, elle en aurait éprouvé le besoin; et, souffrant sans pouvoir définir ses souffrances, elle aurait en vain désiré ici-bas ce qui toujours lui eût manqué, ce qui jamais ne s'y rencontre.

CAROLINE

MADEMOISELLE DE REGGIO

Qu'elle est vive et jolie, cette charmante Caroline! quelle distinction répandue sur toute sa personne!

On ne saurait la voir passer sans la remarquer. Légère, elle effleure à peine de son joli pied le sol qui la porte; elle court, vole et revient comme un enfant capricieux; et son heureuse mère, dont les yeux la suivent avec amour, semble fière de lui avoir donné le jour.

Jeune, elle a déjà plus de raison que n'en comporterait son âge; elle pense, réfléchit, et ne ressemble à nulle autre.

Ne cherchant jamais à plaire, et ne voulant ni se cacher, ni se faire connaître, elle passerait inaperçue sans en être blessée. Elle ne s'enorgueillit nullement d'être remarquée.

Souvent elle se tait; mais alors sa physionomie

parle pour elle. Peu accoutumée à se contraindre, et dédaignant les calculs de l'expérience; ce qu'elle pense, elle le dit, et ce qu'elle sent se peint sur son joli visage.

Caroline possède de la bonté, de l'esprit, un peu de dédain, de malice, et jamais de méchanceté; toujours une grande rectitude de jugement, avec une sorte de finesse, qui lui fait deviner ce qu'on ne dit pas.

Elle a généralement de la bienveillance, parfois de la profondeur; une innocente gaieté, qui n'exclut pas des accès de mélancolie; de l'indifférence sans être indifférente; une âme forte, de l'élévation dans les sentiments, un enthousiasme silencieux, la crainte de réfléchir avec le besoin de penser; de l'attrait pour tout ce qui est généreux, et une répulsion naturelle pour tout ce qui pourrait blesser sa délicatesse.

Douée du cœur le meilleur, Caroline a toujours une larme pour la souffrance; elle est franche sans avoir besoin de s'épancher; naturelle avec grâce, et simple avec distinction.

Charmant composé de tout ce qui plaît, elle a de l'instruction sans pédanterie, de l'originalité sans bizarrerie, de la vivacité sans violence, un goût inné, un cœur fait pour un autre siècle; peu d'espoir de bonheur, et trop de raison pour le chercher ici-bas.

Caroline n'ignore pas qu'elle est jolie, mais elle n'attache aucun prix à cet avantage.

Timide, ses yeux errent autour d'elle sans oser se fixer; mais il s'y peint autant de candeur que de bonté.

Il y a quelque chose de sauvage dans sa personne, qui a un charme particulier.

Fraîche comme une fleur, et charmante comme une femme, cette naïve personne serait facile à tromper; mais qui pourrait en avoir la pensée, et qui oserait braver l'expérience de sa mère!

Qu'elle soit aussi aimée qu'elle est aimable, aussi heureuse qu'elle mérite de l'être! tels sont les vœux sincères de celui qui s'est hâté de jeter sur le papier cette esquisse imparfaite.

CLÉMENTINE

MARQUISE DE MONTEYNARD

—

Les moindres désirs de Clémentine sont des ordres ; et mon empressement à lui obéir doit obtenir son indulgence, surtout si elle pense qu'exiger un portrait ressemblant, c'est presque vouloir l'impossible.

Il y a de l'originalité dans ce désir, c'est bien un peu ce qui l'a tentée.

Puis on n'est pas fâché de s'entendre raconter, et l'on se dispose peut-être à juger le peintre sur le portrait.

Peu sensible aux éloges, Clémentine pardonnerait à ma plume si elle rencontrait, au travers de flatteuses vérités, quelques-unes de ces imperfections qui, semblables aux ombres dans un tableau, font valoir le premier plan.

La modestie poussée trop loin donne une méfiance de soi qui n'est pas sans danger; car, à force de chercher à ne pas être devinée par les autres, on pourrait finir par ne plus se comprendre soi-même.

Avant de parler de l'esprit et du cœur de Clémentine, peut-être ferai-je bien de m'arrêter quelques instants sur son extérieur, qui ravit tous ceux qui la voient!

Hébé n'était qu'une fiction offerte à l'esprit des hommes ; Clémentine réalise les idées de perfection dont cette déesse de la jeunesse fut le type.

Légère et pleine de grâce, elle effleure l'espace qu'elle parcourt, et semble y semer des regrets pour y recueillir des souvenirs.

Qui se flatterait d'obtenir d'elle un intérêt plus vif que celui qu'elle accorde à tous, se bercerait d'illusions.

Ce genre d'intérêt n'existe point au fond d'un cœur qui n'a pour les sentiments qu'elle inspire, qu'une douce compassion.

Qu'on n'aille pas l'accuser d'être insensible par système; loin de là, son âme est capable d'impressions vives; parfois elle les écoute, plus souvent encore elle s'y soustrait, mais toujours sa physionomie les révèle, et son cœur en reçoit le contre coup.

A quel pinceau confier le soin de rendre cette taille faite au tour, élégante autant que légère; et qui joint la plus parfaite régularité à la souplesse la plus exquise?

Plutôt jolie que régulièrement belle, Clémentine ravit sans qu'il soit nécessaire d'étudier chacun de ses traits. Ses dents ont le blanc de l'albâtre, et ses cheveux sont bruns.

Tantôt sa figure est empreinte de cette pâleur qui annonce force et faiblesse, et tantôt d'une rougeur fugitive qui révèle la pensée qu'elle a voulu taire. Mais que personne n'ose prendre acte de cette rougeur, car

son âme innocente et pure ne transige pas même avec sa pensée!

Si, par un de ces hasards possibles à imaginer, un mortel, entraîné par ce qu'il y a de plus séduisant au monde, perdait jamais près d'elle, et sa tête et la raison, Clémentine remporterait bientôt sur ce cœur malade une double victoire, en triomphant de lui par l'empire de la vertu.

L'enfant plein d'innocence joue sur le bord d'un précipice. Il en est ainsi de certaines âmes privilégiées qu'une puissance protectrice semble préserver; de même que l'enfant échappe au feu, à l'eau, au torrent, à l'abîme, elles échappent à la séduction, aux mécomptes, aux dangers, aux regrets amers; et, par une dernière faveur de la Providence, en même temps qu'elles acquièrent plus de mérite aux yeux du ciel, elles ont à ceux du monde plus d'attrait.

Une confiance absolue obtient une protection sans bornes.

Une imagination ardente est une excuse qui sourit à certaines âmes; parfois aussi c'est un épouvantail qui les effraye, car elle les livre tour à tour à la tristesse, à l'exaltation ou au découragement le plus complet. Tantôt on sent, sous l'empire de cette *folle du logis*, un vague qui épouvante, d'autres fois on croirait presque ne plus sentir; on demeure courbé sous un poids qui accable, puis à cette agitation succède un calme que l'on ne s'explique pas plus que l'agitation qui l'a précédé.

Si l'on s'est senti attiré sur les pas de Clémentine, l'empreinte passagère laissée par son joli pied sur le sable, est impossible à retrouver; de même, on au-

rait tort de voir dans son sourire autre chose que de la bienveillance; pour obtenir son amitié il faut surtout la mériter.

Ses yeux ont une expression qui ne saurait tromper; ils annoncent un cœur qui sait aimer et reflètent l'âme la plus pure; ils témoignent ce qu'elle éprouve, sans que ses paroles soient toujours en parfaite harmonie avec eux; ses discours sont mesurés, quelquefois même un peu calculés; mais quelle est la femme qui ose dire tout ce qu'elle pense?

Clémentine n'est pas sans ambition; et le monde exerce sur son esprit une espèce de prestige qu'elle ne s'avoue pas.

Trop de contrainte ne laisse pas toujours au jugement le plus droit assez de simplicité.

L'abandon a tant de charme, que l'originalité pour paraître piquante, ne doit pas être étudiée.

Mais qui peindra cette élévation de pensées qui se retrace dans chaque action de Clémentine, cette fierté naturelle poussée jusqu'à l'excès; ce courage méprisant du danger, cette discrétion à toute épreuve, et ce cœur généreux qui ne sait pas mettre de bornes à son dévouement; qui dira cet oubli de soi, qui la porte à cacher ses souffrances aux objets de ses plus chères affections, à se faire une jouissance héroïque de leur dissimuler ses peines, et à leur offrir les consolations dont elle-même aurait souvent besoin!

Une grande exaltation de sentiment nous fait puiser une force infinie dans nos souffrances; mais le temps userait notre courage, si l'aspect des malheurs d'autrui ne nous aidait pas à remercier Dieu des épreuves qu'il nous épargne.

Toute position, pour être bien jugée, doit être prise dans son ensemble ; et alors la reconnaissance vient s'associer aux regrets.

Si rien n'est capable de faire renoncer une âme forte à un parti qu'elle a pris, il y a quelque chose d'aimable à sacrifier à l'amitié, tout projet qui n'est pas le résultat d'un devoir.

Ainsi le pense Clémentine ; ferme quand il le faut, elle ne sait point tenir tête à une amie pour des bagatelles; et cette douceur de caractère est d'autant plus aimable en elle, que c'est à son cœur qu'elle est due.

Cette charmante personne a connu jusqu'à satiété le bonheur d'être mère; si toutefois le cœur d'une mère peut connaître la satiété. Il était dans sa destinée d'être éprouvée dans ses affections..... Qu'elle y prenne garde ! si l'un de ses enfants, qui tous lui sont chers, paraît mériter par ses facultés remarquables d'être le préféré, cet enfant peut aussi devenir le sujet de ses peines les plus cruelles.

Fort heureusement, la religion règle son cœur comme son esprit, et la résignation de Clémentine est aussi grande que sa foi.

CLARA

MADEMOISELLE WIECK

Très-romanesque ; grand dégoût de la vie ; rêvant souvent et courant après une chimère sans pouvoir la rencontrer. Difficile à choquer, facile à blesser ; tendre et trop exclusive dans son affection ; la voulant souvent où elle n'est pas, et la repoussant quelquefois où elle se rencontre.

Éprouvée trop tôt par l'adversité, Clara se trouvait déjà formée pour souffrir, à l'âge où l'inexpérience nous cache une partie des peines de la vie.

Moins malheureuse à présent, et bien jeune encore, elle pourrait reprendre au plaisir, à l'espoir ; mais, douée d'un talent plein d'expression et qui traduit toutes ses douleurs, Clara possède un de ces cœurs qui n'oublient rien.

Pauvre enfant ! ne croyant plus au bonheur pour l'avoir trop désiré, trop senti peut-être, elle est trop fatiguée des mécomptes qu'elle a éprouvés, pour ou-

vrir son âme aux idées qui pourraient seules la consoler.

Assez généreuse pour pardonner une injure, Clara ne pardonnera jamais un oubli ; bonne, compatissante, et sensible à l'excès, elle en est arrivée à n'attacher plus de prix à rien, pour s'être prise trop vivement à tout. Tant il est vrai que rien n'est plus contraire à la joie, au plaisir, au bonheur, à la gloire, que les idées poétiques et exagérées qu'on s'en fait.

Un sentiment religieux existe au fond de l'âme de Clara ; mais il n'est pas assez pratiqué, assez réfléchi, pour lui être d'un grand secours.

Distraite sans cesse, bien qu'elle pense toujours, Clara apporte à la fois dans la vie trop de confiance et de crainte, trop d'exaltation et de découragement.

Sans avoir de l'amour-propre, elle se trouve si supérieure à ceux qui l'entourent, qu'elle vit seule au milieu d'eux : seule de cœur ! car son esprit et sa bonté lui font trouver du charme à vivre en société. On pourrait même croire qu'elle se plaît à l'intérêt qu'elle inspire : ce serait une erreur. Facile à tromper, Clara est difficile à persuader, et jamais elle n'aimera que celui dont elle sentira qu'elle est véritablement aimée.

Assez fière pour dédaigner de vains compliments, Clara sera toujours flattée d'un éloge mérité. Sans aucune coquetterie, elle aime la toilette et se plaît à être *elle*, en créant des modes originales ou bizarres qui l'empêchent de ressembler à personne.

Clara est vive sans être colère, et ne peut supporter ni la peine qu'elle cause, ni celle qu'elle éprouve.

Enfin, douée d'une imagination ardente, d'un esprit impétueux et d'une organisation puissante, cette grande artiste a renoncé à tous les charmes de l'existence; et, minée par le chagrin, elle a contracté, sous son étreinte cruelle, une sorte de nonchalance de corps et d'âme qui paralyse une partie de ses facultés.

Le seul bonheur qui lui reste est celui de rendre service; et l'on pourrait presque dire qu'elle est reconnaissante envers ceux qui lui procurent le plaisir de les obliger.

CORNÉLIE

MADAME MORISOT

—

Biarritz.

Cornélie, ne lui en déplaise, est un véritable enfant gâté, mais ses qualités font bien vite oublier ses légers défauts. Ne contrariez pas ses caprices, car ils deviendraient une idée fixe, une volonté à laquelle il faudrait que tout cédât.

Un obstacle la révolte; elle désire avec une impétuosité sans pareille; mais elle n'a pas plutôt obtenu, qu'elle regrette souvent d'avoir demandé.

Lui laisser une liberté dont elle est incapable d'abuser, c'est le moyen de la ramener à la raison; et l'expérience n'est pas toujours perdue pour elle.

Un raisonnement un peu long l'ennuie; mais elle aime à être agréable à ceux qui lui plaisent, et le plaisir qu'elle trouve à obliger est tel, que jamais elle ne songe à la reconnaissance qu'on peut lui devoir.

Son imagination est vive; l'extraordinaire et le mer-

veilleux la charment; si ses idées sont mobiles, ses sentiments sont constants, et sa sensibilité est plus réelle qu'apparente.

Elle a assez de confiance dans son jugement, et raisonne souvent avec autant de sagesse qu'elle déraisonne avec grâce.

Tout en sachant ce qu'elle vaut, Cornélie n'a point de vanité, car elle regarde l'amour-propre comme le cachet d'un petit esprit.

On lui plaît ou on lui déplaît au premier coup d'œil, et Cornélie ne sait pas dissimuler l'impression qu'on produit sur elle; dans les rapports de société, elle avance souvent sans réflexion et recule parfois sans motif apparent.

Elle supporterait un chagrin réel, et ne peut se résigner à l'ennui.

La coquetterie est plutôt dans son esprit que dans son cœur; et, reconnaissante par bon naturel, elle vous sait gré de la plus légère attention.

Certaine de plaire, elle n'en a pas le projet arrêté; mais si vous la blessiez avec intention, elle vous le pardonnerait difficilement.

Il y a autant de distinction que de grâce dans sa personne, et sa physionomie est d'une extrême finesse.

Cornélie est bonne, naïve, candide, spirituelle, espiègle, originale sans bizarrerie; naturelleet franche, elle se cabre pour un mot, et revient aussi vite qu'elle est partie; mais, alors même qu'elle semble dire tout ce qui lui passe par la tête, elle sait garder par devers elle ce qu'elle veut taire, et personne ne dit avec

plus de mesure et de tact ce qu'elle désire que l'on comprenne.

Il y a chez elle confiance et méfiance, raison et folie, enfantillage et âge mûr, profondeur et légèreté, mémoire et oubli ; elle rit et se dépite, s'amuse et s'ennuie avec la même facilité.

Son petit pied effleure le sol ; elle court après un papillon, et cependant elle est capable d'une occupation sérieuse...... pourvu qu'elle ne soit pas trop longue.

Il est peut-être moins difficile de l'attacher que de lui plaire; mais, dès qu'on lui plaît, elle vous aime, ou du moins elle le croit.

Tout est vrai dans cette âme candide dont l'expérience a pourtant devancé les années.

Elle est incapable d'une méchanceté ; ses remarques sont fines et parfois malicieuses, mais elle ne les communique pas toujours, car elle ne se pardonnerait pas d'avoir affligé.

La tournure de son esprit se révèle dans sa personne ; ainsi il y a du dédain dans son sourire et de la bienveillance dans son regard ; sa figure est jolie, sa taille est élégante, enfin c'est de tout point une femme charmante.

Cornélie s'est mariée sans trop songer à l'engagement qu'elle allait contracter, mais il lui est doux de remplir ses devoirs ; et si elle est heureuse d'être épouse et mère, elle n'est pas moins fière des honorables parents dont elle est la digne fille.

Le ciel s'est plu à protéger son existence, sans qu'elle songe beaucoup à l'en remercier.

Telle m'a paru celle que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont l'étude m'a semblé assez attachante pour que j'aie voulu confier cette esquisse à mon recueil.

CLÉMENTINE

MADAME CHEVALIER

—

Biarritz.

Faible et intéressante créature, son premier pas dans la vie l'a précipitée dans une espèce de labyrinthe qui lui paraît sans issue.

Jeune, jolie, naïve, élégante et gracieuse, Clémentine semble un roseau ballotté par l'orage ; mais une âme de feu habite ce faible corps, et dans ce petit être si délicat se cache un caractère que rien ne saurait ployer.

On peut la réduire par la force, mais on n'atteint pas sa volonté. Placée dans le bien, cette volonté proteste avec énergie contre le mal, et toute bassesse lui fait horreur.

Tant de force morale et tant de faiblesse physique se trouvent rarement réunies ; aussi est-il à craindre que, dans cette lutte inégale, l'existence de Clémentine vienne à se briser.

L'appréciation du monde lui est indifférente, mais elle sent avec terreur son regard scrutateur peser sur elle ; et, femme, elle a peine à supporter des jugements qu'elle méprise. N'ayant plus ni intérieur ni patrie, Clémentine fuit les climats où une catastrophe funeste est venue frapper son existence. Elle se fuit elle-même sans pouvoir s'éviter; une occupation active, impétueuse, parvient à la distraire de ses chagrins, mais c'est aux dépens de sa vie, et la pauvre femme retombe sans cesse d'une exaltation qui la tue, dans un accablement qui la détruit.

Son imagination la ronge et son cœur la dévore ; mais, évitant d'écouter leur voix, elle leur permet de la consumer lentement.

Désenchantée de tout ce qui fait vivre, elle ne jouit de rien et ne croit à aucun bonheur.

Les êtres qu'elle chérit lui font mal en lui rappelant ceux qu'elle a perdus.

Pour se soustraire à toute espèce de consolation, elle est allée végéter sur le sol étranger. Entourée d'indifférents qui l'ignorent, et capable de se dévouer avec passion, elle a craint le dévouement des siens, parce qu'elle a senti qu'il y avait en elle des exigences auxquelles nul ne pourrait satisfaire.

Clémentine fuit tout ce qui pourrait l'attendrir, et redoute tout ce qui pourrait l'émouvoir ; assez généreuse pour avoir voulu épargner à sa famille l'aspect de ses derniers moments, elle ne se sent pas la force de vivre pour cette famille dont elle est aimée; et son seul espoir est de voir s'éteindre bientôt une existence qui lui paraît vouée fatalement au malheur.

Pauvre Clémentine, loin d'élever son âme vers

celui qui pourrait seul la consoler, elle accuse le ciel de ses souffrances; et, privée des espérances célestes qui consolent les gens pieux, elle ne voit que chagrin et misère dans l'avenir comme par le passé.

Trop fière pour supporter la compassion, Clémentine ne veut d'aucune pitié; et, calculant froidement le terme d'une vie dont elle se croit maîtresse, elle la regarde comme un fardeau dont elle pourra se débarrasser, le jour où ce poids deviendra au-dessus de ses forces. Pensée coupable, n'en déplaise à son indépendance ; et faiblesse malgré sa fermeté.

Jadis religieuse, l'âme de Clémentine s'est aigrie dans le malheur; et, semblable à l'enfant qui réagit contre sa mère, elle réagit contre Dieu, lui reprochant, dans son aveuglement, de lui avoir envoyé des souffrances qu'elle ne croit pas avoir méritées; et pour comble de maux, doutant de sa miséricorde et de sa bonté.

Malheureuse femme! elle souffre en ce moment sans consolation et sans espoir ; mais lorsque la raison viendra remplacer le murmure ; elle se dira : « La vie « est un court passage; quelque prolongée que puisse « être mon existence, qu'est-elle auprès de l'éternité « bienheureuse qui attend ceux dont la résignation a « su désarmer le ciel! Dieu m'aime puisqu'il m'é- « prouve... et quand il serait vrai que je n'ai pas mé- « rité mon sort, je veux souffrir, sans me plaindre, « pour ceux que j'aime, dans l'espoir que mes souf- « frances leur seront comptées! je veux souffrir « comme a souffert le juste !... Il était sans péché, et « quelles angoisses n'a-t-il pas supportées!... c'est « pour les hommes!... c'est pour moi qu'il a été cru-

« cifié!.... qu'il soit béni pour nous avoir appris que « la souffrance est le chemin du ciel! » Quand l'intéressante Clémentine parlera ainsi, les difficultés du chemin s'aplaniront sous ses pas; elle ne cessera pas de souffrir, car la souffrance c'est la vie! Mais elle cessera de se révolter, le désespoir s'enfuira de son âme; et, si elle ne retrouve pas le bonheur qu'elle avait rêvé, elle jouira du moins de ce calme qui pour elle serait un grand bien.

Qui sait d'ailleurs si le ciel, touché des douleurs de Clémentine, n'attend pas qu'elle crie vers lui, pour lui accorder ici-bas un peu de cette félicité dont son cœur est avide? Qui sait si ses soupirs n'ont pas ému celui qui compte nos larmes, et si bientôt...... Mais laissons le temps accomplir son œuvre, et, soumis aux décrets de Dieu, contentons-nous de le prier.

Une chose s'oppose peut-être à la miséricorde céleste. Incapable de faire sciemment du mal aux autres, Clémentine ne sait ni oublier, ni pardonner celui qu'on lui a fait; elle méprise, elle souffre en silence; et, sardonique pour les autres, elle l'est quelquefois aussi pour elle-même, tant il y a de découragement dans son cœur. Or nous ne sommes pas seulement jugés d'après nos actions, mais aussi d'après nos sentiments.

Ceux de Clémentine sont nobles et fiers selon le monde; que d'honneur dans son cœur! et quelle indépendance dans son esprit! Mais, hélas! cette décieuse personne ne sera jamais ce qu'elle eût été, et la méfiance la plus funeste a remplacé chez elle une confiance exagérée.

Il y aurait pourtant une sorte d'égoïsme de la part

de Clémentine à s'enfermer dans sa propre douleur, sans tenir compte de celle qu'elle cause à ceux dont elle est aimée, par la persistance de sa tristesse; et ce sentiment serait indigne d'une personne qui a autant de générosité que d'élévation.

Ceux qui vous chérissent, Clémentine, souffrent de vos souffrances, sachez-le bien ; et pour eux, si ce n'est pour vous, essayez d'en adoucir l'amertume.

Vous chassez parfois vos pensées sans jamais les combattre ; ce n'est pas assez, il faut travailler à les vaincre.

Celui qui ose vous offrir ces conseils vous connaît à peine ; mais vos qualités lui ont inspiré un intérêt profond.

Il y a dans la vie des vérités qui se sentent, mais il est dangereux de les analyser.

Laissez-moi vous inviter aussi à combattre la trop grande indépendance de votre esprit, en lui imposant des limites. La douleur réelle est assez cruelle, sans y ajouter les tourments d'une imagination ardente.

La force morale qu'on emprunte à la terre n'apporte à nos douleurs aucune compensation ; mais une larme répandue au pied de la croix, console de bien des maux.

La raison ne se trouve jamais dans les extrêmes; et il est prudent de ne prendre jamais avec soi-même de trop grands partis.

Soulager l'âme qui souffre est presque le seul bonheur dont on jouisse sans regrets. Je l'éprouverai, Clémentine, si j'ai pu vous ressusciter à l'espoir.

ÉLISA

VICOMTESSE DE LA ROCHEFOUCAULD

—

Jamais peau plus éclatante, jamais plus de fraîcheur, et un teint plus éblouissant ne colorèrent une figure aussi délicieuse.

Un peu de pâleur venait parfois ajouter au charme de la physionomie si noble d'Élisa.

Blanche comme le lis, et rose comme la rose, jamais, malgré le soleil le plus ardent, une tache de rousseur ne vint déflorer cette personne, que l'air des champs rendait plus charmante encore.

Sa taille était élevée autant que gracieuse ; mais il semblait qu'elle n'avait pas toujours la force de la porter ; et cette espèce de laisser aller sans affectation, avait en elle une grâce infinie.

Ses beaux et longs cheveux avaient le noir et l'éclat de l'ébène.

Son front était petit, son nez parfaitement dessiné;

et si sa bouche avait un défaut, c'était d'être presque inaperçue, mais ses lèvres vermeilles la révélait.

Élisa possédait l'air le plus noble, avec une distinction parfaite et une élégance peu commune.

Sans lui être nécessaire, la toilette lui seyait à ravir, et l'on se rappelle encore un costume de Chinoise où elle eut un succès prodigieux. Lorsqu'elle entra dans un salon ainsi vêtue, chacun fit cercle pour l'admirer.

Elle jouissait de ses succès sans coquetterie ni prétentions, mais en femme qui n'est pas fâchée de constater son pouvoir.

Trop au-dessus des futilités de la mode pour s'y attacher, elle jouait avec la toilette comme un enfant avec sa poupée.

Elle aima le monde un moment; puis bientôt il la fatigua, et des pensées plus graves occupèrent tous ses loisirs.

Si on la remarquait dans nos salons, on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer; mais partout son air de réserve et de dignité imposait à tous le respect, comme un tribut qu'on s'empressait de lui payer.

Ses yeux plus grands que sa bouche, avaient une expression délicieuse : c'était le regard d'un ange avec toute sa pureté.

La vertu semblait être son patrimoine, et la bonté son domaine.

La charité fut pour cette belle âme, une nécessité de tous les instants; et jamais elle ne put voir couler une larme sans l'essuyer.

Il y avait chez cette bonne et parfaite Élisa, des contrastes difficiles à expliquer; et si elle eut quelques lé-

gers défauts, ils tinrent bien plus à son esprit qu'à son cœur; et peut-être aussi à son éducation, qui ne développa pas assez son caractère. Au reste si j'en parle ici, c'est afin que ma franchise fasse croire à ses qualités si précieuses.

Trop fière pour exprimer jamais un désir, Élisa était trop positive pour ployer; mais elle savait souffrir en silence, et dédaignait de se plaindre de ceux qui l'avaient affligée.

Elle avait une âme profondément sensible, mais sans expansion; et à ses enfants eux-mêmes, qu'elle chérissait comme la mère la plus tendre, elle ne témoigna jamais sa tendresse par des signes extérieurs.

La plus légère inquiétude était pour elle un tourment réel; avec une imagination très-vive, sous une apparence calme, elle ne se trahissait que par sa préoccupation; c'était enfin, une personne qu'il fallait deviner, pour l'aimer autant qu'elle le méritait.

Jamais esprit ne fut plus élevé, cœur plus dévoué, âme plus pure; mais elle éprouvait rarement le besoin de manifester ses sentiments; le témoignage de sa conscience et l'œil de Dieu lui suffisaient.

Heureuse et fière de la confiance qu'on lui accordait, un secret devenait pour elle un dépôt sacré; mais il était rare qu'elle-même eût besoin de se confier.

Ne transigeant jamais avec un devoir, lorsqu'il lui était démontré, Élisa tenait à ses idées; peut-être n'entrait-elle pas toujours assez dans celles des autres, et parfois elle se refusait aux demandes les plus innocentes; mais elle savait faire pardonner ses refus, et son âme était trop belle, pour qu'on ne les attribuât pas aux motifs les plus respectables.

Elle eût tout sacrifié à la religion, sa boussole et son guide, tout jusqu'à sa vie; et cependant elle apportait jusqu'au pied des autels, cette compression qui l'empêchait de s'épancher; aussi ce cœur si tendre s'accusait-il souvent de ne pas prier avec assez d'onction.

Ferme comme le roc, sa religion ne fut point toujours assez éclairée, et l'on aurait pu lui reprocher de ne pas la prendre d'assez haut; mais en regrettant pour elle-même, qu'elle n'ait pas compris tout ce que le christianisme répand de mansuétude dans certaines âmes, on ne saurait accuser de sa sévérité envers elle-même que sa conscience trop timorée.

Capable d'une énergie peu commune, Élisa en donna plus d'une preuve, et jamais la pensée d'un danger personnel ne put l'atteindre; il y avait du chevaleresque dans ses sentiments.

Des pertes cruelles répandirent sur sa charmante physionomie une empreinte de tristesse que rien ne put effacer; et ses souffrances physiques qui allèrent toujours croissant, finirent par fixer sur ses traits l'expression touchante de la douleur.

Ses souffrances comme ses peines, elle offrait tout à Dieu, mais avec un profond découragement.

Ses sentiments étaient aussi tendres qu'inébranlables, sans qu'elle éprouvât jamais le besoin de les exprimer.

Si elle ne vous comprenait pas toujours, ce n'est pas qu'elle ne le tâchât; mais à cet ange créé pour le ciel, certaines nuances de la vie humaine devaient échapper..., et son esprit était, à l'égard de certaines faiblesses, moins éclairé que son cœur.

Créée pour la vertu, comme l'abeille pour donner du miel, Élisa était respectée et chérie à l'âge où les autres femmes n'inspirent que de l'admiration, et l'estime si bien méritée qu'on lui accordait, ne fit qu'augmenter avec les années.

Elle eut pour toutes ses amies la fidélité la plus exemplaire; et le choix remarquable qu'elle en avait fait, honore son caractère.

Aussi, nul n'a-t-il oublié cette noble et parfaite femme!

Elle s'est endormie dans les bras du Seigneur, comme un enfant plein de confiance et d'amour sur le sein d'un père.

Sa dernière pensée fut pour Dieu, sa dernière parole pour son mari.

Ce Dieu qu'elle aimait tant, voulut dans sa miséricorde épargner à son âme profondément sensible, les cruelles épreuves qu'il réservait à cet époux déjà si cruellement frappé par sa mort.

En succombant à deux maladies terribles, Élisa échappa au malheur affreux de survivre à deux enfants qui sont allés la rejoindre; et la certitude qu'elle est heureuse, a pu seule adoucir les regrets amers que sa perte a causés.

Ce portrait doit être fidèle; car il est gravé dans le cœur de celui qui avait pour cette noble femme, l'affection la plus tendre et la plus sincère.

CLÉMENCE

MADEMOISELLE GILLET

—

Biarritz.

Clémence est le nom de cette jeune personne pure, naïve et toute charmante; elle est fille unique d'une mère qui la chérit, et qui, veuve depuis longtemps, a cru plus sage de chercher à diriger par l'affection ce caractère indépendant et fier, que de le dominer par la force.

Une certaine lenteur apparente cache en elle une extrême vivacité de pensées; son imagination, à la fois rêveuse et passionnée, suit avec une persévérance invincible une idée, un projet, et ne réfléchit pas toujours assez avant de s'y abandonner. Se passant facilement de plaisirs, Clémence s'y livre avec ardeur, et n'apporte pas plus de modération à l'étude qu'au plaisir; enfin, elle est extrême en tout, dans la joie comme dans la douleur.

Faible roseau que les vents agitent, et qui se sou-

tient avec peine; aimable enfant qui ignore encore ce qu'elle est, et voudrait qu'on le lui dise, en craignant presque de l'apprendre; Clémence se plaît sans orgueil et se redoute sans savoir pourquoi; connaissant à peine ce monde qui lui sourit, elle l'entrevoit avec une sorte de crainte, car ses impressions profondes et impérieuses lui font pressentir une vie semée d'écueils; elle désire aller à la découverte, et, pressentant des périls qu'elle ignore, elle songe trop à l'avenir, pas assez au présent; se livrant d'ailleurs à mille calculs imaginaires, et bâtissant sur le sable, Clémence s'étonne naïvement qu'on la traite en enfant, et s'indigne qu'on lui conteste des impressions qui ne sont pas de son âge.

Ses sentiments sont élevés; son âme est tendre et affectueuse; sensible et passionnée, elle est dévouée jusqu'à l'excès; mais sa volonté est de fer; et Clémence poursuit toujours sans s'arrêter le but qu'elle désire atteindre.

Il y a de belles et nobles facultés écrites sur son front; toutefois ses idées ne sont encore ni assez réglées, ni assez soumises; elle a trop de confiance dans son jugement, et pas assez dans celui des personnes qui cherchent à la diriger.

Son esprit est plus formé qu'il ne l'est généralement à son âge; et c'est à la plus tendre comme à la plus digne des mères qu'elle le doit.

Tout en adorant cette excellente mère, Clémence cause plus souvent avec elle-même qu'avec ce guide éclairé; et cette confiance entière qui fait le charme de l'intimité ne lui est pas habituelle.

Il y a dans son caractère réservé une véritable dis-

tinction ; mais son cœur sera trop passionné pour sa frêle enveloppe, trop profond pour son bonheur, trop romanesque pour son repos, trop susceptible et trop jaloux pour sa tranquillité.

Elle ne songera pas à raisonner, elle sentira ; et si jamais Clémence pouvait craindre que l'on méconnût le dévouement absolu qu'elle est capable d'offrir, elle se tairait, mais en souffrant mortellement.

Les illusions d'une imagination ardente sont trop souvent menteuses pour qu'on puisse se fier à leur apparence.

Rieuse parfois à l'excès, espiègle sans méchanceté et mélancolique par pressentiment, Clémence est *bon enfant* dans toute l'étendue du terme.

Sa religion est sincère, mais elle demanderait à être plus approfondie. A personne il ne serait plus nécessaire de croire qu'à Clémence; la foi est un guide aussi sûr qu'éclairé ; c'est un soutien dans la vie, et toujours un refuge dans le malheur.

Il y a du danger à ne pas réfléchir aux conséquences d'un mot, d'un regard ou d'une démarche qui peuvent, au premier aspect, sembler indifférents ; et ce qui serait pour les autres de légères distractions, pourrait devenir pour Clémence des dangers réels.

Il est rare d'avoir plus de réserve dans les manières, et de délicatesse dans les sentiments que n'en possède cette aimable fille.

Puisse sa mère lui être longtemps conservée ! C'est le vœu de celui auquel cette jeune personne a su inspirer un intérêt sincère.

DELPHINE GAY

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Quelle est cette belle personne, presque cachée par une espèce de nuage blanc qui flotte autour d'elle?

Posée nonchalamment et avec grâce dans son fauteuil, Delphine jouit sans affectation comme sans pédanterie du double tribut d'hommages qu'on accorde chez elle à l'esprit et à la beauté. Dorés par un rayon du ciel, ses beaux et longs cheveux tombent en boucles élégantes sur ses larges épaules d'un blanc d'albâtre, et son sourire, délicieux autant que facile, découvre un collier de perles encadré dans la bouche la plus vermeille.

Sa taille est noble et grande, ses traits réguliers ont de la grâce et de la majesté ; enfin son teint a toute la fraîcheur de son imagination, qui, riche et brillante, passe en se jouant des sujets les plus graves aux conversations les plus enjouées.

La parole a tant de charme dans la bouche de Delphine, qu'on se tait pour l'entendre, plus heureux encore de l'écouter que de lui exprimer l'admiration qu'elle inspire.

Il y aurait pourtant un calcul d'amour-propre à causer avec Delphine ; car, triste ou gaie, légère ou profonde, elle sait vous associer à ce qu'elle éprouve ; et elle a tant d'esprit, qu'elle en donne aux autres.

Détestant l'ennui comme la peste, Delphine vous saura gré de la faire rire ; et, de même qu'elle sait féconder les sujets les plus élevés par les côtés inaperçus qu'elle y découvre, elle sait poétiser la plaisanterie en y jetant toutes les fleurs de son esprit.

Détestant la politique, personne n'en parle avec plus de tact et d'énergie; et son jugement serait toujours sain, si ses affections ne le faisaient jamais dévier.

Son imagination est ardente, sa pensée forte et puissante ; et le ciel l'a douée d'une éloquence entraînante qui lui permet d'exprimer avec grâce tout ce qu'elle éprouve.

Peu soucieuse de connaître les hommes, elle les prend au mot sans attacher beaucoup d'importance aux qualités dont ils se parent.

Si vous l'amusez, elle vous fixera près d'elle par un sourire ; si vous avez le malheur de l'ennuyer, son air distrait et préoccupé vous fera bientôt comprendre que votre visite doit avoir un terme.

Aimant assez la controverse, elle y fait briller son esprit plus encore que sa raison.

Toute contrainte la révolte, et la souffrance altère visiblement son existence.

Ses impressions sont vives, spontanées et violentes parfois.

Aimant fort à être entraînée, elle redoute qu'on l'entraîne.

Le cœur s'use à force d'avoir senti ; la vie n'est pas toujours telle que nous l'eussions désirée, et que les circonstances nous l'ont faite.

Quelque généreuse que soit Delphine, elle oublie difficilement, et malgré sa bonté, elle pardonne rarement à qui l'a blessée, jamais à qui l'aurait méconnue.

Elle dédaigne trop les mauvais ouvrages pour les juger ; mais quand par hasard, elle attaque homme ou livre, sa critique est sévère, et son trait emporte la pièce.

Impétueuse, elle sait se contenir, en souffrant beaucoup de ce triomphe qu'elle remporte sur elle-même.

Sa prose est délicieuse, c'est une sorte de Caméléon qui s'empreint de toutes les nuances, un Protée qui sait revêtir toutes les formes.

Poëte, elle a de l'élégance, un goût exquis, de l'élévation, de l'audace et parfois même du génie.

Delphine brave l'opinion, quand elle ne la fait pas ; toujours disposée à recevoir les conseils d'un ami, elle fait profession de dédaigner la critique vulgaire des sots, des envieux et des méchants. On ne raisonne pas avec plus de force, on ne déraisonne pas avec plus de grâce.

Cet Aristarque aux blonds cheveux prend assez vo-

lontiers les humains comme des jouets, et se plaît à faire mouvoir les ficelles qui agitent certains pantins, honorant d'ailleurs avec enthousiasme les hommes qui méritent d'être honorés.

Son dévouement est complet, absolu, sans mesure pour ceux qu'elle aime; mais si on méconnaît son affection, elle éprouve le besoin de se venger des ingrats, ne fût-ce que par le profond dédain qu'elle leur témoigne.

Trop franche pour ne pas savoir qu'elle peut se tromper, elle en convient rarement.

Tour à tour triste ou gaie et souvent mélancolique, Delphine se laisse distraire par un rien, mais elle retombe facilement dans ses habitudes rêveuses.

Enfin, grâce à beaucoup de finesse et d'usage du monde, elle sait ne montrer qu'une partie de son caractère; et tel croit la connaître, qui ne comprend qu'à demi tout ce qu'elle vaut.

Heureux qui peut lire son âme dans ses beaux yeux; mais ce privilége de l'amitié, Delphine ne l'accorde qu'à bon escient.

Jamais cette aimable personne n'a oublié un service reçu; la reconnaissance peut sommeiller chez elle, mais l'adversité la réveille et on la retrouve au besoin.

Trop supérieure et trop célèbre pour ne pas avoir des ennemis ou tout au moins des envieux, Delphine a aussi des amis sincères, que ses agréments lui ont acquis, et que ses qualités solides lui conserveront en dépit du temps, des opinions et des événements.

Au nombre de ceux dont l'affection respectueuse a

su résister à toutes les épreuves, qu'il me soit permis de citer le mauvais peintre dont le cœur est encore plus sincère que le pinceau.

EMMA

MADAME STANDISH

—

Difficile à bien peindre, Emma est remplie d'attraits sans être régulièrement belle; sa taille est celle d'une nymphe, et l'élégance des formes le dispute chez elle à la grâce. Son pied est aussi charmant que sa personne, sa tournure aussi distinguée que ses manières.

Il y a un charme infini répandu autour de cette aimable femme; et sa mobilité même a quelque chose de piquant qui ne se rencontre nulle part.

Son goût est exquis, et tout s'en ressent, jusqu'à sa toilette.

Ses yeux sont remplis d'expression, et ce qu'elle éprouve s'y peint avec autant de chaleur que de rapidité.

De beaux cheveux noirs et un teint du Midi font res-

sortir l'éblouissante blancheur de ses dents, aussi belles que bien rangées.

Pleine d'âme, de vivacité, presque d'emportement, Emma est tout feu pour ceux qu'elle aime; et si elle les afflige par mégarde, elle s'en repent avec la même impétuosité qu'elle met à les obliger.

Un premier mouvement l'emporte souvent, mais il est toujours dicté par l'impulsion du cœur le plus droit, et d'un esprit qui ne sait rien feindre.

Elle se mettrait en quatre pour ses amis, et rien ne pourrait l'engager à les abandonner : il lui serait odieux d'en entendre dire du mal, et plus pénible encore d'en penser.

On n'a ni plus de grâce ni plus d'esprit; avec une extrême mobilité dans les idées, elle n'en a aucune dans les sentiments; et tandis que les autres la recherchent avec empressement, elle semble se craindre et douter d'elle-même; ne se connaissant pas assez, pour croire à des succès qui l'étonnent sans l'occuper.

L'âme la plus pure lui fait quelquefois juger les autres avec trop d'indulgence; mais elle tient peu à ses jugements, à moins qu'ils ne soient fondés sur une estime bien sentie.

Pour définir tout à fait Emma, il faudrait l'étudier longtemps; et si parfois il lui plaît qu'on ne la connaisse pas, elle s'impatiente aussi de ne pas être comprise. Me pardonnera-t-elle d'avoir essayé de la deviner?

Pleine d'impressions généreuses, elle court vers le bien avec le même instinct qui l'éloigne de tout ce qui est mal.

Elle s'engoue aussi facilement qu'elle s'attache difficilement; et les objets comme les individus, se peignent trop vivement à sa pensée pour qu'elle s'y arrête longtemps.

C'est le composé le plus piquant, le plus aimable, et parfois le plus original; aussi serait-il impossible de la bien juger en un jour.

On pourrait faire d'elle deux portraits distincts qui lui ressembleraient également.

On n'a ni plus de bonté ni plus de dévouement : sa vie est passée tout entière dans celle des êtres qui lui sont chers; et si ses sœurs ne possédaient pas, ainsi qu'elle, la mère la plus tendre, sa tendresse éclairée leur en servirait.

Le monde est plutôt pour Emma, un tourbillon qui l'occupe et la distrait, qu'une nécessité ou un entraînement.

Ses impressions toujours violentes, lui font craindre la solitude; elle s'y trouve rarement, car chacun recherche la société de cette femme charmante; et le besoin qu'elle semble avoir des autres, est à leurs yeux une qualité dont on lui sait gré.

La délicatesse des sentiments le dispute, chez elle, à la générosité des procédés; un repentir sincère est toujours sûr d'obtenir le pardon d'Emma.

Forte et faible, à la fois, contre les épreuves du cœur, elle pourrait en mourir sans se laisser abattre, et sans manifester son ressentiment; on l'a vue se laisser accuser, plutôt que d'affliger les autres en se justifiant.

Ami sincère et dévoué d'une femme si attachante, les regrets que m'a laissés sa mort dureront autant

que ma vie; et s'il m'était possible de trahir les secrets qu'elle a daigné me confier, je forcerais à l'admiration tous ceux qui n'ont fait que l'aimer.

ÉLIANE OU UN DÉMON

MADAME LA COMTESSE DE MODÈNE

Après avoir fait le portrait de plus d'un ange, il doit m'être permis d'essayer celui d'un démon, véritable lutin, venu de l'enfer ou du ciel pour turlupiner les mortels.

Il y a démon et démon ; et savez-vous, amis lecteurs, que, par malheur pour nous autres hommes, il n'y a rien de plus séduisant, de plus enchanteur et de plus délicieux que certains démons !

Le mien, véritable Protée, sait prendre toutes les physionomies, avec tant de grâce et de naturel, qu'il plaît sans efforts, et son amabilité est de tous les moments.

Spirituel, espiègle, malin, bon, capricieux, fantasque, original, ne ressemblant qu'à lui, et ne disant rien comme un autre, mais mieux qu'un autre, mon petit démon perdrait à ne pas rester démon. Ne de-

mandez, par exemple, aucune fixité à cet esprit mobile et changeant qui, s'occupant de cent choses à la fois, ne pense véritablement à aucune; mais attendez de son cœur dévouement sincère et sentiments vrais ; car, jeté sur la terre pour damner les autres, mon petit démon pourrait fort bien aspirer au ciel. Cet aimable lutin possède d'ailleurs autant de finesse dans l'esprit, que d'élégance dans le langage.

Ne vous fiez pas à son obligeance parfaite; s'il fait parfois céder sa volonté à la vôtre, il ne renonce pas à la sienne pour cela. Sa pensée est aussi originale que sa parole ; il est plus tendre que sensible, et deviendrait facilement passionné si les démons pouvaient aimer.

Ce cher petit lutin vous étonne sans cesse ; et quand vous croyez le saisir, il vous échappe tout à coup par une saillie piquante qui fait rire en vous entraînant.

Il déteste la contrainte; aussi se soustrait-il tant qu'il peut à l'autorité, tout en s'y soumettant quand il le faut; enfin ce cher démon est capable d'affection aussi bien que de dépit quand il ne s'ennuie pas, car l'ennui est sa bête noire, et mon charmant démon l'aime aussi peu que la contrainte.

Vif, violent au besoin, irascible, insaisissable et mobile comme l'air, ce charmant démon vous tourne le dos au moment où vous l'évoquez, et vous arrive de tout cœur à l'instant où vous ne l'attendez plus ; s'il boude ses amis, c'est pour peu de temps.

Franc, il est incapable de vous tromper ; mais il sait taire sa pensée, qu'il gardera des années entières sans la confier. Tout lui est facile, les talents comme

l'esprit ; il excelle dans toute chose sans se donner de peine à rien. Improvisateur dans ses jugements comme dans ses affections, mon démon aime le monde sans qu'il lui soit nécessaire. Les succès lui plaisent, mais il sait s'en passer.

Il prend part avec autant de grâce à une conversation légère qu'à un entretien sérieux, et rien ne lui est étranger. Son regard est pénétrant, sa physionomie est aussi noble que gracieuse, et sa taille des plus élégantes.

Il serait difficile de le suivre à la trace, tant son joli pied laisse peu d'empreinte. Mon petit démon glisse avec la légèreté d'une ombre qu'on voudrait saisir.

Voyez-le dans un salon ; il est partout et nulle part, il vous charme quand on l'écoute, et son souvenir vous poursuit quand il a disparu.

Ne le blessez pas; sa réponse serait aussi vive qu'acérée ; il vous fera du bien, jamais de mal, et s'il dit un mot malin, c'est toujours en présence de celui qu'il atteint. On n'aime pas plus que lui à obliger.

Mon démon enfin est aussi distrait devant Dieu que devant les hommes. Il voudrait bien l'aimer ; mais il lui déplairait de se gêner pour lui ; et puis, penser le fatiguerait, et il craint les réflexions profondes.

Avec de la gaieté dans l'esprit, il a aussi ses moments de mélancolie ; il se plaît à rêver, et son imagination est des plus brillantes.

La taquinerie lui est insupportable ; il préfère une attaque franche et directe.

Doué de toutes les facultés à la fois, mon petit dé-

mon sait se rendre aussi utile à la tête d'une maison, qu'il est séduisant dans le monde.

On pourrait croire qu'il a peu d'ordre : on pourrait douter de lui, et pourtant il est digne de confiance, car il sait garder un secret, et il est capable de dévouement.

Tel, du moins, je l'ai jugé, heureux d'avoir pu évoquer dans une nuit d'insomnie le souvenir de l'un des meilleurs et des plus charmants démons qu'il soit donné aux hommes de rencontrer.

LE QUATRIÈME ÉTAGE

ÉLISABETH

MADAME FEYTAUD

C'est tout en haut de l'escalier, la porte en face, sous le toit ; entrez ; vous trouverez un caractère plus élevé que le logis. Une âme forte et résignée, luttant contre l'adversité avec un cœur de lion ; une grande franchise d'expression, les sentiments les plus nobles, un esprit enthousiaste, une raison froide, une imagination vive et brillante; et avec tout cela quelque chose de calme et de reposé.

Réfléchie et se craignant elle-même, Élisabeth se méfie de ceux qu'elle ne connaît pas.

Sa franchise est extrême ; mais le respect qu'elle inspire ne permettrait pas d'en abuser. L'intérêt qu'elle mérite, et sa conversation toujours intéressante, vous font oublier que vous êtes sans feu chez elle, même au fort de l'hiver.

Il serait doux d'adoucir par l'affection les plaies

d'un cœur si pur, d'une âme si éprouvée! Cette âme franche et si naïve, n'est pas facile à pénétrer. Élisabeth a de la grandeur, du dévouement, de l'héroïsme, une bonté à toute épreuve, et plus de distinction dans les sentiments que dans la tournure. Elle est petite et un peu forte : toutefois il y a dans l'ensemble de sa personne quelque chose qui vous subjugue.

Dans son petit réduit, on respire un air pur comme elle; mais, hélas! là se borne l'éloge qu'on en peut faire, car tout y révèle une lutte courageuse entre le travail et la souffrance; pourtant celle qui l'habite est née dans l'opulence; elle possède esprit, talents et facultés.

On y voit à peine en plein jour dans son logis, ses rideaux restant presque entièrement fermés dans l'intérêt de son travail. Peindre est sa vie et sa ressource; elle y use sa santé sans se plaindre, offrant les nombreux sacrifices qu'elle s'impose à un jeune enfant qui est toute son existence.

Élisabeth n'est pas ce qu'on connaît, ce qu'on a vu ailleurs; c'est une nature exceptionnelle, elle possède un esprit aussi original que fin, et franc jusqu'à la rudesse.

De quelque tristesse qu'on soit saisi en entrevoyant tout ce qui lui manque, on ne peut s'empêcher de l'étudier avec un intérêt particulier.

On n'a pas plus d'ordre et de dignité dans l'infortune; une éducation soignée lui a laissé une instruction qui rend sa conversation aussi substantielle qu'elle est piquante.

Au-dessus d'une fausse honte, Élisabeth a-t-elle à

s'occuper de quelque détail domestique, elle vous avertit, avec une simplicité charmante, que votre visite s'est assez prolongée, et vous prie de partir en vous témoignant ses regrets.

Cœur loyal et délicat, que j'ai su apprécier assez, pour craindre d'altérer, en multipliant les témoignages de l'intérêt qu'elle m'inspire, l'estime que lui accordent ceux qui la connaissent; estime sans laquelle Élisabeth ne pourrait supporter la vie.

Avant de descendre de ce quatrième étage, si bien habité, disons que jamais de plus beaux, de plus longs cheveux ne vinrent orner la tête d'une femme. Ses yeux sont petits, mais perçants, ses dents sont des perles, et sa bouche a de la grâce comme toute sa personne; ses mains sont blanches, jolies, et ne se ressentent en rien des travaux pénibles auxquels Élisabeth est obligée de se livrer.

Si j'ai parlé en dernier lieu de ses avantages extérieurs, c'est que c'est surtout par les qualités de son âme énergique et pure, qu'Élisabeth frappe et attache ceux qui sont dignes de l'apprécier.

ESTELLE

MADAME DE LIVAUDAY

—

Faire votre portrait, madame, c'est déjà vous apprécier, car on n'étudie que ce qui attire; mais comment ai-je pu parvenir à lire sur une physionomie qui exprime si rarement vos sentiments, vos goûts, vos malheurs et vos légers défauts?

Ce mystère qui vous étonne, permettez-moi de l'expliquer par l'intérêt sincère que vous m'avez inspiré.

Pourquoi, me suis-je dit en soulevant le voile qui cache vos chagrins aux yeux indifférents, pourquoi cette jeune femme craint-elle d'avancer dans la vie, tout en redoutant de mourir?... Pauvre fleur à peine éclose, et qu'un terrible orage a failli briser! Il y a de l'avenir pour vous, madame, du moins j'aime à l'espérer, et vous ne serez pas toujours éprouvée.

Aujourd'hui tout vous accable et l'existence vous paraît un lourd fardeau ; parfois le monde vous attire, mais promptement vous le fuyez, car ses regards indifférents vous importunent ; et la solitude a pour vous un charme que vous ne cherchez pas à définir.

En essayant de vous associer à ce qui occupe les autres femmes, vous n'attachez réellement de prix à rien ; et vous acceptez, sans en jouir, les consolations que le ciel vous a données.

Vous n'êtes pas toujours juste envers la Providence, Estelle ; et votre foi, plus d'instinct que de raisonnement, n'est point assez éclairée.

Vous cherchez à vous créer des occupations, et votre activité vous ronge ; mais vous ne travaillez pas avec assez de suite, pour vous distraire de vous-même.

Vous y tâchez pourtant, et pour cela vous recherchez le nouveau, l'inconnu, l'extraordinaire ; mais en vain vous lui demandez de captiver votre imagination ardente, vous ne faites que traverser les objets sans vous y arrêter ; rien ne vous attache, rien ne vous plaît ni ne vous déplaît. Semblable à la glace qui ne conserve aucune empreinte, votre âme reflète les idées des autres, mais elles n'y pénètrent pas ; et pourtant sous cette froide surface couve un feu intérieur qui vous consume, en effrayant ceux qui vous sont sincèrement attachés.

Soit générosité, soit méfiance, vous vivez sans expansion ; mais cette lutte que vous soutenez seule contre le malheur épuise vos forces. Vous aimez ceux qui vous entourent, sans jouir de leur affection ! Pour tout dire en un mot, votre vie est désenchantée ; votre esprit est décoloré ; et, renfermée dans une

idée fixe, vous portez en tous lieux l'empreinte de la douleur qui pèse sur votre cœur.

Vous avez, pour souffrir, un courage de lion ; mais vous n'avez pas cette résignation qui nous fait vivre en paix au sein même de la souffrance. Trop fière pour vous plaindre, même à Dieu !... vous avancez sans but dans cette vie, et sans espoir vers l'autre; n'ayant pour vous guider qu'une bonne nature et de nobles instincts, mais semblable d'ailleurs à l'enfant auquel on aurait ôté trop tôt ses lisières.

Vous chérissez la liberté, mais vous aimeriez l'esclavage; avec un caractère indépendant et fier vous seriez facile à soumettre par l'affection ; et seulement alors vous n'auriez pas une volonté, pas une idée qui vous fût personnelle, mais vous sentez qu'un mécompte vous tuerait; et, craignant de vous y exposer, vous concentrez en vous et sur vous toutes vos pensées.

Très-impressionnable, vous avez tellement habitué votre physionomie à se taire, que vous pourriez aimer longtemps, sans que ceux que vous honoreriez de votre affection s'en doutassent.

Tous les détails de la vie vous sont indifférents; l'existence elle-même vous pèse, et ma plume se refuse à dire les mauvaises pensées qui vous ont parfois traversé l'esprit. Mais au milieu des ténèbres épaisses où vous plonge l'absence de la lumière, quelle noblesse de caractère, quelle distinction de sentiments, quelle élégance d'esprit vous possédez, madame; et qu'il est cruel de penser que tant de dons reçus du ciel sont inutiles à votre bonheur.

Vous êtes à la fois une femme raisonnable et un

enfant imprévoyant ; enfant, un rien vous amuse ; femme, vous sentez redoubler votre tristesse après avoir ri ; et telle est la profondeur de la plaie que le doute a creusé dans votre âme, que vous vous reprochez en quelque sorte les plus innocentes distractions.

Qui pourrait dire à quel torrent d'idées est livrée cette âme sans boussole, et toutes les théories qu'elle invente en dehors de la vérité, pour se rendre compte d'elle-même?... Dangereux passe-temps, Estelle, car il faut craindre la bizarrerie de pensée, aussi bien que celle d'action.

Pauvre femme, convenez-en, vous n'existez réellement que quand, vous oubliant vous-même, vous vivez pour les êtres que vous aimez. Alors vos jugements sont aussi prompts que sains ; et cela est facile à comprendre, vous ne réfléchissez plus, vous sentez.

Si l'on vous blesse, vous ajoutez silencieusement ce nouveau chagrin à la masse de vos souffrances ; mais sans jamais vous plaindre, vous n'avez garde d'oublier.

Un compliment vous met à la gêne ; mais une appréciation juste vous touche ; vous êtes à la fois trop crédule à la crainte, et trop incrédule à l'espoir.

Vos paroles ne disent pas toute votre pensée ; souvent une distraction traverse les unes ou les autres, et laisse vos auditeurs assez embarrassés.

Vous craignez d'attacher, mais il vous plaît qu'on vous apprécie ; et il vous faut prendre beaucoup sur vous, pour dissimuler vos premières impressions.

Jamais vous ne dites un mot malin, mais parfois

vous le pensez; et vos jugements sont plus habituellement sévères qu'indulgents.

Vous aimez la vérité, mais comme une conquête, et plutôt quand vous la devinez, que quand on vous la dit.

Il vous plaît de donner, bien plus que de recevoir; et généralement vous obéissez plutôt à votre volonté, que vous ne consultez votre expérience.

Vous bravez l'opinion en la redoutant; les petites choses vous démontent, mais les grandes vous trouvent forte...

Parler, après cela, madame, de tout ce qui charme dans cet extérieur qui vous va si bien, ce serait tomber dans les lieux communs, et dire ce que chacun peut voir. C'est dans votre âme, dans ce sanctuaire impénétrable au vulgaire, que j'ai cherché à lire; si je me suis plu à en parcourir toutes les pages, c'est que rien n'est plus touchant et plus beau que le malheur noblement supporté, et, si j'ai osé mêler quelques conseils à cette intéressante lecture, c'est qu'il est impossible d'entrevoir une immense lacune dans un chef-d'œuvre, sans chercher à la combler.

Permettez donc, madame, à celui qui a su vous deviner de vous le dire : si la vie terrestre vous pèse, c'est que vous ne savez pas vous réfugier dans la vie divine.

ERNESTINE

MADAME ÉVRAT

Quel esprit original, quelle tête à elle ; et sous des apparences calmes, quelle imagination, trop exaltée pour son bonheur !

Mon Dieu, qu'il faut avoir pris sur soi pour ne rien laisser percer de ce qu'on désire, de ce qu'on sent ; quelle contrainte elle a dû s'imposer, cette jeune femme, et qu'il lui a fallu souffrir avant de parvenir à se maîtriser !

Vous ne demandez plus rien à la vie, madame, pour en avoir trop attendu ; vous doutez de tout pour avoir trop espéré ; et, bien que vous aimiez tendrement votre fille, ses petits bras ont à peine assez de force pour vous retenir ici-bas.

Vous vous abandonnez au fil de l'eau, indifférente aux écueils du voyage comme aux lieux où vous aborderez.

Peu sensible à un compliment, vous ne le seriez pas davantage à une appréciation bien sentie.

Votre cœur flétri, et en quelque sorte paralysé par l'ingratitude, recommencerait à battre s'il osait croire à l'affection ; et, tandis que vous semblez incapable d'abandon, l'épanchement aurait pour vous un charme infini.

Quelle sensibilité, quelle tendresse, quelle confiance, et quelle profondeur on trouverait dans vos sentiments !

Vous me pardonnerez, madame, d'avoir pénétré les trésors que recèle une âme que vous entourez de calme et de silence pour l'endormir. Confiés par vous, les secrets que j'ai découverts me seraient sacrés....; dissimulés par votre réserve, ils m'appartiennent, et je me fais d'autant moins de scrupules de les consigner ici, qu'ils honorent votre caractère autant et plus que ma pénétration.... Toutefois, je crains votre rancune, madame, car, si vous êtes généreuse, il y a parfois de la malice dans votre regard, et de la finesse dans votre esprit.

A tout événement, et dussiez-vous vous renier vous-même, pour me faire douter de la justesse de mon coup d'œil, j'ajouterai, madame, qu'en dépit de vos efforts pour la dompter, votre imagination soulève un chaos de pensées dont vous êtes comme accablée.

Cette imagination est une avalanche qui vous écrase, un torrent qui vous emporte, une lave qui vous brûle ; et tout cela se passe sous l'extérieur le plus froid.

Il y a de la dignité dans votre caractère, et dans votre cœur une fierté poussée à l'excès. Vous possédez

une grande puissance de volonté, mais pas assez de cette résignation qui adoucit la souffrance, en lui donnant un noble but.

Si vous ne réfléchissez pas toujours, et si vous hésitez parfois avant de prendre un parti, une décision que vous prenez devient irrévocable, car, une fois fixée sur le but que vous voulez atteindre, vous le poursuivez avec une invincible persévérance, brisant ou renversant tout ce qui fait obstacle sur votre passage.

Votre esprit, jadis enjoué, ne paraît plus se prendre qu'à la douleur : une pensée constante l'occupe, et une sorte de fatalité s'attache à votre existence.

Vos malheurs, madame, ne sont pas de ceux qu'on peut consoler : les mécomptes font tant de mal ! Puisse votre existence s'adoucir, et votre âme reprendre à l'espérance !

ÉLÉONORE

MADAME GORDON

Bagnères-de-Bigorre.

Sa parole est de feu, et ses yeux jettent des éclairs. C'est une de ces âmes énergiques et fortes que rien n'arrêterait pour prouver son affection, ou pour se venger.

Un de ces dévouements sublimes, absolus qui sont rares dans le siècle où nous vivons.

Sa délicatesse est extrême; ses sentiments sont élevés; sa parole est sacrée; et nul sacrifice ne lui a jamais coûté pour lui rester fidèle.

Si vous essayez de la contraindre, elle vous échappera ; mais une confiance absolue ne sera jamais trompée par elle.

Femme toute d'impressions, Éléonore sait les dominer quand elle croit le devoir.

La fortune n'est rien pour elle, et l'affection est tout.

Son esprit est piquant, original, absolu, bon et ferme, parfois un peu mutin, mais toujours aimable ; son humeur est généralement douce, mais son caractère est d'une excessive violence. La blesse-t-on dans ses affections, semblable alors à une lionne à laquelle on arracherait ses petits, Éléonore en veut, à la mort, à qui l'a choquée, jusqu'au moment où un mot de tendresse ou d'excuse lui fait tout oublier ; toutefois, craignez de la méconnaître, car jamais vous ne seriez pardonné.

Toute sa mobilité réside dans son esprit; et, pourvu que son cœur ne soit pas en jeu, elle sait être calme. Ainsi elle parlera d'affaires avec un sang-froid qui vous étonnera. Par la même raison, le danger la fait sourire, et la crainte lui paraît une puérilité.

Dans cette tête, fortement, mais singulièrement organisée, tout se lie et se concilie.

Son cœur est plus religieux que son esprit. Exclusive dans ses opinions qu'elle n'abandonne jamais, elle pardonne à ses amis de ne point les partager, et ne les en aime pas moins.

Pour rendre un service, elle marcherait sur la tête; et jamais son cœur n'est sourd à la voix des malheureux.

Ayant pu être riche, son désintéressement a été si grand, que, pour exister, elle s'est vue forcée d'avoir recours à sa voix, d'une beauté et d'une puissance peu communes.

Jamais elle ne se plaint, jamais elle ne parle de ses souffrances ; on les lui dérobe, sans qu'elle ait besoin de les confier.

Elle peut sourire avec la mort dans l'âme ; et je l'ai

vue pleurer sur des malheurs bien moins grands que les siens; mais son organisation exceptionnelle s'est usée à force d'émotions; et si elle retrouve encore des forces, c'est pour aider, consoler, secourir, même aux dépens de sa propre existence, ceux qui sont malheureux ou persécutés.

Fière au dernier degré, elle ne souffre point qu'on l'égratigne.

Sa taille est belle et régulière; sa physionomie serait imposante, si elle n'était pas modifiée par le sourire le plus expressif et le plus gracieux.

Ce n'est pas sans quelque coquetterie qu'elle laisse voir, en parlant, les plus belles dents du monde.

L'abandon aurait pour elle un charme infini; mais elle en comprend le danger. Étant toujours ce qu'elle veut être, Éléonore impose sa volonté à elle comme aux autres; elle comprend qu'on la blâme, elle ne supporte pas qu'on lui résiste.

En affection, son dévouement égale son exigence; mais gare à qui la tromperait!

Jamais elle n'exige de reconnaissance; elle l'accueille sans s'y fier, mais ne songe point à la réclamer.

C'est enfin un type particulier que celui d'Éléonore, une de ces personnes qu'on est heureux d'avoir pour amie, et qu'on devrait redouter comme ennemie.

Si sa franchise est entière, sa finesse est grande; elle sait lire au fond de votre âme en vous parlant.

Jamais prise au dépourvu, jamais étonnée de rien,

Éléonore ne dit que ce qu'elle veut bien qu'on sache, en ayant l'air de se livrer.

Sans partager toutes ses opinions, on ne peut s'empêcher d'estimer son caractère; et pour la bien comprendre, il suffit de l'examiner avec l'intérêt qu'elle mérite.

ELVIRE

MADEMOISELLE ***

—

Vous désirez que j'essaye de vous peindre, Elvire, et je me soumets à vos ordres.

Il sera beau ce portrait, mais il sera mélancolique, et vous donnera peut-être des idées tristes; car pour être ressemblant il doit être empreint, comme vous, d'un passé dont le souvenir vous fait mal.

Ce passé, Elvire, a porté le trouble dans votre âme, et l'incertitude dans votre esprit.

Incapable de supporter la perte de vos illusions, vous avez été sur le point de vous jeter dans les bras du néant, pour ne pas leur survivre, comme si le néant existait!...

Bénissez, avec moi, l'ange bienfaisant qui est venu donner à votre âme troublée la force de vivre, en vous faisant entrevoir l'avenir d'un œil plus tranquille; et qui vous a forcée d'apprécier avec reconnaissance la

bonté de celui qui est le refuge des cœurs souffrants.

Le malheur a pu vous faire incliner vers une vocation que vous n'avez pas!... vers une vocation qui, repos et bonheur pour certaines femmes, n'eût été pour vous que l'anéantissement de toutes les facultés, un abîme, un tombeau dans lequel vous eussiez été réveillée de la léthargie par le désespoir!

Un cœur ami sut vous arracher à cette mort anticipée en vous réconciliant avec le sort; et résignée à suivre votre route, vous marchez maintenant en tournant vos regards vers Dieu.

Pauvre enfant! si jeune encore, avoir déjà tant vécu, tant souffert! et savoir que certains malheurs sont considérés dans le monde comme des torts! Si ses jugements vous affligent, songez, Elvire, qu'il existe des cœurs assez tendres, des caractères assez généreux pour comprendre tout ce qu'il y a de touchant dans votre position.

Privée de conseils et d'appuis, dans un âge où les impressions sont aussi impétueuses qu'irréfléchies, vous avez vu s'ouvrir devant vous une route semée de fleurs; votre inexpérience vous a caché les épines, et, naïve, vous avez laissé aux buissons du chemin les lambeaux de votre bonheur. Mais vous êtes plus à plaindre encore qu'à blâmer, car vous avez souffert sans réagir; et dans le naufrage de vos espérances, vous avez su régénérer votre âme par la douleur. Toutefois, Elvire, ne puisez pas dans vos chagrins passés une sécurité trop grande; et si vous aspirez à vous reposer, méfiez-vous des autres et de vous-même. Vous savez maintenant qu'il existe des méchants; mais vous êtes si vive, si crédule, et vous avez tant

besoin d'être aimée, que vous seriez capable de vous illusionner de nouveau, pour le seul plaisir d'aimer encore. D'autant plus facile à tromper, que vous êtes incapable de tromper personne, vous accordez votre confiance à qui vous paraît bon ; et votre âme, prompte à deviner les qualités qu'on peut avoir, ne suppose jamais, dans ceux qui les possèdent, un calcul ni un défaut.

Vous êtes franche, naturelle, et si dévouée qu'on a de la peine à rester indifférent au charme répandu dans toute votre personne. Aussi n'est-ce pas sans quelque mérite, qu'essayant de m'y soustraire pour vous juger, je cherche à vous prémunir contre le danger auquel vous exposent quelques défauts, ou, pour mieux dire, l'excès des plus aimables facultés.

Ce que me dicte en ce moment l'intérêt le plus vrai, une mère éclairée vous le dirait, Elvire; et sans doute sa voix plus douce serait mieux entendue que la mienne; peut-être n'avez-vous plus le bonheur de la posséder! car il me semble que vous manquez de ces sages conseils si nécessaires à la jeunesse, et dont votre esprit judicieux me paraît sentir le besoin.

Laissez-moi donc vous le répéter encore : trop confiante et trop bonne pour prévoir le mal, vous avez été frappée par lui sans être abattue; et, forcée de savoir qu'il existe des méchants, vous croyez encore à la vertu... Conservez précieusement cette conviction généreuse, mais craignez d'en faire l'application, car vous pourriez trouver dans votre candeur l'écueil contre lequel votre existence viendrait se briser.

Aujourd'hui, vous ne songez qu'à vous distraire

d'un passé dont le souvenir vous captive encore, quelque cruel qu'il soit. Il est beau de pardonner, Elvire; mais oublier trop vite aurait son inconvénient! souvenez-vous!... non pour souffrir, mais pour éviter.

Ou plutôt, cessant de penser à ce passé sur lequel vous ne pouvez rien que lui demander des leçons, élancez-vous vers l'avenir, forte des conseils de l'expérience; et reprenant possession de vos facultés, ne livrez plus votre existence au gré des vents; mais, pour la conduire à bon port, reprenez courageusement les rames et le gouvernail.

Vous éviterez ainsi les courants qui vous entraînent en sens contraire, tantôt vers les distractions mondaines qui vous étourdissent sans vous guérir; et tantôt vers une mélancolie profonde, dont les vagues réminiscences ont aussi leur danger.

Pour obtenir ce calme de l'âme, seul bonheur qu'on puisse trouver ici-bas, il vous faudrait, prenant un milieu entre ces deux dispositions, apporter dans le monde un peu de la tristesse de vos souvenirs, et dans la retraite quelques reflets des plaisirs que vous goûtez. Mais ce qu'il faut surtout, Elvire, si vous aspirez à refaire votre destinée, c'est d'oser envisager la vérité, et non-seulement celle qui flatte, mais celle qui instruit, qui éclaire, qui condamne même; car en elle résident la force et la sagesse, et c'est elle seule qui chasse le découragement de nos âmes, en nous rendant meilleurs. Le roman sourit presque toujours à l'imagination des jeunes filles, et devenir une héroïne est pour elles l'idéal de l'existence; qu'Elvire se défie plus que toute autre de cette tendance qui lui appren-

drait que, semblable au bonheur, le roman n'est qu'un rêve suivi souvent d'un funeste réveil.

Parlerai-je de la figure d'Elvire? Oui, pour lui faire comprendre mieux la sagesse de mes conseils.

Accoutumée à l'admiration, Elvire sait qu'elle est belle sans être fière de sa beauté. Ses cheveux noirs font ressortir la fraîcheur de son teint; ils encadrent à merveille sa jolie figure où se dessinent ses dents blanches comme des perles.

Tout le monde lui a parlé de l'éclat de ses yeux et de l'empire de son regard, où se peint toute la chaleur de son âme.

Je me bornerai donc à l'inviter, moi qui n'aspire qu'à lui être utile, à modérer le feu dont ce regard émane, pour atténuer l'effet qu'il produit.

Dans ce but, des occupations réglées, accompagnées de sages lectures, feraient du bien à Elvire, en l'aidant à tempérer une imagination trop ardente.

EULALIE

MARQUISE OUDINOT

—

Vous demandez votre portrait ; grande est la difficulté, madame. Si j'attrape la ressemblance, nul que vous ne le saura, car les autres vous connaissent si imparfaitement, qu'ils chercheraient ailleurs le modèle de cette esquisse. Mais que me fait leur jugement? C'est votre seule appréciation que je désire.

L'arrangement d'un portrait est laissé d'ordinaire au caprice du peintre ; veuillez donc, madame, laisser flotter au gré du vent, sur vos larges et blanches épaules, vos magnifiques cheveux d'un brun prononcé.

D'autres vous placeraient sur un fond uni, moi je veux donner à ma toile une couleur sombre, sur laquelle ressortira mieux ce teint pâle ou coloré, qui exprime des impressions plus ou moins vives, mais toujours comprimées.

Je lèverai vers un ciel couvert de nuages ce regard délicieux qui annonce tantôt une sorte d'effroi, tantôt une mélancolie profonde; toujours de l'élévation et parfois aussi de la passion.

Que de pensées et de sentiments divers pourrait découvrir, en vous regardant, celui pour lequel la nature est parlante, et qui sait lire dans vos traits expressifs tout ce que vous ne vous avouez pas à vous-même; mais, peintre fidèle et discret, je ne dois pas soulever le voile qui couvre la pensée. Cependant, pour établir quelque analogie entre les dispositions de votre âme et l'attitude de votre corps, je vous placerai, madame, au bord de la mer, foulant de votre pied si joli un sol moins abrupt encore que votre vie, et considérant d'un œil avide des flots moins agités que vos pensées.

Si dans cette situation, qui n'est pas sans charme, un bruit inattendu vient troubler votre rêverie, je vous verrai tressaillir, car vous semblez craindre qu'on ne devine votre tristesse; et vous croyez avec raison que le malheur a sa pudeur : le vôtre, madame, est surtout l'effet d'une imagination dont peut-être vous ne cherchez pas assez à réprimer les élans.

Il y a, grâce au ciel, beaucoup de vague dans vos souffrances comme dans votre imagination; et peut-être, pour être heureuse, vous suffirait-il de le vouloir... Mais parcourant sans cesse le même cercle d'idées, vous ne sauriez remédier à une exaltation qui use votre vie. Aussi, avec quelle inutile impatience vous attendez qu'une brise bienfaisante vienne rafraîchir votre âme!

Personne n'est votre confident, madame; et moi-

même je ne dois l'avantage de vous connaître qu'à l'intérêt que j'ai mis à vous deviner.

Ce n'est pas sans danger que, pour saisir au passage les révélations d'une nature aussi contenue que la vôtre, j'ai dû étudier les moindres mouvements de cette taille élégante et souple, l'expression de ces traits délicats, et jusqu'au mélancolique sourire qui découvre un collier de perles d'une éclatante blancheur, encadrées dans la bouche la plus vermeille.

Que vos mains sont petites et jolies, madame! Tout en vous a de la physionomie, de la grâce : connaissant l'empire que vous exercez, vous en usez sans en abuser, et les hommages qu'on vous rend, vous paraissent une dette que l'on acquitte.

Vous jouissez de l'affection qu'on vous témoigne, sans vous croire obligée de la partager. Est-ce votre faute si le monde vous aime, et pouvez-vous l'empêcher de vous trouver charmante? Vous le captivez sans vous en apercevoir, et vous lui pardonnez de vous en vouloir, sans vous occuper de son tourment.

Combien il doit être profond le sentiment qui fait battre ce cœur si tendre, et comment vous blâmer de ne point vous révéler aux autres, quand votre étude constante est de vous dissimuler à vous-même!

Difficile à être heureuse, vous vous résignez, mais vous n'êtes point soumise; vous prenez part à la distraction; mais chez vous le plaisir n'est qu'à l'épiderme, et vous restez triste en dedans.

Fortement impressionnable, vous souffrez en silence du moindre choc, en mettant votre orgueil à vous contraindre. Votre vie est la conséquence d'un parti

pris; votre langage est presque toujours la suite d'une volonté réfléchie.

Il y aurait eu pour vous du bonheur à vous épancher; mais vous avez compris que l'abandon vous prêterait trop de charme, et vous avez redouté ce danger pour vous, autant que pour les autres.

Que d'efforts douloureux pour ne point paraître ce que vous êtes, et que de tentatives désespérées pour vous montrer ce que vous n'êtes pas!... Sans doute il y a du courage et de la vertu à se dominer ainsi; mais prenez-y garde, madame, à force de se taire, on peut être accusé de manquer de franchise! Ce n'est pas tout de ne jamais trahir la vérité, il faut encore savoir l'entendre.

Le désir d'inspirer une bienveillance générale peut faire supposer qu'on a de la coquetterie dans l'esprit, ce qui s'accorde parfaitement avec l'indifférence qu'on aurait dans le cœur.

Vous n'êtes pas douce de caractère, madame; vous êtes abattue, découragée; et si vous vous taisez, c'est sans vous soumettre.

Incapable de méchanceté, votre esprit n'est point exempt de malice; et quelque distraite que vous paraissiez, personne n'a plus que vous de suite dans les idées et de profondeur dans les sentiments.

Vous avez usé votre âme à force de sentir et de vouloir; et votre santé si délicate a souffert du peu d'harmonie qui existe entre vos organes et vos facultés. Le calme pourrait vous guérir; mais en attendant, que de nuits sans sommeil et de jours sans repos!

Vous vous êtes dit que le sentiment maternel devait absorber votre vie. On rêve l'idéal plus souvent que

le positif. Puissiez-vous rencontrer, madame, le bonheur tel que vous le rêvez !

Une imagination ardente est un mal qui dévore; et le calme apparent dont on la recouvre, est une cuirasse dont les mailles sont presque toujours à jour.

Votre espoir le plus cher était de rester ignorée; le mien est de vous avoir connue. Pardonnez-moi de détruire une illusion que vous caressiez : c'est que nul ne saurait jamais vous définir et vous apprécier.

Je m'arrête, craignant d'en avoir trop dit; puisse un de ces regards où respire la bienveillance, m'apprendre que vous me pardonnez d'avoir compris ce que vous êtes, et deviné ce que vous pourriez être !

EMMA

MADAME FERRAND

La Vallée-aux-Loups.

S'il était permis à l'homme d'accuser la Providence, on serait tenté de lui demander compte des chagrins imposés par elle à une âme qui ne fit jamais rien pour les mériter.

Mais n'y a-t-il pas une compensation plus que suffisante pour un cœur tel que le sien, dans l'estime de soi-même, et aussi dans celle de quelques amis dévoués? Oui, sans doute, Emma doit puiser dans l'élévation de son esprit, et plus encore dans son angélique douceur, le courage et l'égalité de caractère qu'on admire en elle, et que les plus rudes épreuves n'ont pu altérer.

Elle souffre, mais sans se plaindre; elle supporte l'injustice sans murmurer, et pardonne même, presque sans effort; car son âme est sans fiel, et son cœur

est si tendre qu'il lui serait plus pénible cent fois de haïr que d'oublier.

Si telle est Emma pour ceux qui la connaissent à peine, qu'on juge du charme et de l'abandon qu'elle sait répandre dans ses affections intimes.

Plus sensible que qui que ce soit à une preuve d'amitié, elle n'est point exigeante, et vous sait gré de lui accorder le retour qui lui est dû, sans vous en vouloir d'être en reste avec elle.

Sans aucune prétention, elle a toutes les facultés de l'intelligence; elle se plaît à les exercer, et ne songe jamais à s'enorgueillir de ce qui inspirerait à d'autres un juste amour-propre.

Simple et naturelle, elle a dans l'esprit une grande finesse qui n'ôte rien à sa bonté.

Les rapports avec elle sont doux et faciles, grâce au soin avec lequel Emma sait dissimuler ses peines, pour ne point altérer la joie des autres, et même les oublier quand il s'agit de consoler un cœur qui souffre.

Peu de femmes ont autant souffert; mais elle a trouvé dans ses talents et dans des occupations intellectuelles, auxquelles elle a demandé de la distraire de ses chagrins, un soulagement à ses pensées, toujours empreintes d'une touchante mélancolie.

Sa vie a été rudement éprouvée! Mais ceux qui la connaissent peu, pourraient attribuer à l'influence du bonheur l'égalité parfaite de son humeur qui, chez elle, est le résultat du repos de l'âme, et d'un grand empire sur elle-même.

Cette personne, que les épreuves n'ont pu aigrir, est le centre et le charme d'une réunion de gens aussi distingués par le cœur que par l'esprit.

Puisse Emma oublier au milieu d'eux les agitations qui ont pesé sur les premières années de sa jeunesse ! C'est le vœu sincère de celui qui se félicite d'avoir été à même de l'apprécier !

Il n'est pas ici-bas de félicité parfaite, et telle existence n'est enviée que parce qu'au fond elle n'est pas connue.

ERNESTINE

MADAME DE SAINT-PHAL

—

La Vallée-aux-Loups.

Nous avons à peindre une personne qu'on connaît mal, et qui, ne se connaissant pas elle-même, croit être quelquefois ce qu'elle n'est pas, et ne s'avoue pas toujours ce qu'elle est; aussi notre tâche n'est-elle pas sans difficulté!

Quand on marche à la découverte, on est forcé de se méfier des apparences les plus gracieuses.

Dire qu'Ernestine réunit à une physionomie vive, aimable et enjouée, tout ce qu'il faut pour plaire, n'apprendrait rien à ceux qui la connaissent.

Laissons donc de côté ce joli visage qui prévient en sa faveur, et parlons de ces facultés morales qui se divulguent seulement à un coup d'œil investigateur.

Pour être juste, nous dirons les défauts comme les

qualités; un portrait sans ombres ne ressemble point; et d'abord nous reprocherons à la nature d'avoir hésité quelque peu en la créant, puisqu'à vrai dire ses goûts, ses habitudes et ses pensées seraient plutôt ceux d'un beau jeune homme que d'une charmante femme; ce qui n'empêche pas ceux qui l'aiment, d'applaudir au parti que la nature a pris en accordant à Ernestine toutes les grâces de son sexe. A vrai dire, mon joli modèle est bien femme, car il lui est doux d'être apprécié, d'être aimé; et tout annonce qu'il possède des vertus aimantes. Toutefois, je ne sais quel soupçon m'incline à croire que, semblable en cela à la plupart des hommes, Ernestine a l'imagination plus facile encore à exalter que le cœur.

Autant que j'en puis juger, d'après sa dévorante activité, sa vie a dû être une course rapide, une sorte de défi jeté au malheur; quelquefois elle a dû perdre haleine, mais un moment de repos a toujours suffi pour lui donner la force de continuer son chemin.

Les élans de sensibilité sont profonds chez Ernestine, et le plus léger trouble la déchire; mais une extrême mobilité d'esprit lui permet de se distraire, et de s'occuper à la fois de mille choses, qui la soustraient aux séductions du plaisir, comme aux atteintes de la douleur.

Apte à tout, l'occupation lui plaît sans l'absorber. Ses goûts sont des passions, mais ses passions sont des éclairs; et le réveil engendre dans son âme une sorte de chaos qu'elle parvient bientôt à dissiper.

Une adresse extrême lui permet de tout entreprendre avec succès; et les difficultés sont un stimulant qu'elle recherche.

Elle ne tire aucune vanité de ses talents ; et la vie court si vite pour Ernestine, que c'est à peine si elle a le temps d'y penser.

Des secousses fréquentes lui font aimer le repos ; cependant elle a soif de mouvement, et l'agitation est son élément. Quand elle sera calme, elle aura cessé de vivre.

D'un caractère doux, Ernestine a parfois des accès de violence. Bonne, elle peut ressentir des mouvements d'aigreur.

La contrariété la révolte, et elle la supporte moins bien que le chagrin.

L'idée du danger ne l'effraye jamais.

Franche jusqu'à la rudesse, Ernestine n'a point ces petits calculs féminins qui savent ménager l'amour-propre d'autrui.

Son esprit a l'énergie et la capacité de celui d'un homme : il est difficile de résister à sa volonté, et de lutter contre sa force de caractère.

Sans être envieux ni méchant, son esprit est naturellement porté à la critique. Si la supériorité donne le droit d'être difficile, personne ne peut la blâmer de se montrer sévère. Mais il serait généreux à l'artiste, dont l'admirable talent sur le piano n'a jamais reçu que des éloges, de se montrer indulgente envers ceux qui sont moins libéralement partagés.

Pourquoi l'esprit, le talent, la grâce et l'amabilité ne sont-ils pas une science qui se communique? Heureux de ressembler à Ernestine, tous ceux qui l'approchent lui offriraient des sujets d'approbation.

Mais que lui importent des sujets qui lui ont trop peu coûté pour qu'elle y attache de l'importance ! Exempte

d'amour-propre, elle court à travers la vie comme si elle était pressée d'en voir le terme; se retournant de temps en temps pour jeter un regard sur le passé, mais plus souvent encore s'étourdissant pour l'oublier.

HORTENSE

DUCHESSE DE SAINT-LEU

Hortense a exigé que je fisse son portrait, mon obéissance sera mon excuse.

Sans avoir la prétention d'apprendre à personne ses qualités, je veux, en découvrant quelques imperfections dans mon modèle, lui donner un gage de ma bonne foi. Heureux celui qui peut dire toute la vérité, sans avoir la crainte de blesser.

Parlerai-je d'un extérieur plein de grâce et toujours digne s'il n'est imposant ; d'une tournure où l'élégance le dispute à la noblesse, d'un regard qui reçoit l'expression de l'âme la plus sensible et la plus élevée.

Toutes ses qualités sont à elle ; et si l'on parvient à lui trouver quelques légers défauts, ils sont la suite de l'existence agitée à laquelle son étoile l'a condamnée.

Forcée souvent de dissimuler jusqu'à ses meilleures intentions, Hortense a contracté une sorte de réserve qui peut affliger l'amitié, mais dont elle se dédommage en laissant percer dans l'intimité toutes les grâces de l'abandon le plus aimable.

Mère tendre autant qu'éclairée, Hortense ne vit que pour ses enfants ; seraient-ils ses fils si déjà l'honneur ne faisait pas battre leurs jeunes cœurs ?

Toujours simple et modeste au milieu des grandeurs et de l'éclat dont sa position l'environne, Hortense ne s'enivre point des hommages dont elle est l'objet ; mais elle apprécie l'estime qu'on lui témoigne, parce qu'elle sait que, pour la mériter, il lui suffit d'être elle.

Entourée des personnes de sa maison, il semble qu'elle soit au milieu d'une famille empressée de confier ses peines à celle qui les écoute avec tant de bonté, et sait toujours les consoler.

Heureux celui dont la destinée fut unie à la sienne, s'il avait su l'apprécier. Hortense était un trésor dont chaque jour lui aurait fait mieux sentir le prix ; car elle possède une âme que le devoir eût facilement dirigée, mais que le sentiment seul pouvait conduire.

On ne saurait, sans être ému, lui entendre chanter une de ces romances qu'elle a composées, et dont les paroles traduisent souvent ses douleurs secrètes.

Tout ce qui tient aux arts attire l'intérêt d'Hortense ; c'est en juge éclairé qu'elle les encourage, mais l'infortune a près d'elle des droits sacrés, et jamais elle ne fut sourde à sa voix.

Une position aussi fausse que pénible, a laissé dans

son cœur un vide qu'il lui eût été doux de remplir;... mais s'il était possible que ce cœur sensible se laissât entraîner, des regrets viendraient bientôt détruire l'illusion d'un moment; car, vertueuse par nature, Hortense ne sait pas capituler avec sa conscience.

Constante dans ses sentiments et pleine de dévouement, cette aimable femme est inconsolable quand elle perd une amie. La douleur a laissé dans son âme de feu des impressions ineffaçables; et si son esprit est forcé d'admettre des distractions, elles sont repoussées par son cœur.

Succombant sous le poids d'une vie manquée, Hortense sait retrouver sa force morale quand il s'agit d'obliger ceux qu'elle aime; aussi est-elle adorée de tout ce qui l'approche, et c'est justice, car celle qui sent ainsi l'amitié est bien digne d'être aimée.

En se disant maîtresse de sa volonté, Hortense espère sans doute le persuader aux autres comme à elle-même. Il n'en est rien; et chez elle le cœur influence le jugement. Toutefois, il est juste de le dire, son tact exquis lui fait pressentir les défauts occultes de ceux qui l'entourent; et souvent elle devine, par instinct de femme, des choses que son expérience du monde ne lui aurait pas révélées.

Digne du plus grand dévouement, Hortense peut se laisser éblouir par des apparences; et jugeant des sentiments qu'on lui offre par la sincérité de ceux qu'elle accorde, elle ne veut pas voir l'intérêt personnel qui se cache souvent sous le masque de l'amitié. Il lui coûterait trop de douter de la franchise des gens qu'elle aime, et l'erreur a pour elle le charme de la vérité.

A quoi lui servirait d'ailleurs de démasquer les égoïstes? Plaignant ceux qui l'auraient trompée, Hortense n'aurait pas le courage de leur en vouloir ; et, s'abandonnant trop, peut-être, à une confiance qui lui est commode, elle éprouvera longtemps l'ascendant que l'on exerce sur son esprit, quand on sait passer par son cœur.

Les malheurs sont une épreuve qui fait briller les nobles caractères.

Les prestiges de la grandeur qui entourait Hortense tombèrent tout à coup !...

Hortense ne perdit pas un ami, et elle acquit un grand nombre d'admirateurs.

La reine a perdu son sceptre; la femme aimable et bonne règne toujours.

Faut-il s'en étonner ! les paroles d'Hortense expriment ce qu'il y a de plus noble, et de plus céleste, et l'on sait gré à la corruption des cours d'avoir respecté sa belle âme.

On ne saurait d'ailleurs réunir plus d'élégance à un goût plus sûr.

Le chevaleresque de son imagination exalte son cœur déjà trop sensible, et son dévouement sans bornes pour son frère, offre l'exemple le plus frappant de la constance de ses sentiments.

Trop vraie pour cacher ses impressions, sa physionomie les exprime de la manière la plus vive ; mais elle s'inscrit contre elle-même, en reprenant aussitôt un calme qui n'est qu'apparent.

L'histoire de sa vie fut celle du malheur aux prises avec le courage, et de l'énergie luttant contre l'injustice.

Jamais une plainte ne s'est échappée de sa bouche; mais l'intérêt de ses enfants a voulu qu'elle révélât une partie de ses chagrins.

Sa santé, si cruellement altérée, dit une partie de ce qu'elle a souffert, et sa physionomie conservera toujours l'empreinte de ses douleurs.

Ce que l'on acquiert ordinairement par un travail suivi, Hortense le doit à la plus heureuse facilité, guidée par l'instinct le plus sûr et le plus aimable.

Puisse le bonheur qu'elle a si longtemps répandu arriver jusqu'à elle, et l'avenir la dédommager du passé!

JULIETTE

MADAME RÉCAMIER

La beauté si célèbre de madame Récamier semble ne permettre à personne la prétention d'en parler avec impartialité, et de chercher à dépeindre tous les charmes de cette ravissante figure. La vérité semblerait de l'enthousiasme, et cet enthousiasme ne serait pourtant que la vérité. Cet univers d'hommages qu'elle a reçus, qu'elle écoutait à peine, et dont le souvenir toujours pur, ne peut être oublié ni par elle, ni par ses contemporains, et, on peut le dire, ni par la postérité qui en retentira ; ces hommages, dis-je, attesteront ce que l'on peut difficilement imaginer : l'antiquité, dans un de ses moments de génie pudique, a pu produire la plus belle statue ; le dix-neuvième siècle a vu dans madame Récamier la plus belle personne.

D'ailleurs ce serait, aujourd'hui du moins, lui tresser une de ces couronnes qu'elle ne recherche plus.

Dira-t-on qu'elle a longtemps trouvé du charme au langage de ceux qu'on appelait avec raison ses adorateurs? On pourrait répondre qu'alors elle se trompait elle-même, puisque, si son esprit en était flatté, son cœur n'en était jamais réellement ému, et que sa raison la faisait facilement triompher de ce prestige. Elle eut un désir presque immodéré de succès ; et, de son aveu même, ce désir doit être appelé de la coquetterie; mais l'ingénuité si aimable, si jeune, je dirai même si enfantine, avec laquelle elle en convient, peut seule donner l'idée de ce que devait être cette coquetterie.

Naturellement douce et bonne ; ne jugeant personne que d'après son cœur ; désirant de plaire surtout par le besoin qu'elle a d'être aimée; trop franche pour tromper et pour avoir jamais l'idée qu'on lui offre de faux hommages, au milieu des expressions si vives, si tendres, si exaltées de l'admiration et des sentiments que l'on mettait à ses pieds et qu'elle se plaisait à recevoir, elle a toujours conservé une innocence d'âme et d'imagination qu'il est facile de pénétrer, qu'on aime à respecter, et qui donne à l'attachement qu'on porte à madame Récamier un attrait et un caractère particuliers.

Avec quelle charmante et parfaite sollicitude ne la voit-on pas partager les peines ou les espérances de ses amis! Elle ne calcule point avec l'amitié, et elle va plutôt au delà de ce que celle-ci pourrait demander. Si elle reçoit le secret de gens qu'elle aime, il semble que ce soit de ses propres secrets qu'on lui parle. Impénétrable sur ce qu'on lui confie, elle n'est indiscrète peut-être que pour ce qui la touche.

Elle a supporté avec une indifférence à la fois naturelle et chrétienne la perte de sa fortune. C'est aux malheureux qu'elle soulage, que madame Récamier a surtout pensé dans ce moment. Elle fait le bien par un sentiment instinctif; elle a pour le malheur une sympathie naïve et la pitié la plus tendre. Il lui reste peu, et c'est encore trop pour ce qu'elle s'accorde à elle-même, car elle s'oublie sans cesse pour ne consulter que les besoins des pauvres qui l'implorent. Plaindre et consoler l'affliction, aider et soulager l'indigence, c'est l'occupation d'une grande partie de sa vie. Le mal, dit-on, est plus facile à faire que le bien; pour madame Récamier, c'est le contraire.

Accoutumée à voir depuis longtemps se rassembler autour d'elle tout ce que la cour, la ville, l'étranger, les lettres et les sciences offrent de plus élégant, de plus brillant, de plus spirituel, elle ne manque à rien de ce qui peut être aimable pour chacun. L'excellente mémoire qu'elle possède, pourrait la faire croire plus ou mieux instruite qu'elle n'a voulu se donner la peine de l'être. Elle est capable d'un travail sérieux, pourvu toutefois qu'il ne soit pas continu. Elle a beaucoup lu, quelquefois peut-être avec un peu de légèreté; mais, parmi les opinions des hommes distingués dont elle est sans cesse entourée, elle a toujours su distinguer la meilleure.

Son esprit réunit des contrastes saillants, car il a souvent de la profondeur avec des apparences légères. Une grande habitude du monde lui en a fait connaître à merveille les usages et les charges; mais elle ne consent pas toujours à s'y soumettre. Parfois elle méprisera trop vivement l'opinion, tandis que,

parfois aussi, elle attachera trop de prix à des propos sans fondement. Il est plus facile de la persuader par les moyens du cœur, que de la convaincre par le raisonnement. Elle commencera peut-être par douter de ce qu'on lui dit; mais, si ce qu'on lui dit est vrai, laissez-la y réfléchir, et soyez assuré de son assentiment, car le bon sens le plus juste comme la plus parfaite amabilité forment le trait distinctif de son esprit et de son caractère.

Voilà ce qu'est madame Récamier; la voilà du moins telle que je l'ai vue. Pour voir ce qui peut lui manquer, il faudrait parler des inexplicables inconstances de sa vie, des succès enivrants dont elle a, de bonne heure, senti le vide; de cette folie d'admiration dont tous les jours on lui donnait tant de preuves, des hommages plus sérieux et plus sincères dont elle a été, depuis, constamment entourée... Alors, loin de s'étonner de ce qu'elle a été, on se réjouirait de ce qu'elle a dû à elle seule de ne pas être, et l'on admirerait davantage encore ce qu'elle est, et ce qu'elle sera toujours.

FIN DU DIXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

LE LIVRE DES PENSÉES

Préface.......................... 1

Pensées.......................... 3

LE GUIDE DE LA FAMILLE

Préface.......................... 93

La Vérité aux Femmes.................. 95

Conseils d'une Mère à sa Fille.............. 109

Conseils d'un Père à son Fils............. 130

Souvenirs personnels.................... 141

MORCEAUX DIVERS

Note sur les Drapeaux conquis............... 173

M. le Prince de Polignac................ 176

Louis XVIII.................... 179

Louis XVIII. — Napoléon............... 181

Résumé d'une Conversation recherchée par un Homme de la police, qui essayait d'obtenir ma confiance afin d'en abuser ensuite auprès du comte Decazes. M'en étant douté, je lui parlais en conséquence..................... 184

Réponse à un Écrit sur la nécessité de se réunir, lequel semblait donner tort aux royalistes.................. 188

A S. A. R. Monsieur, au moment où le commandement général des gardes nationales du royaume venait de lui être ôté.... 191

M. le duc d'Enghien. — Bonaparte. — M. de Talleyrand. M. de Caulaincourt. — Le duc de Rovigo. 193
Neuilly. — Le Palais-Royal. — Mademoiselle d'Orléans. 195
A madame la duchesse de Saint-Leu, qni m'avait écrit à l'occasion de la mort de M. l'abbé Legris-Duval, mon précepteur et mon meilleur ami, décédé à Paris, le 18 janvier 1819, à l'âge de cinquante-trois ans. 197
Sur les absurdités des correspondances privées, puisées dans les journaux étrangers. 199

ESQUISSES ET PORTRAITS

Avis de l'auteur. 205

LA GALERIE DES HOMMES

Abd-el-Kader. 213
Le duc de Bordeaux. 217
M. le duc de Blacas. 221
M. le duc de Bellune. 223
M. Barbé-Marbois. 225
M. Berryer. 227
M. Ballanche. 232
Charles X. 234
M. le duc Decazes. 240
M. le comte de Courcelles. 242
Célestin, mon fidèle serviteur, peint par lui-même. 246
M. le marquis de Dreux-Brézé. 251
M. Dupin aîné. 255
M. le baron Charles Dupin. 258
Fouché. 261
M. de Genoude. 264
Louis XVIII. 270
M. Lainé. 275
M. l'abbé Legris-Duval. 277
M. de Lamartine. 280
M. le marquis de la Rochejaquelein. 285
M. l'abbé de Lamennais. 287
M. de Lourdoueix. 292
M le comte Molé. 296
L'amiral comte de Moges. 299
M. le comte de Montbel. 303
M. le comte de Nesselrode. 305
O'Connel. 308

M. Royer-Collard. 312
M. le maréchal Soult, duc de Dalmatie. 316
M. Thiers. 320
M. Guizot. 323
Lord Wellington. 327
M. Briffaut, membre de l'Académie. 330
M. Brisset. 332
Charles-Albert, roi de Sardaigne. 334
M. le vicomte de Chateaubriand. 338
M. de Cormenin. 342
M. le duc de Doudeauville, mon père. 344
M. Émile de Girardin. 348
M. Hutteau d'Origny. 351
M. Victor Hugo. 353
M. Hector Rouillard, mon secrétaire intime. 357
M. l'abbé Liautard. 359
M. Laffitte. 362
M. le duc de Lévis. 365
M. de Latouche. 368
M. Lebrun, fondateur de l'hospice de Neuville (Loiret). 371
Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. 374
M. le comte de Montalembert. 377
Nicolas, empereur de Russie. 380
Le prince de Polignac. 384
Sir Robert Peel. 387
M. le lieutenant général comte de Schramm. 390
M. Scribe. 393
M. le comte de Vaublanc. 395
M. le marquis de Vogué. 397
M. le vicomte de Conny. 399
Le général Arthur de la Bourdonnaye. 401
Louis XIX, duc d'Angoulême. 407
M. le comte de Gestas. 410
M. le comte de Jonville. 413

LA GALERIE DES FEMMES

Amélie, madame de Borg. 419
América, aujourd'hui comtesse Vespucci. 424
Aglaé, comtesse de Davidoff. 431
Adèle, marquise de Thuisy. 435
Lady Augusta Bruce. 440
Antonine, comtesse de Biron. 444

Adèle, vicomtesse de Contades. 450
Alix, comtesse de Pierreclos. 455
Aline, madame de Salverte. 460
Amélie, comtesse Dursus. 463
Mademoiselle Becker, Suédoise. 466
Charlotte, madame la marquise de Latour-Maubourg ou une ambassadrice. 470
Christine, marquise de Virieu. 474
Camille, vicomtesse de l'Aigle. 479
Cécile, comtesse de Fitz-James. 484
Madame Claire. 491
Caroline et Isabelle, mesdemoiselles de Couessin. 494
Cara, baronne de Kinzel. 499
Charlotte, comtesse F. de la Rochefoucauld. 502
Caroline, mademoiselle de Reggio. 506
Clémentine, marquise de Monteynard. 509
Clara, mademoiselle Wieck. 514
Cornélie, madame Morisot. 515
Clémentine, madame Chevalier. 521
Élisa, vicomtesse de la Rochefoucauld. 526
Clémence, mademoiselle Gillet. 531
Delphine Gay, madame Émile de Girardin. 534
Emma, madame Standisch. 539
Éliane ou un démon, madame la comtesse de Modène. 543
Le quatrième étage. — Élisabeth, madame Feytaud. 547
Estelle, madame de Livauday. 550
Ernestine, madame Évrat. 555
Éléonore, madame Gordon. 558
Elvire, mademoiselle ***. 562
Eulalie, marquise Oudinot. 567
Emma, madame Ferrand. 572
Ernestine, madame de Saint-Phal. 575
Hortense, duchesse de Saint-Leu. 579
Juliette, madame Récamier. 584

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

